



**Le Portugal à Paris
Médiations et représentations de 1880 à 1914**

Thèse

Prune Iris Catteau

Doctorat en études littéraires
Philosophiæ doctor (Ph. D.)

Québec, Canada

© Prune Iris Catteau, 2017

Le Portugal à Paris
Médiations et représentations de 1880 à 1914

Thèse

Prune Iris Catteau

Sous la direction de :
Anne-Marie Fortier, directrice de recherche
Guillaume Pinson, codirecteur de recherche

Résumé

Cette thèse se consacre à l'étude de la présence culturelle et littéraire du Portugal à Paris de 1880 à 1914. Depuis l'essor de la presse française, Paris est un pôle incontournable des réseaux d'organisation littéraires et culturels nationaux et internationaux non seulement à cause de sa consécration universelle en matière artistique et littéraire mais aussi parce que cette capitale symbolise la liberté créatrice, le lieu d'inspiration et de rencontre par excellence. Intellectuels, écrivains, diplomates et étudiants portugais voyagent ou s'installent à Paris pour s'imprégner de ce climat particulier, pour se former, pour exporter certaines idées dans leur pays mais aussi et surtout pour faire connaître leur culture et leur identité. Le cosmopolitisme et le nationalisme sont deux facteurs importants qui permettront non seulement les échanges bilatéraux mais aussi le rapprochement des deux nations sœurs, vérifié par la publication de revues pro-latines et pro-républicaines franco-portugaises.

Cette étude permet, d'une part, de comprendre l'activité et la production des médiateurs parisiens de la culture portugaise, et d'analyser ces transferts dans leurs dimensions matérielles (supports utilisés, rythme de publication, diffusion, réseaux). D'autre part, l'analyse porte sur la production discursive qui émane de ce contexte, en prêtant attention aux représentations et mises en scène du Portugal à Paris. Notre volonté de couvrir au mieux le domaine nous mène également à ne pas négliger l'étude de productions dites mineures (programmes d'événements littéraires, invitations, affiches, prospectus). Quelques chercheurs, surtout français (Pageaux 1984, Piwnik 2008, Quint 2006, Rivas 2015), se sont penchés sur les rapports culturels et littéraires franco-portugais, montrant l'importance de ces échanges, mais sans toutefois se consacrer au tissage intellectuel dans son ensemble au tournant du siècle. En outre, la recherche récente a montré l'importance d'un mouvement international de développement de la presse et de l'imprimé à la fin du XIX^e siècle, sans toutefois s'attarder au cas portugais (Thérenty et Vaillant 2010, Cooper-Richet 2016).

Depuis 1880 jusqu'à l'avènement de la Première Guerre mondiale, Paris ne s'intéresse plus seulement à l'exotisme portugais mais à la spécificité d'une littérature moderne, notamment grâce à la réciprocité des symbolistes français et portugais et de différents agents culturels implantés à Paris. Le Paris de la Belle Époque assiste alors à une véritable transformation quant à la représentation du Portugal en France, à savoir le passage d'une image mythique basée sur le passé glorieux du Portugal grâce aux grandes découvertes à une image contemporaine véhiculée par la poésie, la politique, le voyage et les expositions. Camões, symbole littéraire, historique et politique du Portugal, est renouvelé en France grâce aux commémorations du tricentenaire de sa mort en 1880 et marque le début d'une nouvelle ère dans la représentation du Portugal en France. Camões, dans la grande presse, la presse d'avant-garde et la presse institutionnalisée, représente non seulement la gloire nationale d'une épopée mais il symbolise aussi le pays tout entier, le peuple, la nation, toutes les classes sociales, l'âme nationale, le centre républicain et la classe académique de Coimbra. Alors que les relations franco-portugaises culminent grâce aux imprimés portugais publiés en français à partir de 1900 et à la proclamation de la république portugaise en 1910, Camões apporte la consécration universelle au Portugal et à une Europe culte : son buste est inauguré près de la Tour-Eiffel en 1912 et une société littéraire, *Les Amis de Camoens*, composée de nombreux intellectuels français comme Anatole France et Pierre Loti, est fondée et imprime une revue consacrée à cette amitié littéraire bilatérale qui perdure jusqu'en 1914.

En bref, ce travail analyse les entreprises médiatiques lancées par des Portugais à Paris, les réseaux culturels et littéraires, les échanges et les sociabilités qui les sous-tendent. La contribution essentielle de ce travail à la recherche consistera donc à proposer un panorama aussi complet que possible de la présence culturelle et littéraire du Portugal à Paris et de ses représentations au moment où la France et sa capitale constituent un pôle et un modèle intellectuels incontournables.

Abstract

This thesis is dedicated to the study of Portugal's literary and cultural presence in Paris from 1880 to 1914. Since the rise of the French press, Paris is an essential hub for the cultural and literary organization networks, both nationally and internationally, not only owing to the universal consecration it earned in the arts and literature but also because this capital city symbolizes creative freedom, inspiration and the meeting place of choice. Portuguese intellectuals, writers, diplomats and students travel or move to Paris to soak up the unique atmosphere, to learn, to bring back a number of ideas in their country but mainly to promote their culture and identity. Cosmopolitanism and nationalism are two major factors that foster not only bilateral exchanges but also a link between the two brotherly nations, as verified by pro-Latin and pro-republican Franco-Portuguese journal publications.

This study, first of all, allows one to understand the activities and achievements of Parisian mediators of Portuguese culture, and to analyze these transfers in terms of their material aspects (media used, periodicity, distribution, networks). Furthermore, the analysis focuses on the discursive production that emanates from this context while paying attention to Portugal's stagings and representations in Paris. Our intent to cover the field at best leads us to also consider so-called minor productions (literary event programs, invitations, posters, flyers). Some researchers, especially French (Pageaux 1984, Piwnik 2008, Quint 2006, Rivas 2015), have studied Franco-Portuguese literary and cultural relations, showing these exchanges' importance without, however, focusing on intellectual weaving in general at the turn of the century. In addition, recent research has shown the extent of an international press development movement at the end of the nineteenth century without paying special attention to Portuguese implication (Thérenty and Vaillant 2010, Cooper-Richet, 2016).

Since 1880 until the advent of World War I, Paris is interested in more than only Portugal's exoticism but by the specificity of its modern literature, especially through

French and Portuguese Symbolists' reciprocity and through various cultural agents established in Paris. The Paris of The Belle Epoque takes part in a real transformation in Portugal's representation in France, namely the transition from a mythical depiction based on Portugal's glorious past discoveries to a contemporary depiction conveyed by poetry, politics, travel and exhibitions. Camões as a political, historical and literary symbol of Portugal is renewed in France thanks to the tercentenary celebrations of his death in 1880 and sets the beginning of a new era in Portugal's representation in France. Camões, in the mainstream press, in the press vanguard and in the institutional press, not only represents an epic national glory but he also symbolizes the whole country, the people, the nation, all social classes, the national soul, the Republican center and Coimbra's academic class. While the Franco-Portugal relations culminated thanks to those Portuguese prints published in French by 1900 and to the proclamation of the Portuguese Republic in 1910, Camões brings universal consecration to Portugal and to a worshiped Europe : his bust is unveiled near the Eiffel tower in 1912 and a literary society "Les amis de Camoens", composed of many French intellectuals (Anatole France, Pierre Loti), is founded and prints a journal on this bilateral literary friendship that lasts until 1914.

In short, this work analyzes the media initiatives launched by some Portuguese in Paris, cultural and literary networks, social exchanges and interactions that underlie them. The main contribution of this work for research will be to provide a view which is as comprehensive as possible of Portugal's literary and cultural presence in Paris and of its representation at a time when France and its capital city is a hub and a key intellectual model.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	iii
Abstract	v
TABLE DES MATIÈRES	vii
TABLE DES FIGURES	xii
Remerciements	xiv
Introduction	1
1. Problématique et présentation du corpus	3
2. Méthodologie	5
3. Contexte	11
4. Limites chronologiques et découpage	14
Première Partie	19
La renaissance du Portugal à Paris dans la presse de 1880 à 1899 : le rôle des journalistes, des symbolistes et des académiciens	19
I – Le Portugal au « quotidien » : Camões et la politique coloniale et républicaine, un premier ancrage en France	21
1- Le tricentenaire de Camões : un mythe au service de la littérature et de la république	23
a) Camões et Victor Hugo à Paris	23
b) Du Camões romantique au Camões républicain	31
c) Camões dans la presse fin-de-siècle : naissance d’une nouvelle génération littéraire	34
2- Le conflit anglo-portugais dans la grande presse parisienne : de Serpa Pinto à la première insurrection républicaine (1884-1891)	39
a) Un nouveau Camões en France : l’explorateur Serpa Pinto	42
b) La « carte rose » du Portugal à la conférence de Berlin : l’origine du conflit européen	47
c) L’ultimatum anglais au Figaro : alliance républicaine franco-portugaise	50
i. Une presse engagée face à un gouvernement timide	50
ii. Union des peuples latins en faveur de la République	54
iii. Manifestation des Républicains portugais à Paris	57
d) Les conséquences de l’ultimatum : une république en marche	59
i. La franc-maçonnerie et la presse dans l’ascension républicaine	60
ii. Instabilité politique, banqueroute et décadence	63
iii. La littérature au service de la liberté et de la régénérescence	66
iv. La première révolution républicaine	69

II– Le symbolisme franco-portugais « en revue » : militantisme et avant-gardisme. 74

1- Xavier de Carvalho : un intermédiaire portugais militant à Paris	79
a) Le journalisme portugais à Paris : premiers contacts littéraires.....	83
b) Carvalho et le flirt du socialisme républicain avec les revues décadentes.....	90
c) Le Décadentisme entre la France et le Portugal.....	93
d) Les commémorations du poète João de Deus : un ralliement franco-portugais à <i>La Revue Blanche</i>	97
2- Brinn' Gaubast, l'homme-pont du symbolisme franco-portugais.....	105
a) Acclamation du symbolisme portugais : Eugénio de Castro à Paris.....	108
b) L'Ermitage : l'archétype des poètes symbolistes portugais et de leurs revues	114
c) La revue <i>Arte</i> : consécration du symbolisme franco-portugais.....	117
3- Lebesgue et le miroir français du Portugal littéraire	125
a) Les littératures étrangères au Mercure de France	125
b) « Lettres Portugaises »	127

III- La jeune littérature portugaise « sous presse académique »..... 137

1- Le jeune Portugal des revues générales.....	140
a) <i>Les Matinées espagnoles</i> : « Courrier de Lisbonne » et premières chroniques de littérature portugaise	140
i. une revue internationale	140
ii. La monarchie portugaise dans la presse française.....	146
iii. La politique coloniale et la lutte contre l'Angleterre.....	149
iv. Le théâtre portugais et son influence française	151
v. Le théâtre d'António Enes.....	153
vi. Le roman réaliste de Eça de Queirós	154
vii. L'historien de la nouvelle génération littéraire : Herculano	158
b) Premières études de la poésie moderne portugaise dans la presse générale française	159
i. <i>Le Monde Poétique</i>	159
ii. <i>La Revue du Siècle</i>	161
iii. <i>La Revue Encyclopédique</i>	163
2- Recrudescence des récits de voyage sur le Portugal	168
a) Le Portugal à vol d'oiseau, un récit burlesque et contemporain	172
b) Juliette Adam et la jeunesse républicaine et intellectuelle portugaise	178
3- Ferdinand Denis, Arthur Loiseau et Francisque Michel : le Portugal mis en étude	180
a) Loiseau et le Portugal contemporain : littérature, politique et journalisme	180
b) Ferdinand Denis : la première littérature des pays lusophones en France	183
c) Francisque-Michel : initiateur des études franco-portugaises.....	187
4- Les centenaires fin-de-siècle : l'ancrage du Portugal et de sa littérature en France	189
a) Vasco da Gama à Paris	189
b) Garrett à Paris.....	195

Deuxième partie202

De la grande Exposition à la République : la Belle Époque de la presse franco-portugaise (1900-1914)202

IV- Le Portugal de 1900 204

1. Le Portugal à l'Exposition universelle : une nation en expansion..... 207
 - a) *Le Portugal à l'Exposition* : première revue portugaise en français.....207
 - i. Une revue franco-portugaise bilingue209
 - ii. La concurrence coloniale212
 - iii. Dissociation de la péninsule ibérique.....214
 - iv. L'union latine215
 - v. Amitiés historiques et littéraires.....216
 - b) Le Portugal encyclopédique de Larousse : une analyse franco-portugaise contemporaine 218
 - i. Portugal versus Espagne.....219
 - ii. Économie et politique du Portugal d'aujourd'hui221
 - iii. Une littérature d'aujourd'hui et une littérature d'hier223
2. Le théâtre portugais à Paris : le romantisme garrettien en vedette 228
 - a) *Frère Luiz de Sousa* : une pièce médiatisée à Paris230
 - i. Le succès garrettien à Paris231
 - ii. Traducteur et acteurs français au service du Portugal233
 - iii. La nationalité portugaise ressuscitée par le théâtre235
 - b) Implantation de la nouvelle génération littéraire portugaise à Paris236
3. La société des études portugaises : un point d'ancrage intellectuel portugais à Paris 238
 - a) Promotion de la langue et de la culture portugaise en France.....238
 - b) *La Revue de la société des Études portugaises à Paris* : miroir des relations franco-portugaises du début du XX^e siècle240
 - i. Garrett et Paul Vibert : l'Union latine242
 - ii. Teófilo Braga et Anatole France : l'universalisme des peuples246

V- L'essor de la presse franco-portugaise à Paris 250

1. Les relations franco-portugaises dans le contexte de l'Union latine (1904-1909).... 255
 - a) Mistral et le Portugal257
 - b) L'idée latine et la revue *Latina*.....263
 - i. La connaissance et l'expansion de l'union latine266
 - ii. Les relations économiques269
 - iii. La littérature latine271
2. La république portugaise 274
 - a) La fin de la monarchie portugaise.....274
 - b) La franc-maçonnerie franco-portugaise.....277
 - c) La république portugaise en France.....280
3. Camões en « spécial » à Paris..... 293
 - a) Camões à Paris : un monument (controversé) pour la notoriété du Portugal.....294
 - b) *Les Amis de Camões*.....299

c) Le Portugal à Paris durant la Première Guerre mondiale.....	302
Conclusion.....	306
Bibliographie	324

TABLE DES FIGURES

<i>Figure 1 : Le Café Riche sur le boulevard des Italiens à Paris autour de 1890 : lieu de rencontre des intellectuels portugais à la Belle Époque.</i>	29
<i>Figure 2 : L'écrivain portugais Almeida Garrett, auteur de Camoens, traduit en français par Henri Faure et publié à Paris en 1880.</i>	35
<i>Figure 3 : Représentation de Camões lors des festivités de son tricentenaire (gravure sur bois, 1880).</i>	37
<i>Figure 4 : Le Major Serpa Pinto, Le Tour du Monde, 1881.</i>	43
<i>Figure 5 : Lettre inédite de Zola à Xavier de Carvalho, Paris, 1902.</i>	87
<i>Figure 6 : Attestation des grades de chevalier et d'officier de la légion d'honneur attribués à Xavier de Carvalho.</i>	90
<i>Figure 7 : Portrait de João de Deus à La Revue Blanche, 1895.</i>	99
<i>Figure 8 : Invitation faite à António Nobre au cinquième dîner de la revue La Plume en 1892.</i>	102
<i>Figure 9 : Carte postale de Brinn'Gaubast à Silva Gaio datant de janvier 1895.</i>	109
<i>Figure 10 : Portrait d'Eugénio de Castro à La Revue Blanche en 1895.</i>	112
<i>Figure 11 : Les Matinées Espagnoles : une revue qui popularise la littérature portugaise de 1883 à 1888.</i>	142
<i>Figure 12 : Couverture du numéro spécial sur le Portugal, Revue Encyclopédique, 1898.</i>	164
<i>Figure 13 : Portraits des membres de la commission du quatrième centenaire de la découverte des Indes, Revue Encyclopédique, 1898.</i>	191
<i>Figure 14 : Extrait du poème « Voyageurs » de François Coppée dans l'album commémoratif A Vasco da Gama, 1898.</i>	194
<i>Figure 15 : Dépliant du programme du centenaire d'Almeida Garrett à Paris le 4 février 1899.</i>	198
<i>Figure 16 : Couverture de la revue Le Portugal à l'Exposition en avril 1900 : le pavillon colonial portugais.</i>	210
<i>Figure 17 : Caricature de Leal da Câmara, « Les Souverains », L'Assiette au Beurre, n°19, 8 août 1901, page de couverture.</i>	225
<i>Figure 18 : Affiche de la pièce Frère Luis de Sousa de Garrett en représentation de Gala à Paris, le 2 mai 1902.</i>	230
<i>Figure 19 : Couverture de la Revue de la Société des Études Portugaises : miroir des relations franco-portugaises du début du XX^e siècle.</i>	241
<i>Figure 20 : Invitation pour deux personnes à la fête intellectuelle latine du 49^e anniversaire de Garrett, à Paris, en 1903.</i>	242
<i>Figure 21 : Le Portugal et la Provence : Couverture du premier numéro de Latina, 10 juillet 1909.</i>	264
<i>Figure 22 : « Douleur d'épouse et de mère », Le Petit Journal, supplément illustré, n° 900 (16 février 1908).</i>	275
<i>Figure 23 : « L'attentat de Lisbonne », Le Petit Journal, supplément illustré, n° 900 (16 février 1908).</i>	277
<i>Figure 24 : La proclamation de la république portugaise met fin à la monarchie, Le Petit Parisien, supplément littéraire illustré, 16 octobre 1910.</i>	281
<i>Figure 25 : Magalhães Lima : le représentant de la république portugaise en France, octobre 1910, Agence Rol.</i>	284
<i>Figure 26 : La République Portugaise - Journal hebdomadaire portugais dans la capitale française en 1911.</i>	287

<i>Figure 27 : Le Franco-Portugais, mensuel destiné à développer les relations entre la France et le Portugal, 1911-1912.</i>	290
<i>Figure 28 : Carte postale de la société des Amis de Camoëns à Paris. Correspondance de Philéas Lebesgue à l'écrivain portugais Antero de Figueiredo, datée du 22 mai 1914.</i>	294
<i>Figure 29 : Carte postale de l'inauguration du buste de Camões à Paris le 13 juin 1912.</i>	297
<i>Figure 30 : Premier numéro de la revue Les Amis de Camoëns, Paris, septembre 1913.</i>	302
<i>Figure 31 : Faire-part des funérailles de Xavier de Carvalho, décédé en 1919.</i>	305

*À Xavier de Carvalho et tous les passeurs
de culture, les hommes-ponts et les mineurs
qui ont travaillé dans l'ombre, sans gloire,
pour que la lumière soit.*

Remerciements

Je remercie chaleureusement ma directrice, Anne-Marie Fortier, qui, à travers ses nombreux engagements, a accepté de diriger cette thèse. Ses commentaires rigoureux et sa bienveillance face à ma condition monoparentale m'ont permis de persévérer et de mener mon projet à bon terme.

Je remercie également mon co-directeur, Guillaume Pinson, pour son intérêt porté à mon sujet et pour sa patience dans cette longue entreprise. Son aide précieuse m'a permis d'intégrer les réseaux actuels de recherches sur la presse et d'obtenir une bourse au FQRSC.

Aussi, je souhaite remercier tous les chercheurs qui m'ont encouragée et aidée durant la rédaction de ce travail : Luís Farinha Franco, Rainier Grutman, Daniel-Henri Pageaux, Luís de Moura Soubtral, Yoan Vérilhac et Blaise Wilfert.

Finalement, je remercie ma famille proche qui s'est montrée patiente et affectueuse durant cette recherche de longue haleine : Olivia Cloutier, Françoise Quesnot et Claude Bélanger.

Spécialement, je rends hommage à mon père, Alain Catteau, qui est tragiquement décédé lors de la rédaction de ces pages. Merci Papa pour ta générosité et ton admiration sans limite : tu as toujours cru en moi pour me donner des ailes.

Introduction

Les rapports franco-portugais – politiques, culturels, économiques, diplomatiques et littéraires – entretenus depuis plusieurs siècles ont suscité l'intérêt de nombreux chercheurs¹ qui justifie cette étude sur la présence du Portugal à Paris. La tenue du colloque sur les *Rapports culturels et littéraires entre la France et le Portugal*² permet d'envisager une historiographie prochaine de ces échanges asymétriques. En effet, les influences françaises au Portugal sont beaucoup plus fréquentes que les influences portugaises en France qui, malgré tout, occupent une place non négligeable dans la recherche. Daniel-Henri Pageaux s'est intéressé à la place du Portugal dans la culture française du Moyen Âge à aujourd'hui et a démontré l'existence d'images mentales cristallisées le long des siècles³. La Renaissance est représentée par la présence d'humanistes portugais en France⁴ ; le XV^e et le XVI^e siècles par Inês de Castro, le roi Dom Sebastião, Camões et les grandes expéditions maritimes⁵ et le XVIII^e siècle par la guerre de succession d'Espagne et le tremblement de terre de Lisbonne⁶. C'est au XIX^e siècle que la France s'enrichit de lusophiles⁷ et que la

¹ Pierre Bourdon, Jean-François Labourdette, Anne Gallut, Denyse Chast, Daniel-Henri Pageaux, Álvaro Manuel Machado, Pierre Rivas et Anne-Marie Quint sont les principaux spécialistes contemporains de ces échanges.

² Actes du colloque tenu à Paris du 11 au 16 octobre 1982, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel de Paris, 1985.

³ Daniel-Henri Pageaux, *Imagens de Portugal na Cultura francesa*, Lisbonne, Biblioteca Breve, 1984.

⁴ Marcel Bataillon, « Le cosmopolitisme de Damiao de Gois », dans *Revue de Littérature comparée*, numéro spécial dédié au Portugal, 18 (1938), p. 23-58 ; Henri Bernard-Maitre, *Un grand serviteur du Portugal en France : Diogo de Gouveia l'Ancien et le collège de Sainte-Barbe de Paris, 1520-1548*, Coimbra, tiré à part du *Bulletin des Études Portugaises*, 15 (1951), p. 3-75 ; Jean-Michel Massa, *La présence des humanistes portugais en France. L'humanisme en France de la Renaissance de Pétrarque à Descartes*, Paris, Vrin, 1973.

⁵ Georges Le Gentil, *Camões e a literatura francesa*, Coimbra, Université de Coimbra, 1928 ; Suzanne Cornil, *Inês de Castro : contribution à l'étude du développement littéraire d'un thème dans les littératures romanes*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1952 ; Léon Bourdon, *Deux aventuriers portugais : Gaspar Caldeira e António Luis, 1564-1568*, Lisbonne, Bertrand, 1955 ; Daniel-Henri Pageaux, *Camoens en France*, Lisbonne, tiré à part de *Os Lusíadas : estudos sobre a projecção de Camoes*, vol. 3 (1984), p. 187-237.

⁶ Daniel-Henri Pageaux, *Images du Portugal dans les Lettres françaises (1700-1755)*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1971.

presse vient renforcer, notamment grâce aux revues d'avant-garde⁸, les connaissances littéraires sur les pays étrangers. Le Portugal, grâce à la présence de certains de ses journalistes à Paris, y trouve sa place et profite alors d'un public plus averti⁹. Au XIX^e siècle, « l'âge d'or de la presse¹⁰ », les grandes découvertes portugaises et leurs figures symboliques ont suscité en France un engouement particulier¹¹ qui a marqué politiquement et culturellement la mentalité française. Plus tard, Fernando Pessoa devient l'une des figures portugaises les plus connues du XX^e siècle¹² et le régime salazariste¹³ intéresse la France de la même époque. Aujourd'hui, la littérature contemporaine du Portugal est surtout représentée par José Saramago¹⁴. Parallèlement, le sud de la France a développé un intérêt particulier pour le Portugal dès le XIX^e siècle¹⁵ grâce à des Portugais qui ont enseigné à Montpellier¹⁶, Toulouse¹⁷ et Bordeaux¹⁸ et à la création d'une chaire portugaise à Nice en 1937¹⁹.

⁷ Ferdinand Denis, Ortaire Fournier, Henri Faure, Achille Millien, Sarran d'Allard, E. Vincent, Pauline de Flaugergues, Maxime Formont, Philéas Lebesgue et Louis Pilate de Brinn'Gaubast sont les plus actifs.

⁸ Françoise Hardy, « La présentation des littératures espagnole, catalane, hispano-américaine et brésilienne par le *Mercure de France* », mémoire de DES à la faculté des Lettres et Sciences de Rennes, novembre 1964 et Blaise Wilfert, « La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900 », *Histoire et Mesure*, XXIII-2 (2008), p. 69-101.

⁹ François Castex, « Les relations culturelles entre le Portugal et la France dans la presse de 1900 à 1916 », dans *Les rapports culturels et littéraires entre le Portugal et la France*, Actes du colloque tenu à Paris du 11 au 16 octobre 1982, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel de Paris, 1985, p. 489-495.

¹⁰ Jean-Noël Jeanneney, *Une histoire des médias, des origines à nos jours*, Paris, Seuil, 2001.

¹¹ *Portugal, rêve et découvertes*, Actes du colloque de mars 2000 sous la direction de Mário Soares, Paris, Université de la Sorbonne, 2000.

¹² *Association française des amis de Fernando Pessoa*.

¹³ João Medina, *Salazar em França*, Lisbonne, Atica, 1977 ; Jean Derou, « La France et le Portugal dans l'entre-deux-guerres (1919-1939) », thèse au département d'histoire de l'Université de Paris I, décembre 1984.

¹⁴ Maria Isabel Barreno, *Un imaginaire européen – Essai sur l'identité européenne et les imaginaires nationaux des Portugais et des Français*, Paris, L'Harmattan, 2010.

¹⁵ Jean-Baptiste Aqarone, « Mistral et le Portugal », dans *Mélanges Mistraliens*, Paris, PUF, 1955, p. 1-22; Pierre Rivas, « Le Portugal et Mistral » dans *Hommage au Professeur Aqarone*, Paris, FCG, 1980, p. 709-716.

¹⁶ Joaquim Verissimo Serrão, *Les Portugais à l'université de Montpellier, XII-XVII siècle*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1971.

¹⁷ Joaquim Verissimo Serrão, *Les Portugais à l'université de Toulouse*, Paris, FCG, 1970.

¹⁸ Alfredo de Carvalho, *A cultura portuguesa em Bordéus : o leitorado de português*, 1936, tiré à part de *Labor*, Aveiro, vol. 10 (1936), p. 2-69.

C'est à partir de cette époque que les revues françaises générales consacrent au Portugal des éditions spéciales²⁰ et que naissent les bibliographies liées aux rapports franco-portugais. La plus importante est celle de Bernardo Xavier Coutinho²¹ qui sera complétée plus tard par Vitor Ramos, pour la période allant de 1800 à 1850²². D'autres études sont à considérer pour approfondir les recherches sur ces échanges franco-portugais : *Portugal e os Estrangeiros*²³, *Bibliographie portugaise sommaire*²⁴ et *Aperçu bibliographique sur le Portugal*²⁵.

1. Problématique et présentation du corpus

Toutefois, cette amorce de l'historiographie de la présence portugaise en France n'aborde que bien peu la Belle Époque. Pourtant, plusieurs revues portugaises naissent à Paris dans les années 1880 et leur publication s'étend jusqu'en 1914. Comment expliquer la présence d'imprimés portugais à Paris à cette époque ? La recherche récente, notamment menée par Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant, a révélé l'importance d'un mouvement international de développement de la presse et de l'imprimé à la fin du XIX^e siècle²⁶. Comme le démontrent Cécile Trautmann-Waller et Marie-Louise Goergen²⁷, on assiste à la constitution d'un modèle européen

¹⁹ Raymond Warnier, *La chaire de Camoës à Nice – Centre universitaire méditerranéen, 1937-1941*, Coimbra, Instituto para Alta Cultura, 1942.

²⁰ *Revue de littérature comparée*, Paris, 1938 ; *Revue d'histoire moderne*, Paris, 1938 ; *Les Cahiers du Sud*, Marseille, 1940 ; *Revista Internacional*, Lisbonne, 1940 : numéro spécial sur les relations luso-françaises ; *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, Toulouse, 1941 ; *La revue française de l'élite européenne* : n°146, novembre 1962 et *Frontière*, cahiers du CERES, n°23, mai 1975.

²¹ *Bibliographie franco-portugaise. Essai d'une bibliographie chronologique de livres français sur le Portugal*, Porto, Lopes da Silva, 1939.

²² *A edição de lingua portuguesa em França (1800-1850)*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel portugais, 1972.

²³ Manuel Bernardes Branco, Lisbonne, Pereira, 1879-1895, 5 volumes.

²⁴ Raymond Warnier, *Instruments de travail, ouvrages d'orientation, liste de revues et d'articles, publications et traductions françaises*, Lisbonne, imp. Coimbra, 1942.

²⁵ Centre culturel Calouste Gulbenkian, édition française, FCG, Lisbonne, 1998, à l'occasion du 18^e salon du livre de Paris du 20 au 25 mars 1998.

²⁶ *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau-Monde, 2010.

²⁷ « Revues allemandes : volonté d'ouverture ou repli sur soi ? », dans Pluet-Despatin, Leymarie et Mollier [dir.], *La Belle Époque des revues 1880-1914*, Paris, L'IMEC, 2002, p. 347-360.

de revue qui apparaît comme l'un des principaux effets des transferts culturels observés à la fin du XIX^e siècle. Les revues deviennent perméables à l'étranger et utilisent différents procédés²⁸ : la traduction, l'adaptation, la compilation et la critique. Les revues françaises telles que la *Revue des Deux Mondes*, *L'Illustration* et le *Mercur de France* furent des modèles pour le Portugal qui voulait s'adapter à ce nouveau contexte. Cette influence serait en partie due au développement identitaire du Portugal et à sa volonté de s'engager dans la modernité au même rang que la France. En suivant le modèle de ces grandes revues françaises, les Portugais publient à Paris les revues *Os Dois Mundos* (1881-1887), *A Revista do Mundo Latino* (1883), *A Ilustração* (1884-1892), *A Revista* (1893), *A Moda Elegante* (1897) et *A Revista Moderna* (1897-1898) qui constituent de bons exemples de l'internationalisation de la presse. À partir de 1900, on assiste à la naissance d'imprimés portugais bien différents de ceux de la fin du XIX^e siècle. Ce ne sont plus des revues en langue étrangère mais bien des périodiques portugais édités en français : *Le Portugal à l'Exposition* (1900), la *Revue de la Société des Études Portugaises* (1904-1907), *Le Portugal à Paris* (1907), *Latina* (1909-1910), le *Bulletin de la Chambre de commerce franco-portugaise* (1910), *La République Portugaise* (1911), *Le Franco-Portugais* (1911-1912), *Camoens à Paris* (1912) et *Les Amis de Camoens* (1913-1914). Quel rôle jouent ces imprimés ? Quelles répercussions ont-ils dans les milieux intellectuels français ? Sont-ils des lieux de transferts donnant naissance à une nouvelle représentation du Portugal en France ? Pour répondre à ces questions, il faudra non seulement considérer ces périodiques dans leur contexte mais aussi analyser la nature du discours de la presse française au sujet du Portugal. Le croisement de ces médias – français et portugais – permettra de connaître la portée qu'a eue le Portugal dans les lectures françaises mais aussi de connaître son sens à travers les symboles et les représentations qui y sont véhiculés. Il s'agit donc d'interpréter des textes des sociabilités française et portugaise qui ont fait l'objet d'une appropriation collective en leur donnant une visibilité et une présence dans l'espace public français.

²⁸ Diana Cooper-Richet, « Revues anglaises, revues françaises : des formes multiples d'échange », Pluet-Despatin, Leymarie et Mollier [dir.], *La Belle Époque des revues 1880-1914*, Paris, L'IMEC, 2002, p. 361-384.

2. Méthodologie

L'étude de la réception de ces imprimés pose plusieurs problèmes d'ordre méthodologique dans l'analyse du contenu qu'ils offrent. Premier problème, la presse portugaise de Paris ne s'est pas consacrée exclusivement à la littérature. D'ailleurs, la présence idéologique du Portugal en France repose sur différents éléments politiques et culturels qui génèrent une interprétation différente selon les milieux où ils sont reçus. Il faudra donc s'intéresser à d'autres domaines liés à cette représentation portugaise en France et pénétrer d'autres sphères d'analyse. Comme la littérature est intrinsèquement liée à l'histoire et à la politique portugaises au XIX^e siècle, ce sont les deux domaines que nous privilégierons en complément. Dans cette perspective comparatiste, il paraît indispensable d'analyser le symbole portugais le plus récurrent en France à la Belle Époque : celui de Camões, une figure qui véhicule, comme nous le verrons, une dimension à la fois littéraire, historique et politique du Portugal. Yves Chevrel²⁹ et Daniel-Henri Pageaux³⁰ s'entendent sur la façon d'aborder une étude de réception par l'imagologie, c'est-à-dire par l'étude des représentations de l'étranger (imagos) comme langage symbolique à l'intérieur d'un système littéraire et d'un imaginaire social. Ces imagos se retrouvent dans les imprimés sous forme de stéréotypes, de thèmes et de mythes et représentent l'ensemble des idées sur l'étranger prises dans un processus de socialisation.

Cette dernière dimension nous met en face d'une deuxième problématique, celle de l'étude de ces représentations du Portugal dans l'imaginaire social français. Comment et par qui l'imgo du Portugal est-il diffusé dans la presse française ? Recomposer les réseaux sociaux et les sociabilités qui s'intéressent à la diffusion du Portugal dans les imprimés renvoie à se positionner sur la place des cultures étrangères en France. Des historiens contemporains ont montré, par la présence de cultures étrangères en

²⁹ Yves Chevrel, *La littérature comparée*, Paris, PUF, 2009, p. 25-44 et Pierre Brunel et Yves Chevrel, « Les études de réception », *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989, p. 177-214.

³⁰ Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994, *Littératures et cultures en dialogue*, Paris, L'Harmattan, 2007 et *L'œil en main – Pour une poétique de la médiation*, Paris, Maisonneuve, 2009.

France, le rôle de la presse dans l'identité nationale et dans la mise en opposition du nationalisme et du cosmopolitisme³¹. Cette « histoire culturelle » ou cette « histoire des mentalités³² » est définie par « l'ensemble des représentations collectives propres à une société et des pratiques sociales nécessaires à leur production, leur diffusion et leur réception³³ » et « soucieuse de restituer les appréciations, les sensibilités, les valeurs, les croyances, les imaginaires, mais aussi les expériences subjectives des acteurs³⁴ ». Dans cette deuxième perspective, nous nous intéresserons aux individus et aux groupes qui ont contribué à diffuser dans la presse les idées, les symboles et les représentations se rattachant au Portugal littéraire, historique et politique. Il s'agit donc de retracer, de reconstituer et d'analyser ces réseaux installés à Paris, notamment celui d'une diaspora portugaise, afin de cerner une idéologie portugaise en France. Plus particulièrement, nous ciblerons certains médiateurs qui ont joué un rôle primordial dans cette historiographie franco-portugaise puisque, en tant que passeurs culturels, ils ont exercé individuellement ce transfert de culture : « Le médiateur est celui par qui le transfert entre deux cultures se fait. Il est important par les ancrages sociaux de son parcours et par son actualité, c'est-à-dire par sa posture au moment même du transfert. Il connaît le contenu du transfert et est à même de travailler à son adaptation dans la culture d'arrivée, qu'il connaît aussi³⁵ ». C'est le

³¹ Jean-Yves Mollier, Diana Cooper-Richet et Ahmed Silem, *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX^e et XX^e siècle)*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2005 ; Blaise Wilfert, « La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900 », *Histoire et Mesure*, XXIII-2 (2008), p. 69-101, Anne-Marie Thiesse, *Faire les Français, quelle identité nationale ?*, Paris, Stock, 2010 et Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

³² Philippe Poirrier, « L'histoire culturelle en France, “ Une histoire sociale des représentations ” », *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, Dijon, Ed. Universitaires de Dijon, 2008, p. 27.

³³ Pascal Ory cité par Solange de Fréminville, « L'émergence de la figure de l'immigré dans la presse au XIX^e siècle », Séminaires Telemme-Migrations [en ligne]. <https://telemmig.hypotheses.org/105> [consulté le 4 septembre 2016].

³⁴ Dominique Kalifa, « L'histoire culturelle contre l'histoire sociale ? », *L'histoire culturelle du contemporain*, Paris, Nouveau Monde, 2005, p. 75.

³⁵ Martin Doré, « Fonctionnement du transfert culturel et examen d'un cas franco-canadien dans le marché du livre, 1970-2000 », Marie-Pier de Luneau, Jean-Dominique Mellot et Sophie Montreuil, *Passeurs d'histoire(s) : Figures des relations France-Québec en histoire du livre*, Québec, PUL, 2010, p. 445.

cas notoire de Xavier de Carvalho qui, pendant trois décennies, a propagé une image du Portugal dans différents milieux parisiens.

Que sait-on de ces Portugais installés à Paris autour de 1900 ? Très peu d'informations sont disponibles sur l'implantation de cette communauté en France au tournant du siècle. Seule une poignée de chercheurs s'est consacrée à la présence de Portugais en France avant la Première Guerre mondiale³⁶. Les périodiques que ces Portugais ont publiés, en grande majorité à Paris, témoignent de leur existence et de leur intention de promouvoir le Portugal en Europe. Pour expliquer la présence de ces Portugais en France, nous nous intéresserons à ce noyau installé à Paris à la fin du XIX^e siècle, constitué principalement de journalistes, de poètes et d'artistes. Les raisons qui motivent cette expatriation intellectuelle et politique sont diverses. D'abord, l'explosion de la presse, à partir de 1880, crée un besoin indispensable de correspondants pour les journaux étrangers. Ensuite, le prestige et l'influence de la capitale française dans le monde exercent un attrait considérable sur les communautés intellectuelles étrangères. Les étudiants, les artistes et les écrivains y séjournent pour y puiser inspiration et se faire connaître. De plus, le symbolisme est un courant particulièrement ouvert aux œuvres étrangères ce qui facilite, à ce moment-là, les échanges culturels et la venue de poètes et de journalistes étrangers dans la capitale. Enfin, l'échec du coup d'État républicain à Porto, en 1891, force l'exil de nombreux Portugais qui trouvent en France le refuge idéal. Ces conditions réunies expliquent l'origine d'une diaspora portugaise dans la capitale française. Les individus qui la composent sont recensés par la légation et le consulat portugais de Paris et un répertoire des membres est distribué par la presse portugaise de Paris. En effet, pour deux francs, on peut se procurer, au sein de la revue *Latina*, une liste de la « Colonie portugaise à Paris » mise à jour annuellement depuis 1900. L'étude des revues et journaux portugais permet non seulement d'identifier les membres de cette

³⁶ Daniel-Henri Pageaux, *Imagens de Portugal na cultura francesa*. Lisbonne, Biblioteca Breve, 1984 et Pierre Rivas, *Encontro entre literaturas. França – Brasil – Portugal*, São Paulo, Hucitec, 1995.

communauté mais aussi de témoigner des événements qui s’y tiennent et de rendre compte des idées que les Portugais véhiculent dans la capitale française.

Paris, à cette époque, incite un bon nombre de journaux portugais à y envoyer des correspondants – Mariano Pina, Xavier de Carvalho et Silva Lisboa – qui finissent par s’y installer définitivement et y fonder leurs propres revues, signes de grand prestige et destinées à un public essentiellement lusophone (elles sont d’ailleurs envoyées au Portugal et au Brésil). Elles témoignent de cette présence portugaise et brésilienne dans la capitale française, comme le prouve la publication du journal *A Higiene das Familias* (1882) destiné à cette communauté. À partir de 1900, les revues sont éditées en français dans le but de faire connaître le Portugal à la France, de déployer des recherches et des études portugaises, de développer des amitiés littéraires bilatérales et de favoriser les rapports entre les élites républicaines et prolatines des deux pays. Raphael Quintela parle de « presse de propagande » dans le cas des imprimés brésiliens édités à Paris³⁷. En est-il de même pour les imprimés portugais ? Mise à part la presse, très peu de documents nous renseignent sur la présence des Portugais en France au XIX^e siècle. Seuls certains récits de voyage, des comptes rendus d’expositions et de congrès permettent de connaître le nom des Portugais présents sur le territoire français. Néanmoins, la bibliographie franco-portugaise de Xavier de Coutinho et l’étude de Francisque Michel sur ces relations bilatérales sont des sources précieuses d’informations sur les interactions intellectuelles survenues entre Français et Portugais à des moments ponctuels. Mais, seule la presse – par sa publication régulière et diversifiée (dans le cas du Portugal) – est en mesure de nous fournir des informations à plus long terme et de façon continue, d’où son importance dans l’étude de l’intégration culturelle des communautés étrangères. D’ailleurs, il a été démontré que la presse constitue « un

³⁷ Raphael Quintela, « Les périodiques brésiliens en France au XIX^e siècle », mémoire d’histoire culturelle et sociale, sous la direction de Jean-Yves Mollier et Anaïs Fléchet, Saint-Quentin en Yvelines, Université de Versailles, 2013 [en ligne]. http://www.circulacaodosimpressos.iel.unicamp.br/arquivos/tese_quintela.pdf [consulté le 13 février 2015].

canal privilégié des transferts culturels³⁸ » au XIX^e siècle, notamment entre la France et le Mexique³⁹. Pour comprendre les interactions entre les différents acteurs et repérer leurs manifestations parisiennes, d'autres sources ont également été d'une grande valeur dans le cas du Portugal : les correspondances, les affiches, les invitations, les cartes postales et les menus ont parfois fourni de nombreux renseignements à propos de rencontres entre Portugais et Français. En raison de leur valeur particulière et par le caractère visuel qu'elles offrent, les sources les plus significatives seront reproduites au fil du texte. Malgré leur rareté, ces documents, pour la plupart inédits, constituent des représentations visuelles de l'imaginaire portugais en France et témoignent d'une vie parisienne ouverte aux manifestations culturelles étrangères.

La troisième problématique liée à cette étude réside dans la sélection des supports médiatiques français qui seront le plus à même de représenter l'opinion publique française sur le Portugal. Comment s'insère le Portugal dans la presse française ? Les analyses de la presse portugaise et des réseaux franco-portugais ne permettent pas à elles seules de reconstituer un *imago* du Portugal en France. Il faudra donc s'intéresser aux événements portugais – littéraires, historiques et politiques – les plus susceptibles de marquer la France du XIX^e siècle. Pour Michel Espagne, un transfert culturel dépend entièrement du contexte historique dans lequel il s'insère⁴⁰. Dans cette perspective historique et dans celle de Pierre Bourdieu, qui s'est intéressé à la position du champ littéraire français de la fin du XIX^e siècle⁴¹, il faut prendre en considération les faits marquants du Portugal qui se sont inscrits dans la presse

³⁸ Valéria Guimarães [dir.], *Les transferts culturels. L'exemple de la presse en France et au Brésil*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 60-61.

³⁹ Lise Andries et Laura Suárez de la Torre [dir.], *Impressions du Mexique et de la France - Impresiones de México y de Francia. Imprimés et transferts culturels au XIX siècle - Edición y transferencias culturales en el siglo XIX*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, México, Instituto Mora, 2009.

⁴⁰ Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n°1 (2013), mis en ligne le 1 mai 2012 [En ligne]. <https://rsl.revues.org/219> [consulté le 1 septembre 2016].

⁴¹ Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 89 (septembre 1991), p. 3-46 [en ligne]. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1991_num_89_1_2986 [consulté le 17 septembre 2012].

française : les commémorations du tricentenaire de la mort de Camões en 1880 qui posent un jalon politique pour le Portugal, la conférence de Berlin, l'ultimatum anglais sur le Portugal en 1890, la première insurrection républicaine en 1891, l'assassinat du roi portugais et de son héritier en 1908 et la proclamation de la République portugaise en 1910.

La presse quotidienne et les revues consacrées constituent des témoignages de ces transferts culturels portugais du tournant du siècle. *Le Figaro* est sans doute le quotidien le plus enclin à aborder le Portugal de façon régulière. En effet, parmi les grands quotidiens parisiens qui traitent de l'étranger, *Le Figaro* est celui qui compte le plus d'entrées sur le Portugal, ce qui lui permet d'être considéré, pour certains événements, comme un fil conducteur de la pensée critique française. Cette source journalière est un outil précieux qui confirme et complète certaines images du Portugal qui sont véhiculées dans les revues portugaises. Souvent, elle revient dans le temps sur un passage marquant ou apporte une vision d'ensemble de cette représentation. Pour cette raison, ce quotidien fera l'objet de nombreuses références à côté d'autres journaux qui ont transmis des opinions, parfois différentes, sur le Portugal. Pareillement, les revues consacrées sont des sources indispensables à la reconstitution de cet imago portugais : *Les Matinées Espagnoles*, la *Revue du Siècle*, la *Revue Encyclopédique*, *Le Monde Poétique*, le *Mercur de France*, *La Revue Blanche* et *L'Ermitage* ont toutes participé à l'enrichissement de l'intellect français en matière portugaise. Ainsi, la reconstitution de cette vision du Portugal touche trois sphères du domaine public français : une partie du grand public qui lit les grands quotidiens, la littérature consacrée, c'est-à-dire les académiciens, les aristocrates et les bourgeois, lecteurs de ces revues puissantes, et finalement les symbolistes, jeunes poètes de différentes provenances regroupés à Paris qui s'institutionnalisent dans les « petites revues » qu'ils fondent. Cette ouverture aux influences littéraires étrangères des années 1890 a étonné les contemporains eux-mêmes et ces productions ont été reconnues comme fécondes pour la culture française⁴². De grandes revues à vocation

⁴² « La Belgique francophone, carrefour du cosmopolitisme européen », dans Pluet-Despatin, Leymarie et Mollier [dir.], *La Belle Époque des revues 1880-1914*, op.cit., p. 325-334.

cosmopolite ont été fondées, comme *La Nouvelle Revue Internationale*, *L'Étranger*, *L'Aube*, *Cosmopolis*. En 1896, l'université de Lyon fonde, pour Joseph Texte, la première chaire de littérature comparée. La période symboliste se caractérise par ses artistes fascinés par l'étrange et, par le fait même, portés à s'ouvrir à l'étranger. Toujours selon Paul Aron, il est intéressant de constater trois faits concernant le cosmopolitisme dans les revues : la présence étrangère (de 5% à près de 50% de leur contenu) dans un nombre considérable de périodiques, la prépondérance des domaines théâtraux et musicaux et la présence massive d'auteurs contemporains, connus ou non, indiquant l'existence d'une recherche vivante, et non d'une culture canonique. Dans le cas du Portugal, sa place est difficile à quantifier dans la presse française. Dans les quotidiens, on parle du Portugal au moins une fois par mois mais lorsque des événements politiques ou culturels se produisent, il occupe beaucoup plus d'espace. Dans les revues littéraires consacrées, le Portugal est parfois assimilé à l'Espagne ou sinon il occupe une place moins importante que cette dernière. Par contre, dans les revues d'avant-garde, comme *Le Mercure de France*, on lui accorde un espace similaire à celui de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre. La perméabilité des revues parisiennes à la littérature portugaise s'explique aussi par leur lieu d'édition : Paris, siège de tous les pouvoirs intellectuels où les microsociétés que forment les revues sont elles aussi parisiennes.

3. Contexte

Capitale de la France, Paris s'investit, au XIX^e siècle, du titre de chef-lieu littéraire principalement grâce à l'émancipation de la presse. Institutions, maisons d'édition, revues, journaux, congrès, journalistes et universités constituent les atouts de cette ville permettant la rencontre prolifique d'intellectuels, principalement d'écrivains et d'artistes. D'ailleurs, l'une des premières fonctions d'une capitale littéraire consiste à être un lieu de brassage de populations et de cultures, un lieu de centres de traduction,

un lieu où les cultures d'élite et de masse peuvent dialoguer⁴³. Toutefois, tous les milieux intellectuels ne sont pas forcément propices aux rencontres car la capitale s'est dotée de deux visages opposés : le Paris-Lumière représentant l'audace et l'ouverture sur le monde et le Paris-Monstre représentant la xénophobie, le refus et le cynisme⁴⁴. Dans ce contexte, Paris devient un lieu d'immigration massive où réfugiés politiques et artistes du monde entier affluent et contribuent à en faire la nouvelle Babel grâce à son image séculaire et son monopole sur les réseaux d'accès à la notoriété. Ainsi, la capitale accueille, consacre et célèbre – sous forme de traductions, de préfaces, de prix littéraires, d'articles critiques, de citations, etc. – de nombreux écrivains venus d'espaces littéraires nationaux lointains, écrivant dans d'autres langues⁴⁵. Du coup, les revues de statut international, unilingues, bilingues, multilingues, publiées par des nationaux ou des étrangers, deviennent des lieux de rencontres, de culture et de médiation, situés principalement dans le 9^e arrondissement et le quartier Latin. La multiplication des journaux du début des années 1880, qui accompagne l'expansion du champ littéraire, a ouvert un grand nombre de postes et d'occasions de rétribution dans ce secteur. De plus, la proximité des Grands boulevards de Paris permet aux provinciaux et aux étrangers de se faire connaître dans la grande presse parfois au hasard des rencontres et amitiés nouées dans les cafés et les salles de rédaction.

Particulièrement lors de la période se déroulant de 1880 à 1914, Paris est, de loin, la ville qui accueille le plus de congrès dans le monde. Selon Claude Tapia⁴⁶, ce phénomène est dû à la centralisation politique, économique, infrastructurelle et intellectuelle de la ville, à la volonté constante des gouvernements français de

⁴³ Pierre Brunel, « Avant-propos », *Paris et le phénomène des capitales littéraires : carrefour ou dialogue de cultures*, Actes du premier congrès international du C.R.L.C., Paris, Université de Paris-Sorbonne, 1984, vol. I, p. 1-12.

⁴⁴ Christophe Charle, *Paris fin de siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

⁴⁵ Pascale Casanova, « Paris, méridien de Greenwich de la littérature », Christophe Charle et Daniel Roche [dir.], *Capitales culturelles, capitales symboliques, Paris et les expériences européennes, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 289-296.

⁴⁶ Claude Tapia, « Le rôle de Paris dans le mouvement des idées de la fin du XIX^e siècle à nos jours », dans Marie-Christine Kok-Escalé [dir.], *Paris : de l'image à la mémoire. Représentations artistiques, littéraires, socio-politiques*, Amsterdam, Rodopi, 1997, p. 216-226.

préservé la réputation intellectuelle de Paris, à l'instauration du régime républicain qui assure stabilité politique, bouillonnement des idées et esprit de liberté et à la transformation sociale de la société parisienne en particulier de l'élite bourgeoise. De plus, la liberté, la laïcité, l'égalité, l'esprit scientifique, le rationalisme « à la française », l'ambition d'entreprendre, la libre circulation de l'information, le volontarisme politique et économique, le maintien de la paix par coopération technique ou intellectuelle font de Paris une place de premier choix aux yeux des étrangers pour la tenue de rassemblement de toutes sortes. Toujours selon Claude Tapia, Paris joue alors sur trois tableaux essentiels pour les étrangers, celui de la formation intellectuelle, celui de l'audace et de l'insurrection et celui de la rencontre et de l'inspiration créatrice.

Paris, considéré comme lieu de naissance de l'art moderne et lieu qui définit l'avant-garde, attire les intellectuels portugais pour qui le français est une langue quasi-maternelle. D'ailleurs, la capitale française devient, d'un côté, une terre d'accueil, un refuge et, de l'autre, une capitale de substitution et d'aliénation. En effet, selon Jean-Michel Massa⁴⁷, les raisons principales qui ont empêché Lisbonne de devenir capitale littéraire sont : la censure rigoureuse, l'inquisition, un réseau culturel insuffisant – qui n'a pas permis la constitution d'un vivier d'écrivains ni d'un marché culturel –, l'individualisme portugais, la modestie à l'égard de soi et un sens inné de l'autocritique. De surcroît, toujours selon le même auteur, il existe d'emblée une différence importante entre le monde hispanophone et le monde lusophone : celui d'un regard plus attentif porté par les lusophones sur la culture de langue française et plus particulièrement sur Paris, regard qui se maintient au fil des siècles. De plus, Paris est, pour les Portugais, un lieu de jouissance matérielle, immédiate, un lieu mythique de poésie, de vie exaltée, de refuge, comme le constate Daniel-Henri Pageaux en analysant la société portugaise qui se tourne vers la France dans une sorte de mimétisme culturel impérial, une véritable « gallomanie ». Cette France est

⁴⁷ Jean-Michel Massa, « Paris lu, vu et rêvé par des écrivains portugais, brésiliens et de l'Afrique de langue portugaise », dans *Paris et le phénomène des capitales littéraires : carrefour ou dialogue des cultures*, 22-26 mai 1984 : actes du premier congrès international du C.R.L.C., Paris, PUPS, 1984, vol. I, p. 103-114.

souvent prisonnière d'une conception fort schématique de la France de la Belle Époque, d'une image rayonnante, omniprésente : la civilisation perfectionnée dont Paris serait le centre et la quintessence⁴⁸. En somme, les Portugais viennent chercher à Paris ce qu'ils n'ont pas au Portugal, une nourriture intellectuelle qui complète leur identité mise à l'épreuve précisément durant cette période. Ainsi, Paris l'emporte sur les autres villes françaises ou européennes grâce à sa force d'attraction mythique qui permet aux Portugais non seulement de se confronter à la culture et à la littérature mondiale mais aussi de se constituer une sphère d'influence qui grandit considérablement de 1880 à 1914. D'ailleurs, Paris sera la ville européenne rassemblant le plus de Portugais après Lisbonne et Porto. Ainsi, on assiste, en plus d'une gallomanie au Portugal, à une image de plus en plus concrète du Portugal véhiculée par des Portugais et Brésiliens résidant à Paris et par des Français s'intéressant de près au Portugal.

4. Limites chronologiques et découpage

Les publications parisiennes sur le Portugal démontrent non seulement qu'il existe un domaine légitime de recherche sur les échanges franco-portugais mais aussi que ces relations culturelles s'amplifient pour construire un nouvel imaginaire politique et littéraire portugais en France au tournant du siècle. La presse en pleine expansion et les commémorations du grand poète portugais Camões se combinent pour initier ce transfert de cultures qui modifiera irrémédiablement la représentation du Portugal en France. De 1880 à 1914, l'image du Portugal passe d'une nation vieille et caduque, symbolisée par les Grandes Découvertes, à une nation proche et moderne, représentée par la République et la nouvelle génération littéraire des années 1870. Le renouveau de la littérature portugaise, la progression du parti républicain affiliée au symbole de Camões, les explorations du major Serpa Pinto en Afrique, les conflits coloniaux luso-anglais, la naissance et le développement du symbolisme franco-portugais, la

⁴⁸ Daniel-Henri Pageaux, « Paris dans l'œuvre d'Eça de Queirós », *Paris et le phénomène des capitales littéraires : carrefour ou dialogue des cultures*, 22-26 mai 1984 : actes du premier congrès international du C.R.L.C., Paris, PUPS, 1984, vol. I, p. 97-102.

projection du Portugal dans les récits de voyage, les histoires littéraires, les revues encyclopédiques et les chroniques littéraires : tous ces événements se conjuguent pour former une image du Portugal désormais distincte de l'Espagne. Les commémorations fin-de-siècle de Vasco da Gama et de Garrett ancrent cette présence de la culture portugaise en France et mettent en place les conditions d'implantation du Portugal à Paris, très fécondes jusqu'à la Première Guerre mondiale et soutenues par une diaspora intellectuelle active et la presse portugaise rédigée en français.

En France, ce changement de représentation du Portugal peut se concevoir en deux temps : une phase de « régénération » de la vision du Portugal à Paris de 1880 à 1899 et une phase d'implantation du Portugal moderne à Paris entre 1900 et 1914. Cette renaissance de la représentation du Portugal à Paris s'inscrit à travers le mythe de Camões repris tour à tour par la grande presse, la presse d'avant-garde et la presse institutionnalisée dite académique. Cette reviviscence du Portugal en France, amorcée en 1880 et soutenue par Victor Hugo, s'étend jusqu'aux commémorations des centenaires de Vasco da Gama, en 1898, et de Garrett, en 1899, articulées par journalistes, écrivains et artistes français tels que François Coppée, Pierre Loti, Massenet, Mistral, Sully Prud'homme et Camille Saint-Saëns. Suite aux célébrations de Camões, la presse et les intellectuels français deviennent les vecteurs des nouvelles représentations du Portugal, développées à partir de la figure de Camões, le héros national. Les journalistes libéraux de la presse quotidienne dépeignent un Portugal pro-républicain, les symbolistes évoquent la naissance d'une révolution poétique au Portugal et les académiciens abordent le Portugal moderne sous différents aspects propres à l'élite de la fin du XIX^e siècle. Ainsi, durant les années 1880, l'explorateur Serpa Pinto devient, dans la grande presse, le héros de l'exploration de l'Afrique portugaise ; dans les années 1890, la jeune génération poétique portugaise s'ouvre au monde grâce au symbolisme ; puis, à la fin du siècle, Vasco da Gama et Garrett sont glorifiés par l'élite institutionnalisée lors des commémorations fin-de-siècle.

L'année 1900 marque un tournant dans l'implantation du Portugal en France à travers Camões et les Grandes Découvertes, et ce, grâce à la tenue de l'Exposition

universelle qui fracture le passé en annonçant l'ère de la modernité, du progrès et de la diversité. L'importance de médiatiser le savoir au XIX^e siècle oblige la « presse de vulgarisation⁴⁹ » à définir ce qu'est le Portugal contemporain. La généralisation des connaissances pousse la *Revue Encyclopédique* à décrire le Portugal dans un numéro spécial et à publier en 1900, aux éditions Larousse, une monographie encyclopédique sur cette nation consolidant l'image moderne qui a émergé lors des dernières années. Le Portugal est désormais considéré comme une puissance économique et culturelle lors de l'Exposition universelle et, au delà de la littérature, il s'ouvre au monde en tant qu'aspirant au progrès. Durant le premier quart du XX^e siècle, on assiste à une véritable métamorphose du Portugal et de sa représentation, une résurrection devenue une obsession au Portugal depuis l'ultimatum anglais de 1890. Durant cette période, les républicains portugais sont très actifs à Paris et les actions pro-latines se multiplient afin de s'allier à une France de plus en plus nationaliste. Différentes sociétés, journaux et revues spécialisées sur le Portugal naissent à Paris durant les premières quatorze années du siècle afin de consolider la récente alliance latine et les liens nouveaux qu'ont entretenus ces deux pays à la fin du XIX^e siècle. Durant toute la Belle Époque, la France considèrera alors la nation portugaise comme une alliée latine et républicaine. Par conséquent, le tourisme français se développera considérablement à Lisbonne et dans les environs. L'instauration de la République en 1910 est le point culminant de ces transferts culturels de même que la reconnaissance officielle du Portugal littéraire par l'élévation du buste de Camões aux Champs Élysées, en 1912. Le Portugal d'antan devient le Portugal moderne, consacré par la capitale universelle de la littérature et de l'édition.

Enfin, la Grande Guerre rompt, en grande partie, les échanges intellectuels avec le Portugal, lequel entre dans une phase de repli aux niveaux politique et littéraire ne permettant pas de maintenir les activités littéraires et culturelles qui s'étaient développées avant la guerre. Ainsi, comme l'a démontré Daniel-Henri Pageaux, le

⁴⁹ Marie-Laure Aurenche, « La presse de vulgarisation ou la médiation des savoirs », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 401-405.

Portugal retombe, en France, dans l'indifférence⁵⁰. La période qui va de 1880 à 1914 est donc particulière et intense en ce qui concerne la transmission de représentations nouvelles sur le Portugal et l'implantation d'une diaspora portugaise à Paris. La presse et les réseaux qui la nourrissent sont à l'origine de cette intensification des rapports et des transferts intellectuels franco-portugais.

L'analyse de ces publications françaises du dernier quart du XIX^e siècle montre que le Portugal semble renaître en France grâce aux commémorations parisiennes du tricentenaire de la mort de Camões et à leurs échos dans la presse. Non seulement 1880 marque le début d'une nouvelle ère politique et culturelle pour le Portugal mais coïncide avec l'hégémonie de la presse en France et des professions qui s'y rattachent⁵¹. Dans cette ville cosmopolite où les gens, les populations et les cultures se rencontrent, le Portugal prend peu à peu sa place dans la masse médiatique fin-de-siècle. Pendant plusieurs siècles, Camões a été la figure emblématique du Portugal dans le monde entier : la presse et les intellectuels français assimilent constamment le poète au pays. Le nom de l'écrivain a permis de symboliser le Portugal à l'étranger et de préserver une identité nationale : « le culte de l'écrivain-héros remplit, pour une communauté nationale, sociale ou religieuse, une fonction d'expression de son identité, féconde dans deux cas : hors de l'État-nation ou au sein d'un empire. Dans le premier cas, le nom d'écrivain offre un symbole aux communautés immigrées de l'État-nation récemment constitué⁵² ». D'ailleurs, le poète est encore l'un des rares écrivains en qui toute une nation se reconnaît car il écrit la gloire nationale des découvertes du XVI^e siècle, *Les Lusíades*, chef-d'œuvre de l'épopée portugaise des explorations maritimes. Les quotidiens s'emparent des commémorations de Camões qui ravivent la mémoire d'un poète universel représentatif du Portugal mais aussi de l'humanité. En effet, la mission historique du Portugal de la Renaissance était de

⁵⁰ Daniel-Henri Pageaux, *Imagens de Portugal na cultura francesa*, (Les images du Portugal dans la culture française), Lisbonne, Biblioteca Breve, 1984, p. 39.

⁵¹ Sur cette expansion de la presse et sa professionnalisation à partir de 1880, voir Christian Delporte, *Les journalistes en France, 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999.

⁵² Pierre Boudrot, *L'écrivain éponyme*, Paris, Colin, 2012, p. 131.

découvrir le monde, de le révéler mais aussi de l'agrandir au profit de l'humanité⁵³. Cette célébration de Camões en 1880 est une date importante dans l'affirmation de l'identité portugaise et elle influence particulièrement les milieux politique et littéraire français. D'un côté, la figure de Camões, associée au jeune parti républicain portugais lors des célébrations camoniennes, intéresse les médias républicains français. D'un autre côté, la figure nationale, unie à une nouvelle génération littéraire portugaise, captive les revues françaises en plein développement, aussi bien celles apparentées à la littérature d'avant-garde qu'à la littérature consacrée. Ainsi, par l'intermédiaire des médias et des médiateurs, la figure de Camões est associée à celle de compatriotes tout aussi héroïques – Vasco da Gama, Inês de Castro, Serpa Pinto, João de Deus, Eugénio de Castro et Garrett – en France. Les quotidiens ciblent la politique portugaise, plus particulièrement la politique républicaine et coloniale, les petites revues symbolistes visent la jeune génération symboliste portugaise et les grandes revues s'intéressent à la culture, à l'histoire et à la littérature portugaises dans son ensemble mais presque toujours en se basant sur des éléments récents. Après 1900, la presse portugaise éditée en français confirme l'implantation d'un Portugal uni à la France par ses origines, son appartenance à la grande famille latine, sa politique, la république, et par sa littérature, Camões le poète universel consacré à Paris. En 1912, l'élévation de son buste à Paris marque l'avènement des études lusophones dans la recherche en France⁵⁴. En effet, Georges le Gentil offre à la Sorbonne des cours de langue et de littérature portugaises à partir de 1919.

L'analyse de ce corpus médiatique permet de mieux comprendre les échanges soutenus entre la France et le Portugal et permet de vérifier l'hypothèse qu'il existait, entre 1880 et 1914, un « Portugal à Paris ». Intellectuels, écrivains, journalistes, socialistes, républicains, symbolistes, femmes de lettres et voyageurs français participent à ces échanges médiatiques qui permettent au Portugal de pénétrer peu à peu la culture française fin-de-siècle.

⁵³ Chagas Franco et Paul Méléar, *Virgile, Dante, Camoëns et l'expansion du génie latin*, Paris, H. Champion, 1924, p. 54.

⁵⁴ José Filgueira Valverde, *Camoëns*, Barcelonne, Labor, 1958, p. 459.

Première Partie

La renaissance du Portugal à Paris dans la presse de 1880 à 1899 : le rôle des journalistes, des symbolistes et des académiciens

Les grands quotidiens, les revues d'avant-garde et les grandes revues françaises ont façonné une nouvelle image du Portugal durant les vingt dernières années du XIX^e siècle. Le développement de la presse permet une ouverture sur les questions politiques qui remettent en cause les relations internationales. D'abord, la presse quotidienne, qui assure la diffusion des identités nationales, s'est chargée de renouveler le mythe de Camões désormais associé au parti républicain portugais et de commenter une série d'événements politiques majeurs liés au partage des colonies africaines en Europe. La publicisation de la montée en force des républicains portugais ainsi que du premier coup d'État survenu en 1891 a permis le rapprochement des journalistes républicains de la France et du Portugal. *Le Figaro* qui appuie le Portugal dans cette volonté de changement est sans doute le journal qui a le plus contribué à diffuser cette nouvelle régénération politique du Portugal en France. La publication des récits d'aventure de l'explorateur Serpa Pinto dans les journaux de voyage et l'engagement de Xavier de Carvalho dans de nombreux réseaux politiques et littéraires de la capitale française soutiennent une nouvelle présence étrangère à Paris qui se manifeste dans différents milieux de la capitale, notamment au Café Riche.

Par ailleurs, les symbolistes français, par leur ouverture sur le monde, ont influencé la nouvelle génération poétique portugaise et établi un réseau littéraire franco-portugais qui s'exprime dans *La Revue Blanche*, *L'Ermitage* et *Le Mercure de France*. Louis-Pilate de Brinn'Gaubast et Philéas Lebesgue sont les intermédiaires français les plus actifs dans le domaine de la circulation d'idées sur la littérature portugaise en France dans les milieux d'avant-garde. Grâce à eux, Eugénio de Castro et João de Deus sont à la fin du siècle des poètes connus de cette jeune génération littéraire portugaise. Le

Portugal se popularise à la fin du siècle grâce à la tenue de deux commémorations : les centenaires de Vasco da Gama et de Garrett. Ces manifestations renforcent l'image puissante de Camões, symbole portugais des Grandes Découvertes.

Enfin, le soutien de Victor Hugo à l'épanouissement du champ intellectuel portugais à Paris lors des commémorations du tricentenaire de Camões en 1880 a contribué à l'élaboration de nouvelles chroniques sur le Portugal dans les revues académiques. *Les Matinées Espagnoles*, *Le Monde Poétique*, la *Revue du Siècle* et la *Revue Encyclopédique* sont ces grandes revues générales qui ont donné visibilité à la littérature portugaise. Le théâtre, le roman, la poésie, l'histoire et la politique du Portugal contemporain sont des sujets abordés par des intellectuels devenus lusophiles, comme Ferdinand Denis et Arthur Loiseau. Mais c'est l'intérêt de deux femmes de lettres françaises qui a véritablement donné de l'éclat au Portugal en France. Madame Rattazzi et Juliette Adam, fondatrices de revues et femmes d'avant-garde pro-républicaines, ont publié leur récit de voyage et des chroniques sur la capitale portugaise qui ont connu une grande popularité. Les réseaux qu'elles ont entretenus en France et au Portugal, grâce à la tenue de salons mondains et d'une vaste correspondance, ont, sans aucun doute, contribué à l'essor des voyages au Portugal et à la création d'un nouvel imaginaire portugais à Paris.

I – Le Portugal au « quotidien » : Camões et la politique coloniale et républicaine, un premier ancrage en France

En France, les commémorations du tricentenaire de Camões et les agitations politiques portugaises de cette époque sont des phénomènes bien exploités par les quotidiens parisiens. Le Portugal renaît en France en 1880 grâce aux nombreuses manifestations de la figure de Camões célébrée dans le monde entier. Cette célébration historique et littéraire, promue par la presse républicaine portugaise, réactive la présence du Portugal sur la scène politique mondiale. Les grands journaux parisiens, très présents à la fin du XIX^e siècle, bénéficient d'un accès privilégié à l'information rapide (le télégraphe, la poste et le train) ce qui, pour certains, les mènent à recueillir des informations de l'étranger. *Le Figaro*, *Le Temps*, *Le Journal des Débats* et *Le Rappel* sont les quotidiens de l'époque qui s'intéressent de près au Portugal. Les trois premiers font partie des « grands journaux libéraux ralliés à une République modérée et respectueuse de la propriété [...] qui sans atteindre de grands tirages, connaissent à la Belle Époque un succès croissant⁵⁵ ». Quant au dernier, il appartient à la catégorie des journaux d'extrême gauche, connaissant un tirage plus faible que ses concurrents. Les autres quotidiens consultés ne s'intéressent que sporadiquement au Portugal et n'ont pas fait, par conséquent, l'objet d'une étude approfondie. Ces quatre quotidiens particulièrement ont joué un rôle déterminant dans la circulation des informations touchant le Portugal et couvrent, en détail, le tricentenaire de Camões, l'ultimatum anglo-portugais et la première révolution républicaine.

Peut-on affirmer que les lecteurs français républicains et socialistes se sont créés une image particulière du Portugal dans les années 1880 ? Il existe probablement une représentation mentale qui se définit par la conjugaison des lectures des événements portugais du passé et du présent. Grâce à la figure mythique de Camões, les Français

⁵⁵ Vincent Robert, « Paysages politiques, cohérences médiatiques », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 243.

se représentaient un Portugal davantage fondé sur les Grandes Découvertes, mais, à partir de 1880, la presse décrit un Portugal qui se transforme grâce à une nouvelle génération littéraire aux aspirations républicaines.

À Paris, l'intérêt de Victor Hugo pour le Portugal et la description dans les journaux des manifestations camoniennes dans le monde sont à l'origine de la connaissance du Portugal contemporain, en tant que pays qui se modernise et se dissocie de l'Espagne. Arthur Loiseau, Robert de Bonnières et Henri Faure ont contribué à publiciser cette manifestation culturelle parisienne, à l'émancipation du mythe de Camões en tant que figure régénératrice du Portugal et à la promotion de la nouvelle génération portugaise. Parallèlement, Jacques St-Cère, Claverie, Théodore Cahu et Eusébio Blasco du *Figaro* ainsi que Auguste Vacquerie et Charles Vaudet du *Rappel* ont défendu la position du Portugal lors de ses conflits houleux avec l'Angleterre. Ce soutien de la presse française est à l'origine d'une diaspora portugaise à Paris qui s'émancipe au début du XX^e siècle.

1- Le tricentenaire de Camões : un mythe au service de la littérature et de la république

N'est-il pas juste qu'aujourd'hui encore, même à trois cents ans de distance, la patrie se souvienne ? Camoens l'a chantée, l'a célébrée, sans doute avec des défauts que la critique relève, mais avec enthousiasme et lyrisme : ne doit-elle pas maintenant le célébrer à son tour, le chanter avec reconnaissance et piété, le montrer aux nations comme le plus digne de ses fils⁵⁶ ?

a) Camões et Victor Hugo à Paris

En juin 1880, plus d'une trentaine de quotidiens parisiens consacrent au moins un article aux célébrations du troisième centenaire de la mort de Camões au Portugal et dans le monde. Camões refait surface dans l'actualité française grâce à la renommée qu'il a eue pendant l'époque romantique et grâce aux dix « chants » qu'il a composés trois cents ans plus tôt, *Les Lusiades*, dédiées au roi Sébastien et destinées à glorifier le Portugal par son histoire. Pour l'occasion, une somptueuse fête littéraire et artistique parisienne, organisée conjointement par l'Association Littéraire internationale et par la communauté portugaise de Paris, réunit différentes personnalités des deux pays ainsi que du Brésil. Grâce au soutien de Victor Hugo, Paris s'enrichit d'une culture portugaise renouvelée, représentative d'un Camões qui, peu à peu, est identifié aux valeurs républicaines, marquant ainsi le début d'une nouvelle phase dans les relations franco-portugaises. *Le Figaro*, *Le Gaulois*, *Le Globe*, *La Patrie*, *Le Journal des Débats politiques et littéraires*, *La Liberté*, *Le Monde illustré*, *Le Monde*, *Le Temps*, *Paris-Journal* et bien d'autres journaux évoquent les commémorations du tricentenaire de Camões⁵⁷. L'éclat international de

⁵⁶ Arthur Loiseau, « Portugal – le troisième centenaire de Camoëns », *Revue politique et littéraire*, 1^{er} semestre 1880, p. 1116.

⁵⁷ Xavier Bernardo Coutinho, *Bibliographie franco-portugaise*, Porto, Lopes da Silva, 1939, p. 264-265. Cette bibliographie recense, à Paris, 35 journaux faisant allusion au tricentenaire de la mort du poète.

cet événement suscite un intérêt croissant pour le Portugal, perceptible dans la grande presse du premier semestre de 1880. Les premières informations parisiennes retracées se trouvent dans la rubrique des « Nouvelles diverses » du *Journal des Débats politiques et littéraires* du 6 février 1880 et mettent en parallèle le tricentenaire de Camões et la tenue du congrès littéraire international à Lisbonne :

C'est cette année que sera célébré à Lisbonne le centenaire de Camoens, mort en 1580. A cette occasion aura lieu dans la capitale du Portugal la troisième session du Congrès littéraire international. La première a été tenue à Paris en 1878⁵⁸ et la deuxième à Londres en 1879. Le gouvernement portugais et la municipalité préparent une réception magnifique au Congrès ; on parle d'une série de fêtes données par le roi D. Luiz, membre du Comité d'honneur de l'Association littéraire internationale, par le roi D. Fernand, son père président de l'Académie royale des Sciences et par l'Académie elle-même⁵⁹.

Ces deux événements favorisent le déplacement des étrangers à Lisbonne et permettent la rencontre prolifique de Français et de Portugais principalement au mois de juin. Dans le souci d'améliorer les relations littéraires entre les deux pays, un accord établit que les écrivains pourront percevoir leurs droits d'auteur dans les deux pays autant pour les œuvres originales que pour les traductions. Quelques mois plus tard, le *Journal des Débats politiques et littéraires* rapporte le déroulement des festivités parisiennes du 10 juin à la salle Herz où les épisodes des *Lusiades* les plus connus et les plus traduits en France ont fait honneur à Camões : « Mlle Bartet et M. Mounet-Sully, de la Comédie-Française, ont lu, l'une le pathétique récit de la mort d'Ines de Castro, l'autre le superbe épisode D'Adamastor⁶⁰ ». Pour mettre en valeur l'événement historique tragique survenu à cette reine couronnée morte, quelques vers (traduits par Florian) ont été déclamés lors de la cérémonie : « Ce sein d'albâtre où le Dieu de l'Amour / Place son trône et fixa son séjour, / Est déchiré par la tranchante épée ! ». En France, les épisodes consacrés à Inês de Castro et à l'Adamastor sont les plus connus de l'œuvre de Camões et sont traduits depuis le XVIII^e siècle :

⁵⁸ Le premier congrès littéraire était sous la présidence de Victor Hugo et José da Silva Mendes Leal représentait le Portugal.

⁵⁹ « Nouvelles diverses », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 6 février 1880.

⁶⁰ « Nouvelles diverses », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 5 août 1880.

Cependant contre Inès, à sa gorge d'albâtre,
Ces attraits enchanteurs pour l'amour seuls formés,
Que le prince aime tant, dont il est idolâtre,
Les brutaux assassins frappent à coups pressés;
Ils trempent leurs poignards dans le lys et les roses,
Que ses pleurs humectaient et que le sang arrose,
Sans pitié, sans terreur, aveugles, furieux,
Sans foi du châtement qui va fondre sur eux⁶¹.

La chair de mon corps, en terre se transforme,
Mes os devenus durs se changent en granit ;
Ces membres que tu vois et ma figure énorme
S'allongent dans la mer, en rochers convertis.
Enfin ma haute taille, et si grande structure,
En ce cap éloigné se change et dénature,
Pour sucroît de douleur et pour comble de maux,
La perfide Thétis m'entoure de ses eaux⁶².

Ces deux personnages mythiques apparaissent lors des événements les plus tragiques de l'histoire portugaise et occupent une place importante dans la littérature. Inès de Castro, noble galicienne, amante puis femme illégitime du prince Pierre, a été assassinée en 1355 par le roi Alphonse IV de Portugal qui s'opposait à cette union pour des raisons politiques en lien avec la crise de succession d'Espagne. Inconsolable, Pierre exécuta les assassins de manière sordide et, lorsqu'il devint roi en 1357, exhuma et couronna sa femme tout en ordonnant la cour de baiser la main de cette reine morte. Elle devient le symbole de l'amour au Portugal à tel point que sa légende est reprise de nombreuses fois dans la littérature⁶³.

En ce qui concerne l'Adamastor, c'est un personnage mythique qui apparaît à Vasco da Gama au Cap de Bonne-Espérance lors de son premier voyage en Inde. Ce monstre, « le géant des Tempêtes », lui prédit les malheurs que ce voyage occasionnerait à son pays. Ayant réussi à braver tous les obstacles, Vasco da Gama

⁶¹ Luís de Camões, *Les Lusitades*, chant III^e (CXXXII), Paris, Gallimard, 2015, traduction de Hyacinthe Garin.

⁶² *Ibid.*, chant V^e (LIX).

⁶³ Suzanne Cornil, *Inès de Castro – Contribution à l'étude du développement littéraire du thème dans les littératures romanes : de l'histoire à la légende et de la légende à la littérature*, Bruxelles, Palais des Académies, 1952.

atteint finalement le nouveau continent, ce qui est considéré comme un miracle. Cet épisode tumultueux entre l'homme et les forces de la nature fait du Portugal le pionnier européen des Découvertes puisqu'il montre la voie aux autres peuples colonisateurs. Il est possible que le caractère passionné et déterminé des Portugais, exprimé dans ces deux épisodes, ait fasciné les lecteurs français et influencé la littérature française dans le choix des thèmes se référant au Portugal.

Victor Hugo, très attentif au Portugal et aux Découvertes, transmet au comité des fêtes du tricentenaire de la mort de Camões un témoignage de son admiration :

Camoens est le poète du Portugal. Camoens est la plus haute expression de ce peuple extraordinaire qui, à peine compté sur le globe, a su faire compter dans l'histoire, qui a su saisir la terre, comme l'Espagne, et la mer, comme l'Angleterre, qui n'a reculé devant aucune aventure ni fléchi devant aucun obstacle et qui, parti de peu a su faire la conquête de tout. Nous saluons Camoëns⁶⁴.

Cet intérêt de Victor Hugo pour le Portugal s'explique par les relations littéraires et politiques qu'il avait entretenues avec le Portugal tout au long de sa vie. Entre 15 et 18 ans, il écrit un mélodrame en prose de trois actes et deux intermèdes, intitulé *Inez de Castro*⁶⁵, « truffé d'anachronismes et inexactitudes [qui] prouve que ce qui séduisit Hugo fut le mythe et non la Inês⁶⁶ ». Cette pièce fut interdite par la censure mais publiée plus tard, en 1863, par sa femme dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*⁶⁷. D'autre part, Victor Hugo avait été touché par une loi votée au Portugal en 1867 concernant l'abolition de la peine de mort. La réponse qu'il donne à

⁶⁴ *Le Temps*, 17 juin 1880, p. 2 et *Camoens à Paris*, Paris, La Société des Études Portugaises, 1912, p. 18.

⁶⁵ Ce drame fut traduit et publié deux fois au Portugal, en 1863 par Silva Vieira et plus tard, probablement en 1943, par Gomes Monteiro.

⁶⁶ Odile Silva, *La fortune des « Misérables » de Victor Hugo au Portugal*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 57.

⁶⁷ Adrien Roig, « Échanges littéraires entre le Portugal et la France sur le thème d'Inês de Castro », *Les rapports culturels et littéraires entre la France et le Portugal, Actes du colloque, Paris 11-16 octobre 1982*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel Portugais, 1983, p. 277-278.

Brito Aranha, journaliste et bibliographe portugais qui l'avait informé de cette décision politique, prouve l'estime qu'il porte à ce peuple :

Votre noble lettre me fait battre le cœur. Je savais la grande nouvelle ; il m'est doux d'en recevoir par vous l'écho sympathique. Non, il n'y a pas de petits peuples. Il y a de petits hommes, hélas ! Et quelquefois ce sont ceux qui mènent les grands peuples. Les peuples qui ont des despotes ressemblent à des lions qui auraient des muselières. J'aime et je glorifie votre beau et cher Portugal. Il est libre, donc il est grand. Le Portugal vient d'abolir la peine de mort. Accomplir ce progrès, c'est faire le grand pas de la civilisation. Dès aujourd'hui le Portugal est à la tête de l'Europe. Vous n'avez pas cessé d'être, vous Portugais, des navigateurs intrépides. Vous allez en avant, autrefois dans l'océan, aujourd'hui dans la vérité. Proclamer des principes, c'est plus beau encore que de découvrir des mondes . Je crie : Gloire au Portugal, et à vous : Bonheur ! Je presse votre cordiale main. V.H⁶⁸.

L'attitude de Victor Hugo envers le Portugal diffère très tôt de celle de ses contemporains qui l'associent à un « appendice de l'Espagne⁶⁹ » et l'excluent de l'espace littéraire : « il [Victor Hugo] a inscrit l'espace lusitanien dans son œuvre à travers les références qu'il a faites⁷⁰ ». Cette nouvelle dimension littéraire engendre une scission entre les deux pays de la péninsule ibérique qui permet au Portugal de se distinguer dans la scène internationale. La production littéraire portugaise est moins amalgamée à celle de l'Espagne et Camões revêt le caractère particulier de la nationalité portugaise. En juin 1880, Victor Hugo, « le poète vénéré des Portugais⁷¹ », n'avait pu se présenter personnellement à la soirée littéraire et musicale dédiée au tricentenaire de la mort de Camões. Toutefois, sa déclaration publique exprime, d'une

⁶⁸ Victor Hugo, « La peine de mort abolie en Portugal », *Actes et paroles. Pendant l'exil 1852-1870*, Paris, M. Lévy, 1875, V. II, p. 309-310.

⁶⁹ Un chapitre est consacré aux raisons qui ont placé le Portugal en retrait par rapport à l'Espagne : Daniel-Henri Pageaux, *Imagens de Portugal, op. cit.*, p. 17-41.

⁷⁰ Odile Silva, *op. cit.*, p. 57.

⁷¹ Dans son ouvrage sur la réception des *Misérables* au Portugal, Odile Silva nous informe que Victor Hugo, « le révolté opposé aux régnants », bénéficie au Portugal d'un accueil unique. Il s'agit d'une véritable gallomanie portugaise car ce peuple considère la France comme modèle. Pourtant, dit-elle, l'écriture des *Misérables* apparaît complètement modifiée dans ses traductions en portugais : le peuple portugais ne reçoit pas le même message que celui délivré au peuple français en partie à cause de la vénération qu'il lui porte (*La fortune des « Misérables » de Victor Hugo au Portugal*, Paris, L'Harmattan, 2001, 206 p.).

part, sa reconnaissance et son empathie pour le Portugal et Camões et, d'autre part, l'intérêt de la plus haute élite littéraire française pour la littérature de ce pays.

En 1885, de nombreux hommages sont rendus à Victor Hugo au Portugal, par exemple celui d'Eça de Queiros⁷² dans *A Ilustração*⁷³, une revue portugaise éditée à Paris. Camões et Hugo sont considérés dans les journaux de l'époque comme « l'expression la plus élevée du génie, du caractère et de la race latine⁷⁴ ». Cette mise en évidence de la latinité des deux pays est récurrente entre 1880 et 1914 et maintient une solide base de réciprocité et d'amitié qui favorise les transferts culturels franco-portugais. L'année 1909, comme nous le verrons, est le point culminant de ce lien mutuel qui se prolonge dans la revue *Latina*.

Deux autres quotidiens, *Le Voltaire*, du 12 juin 1880, dans la section « Échos de Paris » et, avec plus de détails, *Le High-Life*, du 20 juin 1880, détaillent la soirée qui s'était poursuivie au Café Riche, lieu de rencontre de la communauté intellectuelle portugaise jusqu'à la fin du XIX^e siècle⁷⁵. Les noms les plus connus de la communauté portugaise et brésilienne de Paris sont répertoriés dans ces articles : Mendes Leal, Santa-Anna Néry, le comte de San Miguel, le vicomte de Robredo, Caetano de Lancastre, le marquis de Penafiel et le duc de Palmela. Également, certains littérateurs, journalistes et artistes français font partie de cet événement d'une « grande solennité littéraire et musicale » : Jules Lermina, Alphonse Pagès, Mario Proth, Arthur Loiseau, Jacques Maillet et Crouzet. Le programme est rehaussé d'une romance du roi Sébastien chantée par Lorrain de l'Opéra de Paris et se conclut par le

⁷² Eça de Queirós, *Notas contemporâneas*, « Victor Hugo – Carta ao director da *Ilustração* », Porto, Chardron, 1927, p. 107-121. Une bibliographie portugaise est éditée à l'occasion du centenaire de sa mort : Gonçalves Rodrigues, *Victor Hugo em Portugal*, Lisbonne, Biblioteca Nacional, 1985.

⁷³ V. 2, 16 au 20 août 1885, p. 184-185.

⁷⁴ Gilliat, « Camões e Hugo », *Correio da Manhã*, 11 de Junho de 1885, p. 111 (Traduction d'Odile Silva, *op. cit.*, p. 64).

⁷⁵ Le café Riche est un restaurant parisien renommé situé sur le boulevard des Italiens où de nombreuses personnalités littéraires s'y côtoient. Voir Figure 1 : Le Café Riche sur le boulevard des Italiens à Paris autour de 1890 : lieu de rencontre des intellectuels portugais à la Belle Époque [Wikipédia].

couronnement du buste du poète, exécuté par Ernest Damé d'après le portrait authentique.



Figure 1 : Le Café Riche sur le boulevard des Italiens à Paris autour de 1890 : lieu de rencontre des intellectuels portugais à la Belle Époque.

L'article le plus original consacré à cette cérémonie se trouve dans *Le Figaro*, sous la plume de Janus qui n'est autre que Robert de Bonnières, journaliste et critique littéraire bien connu de l'époque. Il fait un compte rendu personnel et détaillé de l'assistance (une alliance entre la France, le Portugal et l'Autriche-Hongrie) et s'attarde aux caractéristiques physiques de l'entourage portugais sur un ton ambivalent, à la fois attentionné et espiègle :

Dans l'assistance, plusieurs jolies portugaises, les traits irréguliers, les yeux noirs, les cheveux abondants, le pied fin, petites, vives, agréables, et le nez retroussé, – ce qui est un des caractères de la race. J'aurais cité quelques noms de jeunes femmes, si l'usage qu'ont les femmes de ne porter jamais le nom de leur mari et de prendre leur nom de famille, ne mettait ma mémoire en confusion et mes habitudes d'exactitude un peu en défaut. S.E. don José da Silva Mendez-Leal, ancien ministre des

affaires étrangères, et ministre de Sa Majesté « Très Fidèle », à Paris, a fait lire en portugais, un poème en l'honneur de Camoens, dont la traduction a été distribuée. Ces vers sonores ont été fort applaudis. L'auteur est l'homme le plus affable que je connaisse, et sans faire aimer sa myopie, sa petite taille et ses lunettes bleues ; dans les salons le français correct et mal prononcé qu'il parle, et son éloquence un peu cérémonieuse ne manquent pas de plaire⁷⁶.

Ces caractéristiques physiques, qui semblent une description courante dans les récits de voyage sur le Portugal de la fin du XIX^e siècle⁷⁷, sont peut-être associées à l'image physique que se font les Français des Portugais. Par ailleurs, Robert de Bonnières remarque ici une caractéristique fondamentale des Portugais du XIX^e siècle : celle de parler couramment le français. En effet, les intellectuels portugais maîtrisent cette langue grâce aux innombrables livres en français qui circulent au Portugal tout au long du XIX^e siècle. Au Portugal, la langue française est un véritable véhicule intellectuel qui s'explique, selon René Pognant⁷⁸, par la lecture constante et assidue de livres en français, la France étant, avant la Première Guerre mondiale, la première exportatrice d'ouvrages étrangers au Portugal.

À la fin des commémorations françaises de Camões, le Portugal est acclamé dans un sonnet de Louis Ratisbonne, journaliste et poète de l'Académie française, qui a été récité par Delaunay de la Comédie Française. L'accent est mis sur la vie misérable du poète bien qu'il ait composé l'une des plus belles œuvres au monde :

Camoens qui souffrit l'exil et la misère ! / O poète ! O soldat ! Par le sort insulté, / Toi qui lus à la fois Virgile et Bélisaire, / C'est ta fête aujourd'hui dans l'immortalité ! / O noble Portugal ! Toi qui l'as enfanté, / Réjouis-toi ! Ton fils, ton fils radieux erre / Non plus dans vos chemins, Opprobre et Pauvreté, / Mais dans la gloire, dans la paix, dans la lumière ! / Heureux celui qui fit une œuvre de beauté / Il brave, sûr de lui, la tempête et l'abîme. / Au-dessus du flot noir levant sa main

⁷⁶ Janus, « Le troisième centenaire de Camoens à Paris », *Le Figaro*, 11 juin 1880, p. 2.

⁷⁷ Voir, par exemple, Madame Rattazzi, *Le Portugal à vol d'oiseau*, Paris, Degorce-Cadot, 1880.

⁷⁸ René Pognant, *De la vente des livres français en Portugal*, Paris, Lisboa, Rio de Janeiro, S. Paulo et Bello Horizonte, s.d., 22 p.

sublime. / Il tend son fruit divin à la postérité. / La mer rugit sous lui
comme l'envie immonde, / Et Gama conquiert l'Inde, et Camoens le
monde⁷⁹.

Ces vers sont inspirés par l'épithaphe de Camões : « Ci-git Luiz de Camoens / prince /
des poètes de son temps / il vécut pauvre et misérablement / et mourut de même⁸⁰ ». Ce mythe du poète pauvre et passionné, qui ne reçoit, en retour de la production d'une œuvre consacrée à la gloire nationale, que l'ingratitude de sa patrie, date du romantisme. Du début à la fin du XIX^e siècle, le mythe de Camões évolue et passe du héros romantique au symbole de la République. Cette transition s'effectue grâce aux commémorations de la mort du poète qui nourrissent un nouvel imaginaire portugais en France grâce à la presse. Ce regroupement d'articles donne un bon exemple des manifestations culturelles portugaises qui se succèdent à Paris et témoigne d'une popularité de l'étranger en pleine croissance.

b) Du Camões romantique au Camões républicain

Quelle représentation du Portugal subsiste en France suite aux commémorations camoniennes? On peut supposer que le mythe de Camões façonné en France s'apparente à celui fondé au Portugal sur le poème de Garrett⁸¹, *Camões*⁸². Cette œuvre poétique sur la vie de Camões et sur les circonstances de l'écriture des *Lusiades* marquent le début du romantisme au Portugal et a une portée considérable sur la société portugaise qui se cherche un destin digne de son histoire. Suite à la publication de cette œuvre en 1825, on se sert de Camões au Portugal pour idéaliser l'être portugais comme figure représentative du héros romantique. La construction de

⁷⁹ *Le Gaulois*, 10 juin 1880.

⁸⁰ « Le troisième centenaire de Camoëns à Paris », *art. cit.*, p. 2.

⁸¹ Le Vicomte d'Almeida Garrett (1799-1854) s'exila en Angleterre et France après la chute de la Constitution dès 1823. Poète, dramaturge, politicien, il traduisit de nombreuses œuvres françaises en portugais surtout politiques et sociales. Son œuvre est porteuse d'une révolution littéraire qu'il associe à la révolution sociale et libérale de son pays et renouvelle le théâtre dans sa globalité. C'est à Paris qu'il puisa son œuvre ultra romantique en publiant *Camões* (1825) et *Dona Branca* (1826).

⁸² Œuvre publiée à Paris en 1825 alors que Garret y séjournait en exil.

cette nouvelle identité nationale se construit autour de son épopée, ce qui remplit une condition propre à la création des identités nationales en Europe⁸³. En effet, Anne-Marie Thiesse soutient la thèse que les nations européennes sont nées d'une fiction alimentée par le peuple :

Tout le processus de formation identitaire a consisté à déterminer le patrimoine de chaque nation et à en diffuser le culte [...] : une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons des vertus nationales, une langue, des monuments culturels, un folklore, des hauts lieux et un paysage typique, une mentalité particulière, des représentations officielles⁸⁴.

Le héros du Portugal, Camões, est sans nul doute le vecteur de la formation identitaire du Portugal fin-de-siècle mais aussi celui de l'image du Portugal à l'étranger. Eduardo Lourenço, philosophe, explique que « l'identification du Portugal à Camões [comme héros national], grâce à la fois aux événements historiques et à la révolution culturelle romantique est un cas unique dans le cadre de la culture européenne⁸⁵ ». La mort du poète reflète par extension celle de son pays, comme si son corps blessé représentait celui d'une nation en pièces. Camões représente à la fois la mort et la naissance de sa patrie. Ce désespoir, qui correspond à la douleur d'une gloire lointaine, avait été évoqué par Edgar Quinet, à la suite de son voyage en péninsule ibérique entre 1843 et 1844 : « Dans le silence qui les environne, ces hommes ont l'air de continuer la bataille autour du corps du roi Sébastien. Personne en Europe ne s'occupe de ce qu'ils font ; ils sont eux-mêmes si occupés de relever leurs morts que la pensée ne leur vient pas de se plaindre de l'isolement⁸⁶ ». Alors que la mort du poète inspire les romantiques, la relecture de son épopée permet la restructuration du pays à l'aube du XX^e siècle. Ce nouveau processus identitaire, alimenté par le mythe de Camões, a été mené par les républicains portugais qui se

⁸³ Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999, p. 111-129.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 12-14.

⁸⁵ Eduardo Lourenço, *Mythologie de la Saudade – Essais sur la mélancolie portugaise*, Paris, Chandeigne, 1997, p. 131.

⁸⁶ Edgar Quinet, *Mes vacances en Espagne*, Paris, Comptoir des imprimeurs unis, 1846, p. 370.

sont servis de la presse portugaise et française comme outil de régénération du Portugal.

Le tricentenaire de Camões est considéré par les lusophiles français de l'époque comme « une manifestation républicaine inoubliable. Ce jour-là [le 10 juin 1880], le Parti républicain trouva sa consécration publique et commença de s'organiser pour la lutte⁸⁷ ». La renaissance de la patrie associée au nom glorieux de Camões est alors amorcée et la France est, jusqu'à la proclamation de la République en 1910, le lieu tout désigné pour soutenir la progression du parti républicain et l'opposition à la monarchie. En effet, il a fallu trente ans aux Portugais pour instaurer ce nouveau régime politique durant lesquels les relations républicaines franco-portugaises ont joué un rôle primordial dans l'évolution du parti. Sans connaître encore la teneur réelle et profonde de ces festivités, le *Journal des Débats politiques et littéraires* rend compte brièvement de l'importance de cette journée dans la capitale portugaise :

Les fêtes se sont continuées aujourd'hui conformément au programme. La procession civique était splendide et les chars de triomphe magnifiques. Toutes les classes de la société, toutes les associations étaient représentées. Le roi et la reine ont assisté au défilé du cortège, lequel a passé ensuite devant la municipalité de Lisbonne. Le cortège composé de 10,000 personnes, a défilé devant les représentants étrangers, saluant chacun d'eux par des acclamations. L'association patriotique des écrivains et journalistes portugais a été inaugurée aujourd'hui⁸⁸.

La presse portugaise républicaine exulte malgré la présence monarchique. Parallèlement à celles organisées à Paris, les manifestations sont reproduites au Brésil avec autant de magnificence et d'importance qu'à Lisbonne et la presse française juge pertinent d'informer ses lecteurs de ce triomphe littéraire portugais :

On lit dans les journaux brésiliens que la célébration du troisième centenaire du Camoens a eu lieu au Brésil avec le même éclat qu'en Portugal. L'empereur Don Pedro a posé à Rio-Janeiro la première pierre

⁸⁷ Philéas Lebesgue, *La République Portugaise*, Paris, Sansot, s.d. (publié entre 1911 et 1914), p. 381.

⁸⁸ « Nouvelles diverses », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 12 juin 1880.

de la bibliothèque portugaise située dans la rue Lampadosa, qui s'appellera désormais rue Louis de Camoens, et il a inauguré dans la bibliothèque nationale une exposition de Camoens, où l'on voyait figurer 486 ouvrages, parmi lesquels se trouvaient 93 éditions des *Lusiades*. La ville de Rio-Janeiro a été magnifiquement illuminée et une représentation de gala a eu lieu au Grand Théâtre. A l'occasion de ces fêtes, la *Revista brasileira* a publié un volume spécial contenant cinquante compositions envoyées par des poètes brésiliens, avec une Préface écrite de la main de l'empereur du Brésil en l'honneur du créateur de la poésie portugaise⁸⁹.

Cette réception très favorable des commémorations du poète portugais à Rio de Janeiro s'explique, d'abord, par les bonnes relations culturelles qui existent entre le Portugal et le Brésil à la fin du XIX^e siècle mais, avant tout, par le symbole que Camões représente en Amérique lusophone. La découverte du Nouveau Monde qui engendre l'écriture des exploits maritimes du Portugal aurait assuré la genèse du Brésil⁹⁰. Dans cette perspective, le Brésil s'approprie Camões comme figure nationaliste et fondatrice.

c) Camões dans la presse fin-de-siècle : naissance d'une nouvelle génération littéraire

À Paris, en 1880, Camões revit grâce à la presse mais aussi grâce à la publication de nouvelles traductions et d'études ordonnées par des spécialistes français de langue et de littérature portugaises. D'abord, Clovis Lamarre, docteur en lettres anciennes, publie *Camoens et les Lusiades* publié chez Didier & C^{ie}, traduction rajeunie de Millié (1825) augmentée de notes, d'une biographie de Camões et d'un aperçu de l'histoire du Portugal. Ensuite, Henri Faure traduit l'œuvre poétique de Garrett, *Camoens*, qu'il publie chez Quantin⁹¹. Il s'agit d'une traduction dédiée à la reine

⁸⁹ « Nouvelles diverses », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 5 août 1880.

⁹⁰ Marcelo Corrêa Sandmann, « As comemorações do tricentenário de Camões no Brasil », *Revista Letras* (Curitiba), n° 59 (2003), p. 197-205, [en ligne].
http://www.letras.ufpr.br/documentos/pdf_revistas/shadman59.pdf [Texte consulté le 24 janvier 2017].

⁹¹ Voir Figure 2 : L'écrivain portugais Almeida Garrett, auteur de *Camoens*, traduit en français par Henri Faure et publié à Paris en 1880 chez Quantin [page préliminaire non numérotée].

Maria Pia, précédée d'une biographie de l'auteur et d'un panorama de la littérature portugaise de 45 pages. L'intérêt et l'originalité de cette publication résident dans le fait qu'elle permet à la France de connaître un autre auteur que Camões alors que celui-ci est lui-même au cœur du livre :

Madame, la littérature portugaise est riche en œuvres de premier ordre : le nombre et le mérite des poètes et des prosateurs qui l'ont honorée dans tous les temps prouvent que, dans le ciel de la Lusitanie, Camoens n'est pas un astre isolé, mais bien le centre lumineux d'une brillante pléiade. [...] La publication, en français, du poème de Garrett a pour but de montrer, par un exemple, de quelles richesses nous prive notre peu de connaissance des langues étrangères⁹².

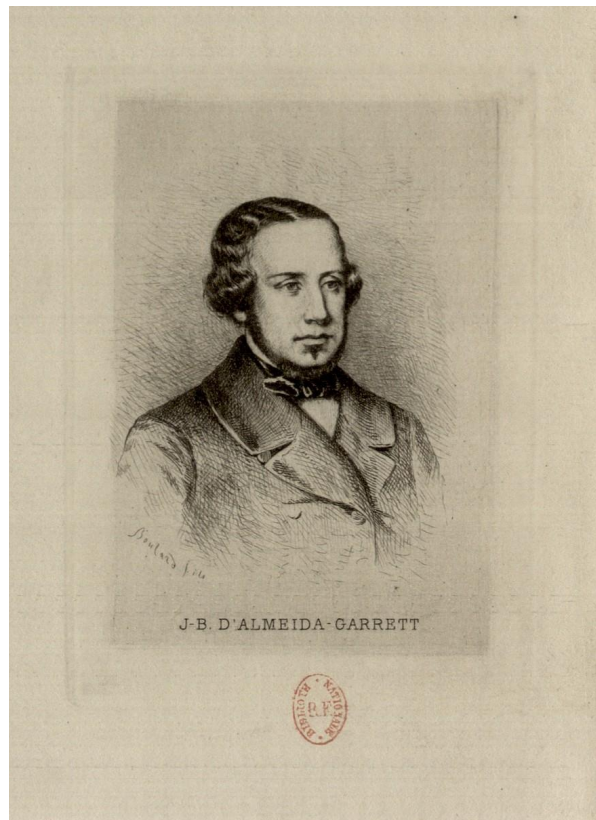


Figure 2 : L'écrivain portugais Almeida Garrett, auteur de *Camoens*, traduit en français par Henri Faure et publié à Paris en 1880.

⁹² Almeida Garrett, *Camoens*, Paris, Quantin, 1880, p. I-II.

C'est aussi à partir de 1880 qu'on présente, en France, la nouvelle génération littéraire portugaise née à Coimbra dans les années 70. D'ailleurs, Henri Faure avait publié, peu de temps avant, l'histoire de la faculté de Coimbra⁹³ et les drames associés à la mort d'Inês de Castro⁹⁴. En 1880, il publie également un article en français dans la revue *O Instituto*, de Coimbra, « L'homme dans Camoens⁹⁵ », et une plaquette à Moulins chez Crépin Leblond : *Hommage à Camoens à l'occasion du centenaire de 1880 - L'appel à la postérité*⁹⁶. Les traducteurs, les poètes, les éditeurs, les romanciers, les dramaturges identifient Camões au Portugal en évoquant sa gloire et en déplorant l'ingratitude qui l'a affligé malgré son talent. Toutes ces publications sur Camões, en tant que héros romantique, ont réveillé la conscience française par rapport à un Portugal toujours lointain, obscur et chimérique. Le peu de connaissances qu'ont les Français sur ce pays a généré certaines fictions qui ont perduré nombre d'années. Le Portugal en tant que province de l'Espagne est un bon exemple de cette erreur observable sur le courrier français acheminé au Portugal. En effet, on mentionne sur les enveloppes que Lisbonne se situe en Espagne. C'est la presse qui véritablement changera l'image de Camões et donc du Portugal dans une perspective progressiste et républicaine.

L'année 1880, par les commémorations camoniennes célébrées au Portugal, en France et dans le monde, marque un tournant dans l'imaginaire portugais. Le Portugal affiche un nouveau visage, une redécouverte identitaire à travers celui qui écrivit les *Lusiades*, l'épopée nationale du XVI^e siècle mise en scène en cette fin de siècle par la presse⁹⁷. Une fois l'image du Portugal héroïque ranimée dans l'esprit français, quelques intellectuels français s'activent à présenter la jeune littérature portugaise, une littérature moderne comparable à la leur mais différente de la littérature espagnole et de cette image mythique encore présente dans les mentalités. L'éclat des festivités du tricentenaire de Camões soutenues par Victor Hugo et la progression du

⁹³ *L'histoire d'une faculté*, Moulins, Crépin-Leblond, 1876.

⁹⁴ *Les drames de l'histoire de Coïmbre, Inês de Castro et la fontaine des amours, épisode des Lusiades*, Moulins, Crépin-Leblond, 1878.

⁹⁵ N° 11-12, p. 106-115.

⁹⁶ Moulins, Crépin-Leblond, 1880.

⁹⁷ Voir Figure 3 : Représentation de Camões lors des festivités de son tricentenaire (gravure sur bois, 1880)

parti républicain portugais engendrent un intérêt grandissant pour le Portugal et particulièrement pour sa littérature. Du coup, Arthur Loiseau, qui s'est intéressé au Portugal par la poésie latine lors des commémorations camoniennes de 1880⁹⁸, s'engage à faire connaître la littérature portugaise et rédigea, en 1887, la première histoire française uniquement consacrée à cette littérature.



Figure 3 : Représentation de Camões lors des festivités de son tricentenaire (gravure sur bois, 1880).

⁹⁸ Il rédigea le poème latin *Ad Lusitanos* spécifiquement pour cet événement qui lui valut, en décembre 1880, le grade de chevalier de l'ordre du Christ.

Commémorer Camões en France signifie établir une idéologie portugaise dont le poète est la source principale. Mais le mythe de Camões, en 1880, ne se fige pas dans le temps des Découvertes et du romantisme. Progressivement, Camões est identifié comme emblème d'une patrie moderne et progressiste, une patrie républicaine. À la fin du XIX^e siècle, la conséquence première du rappel de cette figure patriotique réside dans le réveil de l'opinion publique par l'intermédiaire de grandes questions philosophiques comme celle de l'identité nationale, ainsi que de questions politiques, économiques et religieuses. La mise en cause du sens de l'être portugais est représentée par la littérature, miroir de la société et de la conscience nationale, et donc par l'épopée de Camões, la gloire portugaise couronnée en dix chants. Les intellectuels perçoivent dans la constitution d'une république un besoin de renouveau du Portugal. Ainsi, la France, la presse libérale, les républicains et les socialistes en particulier, s'intéressent davantage au Portugal en tant que future nation républicaine dans une Europe majoritairement monarchique. Cette transformation s'opère sur une trentaine d'années, politiquement jusqu'à l'instauration de la première République portugaise en 1910 et littérairement jusqu'au modernisme portugais, incarné par Fernando Pessoa, qui « a voulu être à la fois l'invention d'une nouvelle sensibilité et d'une nouvelle vision de la réalité et une métamorphose totale de l'image, de l'être, et du destin du Portugal⁹⁹ ».

Alors que Camões demeure l'emblème du Portugal en France en 1880, d'autres figures symboliques lui seront substituées, en fonction des événements. L'explorateur portugais Serpa Pinto est l'un des premiers symboles représentatifs du Portugal à s'émanciper dans les quotidiens parisiens dans les années 80. Ses exploits en Afrique et les conflits coloniaux européens sont à l'origine de la naissance d'un nouvel imaginaire en France. Avec l'ultimatum anglais survenu en 1890 et la première révolution républicaine de 1891, le *Figaro* devient le quotidien le plus enclin à défendre la place du Portugal en France.

⁹⁹ Eduardo Lourenço, *Mythologie de la Saudade*, op. cit., p. 143.

2- Le conflit anglo-portugais dans la grande presse parisienne : de Serpa Pinto à la première insurrection républicaine (1884-1891)

Nous avons si souvent raconté ici même ce qui divise les Anglais et les Portugais que nous n'allons pas recommencer : les questions de premier occupant, les jalousies de missionnaires protestants, les droits des Anglais, les droits des Portugais au sud du Zambèze, les chasses au nègre du major Pinto, tout cela c'est de l'histoire ancienne, chacun peut savoir, et chacun sait que le bon droit est du côté des Portugais¹⁰⁰.

À partir des célébrations de Camões de 1880, qui ont donné visibilité et prestance au jeune parti républicain portugais, jusqu'à la première révolution républicaine de janvier 1891, le Portugal vit une période intense d'agitation politique qui le conduit à une crise financière, identitaire et sociale. Dans cette effervescence, une série d'épisodes diplomatiques relatifs au partage des colonies africaines prennent une place importante en Europe et influencent à nouveau la façon de se présenter le Portugal en France. À la fin du XIX^e siècle, des conflits particulièrement houleux entre le Portugal et l'Angleterre surviennent au sujet de territoires africains qui bordent les colonies des deux pays. Les grands quotidiens français commentent les rivalités anglo-portugaises qui prennent de l'ampleur sur la scène internationale et qui mènent à des conséquences inéluctables dans l'histoire du Portugal. D'une manière générale, la presse française prend position dans les conflits et s'oppose à la politique coloniale de l'Angleterre. *Le Figaro* est l'un de ceux qui rédigent le plus d'articles sur cette crise coloniale et celui qui défend le plus la position des intellectuels et des républicains portugais. Relativement cher, ce journal libéral possède une « clientèle d'abonnés [qui] apprécie le sens des nuances, les rubriques littéraires et théâtrales,

¹⁰⁰ Jacques St-Cère, « Le conflit anglo-portugais », *Le Figaro*, 14 janvier 1890, p. 2.

ainsi que la quantité et la sûreté des informations, même venant de l'étranger¹⁰¹ ». Cette tendance peut s'expliquer par l'attachement du *Figaro* au système républicain mais aussi par la contribution des meilleurs journalistes indépendants de son temps en matière politique et diplomatique¹⁰². Ce grand titre, un des plus populaires de 1879 à 1895 (80 000 exemplaires à cette période), n'hésite pas à envoyer des journalistes sur place qui rédigent des critiques de qualité, lues du Tout-Paris intellectuel¹⁰³. Le quotidien parisien critique la conférence de Berlin organisée en 1884 et 1885 qui est le point de départ des conflits coloniaux européens. Sa position en faveur du Portugal et contre l'Angleterre se poursuit jusqu'à l'ultimatum anglais de 1890 qui, à son tour, provoque une insurrection républicaine à Porto en 1891. La position du *Figaro* par rapport au Portugal et sa description des événements sont des traces non négligeables d'un *imago* portugais en France. Non seulement, le quotidien démontre une certaine empathie pour le Portugal mais il l'idéalise par l'entremise d'un nouvel explorateur portugais contemporain. Cette analyse journalistique amène à une conception unique du Portugal véhiculée par le collectif du *Figaro* et répandue par ses lecteurs. Nous verrons ce que les lecteurs français ont su du Portugal à travers différents articles de la presse quotidienne lors des événements les plus cinglants de l'histoire portugaise. Cette vision des faits, reconstituée grâce à la presse, permet de construire un panorama de l'imaginaire français au sujet des événements politiques concernant le Portugal. La position favorable au Portugal des journaux républicains français et l'influence des réseaux politiques français sur le Portugal ont contribué à l'ouverture et à l'enracinement du parti républicain portugais et au rassemblement d'un groupuscule d'exilés républicains à Paris. On comprend que la France a collaboré, probablement de façon indirecte, à l'implantation de la république au Portugal.

La période de rivalités territoriales des colonies a des conséquences désastreuses mais régénératrices sur le Portugal qui affronte un ennemi trop puissant à cette époque. En effet, le Portugal s'est fragilisé en signant avec l'Angleterre le traité de Lourenço

¹⁰¹ Vincent Robert, « Paysages politiques, cohérences médiatiques », *La civilisation du journal*, art. cit., p. 243.

¹⁰² *Ibid.*, p. 237.

¹⁰³ Claire Blandin, *Le Figaro : histoire d'un journal*, Paris, Nouveau Monde, 2010.

Marques en 1879 qui autorisait les bateaux anglais à accoster et à patrouiller sur les côtes mozambicaines. Pro-républicaine, la France s'allie donc au Portugal pour contrer sa rivale anglaise tandis que la presse quotidienne française, de 1884 à 1891, s'empare des événements conflictuels et se passionne pour un nouveau héros portugais, le major Serpa Pinto, prolongeant et perpétuant la figure de Camões et des Grandes Découvertes. Nourris des prouesses de cet explorateur, les Français, principalement les intellectuels, les journalistes républicains et socialistes, endossent avec enthousiasme la position du Portugal, un pays qui aspire à la république. Parallèlement à l'intérêt que suscite Camões dans les milieux intellectuels français à cette époque, un intérêt politique pour le Portugal se développe en France sustenté par les convoitises territoriales de l'Angleterre. La lecture des événements politiques dans les quotidiens français du moment permet de reconstituer ce que les Français ont lu et su du Portugal. On y valorise les explorations audacieuses de Serpa Pinto, on y présente les prétentions portugaises en termes de territoires africains énumérées à la conférence de Berlin, l'ultimatum anglais y est fortement contesté et critiqué et l'insurrection républicaine y est minutieusement décrite. Cette décennie, grâce à la presse, a doté la France d'un imaginaire portugais fondé sur la place que doit prendre en Europe la question des territoires africains du peuple de Camões et sur l'ascension du parti républicain.

D'un autre côté, cet intérêt politique médiatisé permet aux Portugais installés à Paris de se faire connaître et d'organiser des manifestations pro-républicaines que la presse libérale française encourage. Durant cette période, il existe un rapprochement entre les élites républicaines des deux pays qui rallie certains individus au sein de réseaux politiques, maçonniques, socialistes et pro-latins. L'analyse de cette période agitée permet, d'abord, de comprendre comment la presse et le gouvernement français se sont positionnés par rapport au conflit anglo-portugais et à l'ultimatum anglais. Ensuite, nous verrons à quel point les valeurs de la république française, défendues par la presse libérale et les Portugais installés à Paris, ont influencé le Portugal dans cette crise politique et identitaire. Finalement, nous montrerons comment Camões et Serpa Pinto, les deux figures emblématiques du Portugal du moment, ont nourri

l’imaginaire français à travers la première phase de régénération du Portugal qui l’a conduit à sa première révolution républicaine.

a) Un nouveau Camões en France : l’explorateur Serpa Pinto

Les expéditions des territoires intérieurs de l’Afrique du Portugais Serpa Pinto sont connues en Europe à la fin du XIX^e siècle et sont rapportées dans la presse française qui lui offre une place de choix. Le journal de bord du major Serpa Pinto a servi à raconter ses aventures dans la presse, dans un récit palpitant et un style descriptif, où le lecteur est placé au premier rang de l’action colonisatrice :

Le 24 août, nous étions en marche à huit heures du matin. Après un marais semblable à celui de la veille, nous arrivions à la rive droite de la Gnengo vers neuf heures ; nous la suivions jusqu’à dix heures et demie, heure à laquelle nous étions au bord du Zambési. Je saluai le fleuve avec enthousiasme. A la distance de vingt-sept à vingt-huit mètres, un groupe d’hippopotames y faisaient sortir de l’eau leurs gros museaux. Cette imprudence coûta la vie à deux d’entre eux. Un énorme crocodile, qui se chauffait au soleil sur une île, un peu plus bas, partagea leur sort. C’est donc en feignant ses eaux du sang de ces féroces habitants que je pris possession du puissant Liambaï ou Zambési¹⁰⁴.

Le lecteur français assiste aux rencontres imprévues et dangereuses que fait l’intrépide aventurier portugais dans ces territoires inconnus et risqués¹⁰⁵. Toutefois, ce genre de lecture n’est pas inhabituel car les récits de voyage sont à la mode dans les journaux et les périodiques du XIX^e siècle grâce à l’essor de la pratique du voyage et du tourisme et aussi grâce à l’avènement du roman d’aventure¹⁰⁶. Mais à partir des années 1860, la presse participe aussi à l’émergence d’une volonté de conquête coloniale en publiant des récits d’aventure. Aux alentours de 1890, la naissance du « parti colonial », destiné à faire propagande de l’idée coloniale dans la société

¹⁰⁴ Major Serpa Pinto, « Comment j’ai traversé l’Afrique de l’Océan Atlantique à l’Océan Indien », *Le Tour du Monde*, 1^e semestre 1881, p. 304.

¹⁰⁵ Voir Figure 4 : Le Major Serpa Pinto, *Le Tour du Monde*, 1881 [BNF].

¹⁰⁶ Sylvain Venayre, « La presse de voyage », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 465-480.

française, accentue la publication de ce genre de récits¹⁰⁷. Ceux de Serpa Pinto sont publiés à partir de 1881 dans *Le Tour du Monde*, le premier périodique illustré entièrement consacré au voyage. Ce « journal de voyage¹⁰⁸ » est connu pour la qualité exceptionnelle de ses illustrations et la publication de voyages inédits et contemporains. Rien que pour le premier semestre de 1881, cent onze pages sont consacrées aux voyages exploratoires de Serpa Pinto au cœur de l’Afrique australe.



Le major Serpa Pinto. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 4 : Le Major Serpa Pinto, *Le Tour du Monde*, 1881.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 472.

¹⁰⁸ Le « journal de voyage » est une catégorie de presse qui apparaît dans le dernier quart du XIX^e siècle. Il est toujours illustré et permet au lecteur non plus d’imaginer la scène mais de la voir.

Certains intellectuels français connaissaient probablement déjà cette figure portugaise puisque le 25 juillet 1879 l'explorateur avait été acclamé à la Sorbonne par le vice-amiral baron de La Roncière Le Nourry qui racontait son expédition à travers l'Afrique rythmée d'aventures effrayantes : face-à-face avec un léopard, trahison des guides, maladies, soif, etc. Les expéditions les plus médiatisées de Serpa Pinto en France sont celles de 1884 et de 1889 dont les récits sont publiés dans *Le Journal des Voyages* : « Nouvelle expédition de M. Serpa-Pinto. On annonce de Mozambique, que le hardi voyageur portugais, Serpa-Pinto, va tenter de nouveau la traversée de l'Afrique méridionale. Il se dirige sur le lac Tanganika, et de là descendra le Congo jusqu'à la mer¹⁰⁹ ». Ce périodique, dominant dans ce secteur de la presse, « publiait essentiellement des récits de voyage et des romans d'aventures, sans d'ailleurs qu'on puisse toujours opérer un partage précis entre les deux genres, dans la mesure où le référent géographique était toujours ancré dans l'actualité de l'exploration et de la colonisation¹¹⁰ ». En effet, ses expéditions s'insèrent dans une visée politique, celle d'étendre les territoires portugais d'est en ouest dans le continent africain en traçant une route commerciale afin de légitimer les territoires compris entre l'Angola et le Mozambique.

Le Figaro, en plus d'expliquer le contexte dans lequel se déroulent ces incursions, valorise la figure de l'explorateur en donnant un caractère déterminé et passionné aux Portugais et rappelant ainsi le temps glorieux des découvertes maritimes du Portugal :

Le major Serpa Pinto (inutile de parler des brillants souvenirs que ce nom éveille) fut chargé l'année dernière, par le gouvernement, d'une importante mission dans la province de Mozambique [...] L'objet de cette reconnaissance officielle était l'étude d'un chemin de fer projeté dans les régions à peine connues du haut Zambèze. Le major Serpa Pinto est d'une trempe solide et d'un caractère ardent. Il ne connaît pas d'obstacles. Ce n'est pas lui surtout qui abandonnera aux Anglais un pouce de terre ni un lambeau d'écorce d'arbre du continent noir, qu'il considère comme son domaine personnel¹¹¹.

¹⁰⁹ « Mozambique », *Le Journal des Voyages*, 2^e semestre 1884, p. 288.

¹¹⁰ Sylvain Venayre, « La presse de voyage », *art. cit.*, p. 479.

¹¹¹ H. de Claverie, « Lettre de Lisbonne », *Le Figaro*, 8 janvier 1890.

Ce caractère vaillant et intrépide représente ici, trois jours avant l'ultimatum, un Portugal ambitieux et sans crainte face à cette Angleterre prétentieuse et menaçante. C'est d'ailleurs la valorisation du courage et de la témérité du major Serpa Pinto qui serait à l'origine de l'intérêt de Valéry Larbaud pour le Portugal ce dont témoigne la « Lettre de Lisbonne » dans *Jaune-Bleu-Blanc*¹¹². Par son allure ardente et fière, cette figure héroïque évoque les explorateurs et les colonisateurs des Grandes Découvertes et incarne Camões, le Portugal du passé dans toute sa puissance exploratrice, maritime et commerciale. Le succès des expéditions de cet explorateur portugais est tel que *Le Journal des Voyages* publie, pendant une quinzaine d'années, entre 1881 et 1897, ses récits « palpitants, pittoresques, chauvinistes, et francophiles¹¹³ ». Cette popularité internationale lui vaut la grande médaille des sociétés de Géographie de Londres et de Paris.

Pourtant, les prouesses du major portugais ne suffisent pas à freiner l'Angleterre dans la conquête des territoires portugais qui reliaient également ses propres colonies du nord au sud, c'est-à-dire de l'Égypte à l'Afrique du Sud. Malgré les deux traités signés après la conférence de Berlin, avec la France en mai 1886 et avec l'Allemagne en 1887, reconnaissant au Portugal le « droit d'exercer son influence souveraine et civilisatrice sur les territoires qui séparent les possessions portugaises de l'Angola et du Mozambique¹¹⁴ », les Anglais persistent à vouloir dominer ces régions. Pour arriver à ses fins, l'Angleterre met un terme aux expéditions portugaises du major en envoyant un ultimatum au Portugal le 11 janvier 1890, intimant aux forces portugaises de se retirer des territoires en conflit. Deux jours après, les lecteurs du *Figaro* apprennent le repli des troupes portugaises et l'arrêt des expéditions hors de leurs territoires, malgré le mécontentement du peuple :

La situation s'embrouille considérablement. Le ministre d'Angleterre a informé hier le gouvernement portugais que s'il ne cédait pas dans les

¹¹² Pierre Rivas, *Encontro entre literaturas : França – Portugal – Brasil*, São Paulo, Hucitec, 1995, p. 23-26.

¹¹³ *Ibid.*, p. 24.

¹¹⁴ Georges Le Gentil, *Les techniciens de la colonisation – XIX^e-XX^e siècle*, Paris, PUF, 1947, p. 308.

24 heures à la sommation de l'Angleterre, lui et le personnel de la légation quitteraient Lisbonne. En même temps, les consuls de Portugal à Gibraltar, à Zanzibar, le gouverneur de Saint-Vincent informaient le ministre des affaires étrangères du déploiement des forces navales anglaises. Le cabinet de Lisbonne céda, mais en réservant tous les droits de la couronne. Par conséquent, on a décidé le rappel des troupes, des autorités et de toutes les expéditions de quelque nature qu'elles soient sur les rives du Chiré, au-delà du confluent du Ruo, au sud du Zambèze et de la région des Mashonas. L'opinion publique est très montée et l'on croit que les partis de l'opposition vont commencer une vigoureuse campagne contre le gouvernement¹¹⁵.

Il faut dire que le major Serpa Pinto a involontairement été l'une des causes de cette injonction anglaise puisqu'il a repoussé une attaque d'indigènes alliés aux Anglais. Il a suffi de cet incident, en septembre 1889, pour déclencher la colère de la Grande-Bretagne qui exige donc le retrait des troupes portugaises dans les régions du Chire et de Mashona quelques mois plus tard. En effet, le major Serpa Pinto qui étudiait le tracé du chemin de fer le long du fleuve Chire avait pénétré dans le territoire des Makololos, des protégés locaux de la couronne anglaise. Une tuerie, très commentée par les journaux conservateurs anglais, soulève alors l'opinion publique. Du côté français, l'explorateur Trivrier, revenant tout juste du Mozambique, déclare que ce sont les indigènes qui ont attaqué les Portugais en premier sur un territoire qui en plus leur appartenait¹¹⁶. « Messieurs les Anglais paraissent avoir trouvé un peu ... violente la leçon infligée à leur protégé nègre¹¹⁷ » ; ils envoient alors une flotte de cuirassés, occupent l'île de Madère et posent un blocus sur Lisbonne. Malgré son repli, le major Serpa Pinto jouit d'une grande popularité à son retour au pays, popularité visible grâce à l'exhibition de son portrait dans toutes les boutiques, les gares, les tramways et les bateaux. Cette figure contribue incontestablement à forger en France l'image d'un Portugal conquérant et fier, prolongeant celle de Camões, alors même que toute l'Europe cherche à profiter du continent africain. Pour la France, le major Serpa Pinto représente le Portugal d'autrefois, celui qui a découvert des territoires inconnus. Ses exploits passés sont vénérés et perpétués dans la presse qui profite du courage et de la

¹¹⁵ « Nouvelles », *Le Figaro*, 13 janvier 1890, p. 2.

¹¹⁶ « A l'étranger », *Le Figaro*, 16 janvier 1890, p. 2.

¹¹⁷ H. de Claverie, « Lettre de Lisbonne », *Le Figaro*, 8 janvier 1890.

célébrité de l'explorateur pour attirer ses lecteurs tout en redorant le blason portugais. Malgré cet avantage notable du Portugal, le gouvernement français n'a pas œuvré, contrairement à la presse, à soutenir ce pays ami durant ses altercations coloniales avec l'Angleterre qui ont suivi la conférence de Berlin. Voyons quel regard porte la presse française sur le Portugal lors de cette conférence.

b) La « carte rose » du Portugal à la conférence de Berlin : l'origine du conflit européen

Dès le début des années 1880, les grandes puissances européennes forment un vaste empire colonial menacé par les prétentions de chacune d'entre elles. Le gouvernement français, de 1870 à 1914, contrairement à celui du Portugal, a toujours priorisé la métropole par rapport à ses colonies. Malgré tout, c'est la France qui entame le partage du continent africain : « Que l'on considère comme point de départ de cette épopée la nouvelle politique qu'ils menèrent en Afrique occidentale ou leur occupation en Tunisie [en 1881], les Français furent les premiers¹¹⁸ ». Jules Ferry, appartenant à l'école positiviste et le plus connu de tous les acteurs de l'expansion coloniale de la troisième République, préconise une colonie moderne, c'est-à-dire l'exportation des capitaux et des biens et non celle des personnes. L'Angleterre déclenche un processus de rivalité puisque ses priorités consistent également à accroître l'expansion économique et le libre échange commercial. Quant au Portugal, il croit à la survie économique de son pays grâce à ses colonies africaines et à leur expansion ce qui le mène à exercer une politique impérialiste. Mais la présence des découvertes des Portugais en territoire africain n'est pas suffisante pour éviter les conflits du partage de l'Afrique. De surcroît, sa présence limitée en territoire africain permet à l'Angleterre de douter de ses capacités à exploiter le Mozambique et l'Angola. Ainsi, la vulnérabilité mais aussi « l'archaïsme, la corruption et le protectionnisme de ce pays capitaliste¹¹⁹ » ainsi que les limites imprécises de ses revendications en Afrique occidentale lui causent des complications avec l'Angleterre

¹¹⁸ Henri Wesseling, *Le partage de l'Afrique – 1880-1914*, Paris, Denoël, 1996, p. 99.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 141-144.

qui désire aussi s'étendre à cet endroit. Les Portugais aspirent à créer un couloir entre les deux colonies d'est et d'ouest grâce à l'embouchure du Congo, car on admet à l'époque que toute puissance européenne installée sur la côte, acquière les droits sur l'arrière-pays pouvant reculer ses limites de possession jusqu'à ce qu'elle rencontre une zone d'influence voisine ou un État¹²⁰.

Or, le continent africain, encore peu exploré mais dont les richesses sont connues (les mines de diamants du Transvaal découvertes en 1867), suscite l'intérêt de tous les pays colonisateurs qui décident de se réunir afin d'établir les règles officielles de partage de ce territoire immense et d'éviter ainsi les conflits pour maintenir la paix en Europe. Ainsi, du 15 novembre 1884 au 26 février 1885 se tient la conférence de Berlin, une initiative du Portugal à laquelle participent l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Empire ottoman, l'Espagne, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie et la Suède-Norvège. Bismarck, conciliateur de la conférence, propose de garantir la liberté de navigation et de commerce dans tout le continent alors que le Portugal, soutenu par la France, prétend à des territoires autonomes de commerce gouvernés par les métropoles. Finalement, la signature de l'acte prévoit la liberté de navigation sur les fleuves Niger et Congo et la liberté de commerce uniquement dans le bassin du Congo. D'ailleurs, ce pacte rejoint celui du congrès de Vienne de 1815 qui a instauré le principe de liberté de navigation des grands fleuves d'Afrique. Par ailleurs, à la conférence de Berlin, tous signent en faveur de l'abolition de l'esclavage.

Malgré la conclusion de cet acte, les conflits persistent dans le difficile découpage de l'Afrique qui s'opère surtout entre la France, le Royaume-Uni, l'Allemagne et le Portugal. La Belgique fait reconnaître l'État indépendant du Congo en tant que puissance souveraine bien qu'un complot anglo-portugais ait eu lieu quelques mois plus tôt¹²¹. C'est d'ailleurs à ce moment-là que les intellectuels portugais

¹²⁰ Georges Le Gentil, *Les techniciens de la colonisation, op. cit.*, p. 307.

¹²¹ Le Portugal qui revendiquait une souveraineté sur ce même territoire avait signé un accord avec l'Angleterre, en février 1884, afin d'empêcher la Belgique d'accéder à l'océan Atlantique.

commencent à se rebeller contre cette alliance dangereuse avec l'Angleterre. Par exemple, Fernando Leal écrit la *Marseillaise péninsulaire* dans le but de critiquer ce complot et l'alliance luso-britannique favorisant le commerce entre les deux pays. Dans un langage violent, il juge le vice traditionnel attribué aux Anglais, la saoulerie :

Allons, enfants de l'Ibérie, / Le jour de boire est arrivé ; / Contre nous
de l'ivrognerie / Le drapeau marchand est levé ! / Le voyez-vous, dans
nos campagnes, / Ce vin qu'on exporte là-bas ? / John Bull devient si
rouge et gras, / Dépouillant vos fils, vos campagnes. / Debout, Ibériens !
Prenez tire-bouchons ! / Buvons ! qu'un vin si pur n'abreuve ces
cochons¹²² !

Pour se protéger, le Portugal présente à la conférence de Berlin un projet connu sous le nom de « mapa cor-de-rosa » (carte rose) dans lequel les deux colonies africaines portugaises, le Mozambique et l'Angola, seraient reliées par un couloir est-ouest (l'actuel Zimbabwe). Il se trouve que le Portugal, étant à l'époque l'un des pays les plus pauvres de l'Europe, a besoin, comme nous l'avons expliqué, d'exploiter ses colonies pour survivre économiquement et fait donc tout en son pouvoir pour les préserver. Or, ce projet s'oppose aux résolutions de l'Angleterre qui cherche à réunir l'Afrique du Sud et l'Égypte par un couloir nord-sud. Tous les pays réunis à la conférence de Berlin sont en faveur du projet proposé par le Portugal exceptée l'Angleterre qui refuse de signer cet accord. Malgré l'appui unanime des autres pays, cette mésentente persiste et s'amplifie jusqu'aux conséquences catastrophiques du 11 janvier 1890 pour le Portugal qui reçoit un ultimatum du Royaume-Uni. Cette violation des traités de Windsor et de Berlin par l'Angleterre ne fait pas beaucoup réagir les autres pays européens et le Portugal n'a d'autre choix que de signer le traité de Londres du 20 août 1890 afin d'éviter la guerre. Malgré la signature de ce traité qui empêche les Portugais de circuler sur les territoires explorés par le major Serpa Pinto, les frontières de ses colonies sont préservées. Ni le gouvernement français ni les autres gouvernements européens n'appuient concrètement le Portugal dans cette crise. Par contre, la presse européenne défend majoritairement le Portugal dans cet

¹²² Fernando Leal, « Marselheza Peninsular », *Palmadas na Pança de John Bull : Foguete de guerra Offerecido a Camillo Castelo Branco*, Porto, Livraria Civilização, 1884, p. 14.

acte qu'elle qualifie de viol. Principalement la presse libérale française joue un rôle déterminant dans le soutien au peuple portugais lors de cette offense sans précédent. Les positions prises par *Le Figaro* sont un bon exemple de cet appui d'autant plus qu'il est un des quelques journaux à suivre le conflit de près et à engager des journalistes qui commentent régulièrement la situation en désapprouvant les mesures prises par « la vieille Albion¹²³ ». Ainsi, les chroniques d'André de Claverie, de Jacques Saint-Cère et d'Eusebio Blasco éditées dans ce quotidien sont des témoignages importants d'idées circulant en France sur ce conflit et permettent de comprendre comment et pourquoi la France s'est engagée à défendre le Portugal.

c) L'ultimatum anglais au Figaro : alliance républicaine franco-portugaise

i. Une presse engagée face à un gouvernement timide

En attendant, le « petit Portugal », soutenu par l'opinion publique et notamment par la presse française, – ce dont, par parenthèse, on lui est fort reconnaissant dans les sphères officielles, je suis autorisé à vous le dire, – le Portugal fait bonne contenance et ramène énergiquement au devoir tous les régules ou roitelets surpris en flagrant délit de flirtage avec la vieille Albion¹²⁴.

La page trois du manifeste républicain portugais du 11 janvier 1891 rétorque que « [l']ultimatum est un déshonneur pour la diplomatie européenne qui a abandonné un petit pays à l'arbitre d'une puissance mercantile¹²⁵ ». En effet, aucun gouvernement ne défend vraiment le Portugal durant la crise coloniale anglo-portugaise. Seuls les ambassadeurs de Russie, d'Autriche et de Turquie entament en Angleterre des démarches favorables de soutien au Portugal. Alors que le ministre français des affaires étrangères, Albert Billot (aussi ministre plénipotentiaire de Lisbonne en

¹²³ H. de Claverie, « Lettre de Lisbonne », *Le Figaro*, 8 janvier 1890, p. 4.

¹²⁴ *Id.*

¹²⁵ Albert Silbert, « A crise portuguesa de 1890-1891 vista de França », *Análise Social*, vol. XXVIII (1993), p. 1094. Je traduis.

1885), encourageait les expéditions de Serpa Pinto avant l'ultimatum, il démontre désormais moins d'enthousiasme et plus de modération envers le Portugal. Le gouvernement français n'ose pas se compromettre seul et imite la majorité des dirigeants européens qui n'adoptent aucune mesure significative. Le Portugal tente de convaincre tous les pays européens d'agir en sa faveur en invoquant l'article 12 du traité de Berlin qui prévoit la possibilité d'un appel en médiation. Malheureusement, le gouvernement français ne s'engage dans aucune initiative particulière et excuse alors sa neutralité en prétextant ne pouvoir aider un pays monarchique tandis que le roi Charles de Portugal refuse officiellement l'aide d'un gouvernement républicain, et ce, malgré l'opposition conjointe aux actions de l'Angleterre.

En revanche, la couronne anglaise, apparentée aussi à la couronne portugaise, se dit profondément choquée de l'attitude de son ministre, Lord Salisbury, quand il envoie un ultimatum au Portugal. *Le Figaro* explique bien l'embarras de la couronne anglaise par rapport à cette agression :

Alors que le chargé d'affaires d'Allemagne s'est présenté au *Foreign Office* dans l'après-midi du 16 janvier porteur d'une dépêche importante du comte Herbert de Bismarck conseillant l'Angleterre de ne pas mettre en péril la royauté portugaise, la monarchie anglaise tente de se racheter en accusant les actes de lord Salisbury : « La souveraine (la reine Victoria) est très favorable à la réunion d'une conférence internationale qui aurait à régler définitivement le différend entre la Grande-Bretagne et le Portugal au sujet de l'Afrique orientale. [...] Dans l'entourage du prince de Galles, on donne tort à Salisbury dont les façons brusques ont plus d'une fois mécontenté la cour. Il y a en définitive, dans les hautes sphères anglaises, une réaction très sensible en faveur d'une entente amicale avec le cabinet de Lisbonne¹²⁶ ».

À l'opposé, Lord Salisbury considère que seule l'Angleterre peut accorder les bienfaits de la civilisation à l'Afrique orientale avec la coopération de la *British South African Company* et qu'il est dans l'intérêt de l'Europe d'appuyer la Grande-Bretagne. Pour ce ministre anglais, il s'agit de faire prospérer « la nation européenne commerciale et active par excellence contre les prétentions d'un pays comme le

¹²⁶ « Le conflit anglo-portugais », *Le Figaro*, 19 janvier 1890, p. 2.

Portugal qui n'avait ni les ressources ni les moyens de fonder une colonie prospère dans ces régions¹²⁷ ». Ainsi, le Portugal se résout à signer deux traités avec l'Angleterre, le premier en août 1890 et le deuxième en juin 1891, qui lui permettent de garder intactes les frontières actuelles de ses colonies sans pouvoir revendiquer d'autres territoires. Dans ce contexte, le roi portugais, qui perd petit à petit de sa popularité auprès de ses citoyens, décide de renvoyer à la reine Victoria ses décorations anglaises. Cet acte encourage le peuple à manifester en sa faveur le 22 janvier 1890¹²⁸. Une lutte s'installe tout de même au Portugal entre les deux partis monarchiques et le parti républicain en progression, lutte qui se répercute dans la presse conservatrice et républicaine. De son côté, l'Angleterre constate que ses actions contre le Portugal ont soulevé les masses populaires qui déclenchent des manifestations patriotiques dangereuses envers la monarchie. Pour cette raison, malgré un ton toujours aussi ferme, l'Angleterre fut moins radicale par la suite.

Par ailleurs, deux éléments importants favorisent les relations franco-portugaises et permettent aussi, indirectement, d'atténuer l'impact des actions démesurées de la politique anglaise qui auraient mis en péril ses relations politiques avec sa plus grande rivale, la France. L'union des maisons royales française et portugaise survenue lors du mariage du prince Charles et d'Amélie d'Orléans en 1886 ainsi que la progression du parti républicain portugais, surtout suite à la proclamation de la République du Brésil en 1889, avaient permis à certains groupes isolés français d'intervenir en faveur du Portugal. C'est justement l'opposition des deux visions politiques portugaises, d'un côté l'espoir d'une nouvelle république européenne et de l'autre une perpétuation des gouvernements monarchiques européens, qui inhibe les interventions gouvernementales internationales en faveur du Portugal mais qui donne tout de même une certaine latitude à des groupes distincts de s'allier à lui. Ainsi, le mouvement monarchique français appuie le Portugal tout comme les républicains français actifs. Vraisemblablement, ces derniers se saisissent de la presse pour appuyer le Portugal dans une lutte engagée soutenue par les Portugais résidant à

¹²⁷ « A l'étranger », *Le Figaro*, 22 janvier 1890, p. 2.

¹²⁸ « Nouvelles », *Le Figaro*, 23 janvier 1890, p. 2.

Paris. D'ailleurs, toute la presse européenne se soulève contre l'action exagérée de l'Angleterre : « Jamais action purement diplomatique n'a soulevé réprobation plus unanime. Il n'y a pas un seul journal en Europe, les journaux anglais exceptés, qui ne blâme de la façon la plus énergique la conduite de l'Angleterre¹²⁹ ».

Indiscutablement, la presse française est très énergique et sonne l'alarme plus d'une fois sur la nécessité d'intervenir dans le conflit anglo-portugais :

Si aucune puissance n'intervient en faveur du Portugal, les négociations directes entre le Portugal et l'Angleterre [...] deviendront plus difficiles encore. On ne peut guère donner le nom de négociations à une controverse dans laquelle le plus fort abuse de sa puissance pour s'emparer de tout ce qui lui plaît et le plus faible est contraint de courber la tête¹³⁰.

Même si les conflits s'enveniment au fur et à mesure que le temps avance, personne, ni même le Portugal, ne se doute de cette intervention radicale de la part de l'Angleterre. D'ailleurs, on peut lire dans les journaux, quelques jours avant l'ultimatum, qu'une solution à l'amiable est prévue entre les deux gouvernements amis si l'on se fie à l'attitude optimiste du roi portugais¹³¹. Sur un ton ironique envers l'Angleterre et la couronne portugaise, *Le Figaro* se place du côté du peuple et soutient les réactions opposées à l'amitié anglo-portugaise¹³². Des journalistes engagés comme Armand Rosenthal, qui signe sous le pseudonyme de Jacques St-Cère¹³³, s'intéresse, en tant que spécialiste de la politique internationale, au conflit anglo-portugais et dénonce l'utilisation de la force par l'Angleterre pour ses intérêts coloniaux au détriment des droits du Portugal et de ceux établis à la conférence de Berlin, notamment le droit d'arbitrage :

¹²⁹ Jacques St-Cère, « Le conflit anglo-portugais », *Le Figaro*, 17 janvier 1890, p. 2.

¹³⁰ « Nouvelles », *Le Figaro*, 24 janvier 1890, p. 2.

¹³¹ « Lettre de Lisbonne », *Le Figaro*, 8 janvier 1890, p. 4.

¹³² *Id.*

¹³³ Sur ce journaliste, on peut consulter l'article de Paul-Henri Bourrelier, « Saint-Cère, l'affaire Lebaudy et *Le Cri de Paris* », dans *La Revue Blanche et le combats républicains - 1890-1905*, [en ligne]. <http://revueblanche.over-blog.com/article-36109536.html> [Texte consulté le 11 septembre 2013].

Il y a dans l'acte de clôture de cette conférence de Berlin où l'on a réglé (!!!) toutes les questions relatives à l'Afrique, un article qui dit que l'arbitrage est de droit quand il y a contestation entre deux puissances européennes au sujet d'une possession de territoire. C'est le cas ou jamais d'appliquer cet article, et comme toutes les puissances sont intéressées à ce qu'en Afrique la force ne prime pas le droit d'une façon régulière (il n'y en aurait plus que pour l'Angleterre), on finira par s'arranger. On ne voit pas les Anglais débarquant en Portugal. On voit encore moins une révolution à cause d'un major¹³⁴.

Sur ce point, la presse radicale de gauche compare la prise de force de ces territoires africains à la perte de l'Alsace et de la Lorraine en France : « ... lord Salisbury regardait M. de Bismarck en souriant : – Tiens ! Le droit prime donc la force maintenant ? Et il lui montrerait l'Alsace-Lorraine¹³⁵ ».

Le soutien de la presse française contribue au développement favorable de l'opinion publique portugaise envers la démocratie et la République, une bonne partie des républicains portugais œuvrant dans la presse. Ainsi, Sebastião de Magalhães Lima, directeur du très influent journal républicain *O Século*, entreprend un périple de six mois en Europe suite à l'ultimatum pour mettre en relief l'injustice à laquelle fait face le Portugal et pour s'allier aux journalistes européens favorables à sa cause¹³⁶. Même si la France est considérée comme une République modérée (les attentats anarchiques n'ayant commencé véritablement qu'en 1892), un groupe plus radical soutient le Portugal composé de socialistes républicains, parfois anarchistes, enclins à faire de l'Europe du sud une grande République.

ii. Union des peuples latins en faveur de la République

Simultanément à cette crise, une rumeur court que la France allouerait un budget de 700 millions de francs à des dépenses secrètes destinées à l'instauration de la République dans tous les pays latins. Ce scandale est alimenté par la montée de la

¹³⁴ Jacques St-Cère, « Le conflit anglo-portugais », *Le Figaro*, 14 janvier 1890, p. 2.

¹³⁵ Auguste Vacquerie, « L'affaire anglo-portugaise », *Le Rappel*, 19 janvier 1890, p. 1.

¹³⁶ Sebastião de Magalhães Lima, *Pela pátria e pela República*, Porto, Alcino Aranha e C^a, 1891, 239 p.

fédération latine qui s'organise à Paris et qui œuvre à unir tous les peuples latins dans une démocratie antimonarchique¹³⁷. Dans cette perspective, il est normal que la presse socialiste et républicaine ait soutenu le Portugal et l'Espagne dans leur marche vers la démocratie, comme l'ont fait Benoît Malon, directeur de *La Revue Socialiste* et ardent défenseur d'une fédération latine républicaine, Marc-Amédée Gromier, concepteur et organisateur de l'*Union Méditerranéenne*, Almicare Cipriani, fondateur de la *Fédération universelle des peuples* ayant pour but de contrecarrer la Sainte-Alliance des rois et Ruiz Zorrilla, réfugié et journaliste républicain espagnol. Paris, lieu et symbole de liberté, est propice aux rassemblements et à l'organisation de ces groupes en faveur de l'union des peuples latins, d'autant plus que la capitale française, majoritairement socialiste, soutient cette union par l'intermédiaire d'Alphonse Humbert, conseiller municipal de Paris.

L'Exposition universelle de 1889, qui fête le centenaire de la Révolution française, est d'ailleurs l'occasion d'organiser un banquet offert par la France aux délégations ouvrières portugaise et espagnole afin de célébrer l'alliance latine de ces trois peuples. Ainsi, au restaurant Richard, dans le quartier du Palais-Royal, les organisateurs, Xavier de Carvalho pour le Portugal, Rouanet pour la France, rédacteur de *La Revue Socialiste* et Reynard, le président, lèvent leur verre à la Révolution, « une tradition des peuples latins et à la République sociale, une république basée sur le travail, le civisme et la vertu¹³⁸ ». Il faut dire que les associations latines se sont considérablement développées en France après la création du Félibrige¹³⁹ en 1854, le retour du comté de Nice à la France en 1860, et surtout, après la guerre franco-allemande de 1870. Marc-Amédée Gromier est le premier à valoriser l'importance d'une relation approfondie entre le Portugal, la France et les autres pays latins afin d'unir leurs efforts contre le *Zollverein germanique* en créant une union douanière des Etats-Unis d'Europe, le *Zollverein méditerranéen*. Ainsi, cette Alliance Latine est

¹³⁷ Les objectifs, l'organisation et le fonctionnement de la section latine de la fédération universelle des peuples fondée par Almicare Cipriani ont été publiés dans *La Revue Socialiste*, Tome IX (janvier-juin 1889), p. 97-98.

¹³⁸ Sebastião de Magalhães Lima, *Pela pátria e pela República*, *op. cit.*, p. 67. Je traduis.

¹³⁹ Le Félibrige est une association créée en 1854 à Arles par sept jeunes poètes provençaux (dont le lusophile Frédéric Mistral) afin de sauvegarder la culture et la langue d'oc.

née et se développe par l'intermédiaire, entre autres, de Frédéric Mistral et du baron Charles de Tourtoulon, président de la société des Langues Romanes et directeur de *La Revue du Monde Latin*¹⁴⁰ publiée dès 1883 dans l'intention d'unifier les 140 millions de Latins de l'époque. L'engagement croissant de latinophiles portugais au sein du mouvement permet, dans cette idéologie, un rapprochement de la France et du Portugal.

L'ultimatum anglais est donc l'occasion de célébrer et légitimer cette union latine. Lors du banquet mensuel de *l'Union Méditerranéenne*, Magalhães Lima, qui avait fondé le très populaire journal *O Século* en 1880, prononce un discours en faveur du rassemblement des peuples français, italien, espagnol, portugais et brésilien. Oscar de Araújo est le représentant cette toute jeune république d'Amérique et publiera, à la fin du siècle, quelques chroniques littéraires sur le Brésil au *Mercure de France*. Le Brésil a instauré sa république en novembre 1889 grâce à une franc-maçonnerie influente et grâce à la transmission des idées politiques dans les écoles du pays. Cette nouvelle République avait été accueillie au Portugal dans la surprise, l'incrédulité et le doute contrairement à la France qui s'en était réjoui. Au Café Riche, Magalhães Lima réunit également tous les représentants de la presse républicaine espagnole, portugaise, italienne et française qui accusent l'Angleterre d'actes barbares et approuvent l'indignation du Portugal. Ruiz Zorrilla parle même d'une offense faite aux peuples ibériques et soulève la question d'une union ibérique, voire même d'une république fédérale ibérique¹⁴¹. En présence du danger que représente l'Angleterre, la tendance du peuple portugais est de s'allier au peuple espagnol mais, malgré la propagande et les alliances politiques et économiques du peuple latin, cette union ne voit pas le jour. La méfiance qui s'était installée dans le passé avec l'Espagne qui avait occupé le Portugal pendant 60 ans au XVI^e et XVII^e siècles fut la principale raison de ce non-lieu.

¹⁴⁰ Cette revue consacre plusieurs chroniques à l'ultimatum anglais. Par exemple, le numéro d'avril 1890 analyse la brochure d'Achille Maffre de Baugé, un ami de Mistral, qui défendait le Portugal des abus de force de l'Angleterre : *Angleterre et Portugal – Lettre à Renée*, Paris, Ollendorff, 24 janvier 1890, 15 p.

¹⁴¹ Sebastião de Magalhães Lima, *Episódios da minha vida*, Lisbonne, Perspectivas & Realidades, 1984, vol. 1, p. 146. Je traduis.

iii. Manifestation des Républicains portugais à Paris

On apprend dans *Le Figaro*, six jours après l'ultimatum, que la moitié des Portugais résidant à Paris se réunissent pour manifester contre les actes de l'Angleterre¹⁴². On lit sur les invitations : « Réunion de la colonie portugaise – 51, rue Vivienne – 8 heures 30 ». Environ 250 personnes sont rassemblées pour cette protestation organisée par Xavier de Carvalho, correspondant du journal *O Século* et soutenu par Alves Veiga, avocat et publiciste, José Vaz et Souza Ferreira, employés de commerce, Jorge Godinho, étudiant en médecine et Rodrigo Soares, peintre. L'ensemble du comité étant républicain, aucun représentant consulaire ne s'y trouve. Deux actions importantes sont portées lors de cette réunion : la rédaction d'une protestation contre les agissements des Anglais et le remerciement à la presse parisienne qui s'était immédiatement rangée du côté portugais. Eusebio Blasco¹⁴³ raconte et commente les interventions faites lors de ce rassemblement parisien lors duquel on criait « Vive le Portugal ! Vive la France ! » :

M. Pina¹⁴⁴, dans une éloquente improvisation en français, a montré l'œuvre malsaine de l'Angleterre en Afrique. M Cardoso de Bethencourt a proposé d'envoyer au roi du Portugal le télégramme suivant : « Les Portugais, réunis à Paris, 54 rue Vivienne, pour protester contre les actes de l'Angleterre, considèrent comme un devoir de se grouper autour du drapeau national. Ils font abstraction de toute opinion personnelle et envoient à Sa Majesté, personnification actuelle de la patrie, l'assurance de leur entier dévouement au pays. » Cette motion a été repoussée à la presque unanimité par cette réunion cosmopolite de républicains. Le citoyen Jacquard de la *Justice*, a dit que si la France avait encore des rois, elle n'aurait pu manifester ses sympathies au Portugal. M. Zorrilla, invité à cette réunion, a dit qu'il ne voulait pas prendre la parole, car il ne veut jamais créer de difficultés dans un pays où il est si bien accueilli. « L'Espagne est de cœur avec le Portugal, car, dit M. Zorrilla, nous ne sommes plus aujourd'hui au XVII^e siècle, et le jour où le Portugal voudra, le jour où il n'y aura plus de divisions, ce jour-là, les deux peuples pourront faire face aux grandes puissances. Que la France soit

¹⁴² Eusebio Blasco, « Les Portugais à Paris », *Le Figaro*, 18 janvier 1890, p. 2.

¹⁴³ Écrivain et journaliste espagnol, il fut rédacteur au *Figaro* pendant ses 13 ans d'exil à Paris.

¹⁴⁴ Mariano Pina, journaliste portugais et correspondant pour le Brésil, a fondé et dirigé à Paris une revue portugaise importante et de grand prestige entre mai 1884 et janvier 1891 : *A Ilustração*.

toujours forte, car sans la France forte, il n’y aura plus de liberté ni d’indépendance de l’esprit. » [...] Le révolutionnaire italien Cipriani a engagé les peuples à employer la force pour chasser les rois. L’assemblée s’est dispersée sur cette bonne parole !! : la colonie portugaise de Paris ne comprenant que cinq ou six cents personnes, cette réunion a son importance¹⁴⁵.

Dans ce discours antimonarchique, les Portugais de Paris rendent hommage à Camões : « La nation ne souffrira pas longtemps que le roi don Carlos laisse périlcliter entre ses mains notre vieil héritage de gloire immortalisé par Camoëns en ses *Lusiades*¹⁴⁶ ». Cette allusion remet en question la monarchie et son gouvernement qui n’honorent pas la patrie comme le poète l’avait si glorieusement fait à l’époque. Pour contrecarrer cette montée républicaine et antimonarchique dans la capitale française, un nouveau ministre portugais est placé à Paris en avril 1890, Miguel Martins D’Antas, allié à la monarchie et ami de la France alors que son prédécesseur, le vicomte de Faria, franc-maçon portugais, avait été démis de ses fonctions pour assumer le rôle d’inspecteur général des consulats portugais en Europe avec résidence à Paris¹⁴⁷.

Malgré cette intervention, les Portugais de Paris ne cessent de marquer de leur présence différents événements importants de la capitale. La fête du 14 juillet est une des occasions d’exprimer leur soutien à la République. Magalhães Lima, Alves da Veiga et Xavier de Carvalho décident d’envoyer au président de la République française un message de solidarité et d’unification : « Les républicains portugais, s’associant à cette grande fête, font vœux qu’elle soit bientôt celle de tous les peuples amis de la France, de la république française¹⁴⁸ ». *Le Figaro*, *Le XIX^e siècle*, *Le Temps*, *Le Siècle* et *Le Rappel* sont des journaux qui parlent de ces portugais pro-républicains installés à Paris et qui publient des articles sur leurs interventions en France. Auguste Vacquerie, Camille Pelletan, Charles Bos, Gaston Rébillat, Charles

¹⁴⁵ Eusebio Blasco, « Les Portugais à Paris », *Le Figaro*, 18 janvier 1890, p. 2.

¹⁴⁶ Charles Vaudet, « Les Portugais à Paris », *Le Rappel*, 19 janvier 1890, p. 2.

¹⁴⁷ *Le Monde Diplomatique*, 1^{er} mai 1890.

¹⁴⁸ Sebastião de Magalhães Lima, *Pela pátria e pela República*, op. cit., p. 51. Je traduis.

Mayet, Izidore Aurio, Léger Bersoeur, Lucien Vonoven, Régis Delbeuf, Maurice Leudet, Adolphe Possien, Albert Félix, Victor Flachon, Tamburini, Eugène Fournière, Edmond Bazire, Ernesto Bark et Émile Gautier sont les principaux journalistes défenseurs du Portugal en France qui contribuent à la propagation des idées antimonarchiques, anti-anglaises, pro-républicaines et pro-latines. La révélation de cette crise en Europe est telle que le parti républicain portugais obtient un vif succès auprès de son peuple. Enfin, cette crise coloniale prend, contre toutes attentes, des proportions internationales qui permettent au Portugal d'être visible sur la scène européenne et principalement française. Les valeurs républicaines de la France véhiculées par la presse française et les Portugais de Paris mais aussi les idées socialistes et la montée du latinisme dans la capitale sont les raisons principales de l'ascension du parti républicain portugais.

d) Les conséquences de l'ultimatum : une république en marche

La flotte anglaise qui menace les territoires africains du Portugal et le blocus sur Lisbonne ont plongé les Portugais dans la haine et la frayeur. Le romancier Eça de Queirós écrit que « durant le désagréable mois de janvier, le Portugal a traversé une crise qui est incontestablement la plus sévère et peut-être la plus décisive que cette génération ait à affronter¹⁴⁹ ». Cet affront démesuré contre un pays si peu offensif blesse profondément les Portugais non seulement par la perte de leurs territoires explorés mais aussi et surtout dans leur fierté nationale. Des manifestations individuelles et collectives sont organisées dans la haine, dans l'offense et dans l'ostracisme contre l'Angleterre. Les répercussions de cet ultimatum au Portugal sont commentées dans les quotidiens français, surtout au *Figaro*.

¹⁴⁹ João Gomes, « Notas do Mez », *Revista de Portugal*, vol. 2 (fév. 1890), p. 259. Je traduis.

i. La franc-maçonnerie et la presse dans l'ascension républicaine

Grâce à la persévérance des républicains portugais mais aussi grâce à la presse française, les conséquences de l'ultimatum au Portugal sont décisives. En effet, cet ultimatum provoque une immense vague d'indignation contre le Royaume-Uni et la monarchie, ce qui pousse le Portugal dans un élan patriotique : « dans les théâtres, il y a des manifestations patriotiques. On est furieux contre les Anglais. On organise une ligue dont les membres s'engagent à ne pas acheter de marchandises anglaises. Il est parfaitement vrai que la foule ait brisé hier l'écusson du consulat d'Angleterre¹⁵⁰ ». On lit sur les affiches à Porto : « Guerre de mort aux pirates britanniques !!! Ils essayent de nous voler, de nous écraser et de nous anéantir. Dynamite, encore de la dynamite !!!¹⁵¹ ». Des révoltes éclatent, les produits anglais sont boycottés et une grande campagne antimonarchique et anti-anglaise est déployée dans la presse, articulée par les Républicains et les Francs-Maçons¹⁵². En 1890, Magalhães Lima succède à José Elias Garcia, grand-maître maçonnique et directeur de l'association des écrivains et journalistes portugais. Une lettre datée du 31 janvier 1890 du « Grand Orient Lusitain Uni », aussi appelé le « Grémio Lusitano », témoigne de l'indignation des Portugais qui organisent des manifestations patriotiques contre l'Angleterre par le biais de figures héroïques des Grandes Découvertes. Un premier cortège est préparé pour le 24 février à l'occasion de l'anniversaire de la révolution française de 1848 et un deuxième pour le 2 mars à l'occasion de l'anniversaire de la découverte du Mozambique :

Pour célébrer l'anniversaire de l'arrivée de Vasco da Gama au Mozambique (2 mars 1498) et en réponse à l'affront de l'Angleterre, le « Grémio Lusitano » a résolu organiser ce dimanche 2 mars un défilé civique qui partira de l'Aterro jusqu'au monastère des Hiéronymites [...]. La brutale insulte que l'Angleterre vient de nous lancer a tellement blessé profondément notre honneur et nos sentiments patriotiques qu'une véhémence clameur d'indignation s'est levée dans tout le pays

¹⁵⁰ « Nouvelles », *Le Figaro*, 14 janvier 1890, p. 2.

¹⁵¹ Jacinto do Prado Coelho [dir.], *Dicionário de literatura portuguesa, brasileira, galega e estilística literária*, Porto, Figueirinhas, 1992, vol. 4, p. 1115. Je traduis.

¹⁵² Fernando Castelo-Branco, « O Ultimatum e o Partido Republicano Português », *Arquivos do Centro Cultural Português*, Vol. V (1972), p. 714-722.

contre cette égoïste nation qui, se disant notre plus vieille et fidèle alliée, a finalement cherché à nous exploiter. [...] C'est un devoir pour nous de manifester par tous les moyens, mais avec ordre et gravité, notre énergique et éloquente protestation contre cet acte de véritable sauvagerie, contre cet incroyable abus de force, contre cet affront sordide sur la dignité de notre peuple, libre et indépendant [...] ¹⁵³.

Ce cortège civique est destiné dans un premier temps à commémorer un fait historique en réponse à l'outrage récemment reçu, puis dans un deuxième temps à revigorer l'estime portugaise face à une Europe divisée. Cette manifestation rappelle indubitablement celle organisée dix ans plus tôt lors des commémorations camoniennes même si le pays est maintenant nettement divisé, d'un côté, les monarchistes et, de l'autre, les républicains. Bien que le défilé fut finalement interdit par le gouverneur civil de Lisbonne pour motif d'ordre et de sécurité publique, le journal *Pátria*, dirigé par un franc-maçon actif Higinio de Sousa, invite la population à déposer des fleurs au monastère des Hiéronymites près des cendres de Vasco da Gama et de Camões. Malgré la nouvelle interdiction du gouverneur civil et la surveillance des bureaux du journal par la police, le quotidien ne cède pas et agit :

NOUS Y SOMMES ALLÉS... Il est 8 heures du matin. [...] La rédaction du *Pátria* a collectivement été aujourd'hui déposer sur les urnes qui contiennent les cendres de Camões et Vasco da Gama, un bouquet de fleurs naturelles, des camélias, des bégonias et des saxifrages, entourées par un ruban de moirée blanc bordé d'or [...] C'est un devoir de le faire et nous le répéterons avec orgueil. À 7 heures tapante, nous avons déposé sur les urnes de nos héros le tribut de notre hommage sans nous soucier des ordres de l'autorité sans valeur. Quand le principe d'autorité ne se respecte pas soi-même dans la pratique de bassesses comme la prohibition d'aujourd'hui, l'autorité n'aura pas le droit au respect des hommes libres. Désobéir est une gloire. Déprécier est une vertu. Nous y sommes allés malgré tout. Que nos collègues et le public fassent la même chose. Nous y sommes allés sans avoir peur de la prison alors qu'une brigade policière s'y trouvait. .. Nous y sommes allés ¹⁵⁴.

Ici, la figure de Camões symbolise le Portugal dans tout son honneur et le simple fait de lui rendre hommage dans une situation dramatique permet aux Portugais de se

¹⁵³ *Ibid.*, p. 715. Je traduis.

¹⁵⁴ *Pátria*, 1^{er} mars 1890. Je traduis.

ressaisir et d'espérer un futur meilleur. L'impact de ce poète est important sur le peuple portugais et Camões renaît perpétuellement pour faire ressurgir le passé glorieux.

Un autre épisode évocateur se produit quelques jours après l'ultimatum lorsque Eduardo Abreu, un patriote républicain, soulève la foule en recouvrant la statue de Camões d'un voile noir en crêpe. Cette montée nationaliste motive les patriotes à apposer une légende au pied de la statue en deuil : « Le tissu crêpe qui enveloppe l'âme de la patrie est dédié au respect et à la protection du peuple, à la jeunesse académique et à l'armée portugaise. Qui l'arrachera ou demandera à l'arracher sera le dernier des lâches vendu à l'Angleterre¹⁵⁵ ». Cette inscription publique démontre la gravité de l'humiliation et Camões persiste en mythe sauveur de la régénération nationale. D'autres journaux, comme le *Diário Popular*, dirigé par le politicien Mariano Carvalho, s'allient à cette révolte en ridiculisant les décisions du gouverneur civil, renommé « Banane I », qui empêche la tenue de toute manifestation patriotique. Comme la presse française, les journaux portugais réclament une fédération latine et plusieurs députés conservateurs requièrent de la Chambre la conclusion d'une alliance avec l'Espagne. « Le 29 janvier, quatre mille républicains, réunis au club Nogueiras, ont parcouru les rues de la capitale en manifestation pacifique. Ils ont tous déposé leurs cartes aux ambassades de France et d'Espagne¹⁵⁶ ». Même si le parti républicain n'est pas très nombreux et composé majoritairement de membres de l'élite, il est très actif et déclare dès le premier jour qu'il ne faut pas céder à l'Angleterre. D'ailleurs, l'hymne national, *A Portuguesa*, composé par le républicain Alfredo Keil et chanté en 1890 dans toutes les rues et places publiques, fait porter la responsabilité du conflit sur la famille royale portugaise considérée trop proche des intérêts britanniques. De plus, l'interdiction de ces manifestations fragilise le régime en place qui est décrié comme anti national, anti patriotique et même considéré comme traître et corrompu car il obéit aux ordres venus de l'étranger : « Le

¹⁵⁵ Jorge Forjaz, « Eduardo Abreu. Um republicano esquecido... », *Boletim do Núcleo Cultural da Horta*, n° 19 (2010), p. 161. Je traduis.

¹⁵⁶ « A l'étranger », *Le Figaro*, 30 janvier 1890, p. 2.

gouvernement de sa fidèle majesté s'est joint ouvertement à sa majesté britannique qui ne manque pas de livres sterling pour acheter nos ministres¹⁵⁷ ».

ii. Instabilité politique, banqueroute et décadence

Toutes ces agitations à l'encontre de la monarchie et du gouvernement entraînent un climat instable et défavorable qui sévit dans toutes les couches sociales. Peu après l'ultimatum, un vieil explorateur portugais, Silva Porto, s'immole en Angola sous les ordres monarchiques ce qui provoque une commotion générale dans toute la métropole. Le gouvernement tombe le 14 janvier 1890 mais les républicains n'ont pas assez de pouvoir pour le remplacer. C'est un nouveau gouvernement représenté par Serpa Pimentel qui entre au pouvoir : il est formé par le conservateur libéral qui a pour but de concilier les institutions démocratiques du pays avec l'autorité monarchique. Il est élu le 30 mars 1890 avec une majorité écrasante : 105 députés monarchistes contre 3 députés républicains (Elias Garcia, Latino Coelho et Manuel de Arriaga). Les chiffres de ces élections agitées (10 morts et 40 blessés) sont éloquents et prouvent la difficile montée du parti républicain. En opposition au *Figaro*, *Le Monde diplomatique* appuie la monarchie portugaise en approuvant les actions du nouveau gouvernement en place tout en apparentant les couronnes portugaise et française par les liens familiaux qui les unissent :

Il n'est pas sans intérêt pour tous les Français d'accorder aujourd'hui une attention toute particulière à ce peuple ami – qui partage, sans nul doute, nos aspirations nationales [...] N'est-ce pas des chiffres qui ont leur éloquence et qui réfutent l'opinion naïve de certains journaux français annonçant que la République va être proclamée au Portugal ! Une majorité aussi considérable à la Chambre des députés – et la haute confiance de celle des pairs assurent une longue durée au ministère Serpa Pimentel, dont la tâche principale paraît être un rapprochement accentué vers la France et l'Espagne [...] Le ministère actuel, dont l'initiative s'affirme en toutes circonstances, a su traduire enfin, depuis le 15 janvier, les exigences si fondées de l'opinion publique impartiale ; il parviendra sûrement, grâce à la prudence habile et au talent d'homme d'État du conseiller Antonio de Serpa Pimentel, à réaliser, avec la paix à l'intérieur

¹⁵⁷ *Pátria*, 4 mars 1890. Je traduis.

et à l'extérieur, son programme de développement économique et colonial, tout en attirant plus encore au souverain actuel, Charles I, tout le respect et tout l'attachement du peuple pour la constitution monarchique libérale, pouvant réconcilier tous les fils de la Lusitanie, groupés comme ils le furent, il y a dix siècles, par la loyale et vaillante épée d'un Français de race, Henri de Bourgogne. L. M¹⁵⁸.

Ce gouvernement majoritaire sanctionne une série de décrets qui visent à affermir la paix intérieure et à détruire toute propension pouvant atteindre la constitution. Il contrôle les rassemblements publics, censure le théâtre et la presse et examine les allers et venus des étrangers. Cet autoritarisme entraîna quelques mois plus tard un chaos qui plongea le pays dans la noirceur et la faillite.

Au début de l'été 1890, on parle tant à Paris de l'instabilité politique et de la crise financière du gouvernement portugais que *Le Figaro* défraie un envoyé spécial à Lisbonne, Théodore Cahu, écrivain, journaliste, militaire et ardent boulangiste. Ce dernier constate que l'ultimatum de l'Angleterre, six mois après, reste indélébile et que les Portugais nourrissent encore une haine envers cette grande puissance à tel point qu'ils recouvrent toujours d'un tissu noir la statue de Camões. Théodore Cahu compare cette protestation avec celle de Strasbourg et décrit la colère installée :

Ils ont voilé de crêpe la statue de Camoens, tout comme la Ligue des Patriotes à Paris entoure la statue de Strasbourg des signes de deuil et d'espérance. Au théâtre Dona Maria, une immense inscription portant ces mots : « Grande souscription nationale. Défense de la patrie. » Et depuis ces événements, les patriotes portugais ont donné plus de 20 millions de francs, avec lesquels on a déjà commandé quatre cuirassés [...] C'est l'émotion profonde, la haine qui s'est emparée du peuple portugais devant la conduite si blâmable de l'Angleterre niant les droits historiques du Portugal sur les régions du Zambèze et du Nyanza, et ne rougissant pas d'avoir recours à des menaces pour forcer ce royaume à abandonner ces territoires qu'il a le premier découvert et conquis, et cela malgré les longs rapports d'amitié et d'alliance qui existaient entre les deux pays, au mépris des éclatants services que lui a rendus le Portugal dans différentes guerres, malgré les droits reconnus par la France et l'Allemagne en des traités et conventions récentes¹⁵⁹.

¹⁵⁸ *Le Monde Diplomatique*, 1^{er} mai 1890.

¹⁵⁹ Théodore Cahu, « Figaro en voyage », *Le Figaro*, 2 juillet 1890, p. 5.

Ce journaliste, à la position ambivalente, à la fois monarchiste, nationaliste et socialiste, est reçu par le roi sans formalité grâce à la renommée du *Figaro*. Il montre une certaine empathie envers le couple royal tout en abordant les révoltes contre l'Angleterre, mais en omettant de parler des manifestations populaires contre le roi : « Grand, blond, très frisé, le visage souriant, fort joli garçon, ce qui ne gêne rien, même pour un roi, Carlos I produit l'impression d'un homme certainement ennemi des mesures violentes. » Il s'entretient avec la reine Amélie, complètement subjugué : « Si les Portugais ne sont pas conquis par elle, c'est assurément que la grâce, le charme, l'esprit, la beauté et la bonté n'auront aucun pouvoir sur eux ». Il s'entretient également avec le ministre des affaires étrangères Ribeiro, qui ne lui donne aucune information officielle : « Et je termine en répétant que le roi et M. Ribeiro [...] ne m'ont nullement dit ce que je viens d'écrire ». Malgré les efforts fournis par le gouvernement et la famille royale pour ménager les apparences de la crise à l'étranger et dissimuler la véritable situation dans laquelle se trouve le Portugal, le sentiment d'insécurité est palpable dans tout le pays.

L'instabilité politique, le désespoir de n'avoir pu s'étendre en Afrique, la haine contre l'Angleterre et le roi, l'échec du gouvernement et la faillite du pays sont les causes de la déstabilisation du Portugal qui se traduisent par des phases alternées de déclin et de progression. Le déclin s'exprime par la haine de l'Angleterre, la déchéance et l'humiliation tandis que la progression se traduit à travers le patriotisme, le progrès et le renouveau. On parle au Portugal d'une période de décadence qui est d'ailleurs justifiée par la gloire passée de Camões : « Il y a décadence par rapport à un état antérieur d'épanouissement qu'on appelle apogée, qui est lui-même le résultat d'une élévation plus ou moins lente à partir d'une situation de relative médiocrité¹⁶⁰ ». Cet apogée correspond aux découvertes du XVI^e siècle qui se prolongeait dans l'exploration récente des territoires périphériques des colonies africaines. L'Afrique représentait pour le Portugal du temps une sorte de nouveau Brésil. Le projet de la « carte rose » présenté à la conférence de Berlin aurait constitué un vaste empire à

¹⁶⁰ Julien Freund, *La décadence, Histoire sociologique et philosophique d'une catégorie de l'expérience humaine*, Paris, Sirey, 1984, p. 10.

explorer mais l'ultimatum met fin à cette conviction prophétique de fondateurs d'empires et au monopole de la colonisation et de la grandeur coloniale. Alors que l'Europe se lance à la conquête de l'Afrique, le Portugal n'obtient pas la réunion de ses territoires et récolte la destruction du vieux mythe d'un Portugal africain qui s'étendrait d'est en ouest, des côtes atlantiques aux côtes de l'océan Indien. Camões devient, comme en chaque période de crise, le mythe salvateur de la régénération nationale alors que la nation se précipite dans une période de décadence¹⁶¹. Un des premiers penseurs qui s'intéresse à ce concept de décadence fin-de-siècle au Portugal est le chef de file de la génération de 1870, Antero de Quental, qui note :

La raison de ce remarquable phénomène de pathologie sociale est que le Portugal est la seule nation en Europe qui soit réellement vieille et caduque. On peut lui appliquer les constitutions, les lois, les règlements et les phrases qu'on voudra, rien n'y fait, car il n'y a pas de stimulants pour la décrépitude. Elle acceptera les libertés comme les coups, les constitutions comme les épidémies, avec le calme indifférent de l'insensibilité et de l'inconscience. De là sa paix profonde et son étonnante sagesse ; de là aussi son irrémédiable affaissement¹⁶².

L'humiliation nationale déclenchée par l'ultimatum se répercute directement dans la conscience nationale et la littérature qui, après le désespoir, s'attachent aux valeurs patriotiques, à la latinité et à la reconstruction identitaire du pays.

iii. La littérature au service de la liberté et de la régénérescence

L'ultimatum est vécu au Portugal comme une catastrophe et donne lieu à des manifestations patriotiques. Le nationalisme est éveillé par le désir de vengeance contre l'Angleterre et par l'opposition au gouvernement et à la monarchie. Le grand romancier Eça de Queirós a considéré l'ultimatum comme la pire crise de sa génération, un outrage, une violation des droits portugais en Afrique. Dans ce contexte pessimiste, la crise coloniale et ses conséquences s'expriment dans une

¹⁶¹ António Machado Pires, *A Ideia de decadência na Geração de 70*, Ponta Delgada, Instituto universitário dos Açores, 1980.

¹⁶² Eduardo Lourenço, « Le destin – Antero de Quental, Poésie, révolution, sainteté », *Regards sur la génération portugaise de 1870, conférences*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, Centro Cultural Português, 1971, p. 49-50.

littérature pamphlétaire qui prend la forme de poèmes, de pièces de théâtre et d'articles de presse consacrés au conflit luso-anglais et véhiculant des sentiments antibritanniques, antimonarchiques et patriotiques.

Dans la presse, les républicains discréditent la figure du roi pour valoriser leur parti et s'allier d'abord à l'Espagne et ensuite à la France¹⁶³. Le 19 janvier 1890, le journal *Reporter* change de nom et s'appelle dorénavant *O Portuguez* afin d'éviter toute connotation (linguistique) avec l'Angleterre. La rue des Anglais à Porto devient la rue des voleurs et la foire de Lisbonne, contenant une bonne proportion de produits anglais, se nomme maintenant « la foire des voleurs ». L'historien et journaliste Oliveira Martins présente dans *História de Portugal et Portugal contemporâneo* un portrait négatif de la monarchie brigantine en la culpabilisant de la décadence nationale et des conséquences néfastes de l'alliance luso-britannique. Le 23 mars, António José de Almeida, étudiant universitaire à Coimbra et futur président de la république, publie un article anti monarchique intitulé « Bragança, o último » (Le dernier roi de Bragançe). Cette publication l'entraînera trois mois en prison pour calomnie envers le roi. *A Traição* de Gomes Leal et *A Ilustre Casa de Ramires* de Eça de Queirós sont deux bons exemples littéraires consacrés à tourner en dérision la monarchie. Le roman de Queirós est une critique de la vision impérialiste traditionnelle représentée par deux personnages Tito et Gracinha qui sacrifient leur nation aux Anglais au lieu de négocier avec les peuples latins. La littérature portugaise présente l'ultimatum comme une agression qui unit non seulement les ultra-romantiques, les réalistes, les symbolistes et les décadentistes mais aussi les nationalistes, les progressistes, les régénérateurs et les républicains.

D'un autre côté, cette haine envers l'Angleterre et le roi stimule le Portugal, inerte depuis trois siècles, beaucoup plus que les commémorations camoniennes de 1880. L'affront, l'humiliation et la haine ont généré le patriotisme et l'espoir d'une renaissance est transmis par la littérature qui s'articule autour de deux imaginaires nationaux : le programme républicain, présenté dans des textes de combat, d'orgueil

¹⁶³ *Os Debates*, 18 janvier 1890.

patriotique et le projet réformateur de l'*Ilustre Casa dos Ramires*, qui propose aux Portugais de s'en remettre à eux-mêmes au lieu de se tourner vers un passé pseudo-héroïque et une Afrique mythique. Plus explicitement, le consul portugais à Paris, Eça de Queirós, publie en février 1890, sous le pseudonyme de João Gomes, un article de dix-sept pages sur le déroulement de cet affront et sur les possibilités qu'il donne au pays de se régénérer. La première partie de son analyse consiste à décrire en détail les événements qui ont précipité l'ultimatum anglais. Il aborde les nombreuses altercations diplomatiques au sujet des droits géographiques et historiques du Portugal et des prétentions britanniques sur les colonies africaines et traite du climat défavorable entre les deux pays représentés par Lord Salisbury et M. Barros Gomes. Eça de Queirós, dans la deuxième partie de sa réflexion, se demande si les réactions hostiles sont réellement sérieuses, utiles, pratiques et patriotiques. Il démontre que « ces mouvements nationaux nés de l'âme de la nation » ne doivent pas être utilisés contre l'Angleterre mais dans la reconstruction de « tout ce qui s'est détérioré et renversé durant l'immense sommeil » dans lequel le Portugal était plongé. Ainsi, canaliser l'énergie patriotique dans la régénérescence du pays est en cette fin de siècle une priorité des intellectuels portugais et particulièrement des républicains. Un autre bon exemple de cette évolution est l'œuvre de Guerra Junqueiro *Finis Patriae* (avril 1890) qui, à travers la poésie, s'insurge contre les actes de l'Angleterre (« Ô cynique Angleterre, Ô saoul impudente [...] Tu as étranglé un peuple héroïque »), invoque la vengeance (« un cancer brulant dévorera ta poitrine »), dénonce la déchéance (« Que reste-t-il de notre héritage ? [...] Et le peuple ? Inerte. Et le roi ? À la chasse ») et propose la résurrection (« Ô Jeunesse, [...] déchire ta poitrine sans mesure, donne tout ton sang, allez ! »).

En outre, cette crise est vécue tragiquement dans le monde littéraire par le suicide de plusieurs grands auteurs portugais : Júlio César Machado se suicide le lendemain de l'ultimatum, Camilo Castelo Branco en juin 1890 et Antero de Quental en septembre 1891. Ces actes n'ont pas toujours un lien direct avec l'ultimatum et la période noire qui suit, mais néanmoins, ils sont une preuve flagrante du mal-être qui règne durant ces deux années-là. Ce choc national est transporté de l'imaginaire social à la

littérature sous forme de décadence nationale¹⁶⁴. Une résurrection, caractérisée par une nouvelle ère de l'imaginaire national, devient nécessaire dans ce nouvel empire. Elle se nomme République, un âge d'or qui coïncide avec le nouveau siècle, et permet des changements économiques et sociaux symbolisant ce nouveau Portugal. Comme la bataille d'Alcacer-Quibir¹⁶⁵, à l'origine du sébastianisme, et conformément au principe de la tradition apocalyptique et millénariste, l'ultimatum plonge les Portugais dans l'expectative d'un sauvetage préconisé par Antero de Quental, Oliveira Martins, Luís de Magalhães, Jaime de Magalhães Lima et beaucoup d'autres journalistes qui écrivent dans une presse dite de régénération nationale. La nouvelle poésie nationaliste, centrée sur l'ultimatum, confond la République avec les *Lusiades*, Camões et le roi Sebastião. Le Portugal se compare à Israël dans ses captivités successives, entouré de sa bible et de son rêve messianique¹⁶⁶. Cette crise diplomatique a non seulement remis l'identité portugaise en jeu mais aussi, suite à une période de décadence et de banqueroute, contribué à façonner un nouveau pays, une renaissance portugaise qui s'est transmise dans la presse française par le biais de cette nouvelle génération littéraire. Un dernier événement politique de taille occupe les quotidiens français à la fin du XIX^e siècle : une première insurrection militaire qui faillit instaurer la République au Portugal.

iv. La première révolution républicaine

« Hier, dans l'après-midi, des dépêches de Lisbonne annonçaient une insurrection militaire à Oporto¹⁶⁷ ». Ce matin-là, à 2h30, nébuleux et froid, le neuvième bataillon de chasseurs, équipé et armé, entreprend le premier mouvement révolutionnaire ayant

¹⁶⁴ Maria Teresa Pinto Coelho, *Apocalipse e regeneração: o Ultimatum e a mitologia da Pátria na literatura finissecular*, Lisboa, Cosmos, 1996.

¹⁶⁵ Le sébastianisme est né de la disparition du roi Sébastien I^{er} durant la bataille d'Alcacer-Quibir du 4 août 1578. Ce mythe consiste à espérer son retour sur le trône puisqu'il est mort tout jeune sans descendance. En 1580, lorsque le Portugal perdit son indépendance en faveur de l'Espagne, le mythe se renforça et persiste encore aujourd'hui sous forme de messianisme puissant de l'identité nationale, de l'expression de la destinée portugaise (Fernando Pessoa).

¹⁶⁶ Oliveira Martins, *Camões – Os Lusíadas e a renascença em Portugal*, Porto, Lugan & Genelioux, 1891.

¹⁶⁷ X. Y. Z., « L'insurrection d'Oporto », *Le Figaro*, 1^{er} février 1891, p. 2.

pour objectif l'implantation du régime républicain portugais. Cette décision remonte au congrès républicain du 1^{er} janvier 1891, représenté entre autres par Teófilo Braga et Magalhães Lima, qui prévoyait un plan d'action à long terme alors que certains ont évoqué une démarche à plus court terme encouragée par la mauvaise gestion gouvernementale de l'ultimatum et l'instauration de la République au Brésil. Cette révolte a été entreprise par des militaires et des intellectuels, notamment, João Chagas, Sampaio Bruno et Basílio Teles. Militaires et civils se rendent à pied à la place de la mairie de Porto afin de proclamer la République en citant les noms de ceux qui composeraient le gouvernement provisoire, en criant « Vive la République ! » et en brandissant un drapeau démocratique rouge et vert.

Alors que la foule se dirige vers la poste, la garde municipale l'arrête et des tirs tuent et blessent militaires et civils. La presse parle de 12 morts et de 40 blessés. La révolte est renversée et de nombreux républicains s'exileront en Espagne, en France et au Brésil. Sampaio Bruno¹⁶⁸, journaliste et philosophe, et João Chagas, journaliste et politicien, sont des exemples d'exilés connus, le premier à Paris et le deuxième au Brésil. Beaucoup de ceux qui restent sont condamnés à purger une peine de prison. 250 personnes sont déportées en Afrique, entre 18 mois et 15 ans, et certains seront amnistiés en 1893. Tout républicain de Porto a été considéré coupable qu'il soit ou non descendu dans la rue. La prison, l'exil, la suspension des journaux, la fermeture de clubs, l'interdiction de se réunir, l'espionnage exagéré, la prime à la délation donc, en somme, la proscription du parti républicain est amorcée. La loi du 13 février de la même année rétablit la peine de mort pour crime politique. La subordination des ruraux pour contrer les votes des villes, la suspension arbitraire des journaux, les assauts aux rédactions de journaux et aux domiciles ainsi qu'un affaiblissement de l'indépendance de la justice sont des mesures appliquées par le gouvernement monarchique. L'échec de cette insurrection républicaine met un terme à la crise de l'ultimatum et aux actions réformatrices du parti républicain. Malgré tout, cette révolution prouve que l'émotion et la réaction du peuple sont importantes face aux décisions de l'Angleterre et du gouvernement portugais qui, pendant un an, n'a pu

¹⁶⁸ Sampaio Bruno, *Notas de Exílio, 1891-1893*, Porto, Chardron de Lello & Irmão, 1893.

défendre l'honneur du pays. Elle démontre aussi que les républicains étaient capables de restaurer une nationalité compromise par la corruption et l'incapacité du roi et du gouvernement à diriger le pays. Alors que les républicains sont arrêtés, la monarchie triomphe malgré les promesses non tenues, les persécutions à grande échelle, les censures, les injures et les humiliations. Encore une fois, le Portugal vit un drame, considéré comme un moment insolite. Même si la monarchie triomphe au tournant du siècle, les républicains ne renoncent pas à leur projet et leurs actions prolifèrent en Europe, surtout en France, mais aussi au Brésil, pays républicain depuis 1889. Le prochain coup d'État surviendra en 1908, celui-là décisif puisqu'il s'agit de l'assassinat du roi d'alors, Charles I^{er}.

Quelles images retiendront les Français de toute cette période d'agitation? Probablement que le jeune parti républicain portugais, fort de ses idées nouvelles, reste l'espoir d'une nouvelle république en Europe. Que Camões est le symbole du Portugal moderne et du progrès et qu'il s'est réincarné en parti républicain le 10 juin 1880 (le jour du Portugal et de Camões). En effet, l'organisation d'une nouvelle société est devenue nécessaire le 31 janvier 1891, stimulée par la presse républicaine, celle de Porto avec *A Folha Nova* et celle de Lisbonne avec *O Século* (Xavier de Carvalho étant le correspondant à Paris), par la naissance de clubs démocratiques, de centres de propagande, d'un congrès annuel, d'un directoire exécutif et par un groupe d'hommes à chaque fois plus nombreux. Celui-ci se compose de jeunes aux bonnes intentions et prêts à tenir des responsabilités, de célébrités possédant de hauts postes publics ou des positions d'élite, d'écrivains, de professeurs, d'avocats, de militaires gradés, de propriétaires, de commerçants, d'industriels et d'ouvriers. Réveiller des stimuli par l'évocation des gloires du passé, raviver le sentiment de la continuité historique du Portugal oblitérée par plus de deux siècles de misères et de désastres, retrouver l'énergie par les dissidents républicains, redonner confiance au peuple, tels sont les objectifs du parti républicain de la fin du siècle. À travers Camões, un courant nouveau s'étend au Portugal. Les transformations sociales et scientifiques, le progrès européen, la nouvelle génération d'intellectuels de 1870 et l'intelligence portugaise dans son ensemble ont enrichi le Portugal d'idées révolutionnaires par le

biais des universités, des académies, des conférences de 1871 et de la presse. La république française de 1870 est une source de motivation pour les républicains portugais qui, à travers ce modèle, s'inspirent et mettent en place pendant près de vingt ans un réseau cosmopolite influent. L'insurrection républicaine, enclenchée dans un premier temps par les commémorations camoniennes de 1880 puis catalysée par l'ultimatum anglais, amorce au Portugal une nouvelle ère politique, sociale, littéraire et identitaire.

La presse française, tout particulièrement, ainsi que les républicains portugais installés à Paris avant le conflit ont eu un rôle important dans cette expression patriotique et républicaine. Camões et son sosie fin-de-siècle, le major Serpa Pinto, sont les symboles du Portugal que l'on soutient, un Portugal devenu fragile mais dont la gloire est établie depuis des siècles. Les quotidiens, surtout à partir des années 1880, commentent différents événements relatifs au Portugal, les deux plus percutants étant les commémorations du tricentenaire de Camões et le conflit colonial entre l'Angleterre et le Portugal qui s'étale sur presque toute la décennie. *Le Figaro*, principalement, en parallèle avec d'autres journaux parisiens (républicains, socialistes et de voyage), valorisent la figure de l'explorateur Serpa Pinto et défendent la position du Portugal face à l'Angleterre pendant la conférence de Berlin et la crise de l'ultimatum. L'insurrection républicaine telle que décrite dans les quotidiens parisiens prouve qu'il existe un noyau républicain et révolutionnaire portugais capable de s'émanciper. Cette révolution est communiquée en France et assure une représentation différente du Portugal de Camões et des découvertes : le Portugal se dissocie de l'Espagne en tant que nation encline à la République et à la modernité littéraire. Les quotidiens décrivent un Portugal en temps quasi réel, à un ou deux jours d'intervalle près. Le Portugal est perçu plus proche et plus enclin à s'allier à la France, ce modèle républicain des intellectuels portugais. Cette réalité quotidienne décrite dans les journaux rapproche les générations française et portugaise des années 1890 qui s'uniront dans des projets littéraires et politiques communs. Certains républicains, des journalistes pour une bonne partie, sont fort bien accueillis à Paris ce qui leur permet d'y développer des réseaux solides avec la France et de constituer

une presse spécifique consacrée à l'amitié politique et littéraire franco-portugaise. Une première étape du développement de ces relations franco-portugaises se construit grâce au symbolisme qui s'ouvre aux littératures étrangères.

II– Le symbolisme franco-portugais « en revue » : militantisme et avant-gardisme

Le symbolisme, par son ouverture internationale, s'est intéressé aux productions poétiques et artistiques étrangères qui ont d'ailleurs été reconnues fécondes pour la culture française par leur apport original et enrichissant : « La période symboliste est cette exception momentanée : une période où les artistes étaient fascinés par l'étrange, et, par là, conduits à s'ouvrir à l'étranger¹⁶⁹ ». Le caractère cosmopolite du mouvement est en effet une particularité importante de nombreux périodiques de l'époque qui intègrent, dans leur ligne éditoriale, des éléments de la littérature étrangère comme c'est le cas, parmi d'autres, des *Entretiens Politiques et Littéraires*, de *La Plume*, de *Les Ibis* et de *L'Aube*. Cette incursion vers la littérature étrangère contribua « à préciser certaines orientations du Symbolisme, à faire évoluer le monde des lettres, à informer le public et, ce qui n'est pas le moindre mérite, à mieux nous informer sur les goûts et les lectures de ce dernier¹⁷⁰ ». De cette façon, les revues symbolistes publient, particulièrement à partir de 1895, des extraits traduits d'œuvres poétiques portugaises contemporaines représentées par le chef de file du mouvement symboliste portugais, Eugénio de Castro.

Cette nouvelle matière esthétique constitue une des principales représentations du Portugal dans les revues françaises, principalement dans les revues d'avant-garde. Ces « jeunes revues », aussi appelées « petites revues », ont servi à la reconnaissance du mouvement symboliste et ont « joué un rôle déterminant dans l'autonomie et la tardive consécration de la littérature de la Belle Époque à la fois grâce à son fonctionnement collectif [...] et du fait de son indépendance économique à l'égard des industries culturelles¹⁷¹ ». Ces petites revues s'opposent à l'industrialisation de la

¹⁶⁹ Paul Aron, « La Belgique francophone, carrefour du cosmopolitisme européen », *La Belle Époque des revues, 1880-1914*, Paris, Éditions de l'IMEC, 2002, p. 327.

¹⁷⁰ Robert Jouanny, « Les orientations étrangères au *Mercur de France* (1890-1895) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 92^e année, n°1 (jan-fév. 1992), p. 71-72.

¹⁷¹ Alain Vaillant, « La presse littéraire », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 331.

presse, c'est-à-dire à la grande presse, à la presse institutionnalisée et académique. Elles se caractérisent par une faible pagination, une mise en page artistique et souhaitent être rares et recherchées. Refuge du genre poétique, les noms se répètent d'un périodique à l'autre et constituent le champ social de la jeunesse lettrée¹⁷². Les poètes sont jeunes : les plus âgés – Gourmont, Vallette ou Kahn, ont à peine dépassé la trentaine alors que les plus jeunes – Mauclair, Rambosson ou Pilon, n'ont pas vingt ans¹⁷³. Ces revues se dotent d'une rubrique consacrée aux autres revues et se donnent pour mission d'annoncer les activités des autres journalistes de cette presse littéraire. Ainsi, elles assurent le suivi des manifestations de l'art et de la pensée aussi bien à l'étranger qu'en France et couvrent l'ensemble de l'activité intellectuelle à l'échelle européenne voire mondiale¹⁷⁴.

Dans le cas de la littérature portugaise, il ne s'agit pas de traductions isolées ni même d'articles parsemés, mais bien de chroniques sur cette littérature qui donnent au lecteur une vision suivie de la révolution poétique au Portugal. Le genre de la chronique pratiqué par ces écrivains permet de suivre l'actualité, de revenir sur les événements et d'inscrire un propos dans la durée. Ainsi, « le chroniqueur juge de l'heure, se place au confluent de l'actualité et de l'histoire et convoite une fonction supérieure du médiateur : il procède par son travail à l'articulation des productions littéraires et de la civilisation¹⁷⁵ ». Cette discussion sur le présent littéraire est, en soi, une véritable révolution intellectuelle, dans la mesure où il est pratiquement exclu de l'enseignement d'étudier des auteurs contemporains que la tradition n'a pas pleinement consacrés¹⁷⁶. Ainsi, la chronique, qui n'est pas encore reconnue comme un genre littéraire, fait concurrence à la littérature dans sa représentation de la réalité et se rapproche des discours des historiens, des moralistes, des sociologues et des

¹⁷² Yoan Vérilhac, « La petite revue », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 359-362.

¹⁷³ Pierre Lachasse, « Revues littéraires d'avant-garde », *La Belle Époque des revues, 1880-1914*, Paris, Éditions de l'IMEC, 2002, p. 136.

¹⁷⁴ Yoan Vérilhac, « La petite revue », *art. cit.*, p. 364-372.

¹⁷⁵ Yoan Vérilhac, *La jeune critique des petites revues symbolistes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010, p. 194.

¹⁷⁶ Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger, les chaires de la littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1993, p. 15.

critiques. Cette reconnaissance des littératures étrangères, grâce aux chroniques de la petite presse, « redéfinit le champ littéraire et artistique et participe de l'élaboration d'une nouvelle façon de faire de la littérature : observation, promotion et critique¹⁷⁷ ». Ces chroniques rendent compte de la vie littéraire et artistique de Coimbra, ville où fut fondé le mouvement symboliste portugais, font paraître les nouvelles compositions poétiques et critiquent les textes modernes. Une jeune critique d'avant-garde solidaire est ainsi née – des indépendants, des jeunes, des cénacles, des originaux et des méconnus – par la composition de textes médiatiques basés sur un mouvement collectif¹⁷⁸.

L'Ermitage, *La Revue Blanche* et le *Mercure de France* sont les trois revues phares qui s'intéressent au mouvement symboliste portugais et permettent de mener à l'analyse d'une représentation du Portugal à Paris à travers le mouvement poétique. De plus, en raison de leur longévité exceptionnelle en tant que revues d'avant-garde, elles offrent « une image très fidèle du combat littéraire, artistique et idéologique dont elles sont les vecteurs¹⁷⁹ ». Cette importation littéraire de l'étranger, véhiculée par ces revues spécifiques qui prônent la création et l'innovation, implique aussi des personnalités qui connaissent, diffusent et critiquent ces textes de la littérature portugaise. Ces deux types de médiateurs, les hommes et les revues, sont intrinsèquement liés et doivent être analysés simultanément car la presse est avant tout « inséparable d'un travail social et d'un tissage de relations¹⁸⁰ ». En effet, ces médias de reconnaissance poétique sont le prolongement d'un réseau d'échanges multiculturel, dans ce cas biculturel, composé de journalistes et de poètes décadentistes et/ou symbolistes, c'est-à-dire des intermédiaires entre deux cultures issus de la même génération et protecteurs d'un mouvement. Cette presse découle de la marginalité du mouvement symboliste et se diffuse en marge en s'occupant prioritairement des sans grades : des jeunes, des méconnus, des inconnus et des

¹⁷⁷ Yoan Vêrilhac, « La petite revue », *art. cit.*, p. 359.

¹⁷⁸ Yoan Vêrilhac, *La jeune critique des petites revues symbolistes*, *op. cit.*, p. 28.

¹⁷⁹ Pierre Lachasse, « Revues littéraires d'avant-garde », *art., cit.*, p. 120.

¹⁸⁰ Guillaume Pinson, « Travail et sociabilité », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 655.

ostracisés. Ceux que Daniel-Henri Pageaux appelle les « mineurs¹⁸¹ », les passeurs de culture par excellence grâce aux réseaux qu'ils constituent, sont des intermédiaires oubliés, trop souvent restés dans l'ombre, classés comme des écrivains secondaires ou mineurs alors que leurs connaissances, leur expérience riche et variée et leurs témoignages sont capitaux dans l'introduction d'une littérature étrangère. Ces « hommes-ponts¹⁸² » trop souvent méconnus, voire inconnus, doivent constituer des éléments de recherche fondamentaux car la reconstitution de leurs réseaux, la compilation de leurs agissements et le regroupement de leurs productions permettent de recomposer une image du Portugal dans la capitale française au tournant du siècle. Concrètement, des journalistes portugais s'installent à Paris et prennent part à des réseaux politiques (républicains et socialistes) et littéraires. Par ailleurs, des chroniqueurs lusophones et lusophiles, adhérant à des cercles luso-français en partie développés par la diaspora portugaise installée à Paris, y puisent de la matière nouvelle pour leurs chroniques de littérature étrangère, renforçant de ce fait les relations franco-portugaises.

L'étude de ce réseau franco-portugais, qui comporte évidemment plusieurs intervenants, est réduite ici à trois symbolistes qui sont les acteurs les plus significatifs dans le transfert des deux cultures, et les plus importants de la fin du XIX^e siècle. Xavier de Carvalho, Louis Pilate de Brinn'Gaubast et Philéas Lebesgue sont les trois principaux médiateurs de ces échanges littéraires franco-portugais et les trois intervenants fondamentaux de cette presse avant-gardiste. Ils correspondent régulièrement les uns avec les autres et se côtoient dans les salles de rédaction de *La Revue Blanche*, au Café Riche, ou bien dans les banquets organisés par les journalistes, les républicains, les politiciens et les socialistes. Ces différentes formes de sociabilités leur ont permis d'établir plus facilement des contacts littéraires, politiques et culturels, de maintenir actif un réseau franco-portugais à Paris et d'être reconnus par leurs pairs en dehors de leur production poétique, c'est-à-dire en tant

¹⁸¹ Daniel-Henri Pageaux, *Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 28-29.

¹⁸² L'expression est d'Octavio Paz dans *In/mediaciones*, 1979, cité par Daniel-Henri Pageaux dans *L'œil en main. Pour une poétique de la médiation*, Paris, Maisonneuve, 2009, p. 49.

qu'informateurs et critiques du Portugal. Même si, à partir de 1896, ils ont œuvré simultanément dans la presse, leur réseau personnel s'est développé différemment dans le temps.

Xavier de Carvalho, journaliste portugais installé à Paris, est le premier à se constituer un noyau dans la capitale grâce à un petit réseau de journalistes et d'intellectuels portugais établis ou de passage à Paris et grâce aux revues portugaises qui siègent dans la capitale française. Petit à petit, le réseau de Carvalho s'étend et il côtoie un bon nombre d'intellectuels français de sa génération, des socialistes comme Benoît Malon, des décadentistes comme Anatole Baju, des symbolistes comme Brinn'Gaubast. Ce dernier, un des fondateurs de *La Pléiade* qui connaît et côtoie régulièrement tous les grands noms du symbolisme comme René Ghil, Maeterlinck et Stuart Merrill, est l'introducteur du symbolisme portugais dans les revues d'avant-garde, principalement dans *L'Ermitage* et *La Revue Blanche*, où il publie, de façon régulière, des chroniques intitulées « Littérature Portugaise » ou « Lettres Portugaises » entre 1895 et 1899. Au début du XX^e siècle, Brinn'Gaubast s'installe en Belgique et son intérêt pour le Portugal disparaît si bien que l'on ne retrouve plus aucun article sur le Portugal signé de sa main et qu'il n'apparaît plus dans aucun réseau parisien franco-portugais. Par contre, la littérature portugaise continue de susciter un intérêt croissant au *Mercure de France* qui publie depuis 1896 des chroniques de plus en plus longues grâce au lusophile Philéas Lebesgue qui perpétuera la tradition jusque dans les années 1950. Ces trois journalistes ont diffusé suffisamment d'informations sur le Portugal pour permettre la construction d'une représentation du Portugal littéraire, culturel et historique en France. Seront analysés, pour chacun d'eux, leur réseau et leur production médiatique afin d'en dégager ce que le Portugal représente pour ces revues d'avant-garde parisiennes jusqu'à la fin du symbolisme, en 1899.

1- Xavier de Carvalho : un intermédiaire portugais militant à Paris

L'importation littéraire portugaise à Paris est précédée de la constitution d'un groupe de journalistes portugais dans la capitale française notamment grâce au développement intense de la presse qui, à partir de 1880, devient « le principal outil de transfert intellectuel, artistique et littéraire et le premier vecteur de la mondialisation¹⁸³ ». Ainsi, le premier stade des échanges littéraires franco-portugais s'exprime par la venue à Paris de correspondants portugais durant les années 1880 qui exportent, par la presse, les idées artistiques et littéraires de la capitale littéraire au Portugal. Dans cette perspective, un petit groupe de journalistes portugais se fixent à Paris – Guilherme de Azevedo, Mariano Pina, Silva Lisboa, A. de Souza et Xavier de Carvalho – et publient des chroniques parisiennes dans les journaux et revues portugaises et brésiliennes. Seul Xavier de Carvalho développe un réseau très étendu en termes de relations franco-portugaises et parvient à faire ressortir une présence portugaise à Paris. Son implication dans les milieux parisiens – qui a duré presque 40 ans – a été telle qu'il fut, par son influence et sa ténacité, gratifié en 1901 de la Légion d'honneur française et pourvu en 1910, par le gouvernement républicain portugais, du statut de représentant du Portugal à Paris. Un témoignage livré au milieu de sa carrière parisienne démontre l'importance de son influence en France pour tout ce qui touche le Portugal et l'intégration des Portugais dans la capitale :

Un compatriote intelligent, très actif, M. Xavier de Carvalho, un de mes bons amis, devenu doyen des correspondants parisiens de journaux portugais, est, très certainement, l'un de ceux qui ont le mieux contribué, et qui contribue encore, à faire connaître le Portugal, à l'étranger. Il n'est pas une circonstance où il ait laissé échapper l'occasion de prouver son patriotisme clairvoyant; c'est sûrement à lui qu'appartient l'initiative de plusieurs commémorations historiques portugaises, qui ont eu lieu dans la capitale de la France. La manière toute attrayante, avec laquelle il présente ses projets, lui acquiert aussitôt les adhésions unanimes de nos compatriotes. Il suffit de lui voir prendre une initiative de ce genre, à Paris, pour que, dans notre colonie

¹⁸³ Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant [dir.], *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau-Monde, 2010, p. 8.

portugaise, la réussite lui soit immédiatement assurée d'avance. Il convient de reconnaître que c'est l'individualité qui a le plus de chance de succès dans ces missions délicates où il faut convaincre tant d'esprits, aux opinions diverses, pour les réunir et les fusionner dans une même idée. Aussi, est-ce avec raison que l'on doit recourir à son concours très indispensable, lorsqu'il s'agit de semblables entreprises. Chez lui, tous nos compatriotes éprouvés trouvent les plus généreux accueil et toute sa protection; il leur donne les lettres de recommandation les plus chaleureuses, empreintes de cette sympathie, qu'il s'efforce toujours éloquemment de communiquer aux autres¹⁸⁴.

Son réseau est difficile à reconstituer car sa vie et son œuvre sont peu connues : malgré ses interventions régulières, ses décorations, ses connaissances, il ne connut pas la célébrité et tomba rapidement dans l'oubli lorsqu'il meurt en 1919. Il fait partie de ces « mineurs » qui ont travaillé davantage en coulisses et à qui la recherche accorde peu d'importance.

Pourtant, son rôle est essentiel dans la construction et la diffusion de l'actualité, de la culture et de la littérature portugaises en France au tournant du siècle puisqu'il est la source la plus constante d'informations portugaises dans la capitale et le coordonnateur principal des relations entre Portugais et Français. À Paris, il s'intègre dans quatre réseaux distincts – reconstitués ici – qui lui permettent de côtoyer un nombre étonnant d'intellectuels français et de diffuser progressivement des informations sur le Portugal. Son travail de correspondant parisien au sein de revues et de journaux portugais et brésiliens débute probablement autour de 1882¹⁸⁵. Mais son installation définitive à Paris, très certainement en 1884, en tant que secrétaire-directeur de la revue *A Ilustração* éditée à Paris, lui permet de préserver les contacts parisiens qu'il avait établis et d'amplifier leur intensité. D'ailleurs, il est essentiel de noter que bon nombre de revues portugaises naissent à Paris à la fin du XIX^e siècle, *Os Dois Mundos* (1887-1881), *A Revista do Mundo Latino* (1883), *A Ilustração* (1884-1892), *A Revista* (1893), *A Moda Elegante* (1897), *A Revista Moderna* (1897-

¹⁸⁴ Témoignage d'António de Portugal de Faria daté du 28 novembre 1903 à Paris dans *Anniversaire d'Almeida Garrett (1799-1854)*, Livourne, Raphaël Giusti, 1904, p. V-VI.

¹⁸⁵ Xavier de Carvalho rédige, sous le pseudonyme d'Octávio Mendes, les chroniques parisiennes « Cartas de Paris » dans *O Mundo* de Souza Pinto, 23 numéros en 1882.

1898) en partie grâce à l'internationalisation de la presse qui a lieu à Paris. Cette capitale culturelle, littéraire et médiatique attire les journalistes étrangers qui imitent parfois certains standards de la presse aguerrie et populaire, comme c'est le cas de *A Ilustração* qui calque en partie le modèle de *L'Illustration*. Éditer une revue dans la capitale française était donc synonyme à la fois de prestige et de réussite mais aussi d'économie relativement au coût de production :

Il est probable que la décision d'éditer la revue à Paris ait été une stratégie pour garantir un produit avec une qualité d'impression sans similaire au Brésil et au Portugal, et avec des prix de production assez modestes pour compenser ceux du transport jusqu'à Lisbonne et Rio de Janeiro. La republication de matériel iconographique déjà imprimé dans des périodiques français signifiait des économies considérables, comme le révèlent les contrats signés avec P. Mouillot, conservés dans le legs de Pina¹⁸⁶.

L'importance de ces revues étrangères en tant que plaques tournantes culturelles suscite aujourd'hui l'intérêt d'un groupe de chercheurs, « Transfopress », qui taisent toutefois l'existence des ces revues portugaises à Paris¹⁸⁷. Pourtant, une liste pertinente bien que méconnue prouve l'existence, à partir de la fin du XIX^e siècle, d'une communauté de journalistes et d'écrivains portugais dans la capitale littéraire de l'Europe. Signalons que le rôle de Carvalho pendant la période symboliste, contrairement à celui de Brinn'Gaubast et de Lebesgue, s'inscrit davantage dans la publication d'informations sur le Portugal que dans la rédaction d'articles en français. En fait, son action journalistique avant 1900 se caractérise essentiellement par la rédaction d'articles en portugais dans la presse étrangère éditée en France. Dans les revues portugaises éditées à Paris, pour lesquelles il travaille, on remarque la

¹⁸⁶Tania Regina de Luca, « *A Ilustração* (1884-1892) : quelques questions théoriques et méthodologiques », *A circulação transatlântica dos impressos – Conexões*, colloque du 27 au 29 août 2012, Universidade Estadual de Campinas au Brésil sous la direction de Márcia Abreu et Jean-Yves Mollier, p. 8 [en ligne].
http://www.iel.unicamp.br/coloquio/files/TANIA_DE_LUCA_fra.pdf [Texte consulté le 17 mai 2013].

¹⁸⁷ Diana Cooper-Richet parle d'une absence de publications en langue portugaise à Paris de 1830 à 1912 dans son article « La presse en langue étrangère », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 595.

publication de poèmes d’auteurs portugais d’avant-garde (António Nobre et João de Deus par exemple), et ce, dès 1888. Ainsi, la reconstitution des réseaux parisiens de Carvalho, à travers l’étude de sa correspondance et des articles ou documents qui mentionnent son nom, permet de déceler l’origine des éléments littéraires et culturels portugais publiés dans cette presse spécifique et de mieux interpréter les représentations du Portugal de la jeune presse symboliste. La correspondance est un facteur essentiel de la mise en place du réseau franco-portugais à Paris et son étude permet de reconstituer un système d’échanges d’informations entre les différents individus qui le composent : « une lettre est encore au XIX^e siècle un vivier d’informations destiné à un groupe d’individus désirant les partager, les discuter et y répondre. [...] La correspondance est ainsi génératrice d’une forme de collectif social¹⁸⁸ ». Ainsi, l’épistolaire joue un rôle de médiation internationale dans les espaces littéraires, culturels et politiques européens et « remplit une fonction majeure, celle de relier dans la continuité du flux épistolaire les individus malgré les distances, malgré les différences de cultures, de contextes et d’intérêts¹⁸⁹ ». Sans cette correspondance franco-portugaise, mise en valeur dans ce travail, il aurait été difficile – voire impossible dans certains cas – d’établir les rapports qu’entretenaient les médiateurs français et portugais.

La correspondance de Xavier de Carvalho (éparpillée dans différentes bibliothèques européennes) prouve qu’il s’intègre dans certains réseaux politiques et littéraires français ce qui lui permet de devenir, dans ces milieux, le pilier de l’information sur le Portugal et un agent de liaison entre les deux cultures. En tant que journaliste, il rencontre ses confrères français dans les salles de rédaction et les cafés parisiens du neuvième arrondissement, ce qui lui permet de s’engager dans différents réseaux qui lui sont chers : un cercle de républicains socialistes dirigé par Almicare Cipriani et Benoît Mallon, un ensemble de latinistes auquel appartient Anatole France et une unité de poètes décadentistes qui l’entraînera à nouer des liens avec les plus grands noms du symbolisme francophone. L’échec de la révolution de Porto en 1891,

¹⁸⁸ Marie-Claire Hooek-Demarle, *L’Europe des lettres – Réseaux épistolaires et construction de l’espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 10.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 469-470.

fortement médiatisé en France, a poussé le Portugal à progresser idéologiquement en s'alliant avec la France. De plus, le réveil national amorcé lors des commémorations camoniennes par l'entremise de la presse républicaine a permis au Portugal de s'afficher en Europe et d'obtenir un appui intellectuel et politique français. Quelques relations franco-portugaises, notamment journalistiques, s'étaient construites dans la foulée de l'offensive anglaise de 1890 mais n'avaient pas réellement soudé les deux pays. Grâce à la littérature et plus précisément la poésie – l'expression littéraire la plus significative au Portugal – une nouvelle identité portugaise se développe au tournant du siècle. De cette façon, la jeune génération de poètes portugais entreprend une révolution poétique, qui devient un moyen d'expression du parti républicain déchu, prenant source dans le symbolisme, un mouvement littéraire européen qui rayonne à Paris. Ce mouvement, par son ouverture à l'étranger, facilite et consolide les amitiés franco-portugaises et rayonne dans toute l'Europe, ce qui permet aux Portugais de se faire connaître sous un nouveau jour. C'est particulièrement grâce aux revues symbolistes, une presse spécifique aux « discours médiatiques et médiateurs¹⁹⁰ », que la nouvelle littérature portugaise s'affiche en France. Ces revues d'avant-garde unissent non seulement la même génération sous un dessein poétique commun, mais déploient des lieux de production intellectuelle qui se transforment en points de rencontre et lieux de transfert. De plus, ces revues constituent « un prolongement des correspondances privées¹⁹¹ » qui permettent de reconstituer les premiers éléments et les premiers liens du réseau. Ainsi, les correspondants de journaux portugais qui adhèrent au mouvement symboliste seront les premiers acteurs de ce nouveau réseau franco-portugais parisien grâce aux échanges qu'ils entretiendront avec les symbolistes français.

a) Le journalisme portugais à Paris : premiers contacts littéraires

Les interactions intellectuelles franco-portugaises s'intensifient à cette époque avec l'arrivée de correspondants et de journalistes portugais qui résident maintenant à Paris

¹⁹⁰ Yoan Vêrilhac, *La jeune critique des petites revues symbolistes*, op. cit., p. 19.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 249.

à plus long terme. Xavier de Carvalho, le plus influent, choisit de faire carrière à Paris malgré les difficultés qu'il y rencontre et qu'il décrit par la « violence du gagne-pain quotidien de ce centre mondial babylonien¹⁹² ». Il est correspondant des journaux *O Correio da Noite* et *O Século* de Lisbonne ainsi que du *Diário Popular* de São Paulo au Brésil. La présence du journaliste Mariano Pina à Paris dès 1882, venu succéder à son confrère Guilherme de Azevedo qui venait de décéder, en tant que correspondant en France de la *Gazeta de Notícias* de Rio de Janeiro, lui permet de recevoir l'aide de Carvalho pour fonder dans la capitale une revue portugaise importante et de grand prestige¹⁹³. Entre mai 1884 et janvier 1891, *A Ilustração* est publiée à Paris (puis à Lisbonne jusqu'en 1892) en suivant le modèle de plusieurs grandes revues françaises, telles *La Revue des Deux Mondes*, *La Nouvelle Revue* et *L'Illustration*. Cette revue publie en portugais des articles, de nombreuses illustrations et des productions d'auteurs portugais connus (Eça de Queirós, Camilo Castelo Branco ou Cesário Verde) et s'intéresse principalement à la littérature contemporaine, à l'art, à l'histoire et à la poésie portugaise. Elle n'est donc pas lue par des Français en général mais elle est vraisemblablement connue dans les réseaux avertis de la presse parisienne qui collabore avec cette revue étrangère implantée à Paris. Cette présence portugaise permet aux journalistes symbolistes mais aussi aux écrivains français de trouver facilement une source régulière d'informations sur le Portugal et de promouvoir leurs propres œuvres en les faisant traduire en portugais. Ainsi, Mariano Pina publie dans sa revue la traduction de *Germinal*. D'ailleurs, Émile Zola n'en est pas à sa première collaboration avec les revues portugaises éditées à Paris : entre 1877 et 1881, il est traduit et félicité, tout comme Daudet et Mérimée, dans la revue portugaise *Os Dois Mundos*. En plus d'entretenir des contacts avec Zola, Mariano Pina correspond avec Philéas Lebesgue et Madame Rattazzi, ce qui prouve l'existence d'interactions franco-portugaises dans le milieu littéraire parisien du début des années 1880¹⁹⁴.

¹⁹² Xavier de Carvalho, *Poesia Humana*, Nivelles, Lanneau et Despret, 1908, p. 188.

¹⁹³ Elza Miné, « Mariano Pina, a *Gazeta de Notícias* e *A Ilustração* : histórias de bastidores contadas por seu espólio », *Revista da Biblioteca Nacional*, vol. 7, n° 2 (1992), p. 23-61.

¹⁹⁴ Ana Maria Almeida Martins et Júlia Ordorica, « O jornalismo literário luso-brasileiro de fim de século. Inventário do espólio dos irmãos Mariano e Augusto Pina », *Revista da Biblioteca Nacional*, vol. 7, n° 2 (1992), p. 149-185.

Par ailleurs, Mariano Pina réunit les deux plus grands représentants du naturalisme portugais et français en organisant une rencontre entre Eça de Queirós et Zola le 3 mai 1885¹⁹⁵. Dans sa demeure, Zola le reçoit et, surpris de l'excellent français de l'écrivain, lui avoue son ignorance des langues étrangères, mis à part l'italien qu'il lit un peu grâce à son père¹⁹⁶. Eça de Queirós lui explique que le français est la langue quasi officielle des salons mondains portugais et que le Portugal s'intéresse davantage à la littérature qu'à la politique. Zola lui admet être fatigué à l'orée de ses 45 ans car il vient de rédiger les six dernières séries des *Rougon-Macquart*. Il lui confie qu'il songe à se consacrer au théâtre et à l'élaboration d'une bibliothèque naturaliste en français, la traduction le laissant souvent perplexe. Eça de Queirós s'intéresse de près aux œuvres de Zola mais aussi à ses combats politiques.

À la toute fin du XIX^e siècle, l'Affaire Dreyfus prend une place importante au Portugal : les interventions de Zola en faveur du capitaine Dreyfus symbolisent le courage, la justice et la liberté. L'admiration pour les différentes initiatives générées par Zola s'exprime dans la correspondance des intellectuels portugais révélant ainsi l'abondance et la continuité des échanges entre le Portugal et l'auteur¹⁹⁷. De 1898 à 1901, des lettres d'enthousiasme et de félicitations, rédigées en portugais ou en français, lui sont adressées : hommes et femmes de lettres, journalistes, traducteurs, juristes, révolutionnaires et étudiants portugais soutiennent ses actions politiques et médiatiques. Dans cette correspondance, figure des témoignages significatifs de l'influence française au Portugal. L'auteur Tomás Ribeiro lui écrit le 14 février 1898 : « Maintenant que vous êtes un caractère et une conscience, je viens de très loin prendre et serrer votre main¹⁹⁸ ». Une lettre de la rédaction du journal *O Paiz*, datée du 4 mars 1898 et signée du directeur de cette publication lisboète, João Chagas,

¹⁹⁵ Mariano Pina, « Zola e Eça de Queirós », *Eça de Queirós visto pelos seus contemporâneos – 1845-1945*, Porto, Aillaud & Lellos, 1945, p. 131-138.

¹⁹⁶ Il est fort possible que le père de Zola soit d'origine luso-juive et qu'il soit parent avec Alberto Osório de Castro ; la famille portugaise Solla en immigrant en Lombardie se serait alors appelée Zola avec la prononciation italienne (François Beauvy, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde*, Tillé (France), Awen, p. 486).

¹⁹⁷ Pedro Calheiros, « L'impact de l'affaire Dreyfus au Brésil et au Portugal », *Portugal, Brésil, France – Histoire et culture, Actes du colloque, Paris, 25-27 mai 1987*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel portugais, 1988, p. 89-133.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 101.

« évoque la très vive émotion suscitée au Portugal et dans le monde entier par la condamnation de Zola pour avoir soutenu Dreyfus et elle révèle les clivages politiques que l’Affaire Dreyfus a provoqué au Portugal¹⁹⁹ ». L’Union Communiste-Anarchiste de la région du Sud voit en lui « le plus grandiose représentant de la dignité humaine, le plus intrépide défenseur de la Raison outragée [sic]²⁰⁰ ». De toutes les régions portugaises, on écrit à l’auteur. En août 1899, un nombre important d’hommes de loi portugais (avocats, juges et avoués) rédigent en version bilingue un texte intitulé « À la France et à Émile Zola ». Cet hommage, au nom de la déclaration des droits de l’homme, est signé par d’éminents portugais tels que Magalhães Lima, le baron de Teixoso, José Benevides, Lopes Vieira et Manuel de Arriaga. Zola a également reçu un exemplaire du journal *Pro Justiça* (15 octobre 1899) où se retrouve de nombreux textes d’hommage à l’auteur. Une bio-bibliographie de l’auteur écrite par João Chagas, « Zola Evangelista », un sonnet de Gomes Leal, « A Émilio Zola » et des articles de Sampaio Bruno, Magalhães Lima et Xavier de Carvalho font partie de ce numéro spécial.

Il existe une correspondance méconnue entre Zola et Xavier de Carvalho, ce journaliste républicano-socialiste habitant Paris. Une lettre de 1902, démontre, malgré la réticence de Zola à s’investir auprès de la jeunesse littéraire portugaise, qu’il avait gardé contact avec le représentant du Portugal à Paris²⁰¹. En 1900, ils s’étaient rencontrés à l’occasion de la mort de Eça de Queirós : Zola confiant alors à Xavier de Carvalho qu’il possédait toutes les œuvres de ce grand romancier portugais qu’il admirait au-dessus de tout, même de son maître Flaubert²⁰².

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 105.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 106.

²⁰¹ Voir Figure 5 : lettre inédite de Zola à Xavier de Carvalho, Paris, 1902 [Archives CCPP].

²⁰² Serafim Ferreira, « Eça de Queirós - Entre o Riso e a Verdade nos 100 Anos da sua Morte », *A Página da Educação*, 8^e année, n° 88 (février 2000), p. 28.

FTP
Cy-16.
(H)

Paris, 28 mars 1902

Mon cher confrère, je suis très touché de votre salut, je vous remercie et je vous prie de remercier vos amis en mon nom. Je sais que les jeunes écrivains portugais veulent bien m'aimer un peu. Mais je vis dans la retraite, et je demande seulement à mes amis de me laisser paisible en mon coin, pour me permettre d'achever mon œuvre.

Bien cordialement à vous.

Emile Zola

Figure 5 : lettre inédite de Zola à Xavier de Carvalho, Paris, 1902.

C'était en 1886, deux ans avant d'être muté à Paris comme consul du Portugal, qu'Eça de Queirós avait rencontré Xavier de Carvalho par l'intermédiaire de son ami Mariano Pina. Par la suite, Xavier de Carvalho se rend au consulat portugais accompagné d'amis écrivains comme Paul Bonnetain, Francis de Poictevin, Paul Verlaine et Léon Bloy. Cependant, le consul ne fréquente que très peu la communauté française et s'entoure de quelques amis intimes portugais et brésiliens qu'il reçoit dans sa demeure à Neuilly-sur-Seine : Eduardo Prado, Batalha Reis et Arruda Botelho²⁰³.

²⁰³ Xavier de Carvalho, « Eça de Queiroz em Paris (algumas recordações) », *Eça de Queiroz – In Memoriam*, Coimbra, Atlântida, 1947, p. 100-103. Ce texte est daté de 1918.

L'édition continue de revues portugaises dans la capitale a ainsi permis à Xavier de Carvalho de fixer des points de repère portugais pour les intellectuels français. Avec un autre journaliste portugais établi à Paris, A. de Souza, il dirige en 1893 *A Revista* et collabore en 1897 et en 1898 à la *Revista Moderna*, deux revues parisiennes publiées en portugais qui s'intéressent à la défense des intérêts du Portugal et du Brésil en Europe, mais surtout à Paris. Ces publications interrogent les Français sur leur représentation du Portugal et cherchent à orienter les regards parisiens sur le Portugal. Ces revues en portugais constituent assurément une source de connaissances et d'inspiration pour quelques intellectuels français parlant la langue et qui, pour certains, deviendront traducteurs (Henri Fort, Maxime Formont) et, pour d'autres, spécialistes de cette littérature (Brinn'Gaubast, Lebesgue). L'hypothèse voulant que ces revues étrangères aient constitué un prélude à la diffusion de la littérature portugaise et une initiation à la culture de ce pays pour les lusophiles français de l'époque semble donc se confirmer.

Simultanément à son travail de journaliste et de correspondant, Xavier de Carvalho se présente à toutes les célébrations culturelles françaises ce qui lui permet de rencontrer bien des intellectuels français qui lui donnent l'occasion d'agrandir considérablement son réseau. Par exemple, en 1895, il représente la presse brésilienne au Congrès international de la presse tenu à Bordeaux où il côtoie toute la presse mondiale. En tant que rédacteur correspondant du journal brésilien *O Paiz*, un quotidien républicain influent, il obtient ce privilège et prononce un discours qui retrace une histoire de la presse brésilienne inspirée des idées révolutionnaires et républicaines françaises²⁰⁴. En mars de la même année, il est invité au banquet célébrant Edmond de Goncourt en tant qu'officier de la légion d'honneur où sont alors présents notamment Zola, Daudet, Régnier, Vielé-Griffin et Richepin. Sa présence à cet événement incite à penser qu'il représentait un maillon important de la communauté intellectuelle portugaise.

²⁰⁴ *Deuxième congrès international de la presse, Bordeaux, 1895, « O Paiz » au congrès de la presse - La presse au Brésil*, Paris, Henri Richard, 1895.

D'autre part, Carvalho accueille et intègre un bon nombre de républicains portugais en exil, comme Sampaio Bruno, suite à l'échec de l'insurrection républicaine de 1891 ce qui renforce les cercles républicains d'amitié luso-française. Il aide le franc-maçon Alves da Veiga à s'installer, en 1891, au 7 rue de Bassano dans le 16^e arrondissement et à demeurer dans la capitale jusqu'à la proclamation de la République portugaise en 1910. Ce dernier enseignera la langue portugaise au lycée Condorcet et accompagnera Magalhães Lima en voyage dans son objectif de propager les valeurs portugaises en Europe. À la fin du siècle, Carvalho organise et participe aux célébrations à Paris des centenaires portugais (João de Deus, Vasco da Gama et Garrett). Puis, en 1900, il fait paraître, pour la première fois en français, un ouvrage général et très complet sur le *Portugal* aux éditions Larousse : nous y reviendrons. Pour cette œuvre et son implication dans la présentation du Portugal à l'Exposition de 1900, la France lui confère le titre de chevalier de la légion d'honneur en 1901.

Son implication à Paris pour le Portugal s'accroît et atteint son apogée au XX^e siècle quand il décide de fonder plusieurs revues en français sur le Portugal comme *Le Portugal à Paris*. La France lui décerne, cette fois, le grade d'officier de la légion d'honneur suite à l'élaboration d'un album commémoratif en hommage à la visite du roi portugais à Paris, reçu officiellement par le Président de la République en 1905, et en raison de la couverture de presse qu'il assure à cet événement²⁰⁵.

²⁰⁵ Voir Figure 6 : attestation des grades de chevalier et d'officier de la légion d'honneur attribués à Xavier de Carvalho.

LÉGIION D'HONNEUR.

NUMERO DE LA MATRICULE: 11.355

NUMERO DU CERTIFICAT D'INSCRIPTION:

Nom: *de Carvalho*

Prénoms: *Xavier*

Qualité ou grade: *Sujet portugais Publiste*

né le *30 Janvier 1861* à *his Bonaire*

a été promu au grade d' **Officier** de la Légion d'honneur

par décret du *17 Janvier 1906* rendu sur le rapport du Ministre des *Affaires étrangères*

pour prendre rang du _____

TABLEAU SPÉCIAL du 15-AOÛT-1914.

Date du départ de la décoration: _____

Idem du brevet: _____

Idem du certificat d'inscription: _____

Idem de l'avis de payement: _____

GRADE ANTERIEUR:

Chevalier *21 Juillet 1901*

Date du décès: *2 Avril 1919*

439
4

6-706-1017. (1906)

Figure 6 : attestation des grades de chevalier et d'officier de la légion d'honneur attribués à Xavier de Carvalho.

b) *Carvalho et le flirt du socialisme républicain avec les revues décadentes*

La jeunesse républicaine de Carvalho, marquée par son adhésion à 17 ans au parti républicain portugais nouvellement fondé en 1878, l'avait prédisposé à créer plusieurs hebdomadaires radicaux, *O Combate* (1879), *O Estado do Norte* (1880) et *O Norte Republicano* (1881). À son arrivée à Paris, cette expérience journalistique et politique facilite son intégration dans les milieux français similaires. En tant que franc-maçon, il fait partie du comité directeur de la revue *Révolution Cosmopolite*

(1886-1887) ce qui le conduit à fonder en 1889, avec le communalard Benoît Malon et le député italien Cipriani, la Fédération universelle des peuples, née de l'« Ancienne Internationale », liée au mouvement républicain socialiste. Ce mouvement français, aussi nommé « République sociale²⁰⁶ », regroupe un grand nombre d'intellectuels dans un projet collectif qui conjugue science, culture et socialisme. La presse liée à ce mouvement est issue du renouveau de cette théorie socialiste et couvre tous les courants représentés en France et à l'étranger dans une unité collective des sciences sociales²⁰⁷. Xavier de Carvalho devient le représentant portugais du mouvement et côtoie les révolutionnaires français, italiens, allemands, belges et suisses; tous originaires de pays qu'il a visités comme l'Angleterre et la Hollande. Benoît Malon, le Baron St-Aubonet, Alfred Naquet, Henri Rochefort, Max Nordeau, Anatole France, Almicare Cipriani, Louise Michel et Millerand sont ceux qui ont le plus assisté les républicains portugais dans leur combat en soutenant les actions de Xavier de Carvalho et celles de Magalhães Lima lors de ses voyages en France²⁰⁸. Cela constitue, pour ainsi dire, les débuts de Carvalho en politique française dont l'objectif premier n'était que d'aider sa patrie à implanter la République. Ses plus grands succès d'intervention en faveur d'une république européenne sont ceux qui émergent des discours qu'il prononce en 1890 à Madrid, au casino républicain progressiste, et à Paris, rue Vivienne, la même année.

Par son association avec les républicains socialistes, il s'assure d'entrer dans les milieux littéraires, d'autant plus qu'un bon nombre de revues d'avant-garde ont « flirté » avec le socialisme et l'anarchisme : *Entretiens politiques et littéraires*, *La Revue Blanche*, *Mercure de France*, *La Plume*, *Le Décadent*, etc²⁰⁹. En effet, en plus d'être connu dans le monde de la presse dès son arrivée à Paris grâce aux relations politiques qu'il s'était constituées avec les républicains, les socialistes et les latinistes,

²⁰⁶ Christophe Prochasson, *Les intellectuels et le socialisme*, Paris, Plon, 1997, p. 18.

²⁰⁷ Philippe Régnier, « Le journal militant », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 306.

²⁰⁸ Sebastião de Magalhães Lima, *Episódios da minha vida*, vol. 2, Lisbonne, A. J. Tavares, 1927, 272 p.

²⁰⁹ Philippe Oriol, « Le flirt des “petites revues” avec la vierge rouge », *La Belle Époque des revues*, Paris, Éditions de l'IMEC, 2002, p. 161-177.

il bâtit ses premières relations littéraires avec les décadentistes. Xavier de Carvalho collabore au *Décadent* d'Anatole Baju, fondateur de l'école décadente et directeur de cette revue, de 1886 à 1889 : « La presse étrangère s'est aussi emparée du bruit fait autour de nous mais peu de journalistes nous ont compris. Seul, M. Xavier de Carvalho, rédacteur de la *Provincia*, a pu nous consacrer des chroniques qui ne péchaient ni par la connaissance du sujet ni surtout par l'esprit²¹⁰ ». En outre, Anatole Baju considère *A Provincia* comme « le seul périodique étranger reconnu officiellement comme représentant du mouvement²¹¹ » en 1888, périodique qu'il compare à la *Revue bleue*, à la *Revue littéraire et artistique*, à la *Revue générale*, à la *Revue moderne*, au *Chat Noir* et au *Limousin Littéraire*. Correspondant à Paris de cette revue éditée à Porto à partir de 1885, Carvalho en devient le directeur en 1889 et y annonce la naissance du symbolisme au Portugal. Dans la salle de rédaction du *Décadent*, il entre en contact avec les journalistes Chabriat du *Figaro*, Clovis Hugues de la *France*, Paul Alexis du *Cri du peuple* et côtoie possiblement un bon nombre de poètes qui comptent parmi les collaborateurs de cette revue : Mallarmé, Verlaine, Ghil, Vielé-Griffin, Rognien, Kahn, Laforgue, Fénéon, Moréas, Brinn'Gaubast, Merrill, Dubus, Laforgue, Moréas, Paul Adam et Rachilde²¹². Lui-même poète décadentiste, actif principalement en 1889 et 1890, qualifiant la Tour-Eiffel « d'épine dorsale²¹³ » de la nouvelle génération, Carvalho reçoit les encouragements de Verlaine, Mallarmé, Huysmans et Coppée avant de publier un recueil de tous ses poèmes en 1908²¹⁴. René Ghil félicite la parution de ses vers :

Je garde, tout d'abord, une impression de beauté très forte, synthétique, des poèmes « Apothéose de Camoëns » : une grâce chastement sensitive, si bellement m'enchanté en « Nathercia », par exemple, de verbe de suggestive musicalité [...] vous voulez bien dire pour avoir connu et compris le grand effort poétique de notre génération²¹⁵.

²¹⁰ Anatole Baju, *L'école décadente*, Paris, Vanier, 1887, p. 30.

²¹¹ *Le Décadent – Revue littéraire bi-mensuelle*, Paris, 3^e année, 2^e série, n° 3 (15 au 31 janvier 1888).

²¹² Noël Richard, *Profils symbolistes*, Paris, Nizet, 1978, p. 363-364.

²¹³ Xavier de Carvalho, *Poesia Humana*, op. cit., p. 133.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 188-189.

²¹⁵ Lettre de René Ghil à Xavier de Carvalho datée du 26 mars 1909 : *Latina*, « Poesia Humana », 10 juillet 1909, p. 10-11.

Invité aux soirées littéraires de Verlaine et de Mallarmé²¹⁶, sa présence permet au Portugal d'exister en dehors des stéréotypes de Camões et des découvertes portugaises. C'est de cette manière que son influence et son intégration dans les milieux politiques et littéraires changent peu à peu la vision du Portugal de certains cercles d'intellectuels français en lui donnant un caractère moderne et engagé.

c) *Le Décadentisme entre la France et le Portugal*

La reconnaissance que témoigne l'école décadente française à Carvalho, probablement due aux interventions qu'il effectue au Portugal en faveur du mouvement, mais aussi à la publication de ses poèmes²¹⁷ et d'une parodie²¹⁸, lui vaudra plus tard les titres d'introducteur du décadentisme au Portugal et de principal intermédiaire des cultures portugaise et française au tournant du siècle²¹⁹. Ses affinités avec le décadentisme, mouvement précédant le symbolisme, sont nées d'un malaise collectif qui s'est installé, pour des raisons différentes, dans les deux pays pratiquement en même temps. En France, malgré l'excellente croissance économique survenue après la chute de Napoléon III et l'instauration de la République, le pessimisme s'installe progressivement à la fin des années 1870 parce que les intellectuels, marqués par les guerres étrangère et civile, sont en crise, s'interrogent sur les causes profondes de la défaite aux mains des Allemands et tombent dans la morosité. En dépit de l'apogée du Parnasse basé sur le positivisme, la science et le progrès, Verlaine, Sarah Bernhardt, Cros, Rimbaud, Mallarmé et Richepin véhiculent, entre 1872 et 1874, un nouvel esprit fin-de-siècle, caractérisé par une attitude

²¹⁶ P. Silveira, « O que soubemos logo em 1909 do Futurismo », *Revista da Biblioteca Nacional*, vol. 1, n° 1 (1981), p. 91.

²¹⁷ Xavier de Carvalho, *Apotheose Camoniana*, Porto, Ferreira de Brito, 1885. Il s'agit d'un hommage poétique antiparnassien à Camões. Ses poèmes sont dédiés à la nouvelle génération portugaise de 1890, notamment João de Deus, Camilo Castelo Branco, Ramalho Ortigão et Teófilo Braga.

²¹⁸ Xavier de Carvalho, *A velhice da Madre Eterna*, Rio de Janeiro, empreza litterária fiuminense, 1885. Il s'agit de la parodie de l'œuvre de Guerra Junqueiro, *A velhice do Padre Eterno*, qui dénonce l'obscurantisme de l'église catholique au Portugal.

²¹⁹ Álvaro Manuel Machado [Dir.], *Dicionário de literatura portuguesa*, Lisbonne, Presença, 1996, p. 109.

pessimiste et individualiste, par le sentiment de faiblesse, de raffinement spirituel et par l'inadaptation à la situation politico-sociale et économique²²⁰. Mais cette montée du pessimisme en France n'est pas seulement due à des causes politiques et littéraires ; la science, par l'exploration de l'inconscient, et la philosophie tournent également le dos aux normes sociale, morale et naturelle. Ainsi, le naturalisme « s'essouffle » en particulier à cause du roman spirituel russe, qui s'oppose au modèle zolien, mais aussi et surtout par la publication d'*À Rebours*, de Huysmans, qui annonce véritablement l'avènement d'une nouvelle ère littéraire, grâce au personnage de Des Esseintes ambassadeur du mouvement décadent par son goût du raffiné, du rare, de l'insolite et du morbide. Cet archétype de l'esthète décadent, personnage d'exception, aristocrate, maniaque, névropathe et asocial se retrouve également au Portugal. En 1869, on assiste à l'apparition du poète satanique fictif Fradique Mendes qui incarne le décadentisme portugais et le dandysme anti-bourgeois. Ce personnage, créé par la nouvelle génération littéraire de 1870, s'oppose à la littérature consacrée de l'époque. Des confrontations littéraires, connues sous le nom de « Question de Coimbra » en 1866, sont à l'origine des réformes idéologiques et politiques portugaises proposées aux conférences démocratiques du Casino d'Estoril tenues en 1871. Cette nouvelle ère littéraire est vécue à son apogée par la jeune génération littéraire de 1890, les décadentistes et symbolistes attachés à Paris, tels que Carvalho, qui contestent eux aussi la poésie parnassienne, le positivisme et le naturalisme. Cette remise en question induit au Portugal un pessimisme à cause, principalement, de l'éducation romantique, du libéralisme et de la perte du caractère national provoqué par l'influence française. Cette dernière est telle qu'elle s'est ancrée dans les mœurs à travers les journaux, les écoles et les lois comme l'explique l'écrivain portugais Antero de Quental :

La littérature française est l'unique qui, au Portugal, a ses *grandes entrées*²²¹. Je dirai même que le Portugal littéraire est presque une province de la France. Les journaux politiques publient des romans en feuilletons mais presque tous traduits du français [...] Les autres

²²⁰ Josef Heistein, *Décadentisme, symbolisme, avant-garde dans les littératures européennes – recueil d'études*, Paris, Nizet, 1987.

²²¹ En français dans le texte.

littératures sont ignorées et les ouvrages scolaires, dans beaucoup d'établissements d'enseignement secondaire et supérieur, sont français. Les causes de ce déplorable phénomène sont, selon moi, dues à la formation d'un régime constitutionnel portugais composé d'hommes ayant émigré de trop longues années en France. Les lois, les idées et les modes françaises implantées au Portugal ont engendré une haine des « choses » nationales, tournant ainsi l'intelligence portugaise dépendante de la France²²².

Ce témoignage montre à quel point le Portugal s'est dénaturé culturellement mais aussi qu'il dépend de la France et devra donc subir, en contrepartie, la crise intellectuelle qu'elle traverse. Par ailleurs, les marques laissées par l'occupation espagnole de 1580 à 1640, les invasions napoléoniennes du début du XIX^e siècle, la révolution de 1820, la perte officielle du Brésil en 1825 et l'expansion du capitalisme provoquent des interrogations sur l'identité nationale et la définition d'une pensée résolument portugaise. De plus, ce marasme collectif s'intensifie au Portugal en raison du doute qui s'est installé au sujet du futur et de la subsistance du pays suite à la perte des territoires africains occasionnée par l'ultimatum anglais mais aussi suite à l'échec de l'insurrection républicaine de Porto qui empêche dorénavant le Portugal de progresser idéologiquement, politiquement et économiquement.

Ce malaise fin-de-siècle a nourri deux mouvements littéraires proches qui marquèrent la fin du XIX^e siècle : le décadentisme et le symbolisme. Souvent associés, ils se réclament tous deux de Mallarmé, rejettent l'optimisme bourgeois et le matérialisme, s'inspirent de mythes, de légendes et de traditions, s'intéressent à l'ésotérisme et utilisent des revues distinctives comme moyen de communication : « Cette littérature, qui tourne le dos à la réalité positive et emprunte les chemins de l'imaginaire, révèle avec ses richesses et ses excès parfois douteux, une intense et originale effervescence intellectuelle. Les revues jouèrent un rôle important dans la transmission de cette sensibilité nouvelle²²³ ». En fait, le symbolisme dérive du décadentisme, il s'est affiné

²²² Lettre de Antero de Quental à Tommaso Cannizzaro datée du 29 mai 1888, Ana Maria Almeida Martins, *Obras completas. Antero de Quental. Cartas II (1881-1891)*, Ponta Delgada, Universidade dos Açores, Ed. Comunicação, 1989, p. 884-885. Je traduis.

²²³ Jacqueline Baldran, *Paris, carrefour des arts et des lettres. 1880-1918*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 27.

et spécifié avec le temps en constituant sa propre école : « Le *Décadent* a été un organe ouvert à toutes les intelligences. Chacun a été libre d'y développer ses théories, quelque contradictoires qu'elles fussent avec les nôtres. Nous n'avons exclu personne. Notre journal a représenté l'école en général : symbolistes, verlainiens, mallarmistes, quintessents, etc.²²⁴ ». Malgré les liens qui ont uni Anatole Baju et Xavier de Carvalho, le décadentisme n'a permis qu'une ouverture partielle sur les littératures étrangères puisqu'il s'agissait d'un mouvement d'introversion et d'introspection contrairement au symbolisme qui fut un mouvement cosmopolite d'extroversion :

L'âme des Décadents c'est une sensibilité qui se replie sur elle-même, [...] [un] monde intérieur, mais réduit à ses couches les plus basses, [des] émotions indéfinissables, [des] sensations exacerbées, [des] rêves que commandent les désirs refoulés et les exigences de la chair [...] Or, chez les Symbolistes [...] la démarche vise plus haut. Par delà l'individuel, ils aspirent à l'universel, [...] à la mémoire de la race, aux légendes [...]. Ce passage des Décadents aux Symbolistes, c'est en réalité le passage de l'indéfini à l'absolu, du devenir à l'être²²⁵.

Ainsi, la promotion du Portugal en France par Xavier de Carvalho ne fait d'avancées certaines qu'à partir du début des années 1890 lorsque les symbolistes se sont ouverts aux littératures étrangères. Néanmoins, sa poésie de style décadentiste et les liens qu'il tisse à Paris avec les poètes de ce mouvement, mais aussi avec les socialistes et les républicains lui permettent non seulement d'exporter au Portugal des idées nouvelles de la capitale française mais aussi de présenter le Portugal à tous ces milieux français. Ce passeur de cultures deviendra, jusqu'à la Première Guerre mondiale, le plus influent des journalistes portugais en terme de relations franco-portugaises.

²²⁴ Anatole Baju, *L'école décadente*, Paris, Léon Vanier, 1887, p. 16.

²²⁵ Guy Michaud, *Message poétique du Symbolisme*, Paris, Nizet, 1961, p. 403-407.

d) Les commémorations du poète João de Deus : un ralliement franco-portugais à La Revue Blanche

C'est *La Revue Blanche* qui entreprend des relations littéraires franco-portugaises dans la plus haute expression du symbolisme, Gustave Kahn dirigeant la section de la poésie nouvelle. En effet, en mars 1895, cette revue sert de point de rassemblement aux intellectuels portugais menés par Xavier de Carvalho lors de la célébration du soixante-cinquième anniversaire de la naissance du poète portugais João de Deus : « À la même date, dans les salles de *La Revue Blanche*, la colonie portugaise de Paris – lettrés, écrivains, artistes – se réunira, sur l'initiative de M. Xavier de Carvalho, pour une fête, écho des manifestations de là-bas²²⁶ ». Cette jeune revue d'avant-garde, née en 1891, « fer de lance des artistes et intellectuels²²⁷ », proclamée libérale et cosmopolite, rallie la génération à laquelle appartiennent Carvalho et Brinn'Gaubast, fondateur de la revue *La Pléiade*. L'événement littéraire consacré au poète portugais qui se déroule dans les salles de cette revue permet aux deux journalistes de se côtoyer davantage et d'échanger amplement sur João de Deus et sur la jeune génération portugaise. Il est fort probable que les deux francs-maçons, se soient connus en 1886 puisque tous deux ont fréquenté les rédactions du petit journal anarchiste, *La Révolution Cosmopolite*, et de la revue *Le Décadent*. En fait, il n'est pas étonnant que *La Revue Blanche* ait été le refuge des communautés intellectuelles étrangères (Allemagne, Angleterre, Espagne, Italie, Pologne, Turquie, Russie, Scandinavie, Afrique du Nord, Inde, Japon, etc.) car elle avait pour principe de se mobiliser en faveur des créateurs d'ici et là, qu'ils soient originaux, prometteurs, ignorés ou attaqués : « *La Revue Blanche* affiche le cosmopolitisme comme seconde valeur fondamentale. Élargissement du patriotisme au monde entier, refus de tout exclusivisme, il séduit une génération qui n'a pas de souvenir de guerre et ne ressent guère de besoin de revanche²²⁸ ». Poursuivre l'inédit, découvrir, défricher, mettre en

²²⁶ Brinn'Gaubast, « Les lettres portugaises », *La Revue Blanche*, tome VIII (1^{er} semestre 1895), p. 229.

²²⁷ Paul-Henri Bourrelier, *La Revue Blanche : une génération dans l'engagement – 1890-1905*, Paris, Fayard, 2007, p. 11.

²²⁸ *Ibid.*, p. 231.

avant, stimuler la curiosité, tels sont les mots d'ordre de la rédaction qui encourage Brinn'Gaubast à faire paraître des chroniques sur la littérature portugaise.

La première chronique portugaise de *La Revue Blanche* a justement pour point d'ancrage cette manifestation littéraire organisée par Carvalho : « Au moment où elle se prépare à fêter dignement l'homme qui, depuis Camoes, fut peut-être le plus parfait de ses lyriques (j'ai nommé M. Joao de Deus), la littérature portugaise vient de s'enrichir d'un chef-d'œuvre²²⁹ ». D'ailleurs, *La Revue Blanche* publie pour l'occasion un portrait du poète portugais exécuté par l'illustrateur renommé Félix Vallotton²³⁰.

²²⁹ Brinn'Gaubast, « Les Lettres Portugaises », *La Revue Blanche*, tome VIII (1^{er} semestre 1895), p. 229.

²³⁰ Voir Figure 7 : Portrait de João de Deus à *La Revue Blanche*, 1895.

LES LETTRES PORTUGAISES



L'Anniversaire de Joao de Deus

Le 8 de ce mois, le Portugal célèbrera le soixante-cinquième anniversaire de la naissance du poète Joao de Deus. — A la même date, dans les salles de *La revue blanche*, la colonie portugaise de Paris — lettrés, écrivains, artistes — se réunira, sur l'initiative de M. Xavier de Carvalho, pour une fête, écho des manifestations de là-bas.

L. R. B.

Belkiss, reine de Saba, d'Axum et de l'Hymiar (1)

par EUGENIO DE CASTRO

Au moment où elle se prépare à fêter dignement l'homme qui, depuis Camoës, fut peut-être le plus parfait de ses lyriques (j'ai nommé M. Joao de Deus), la littérature portugaise vient de s'enrichir d'un chef-d'œuvre. En écrivant ce dernier mot, je crains moins de voir mon jugement cassé par la postérité que de faire dès maintenant des ennemis au poète, au très jeune et très grand poète qu'est Eugenio de Castro; mais j'ai le devoir d'être sincère. Peut-être parlerai-je un autre jour ici des quatre précédents recueils (OARISTOS, HORAS, SYLVA, INTERLUNIO) de ce réformateur qui n'a pas vingt-six ans. Quant à cette fois, c'est tout au plus si je dispose d'assez de lignes, et pour analyser — trop sommairement — BELKISS, et pour indiquer la portée, littéraire et philosophique, de ce grand poème dramatique en prose.

La jeune reine de Saba, Belkiss, aime Salomon, qu'elle considère comme le plus beau, le plus sage et le plus puissant de tous les rois, — sans d'ailleurs l'avoir vu jamais. En vain l'un de ses prétendants, Hadad, roi détrôné d'Edom, essaye de la désabuser : « Tu es son ennemi ! objecte l'enfant. Salomon est fort, juste et tendre. — Si fort, que, pour vaincre Gézér, il a dû implorer le secours des Egyptiens ; si juste, qu'il a usurpé les droits de son frère Adonijah ; et si tendre qu'il laisse mourir la reine Vaphres, de désespoir et d'abandon ! » Et quel mépris il a de la femme ! — « N'importe ! je veux être à lui : rien ne m'empêchera de l'aimer ! »

Cependant, les paroles de Hadad ont impressionné la jeune reine. N'a-t-elle pas du reste auprès d'elle le vieux savant qui l'a élevée, et qui, demeuré son conseiller, ne cesse de la persécuter de ses réfrigérants avis ? Ce personnage, Zophesamin, abhorre les plaisirs de la chair : la luxure est, à l'écouter, l'origine de tous les malheurs du genre humain ; or, son expérience consommée n'a pas eu de peine à discerner de quelle nature toute sensuelle est la passion de sa pupille.

(1) BELKISS, RAINHA DE SABA, D'AXUM E DO HYMIAR, por Eugenio de Castro (Coimbra, 1894, Francisco França Amado, éd.).

Figure 7 : Portrait de João de Deus à *La Revue Blanche*, 1895.

Cette entrée dans la littérature portugaise permettra à Brinn'Gaubast d'engager la majorité de ses chroniques en faveur du chef de fil du mouvement symboliste portugais, Eugénio de Castro, disciple de João de Deus.

Quant à Carvalho, il rend hommage au poète portugais à l'aide d'une revue spéciale qui regroupe tous les intellectuels portugais de Paris : *Os de Paris a João de Deus*²³¹. Cette publication en portugais, orchestrée par Xavier de Carvalho et publicisée dans *L'Ermitage*, contient une préface d'Eça de Queirós, consul à Paris et romancier connu, résumée en français par Brinn'Gaubast : « L'âme poétique du peuple

²³¹ Paris, Lisbonne, Guillard, Aillaud & C^{ia}, 1895, 28 p.

portugais s'est incarnée en Joao de Deus. Et c'est par cette incarnation, qui a fait de lui un poète ingénu et profond, enfantin et sublime, c'est par elle que s'expliquent sa vie et sa légende²³² ». Cet hommage de tous les intellectuels brésiliens et portugais de Paris via une publication de luxe fait écho à ceux rendus au Portugal. Il témoigne de la présence d'une communauté intellectuelle portugaise à Paris et favorise l'essor des relations franco-luso-brésiliennes de l'époque. Cet album peut compter sur la participation de journalistes installés à Paris comme Silva Lisboa et Oscar de Araújo, de politiciens comme Mello Vianna, de républicains exilés comme Alves da Veiga, de critiques de théâtre comme Garcia de Miranda, d'éditeurs comme António de Sousa, de femmes comme Blanche de Mirebourg²³³, rédactrice de la revue de mode parisienne en langue portugaise *O Mundo Elegante* dirigée par Guiomar Torrezão, de grands poètes comme António Nobre et d'écrivains comme le diplomate Eça de Queirós. D'ailleurs, ce dernier est connu des symbolistes français comme « l'un des romanciers les plus fameux du Portugal [...], le chef des " naturalistes " ; et c'est de lui que M. Zola, [...], a déclaré : qu'il le considérait comme " le frère de Flaubert "²³⁴ ».

Cette diaspora portugaise maintient des rapports avec les intellectuels français qui peuvent être retracés grâce à des correspondances et aux invitations à des événements culturels de l'époque. C'est d'ailleurs dans la correspondance privée de Carvalho avec le journal *O Século*²³⁵, où il agit en tant que correspondant parisien, qu'on peut lire sur le détail des préparatifs du rassemblement littéraire en hommage au fameux poète portugais João de Deus. Cet événement, apprend-on, s'est finalement tenu au premier étage du Café Riche car les locaux de *La Revue Blanche* avaient été jugés trop étroits, ne pouvant regrouper que 30 ou 40 personnes. Plusieurs discours révélateurs sont prononcés lors de cette festivité luso-française : Maxime Formont s'exprime sur la littérature contemporaine au Portugal, Arthur Loiseau commente la

²³² Brinn'Gaubast, « Littérature Portugaise », *L'Ermitage*, vol. 10 (1^{er} semestre 1895), p. 302.

²³³ Il s'agit peut-être de la femme de Xavier de Carvalho qui se faisait appeler Blanche de Carvalho.

²³⁴ Brinn'Gaubast, « Littérature Portugaise », *L'Ermitage*, vol. 10 (1^{er} semestre 1895), p. 302.

²³⁵ Manuscrits conservés à la bibliothèque municipale de Porto (M-COR-II-14).

littérature portugaise en France, Oscar de Araújo évoque l'influence de la littérature portugaise au Brésil et Xavier de Carvalho expose l'œuvre poétique de João de Deus. Précédemment, Maxime Formont, poète et journaliste, avait publié en 1892 un article très significatif d'une soixantaine de pages sur la nouvelle génération poétique portugaise, dans la *Revue du Siècle* où il mettait en valeur les intellectuels portugais de cette génération João de Deus, Antero de Quental, Teófilo Braga, João Penha, Joaquim de Araújo et le comte de Sabugosa²³⁶. Signalons la présence des poètes François Coppée et António Nobre²³⁷, récitant leurs vers lors de la commémoration de João de Deus. António Nobre était à Paris depuis 1890, accueilli par son ami Xavier de Carvalho, et demeurant dans la même pension que Coppée, située 41 rue des Écoles²³⁸. Dans sa correspondance, Nobre se remémore ses rencontres avec Aristide Bruant, qui lui dédicace un de ses livres²³⁹, avec Verlaine, Catulle Mendès et Sarah Bernhardt²⁴⁰. Le 8 novembre 1892, Nobre est invité au cinquième dîner de la revue *La Plume* au Café du Palais²⁴¹, ce qui prouve son rapport avec le monde symboliste, rapport qui s'intensifie après sa rencontre avec Brinn'Gaubast²⁴².

²³⁶ Maxime Formont, « Le mouvement poétique contemporain en Portugal », tiré à part de la *Revue du Siècle*, Lyon, Storck, 1892, 61 p.

²³⁷ Après avoir obtenu des équivalences signées de la main de Eça de Queirós, il étudia en lettres, en droit et finit par obtenir un diplôme de sciences politiques en 1895 à l'École libre des sciences politiques. Il publia un seul chef-d'œuvre dans sa courte vie interrompue par une pneumonie, un recueil de poèmes, *Só (Seul)*, édité à 200 exemplaires chez Léon Vanier à Paris en 1892.

²³⁸ Agnès Pellerin, *Les Portugais à Paris au fil des siècles et des arrondissements*, Paris, Chandeigne, 2009, p. 59.

²³⁹ Aristide Bruant, *Dans la rue : chansons et monologues*, Paris, A. B. [1894].

²⁴⁰ Fernando Carmino Marques, *António Nobre em Paris, só. Correspondência*, Porto, Caixotim, 2005.

²⁴¹ Voir Figure 8 : Invitation faite à António Nobre au cinquième dîner de la revue *La Plume* en 1892. *António Nobre : o seu espólio na Biblioteca Pública Municipal do Porto*, Porto, BPMP, 2000, p. 476.

²⁴² *Ibid.*, p. 88.

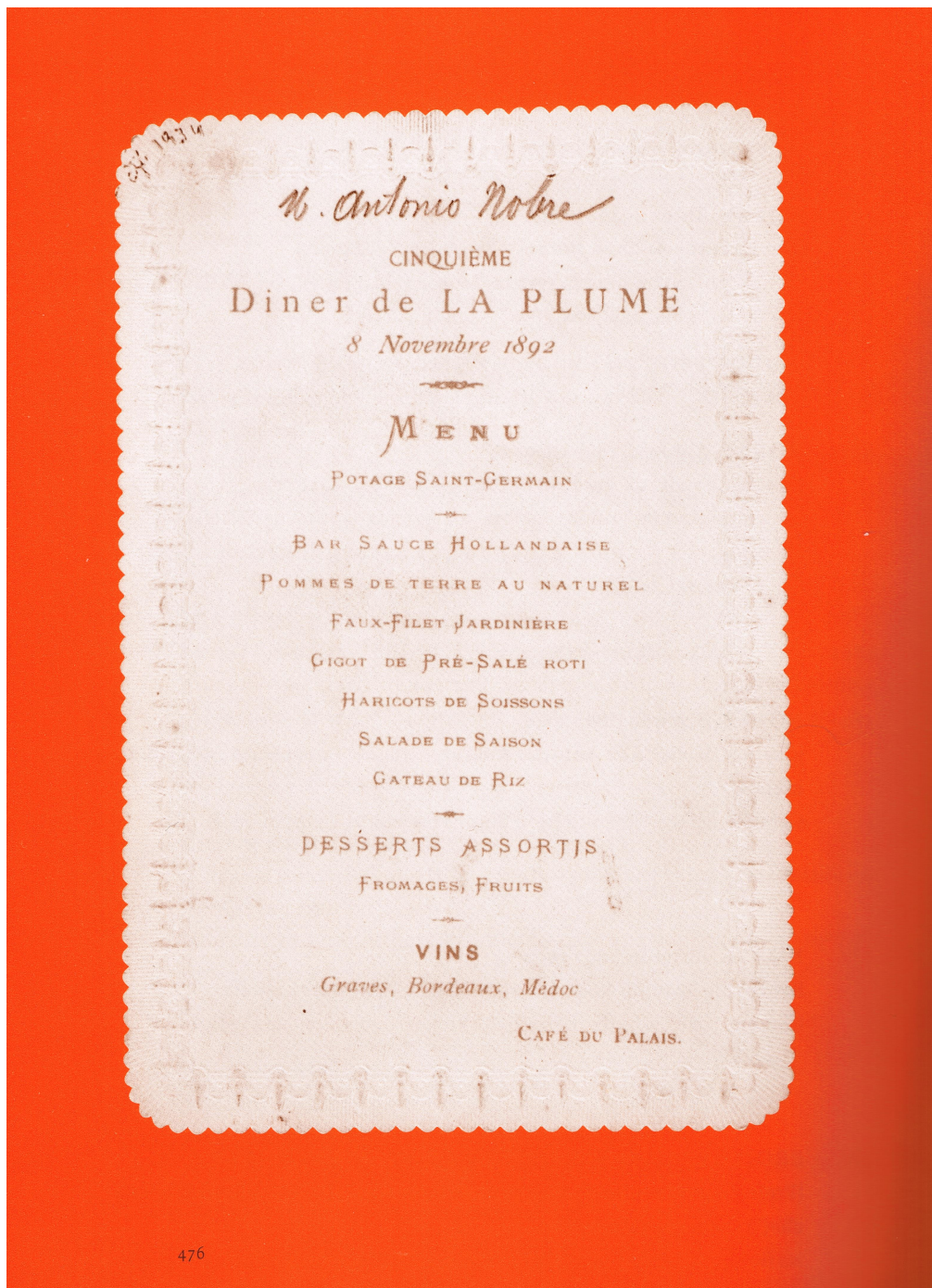


Figure 8 : Invitation faite à António Nobre au cinquième dîner de la revue *La Plume* en 1892.

On peut conclure que le poète João de Deus sert de tremplin à Brinn'Gaubast dans ses relations avec le Portugal et plus particulièrement avec les symbolistes portugais qui lui permettent du même coup d'écrire ses premiers articles sur la littérature portugaise contemporaine. D'ailleurs, son intervention dans la presse française est remarquée au

Portugal et les intellectuels lui consacrent un recueil où sont répertoriés tous les articles qu'il a écrit sur ce poète²⁴³. Comme Lebesgue au *Mercure de France*, il profite de la célébration pour redire l'importance de la connaissance des littératures étrangères en France y compris celle du Portugal : « Cette inconnaitance absolue de l'œuvre et de la vie d'un homme si légitimement admiré prêterait à de faciles et traditionnelles phrases sur notre prétendu mépris des littératures étrangères, y compris celle du Portugal²⁴⁴ ». Pour susciter la curiosité des lecteurs, il va jusqu'à comparer João de Deus à Verlaine et Lamartine :

Mais, me demande quelqu'un, qu'est Joao de Deus ? – Vous l'ignorez ? c'est : Le Poète, le Poète qui n'a eu besoin, pour s'élever au plus grand Art, que de laisser chanter ou pleurer, amoureuses, religieuses, humaines, sincères, ses émotions : un Verlaine, – avec la pureté d'un Lamartine²⁴⁵ !

Quand João de Deus meurt en janvier 1896, Brinn'Gaubast prépare deux chroniques en son honneur dans les revues pour lesquelles il écrit sur la littérature portugaise. Alors que celle de *L'Ermitage* ne contient qu'un paragraphe consacré à la mort de l'auteur, en guise d'introduction à d'autres poètes symbolistes, celle de *La Revue Blanche* contient la traduction d'un hommage au poète portugais, écrit par Moniz Barreto. Cette traduction est précédée d'une note distinctive: « Le plus grand lyrique qui se soit manifesté en Portugal depuis Camoens, le précurseur et l'initiateur de la poésie portugaise de ces trente-cinq dernières années, en même temps que l'éducateur d'enfance et des illettrés de ce pays, Joao de Deus (Jean-de-Dieu Ramos), est mort le 11 janvier²⁴⁶ ». La convocation de Camões, la figure du Portugal la plus connue des Français, permet de donner une importante signification au lyrisme de João de Deus. En somme, *La Revue Blanche*, par l'ouverture de ses bureaux aux intellectuels portugais et par la publication de chroniques sur la littérature portugaise, a été l'une des premières revues d'avant-garde, voire la première, à révéler la naissance d'une

²⁴³ L. Pilate de Brinn'Gaubast, *João de Deus*, Barcellos, Rodrigo Veloso, 1896, 27 p.

²⁴⁴ Brinn'Gaubast, « La littérature Portugaise », *L'Ermitage*, vol. 10 (mars 1895), p. 145.

²⁴⁵ Brinn'Gaubast, « La littérature Portugaise », *L'Ermitage*, vol. 10 (1^{er} semestre 1895), p. 218.

²⁴⁶ « Mort de Joao de Deus (1830-1896) », *La Revue Blanche*, tome X (1^{er} semestre 1896), p. 143.

poésie moderne au Portugal. C'est Brinn'Gaubast, par la rédaction de ses chroniques, qui saisit l'occasion de diffuser un bon nombre d'éléments du symbolisme portugais.

2- Brinn' Gaubast, l'homme-pont du symbolisme franco-portugais

La deuxième phase des relations symbolistes franco-portugaises s'amorce ainsi avec l'analyse de revues qui ont eu un rapport significatif avec le Portugal, c'est-à-dire ayant publié des chroniques régulières sur cette jeune littérature portugaise. Cette activité journalistique est d'abord mise en place par Louis Pilate de Brinn'Gaubast qui élabore les premières chroniques de littératures portugaises dans *La Revue Blanche* et *L'Ermitage* à partir de 1895, preuves évidentes d'une circulation d'idées. Son intérêt en ce domaine semble être né de sa rencontre avec Eugénio de Castro avec qui il correspondait régulièrement de 1890 à 1899²⁴⁷ et qui fut « le centre et le catalyseur²⁴⁸ » de l'activité lusophile. Les deux poètes s'étaient probablement rencontrés à Paris en 1889 quand Eugénio de Castro y avait publié un recueil de poèmes (*Novas Poesias* chez Guillard-Aillaud) comportant une préface de son mentor, João de Deus.

Brinn'Gaubast, de son vrai nom Louis Edouard Léon Pilate, est né en Louisiane de parents français et protestants. Il est à la fois poète symboliste, romancier vériste, professeur, traducteur et critique journalistique. Malgré sa prédisposition au « complot, à l'intrigue et au travail en coulisse²⁴⁹ », il est remarqué par Huysmans et son anti-naturalisme se refète dans la presse, par exemple dans l'article paru en 1896 dans la revue *L'Aube* intitulé « La Passion de Notre-Seigneur Émile Zola ou un Messie devant les Jeunes²⁵⁰ ». Brinn'Gaubast fréquente le cénacle *La Butte* et réunit chez lui, chaque mardi, une trentaine de poètes et de littérateurs : parmi eux, Édouard Dubus, Marc Legrand, Rachilde, Alfred Vallette, Charles Morice, Pierre Quillard,

²⁴⁷ Correspondance que possèdent les descendants d'Eugénio de Castro et conservée aux Archives Générales de l'Université de Coimbra.

²⁴⁸ Cf. Jean-Jacques Lefrère et Philippe Oriol, *Le journal inédit de Louis-Pilate de Brinn' Gaubast – Témoignage sur Alphonse Daudet – Document sur l'affaire du vol du manuscrit des Lettres de mon moulin*, Paris, Pierre Horay, 1997, p. 88.

²⁴⁹ *Id.*

²⁵⁰ Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, *La Passion de Notre-Seigneur Emile Zola ou Un Messie devant les "Jeunes"*, Paris, Ed. *L'Aube*, 1896, 15 p.

Saint-Pol-Roux ; il côtoie également Jean Richepin, Sully Prudhomme, Théodore de Banville, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Edmond de Goncourt et Leconte de Lisle. Brinn'Gaubast fonde, en 1886, avec Edouard Dubus, Louis Dumur et Gabriel-Albert Aurier, *La Pléiade*, l'ancêtre du *Mercure de France*, dont il devient rédacteur en chef et gérant. À cause d'un vol de manuscrits commis chez Alphonse Daudet à l'époque où il est précepteur de son fils (Léon Daudet), il est répudié par ses pairs et n'obtient jamais le mérite littéraire de sa contribution intellectuelle et journalistique. Cette accusation portée contre lui à diverses reprises, notamment dans *La Plume* en 1890, l'empêche de poursuivre sa carrière littéraire malgré la parution de sa biographie dans l'une des premières livraisons du *Mercure de France*, revue à laquelle le « pas-de-chance du Symbolisme²⁵¹ » collabore par la suite sous différents pseudonymes : E. D., E. B ou encore Ajax. Ce journaliste cosmopolite se consacre à la promotion des littératures étrangères et d'auteurs italiens, espagnols, allemands, suédois, portugais et brésiliens avec qui il entretint, selon sa propre expression, une correspondance « formidable, internationale et constante²⁵² ». En tant que médiateur de représentations littéraires étrangères, Brinn'Gaubast est correspondant et traducteur pour différentes revues françaises et étrangères : *La Revue Blanche*, la *Revue Encyclopédique*, *L'Ermitage*, *La Nouvelle Revue*, la *Revue des Revues*, *Le Siècle*, *Le Figaro*, *Stambul* (Turquie), *O Instituto*, *A mala de Europa*, *de Coimbra*, *A nova Revista* (Rio de Janeiro), *Aurora de Lima*, *La Nación* (Buenos Aires) et *La Neblina* (Lima).

Eugénio de Castro, grâce à Brinn'Gaubast, débute une nouvelle dynamique entre la France et le Portugal puisqu'il entretient, pendant les dix dernières années du siècle, des relations littéraires et amicales avec les symbolistes les plus connus, tels Gustave Kahn, Stuart Merrill, Vielé-Griffin, Maeterlinck et René Ghil²⁵³. Sa correspondance montre, par des échanges d'idées et de travaux, les rapports qui se sont tissés entre les

²⁵¹ Jean-Jacques Lefrère et Philippe Oriol, *Le journal inédit de Louis-Pilate de Brinn' Gaubast*, *op. cit.*, p. 5.

²⁵² *Ibid.*, p. 88.

²⁵³ Cette correspondance inédite se trouve dans la thèse de Denyse Chast conservée à la bibliothèque de la Sorbonne : « Eugénio de Castro et le symbolisme français », thèse de doctorat en Lettres, Paris, Sorbonne, 1947, 222 f.

poètes et critiques symbolistes mais aussi l'évolution de la diffusion de la littérature portugaise en France et les intermédiaires qui y ont participé :

Bien sincèrement je vous remercie des deux charmants volumes que vous avez bien voulu m'envoyer. Des occasions me seront offertes, à bref délai, d'en dire deux mots, aussi bien dans plusieurs publications françaises que dans l'*Étude* que je réserve à la *Revue Encyclopédique* (continuation de Larousse) sur la poésie portugaise. A ce propos, adressez-moi donc ceux de vos amis que vous jugez homme de talent²⁵⁴ !

Eugénio de Castro assure non seulement un lien soutenu avec le symbolisme français mais aussi une progression marquée du mouvement au Portugal, phénomènes visibles dans la presse symboliste française : « Le prestige dont Eugénio de Castro jouissait en France sera le mieux mis en relief par l'étude des revues de cette époque car elles ont joué un rôle très important dans la propagation des idées nouvelles²⁵⁵ ». Le chef de file du mouvement symboliste portugais et son œuvre poétique constituent le principal sujet des chroniques de Brinn'Gaubast. En fait, la moitié d'entre elles est consacrée à Eugénio de Castro que ce soit à *La Revue Blanche* ou à *L'Ermitage*. On dénombre, de 1895 à 1899, six chroniques de littérature portugaise par Brinn'Gaubast à *La Revue Blanche* et huit à *L'Ermitage*. Mis à part João de Deus et Eugénio de Castro, le contenu porte essentiellement sur des auteurs symbolistes : Antero de Figueiredo, Brito Guimarães, João de Castro, Moniz Barreto et João Barreira. Il est aussi question de revues portugaises et brésiliennes qui font la promotion du mouvement, comme il est d'usage dans la presse symboliste.

²⁵⁴ Lettre de Brinn'Gaubast à Silva Gaio datée du 20 décembre 1894 à Caen (Bibliothèque municipale de Porto : P4A-599A).

²⁵⁵ Denyse Chast, « Eugénio de Castro et le symbolisme français », *op. cit.*, f. 184.

a) *Acclamation du symbolisme portugais : Eugénio de Castro à Paris*

L'attention se porte sur Eugénio de Castro pour la première fois en 1892 dans *L'Ermitage*, grâce à une notice sur la poésie portugaise signée Joao de Lisboa²⁵⁶ : « une renaissance d'art s'inaugure au Portugal, depuis l'apparition de deux livres, l'un très beau, de M. Eugenio de Castro, et l'autre de M. de Oliveira-Soares [...] de nouveaux poètes sont venus combattre le bon combat contre la routine et l'ignorance²⁵⁷ ». Cette revue symboliste, dirigée par Henri Mazel, publie à la suite de cette notice un poème de Castro traduit en français tiré de son recueil *Horas* (Heures). Eugénio de Castro est aussi cité dans le *Mercure de France* en 1894 jusqu'à ce qu'il fasse l'objet des chroniques de Brinn'Gaubast dans *L'Ermitage* et *La Revue Blanche*. Ce dernier avait entrepris une grande collecte d'informations sur les symbolistes portugais comme nous le suggère une carte postale envoyée à Manuel de Silva Gaio, poète symboliste : « Conseillez à votre éditeur de me faire parvenir d'autres œuvres, avec les adresses des auteurs. Vous-même, n'hésitez pas à presser vos Amis. [...] A l'instant je reçois une lettre me chargeant d'un article trimestriel, à *La Revue Blanche*, sur la Poésie Portugaise²⁵⁸ ».

²⁵⁶ Auteur inconnu. Il s'agit sûrement d'un pseudonyme.

²⁵⁷ *L'Ermitage*, vol. 4 (1^{er} semestre 1892), p. 205-206.

²⁵⁸ Voir Figure 9 : Carte postale de Brinn'Gaubast à Silva Gaio datant de janvier 1895.

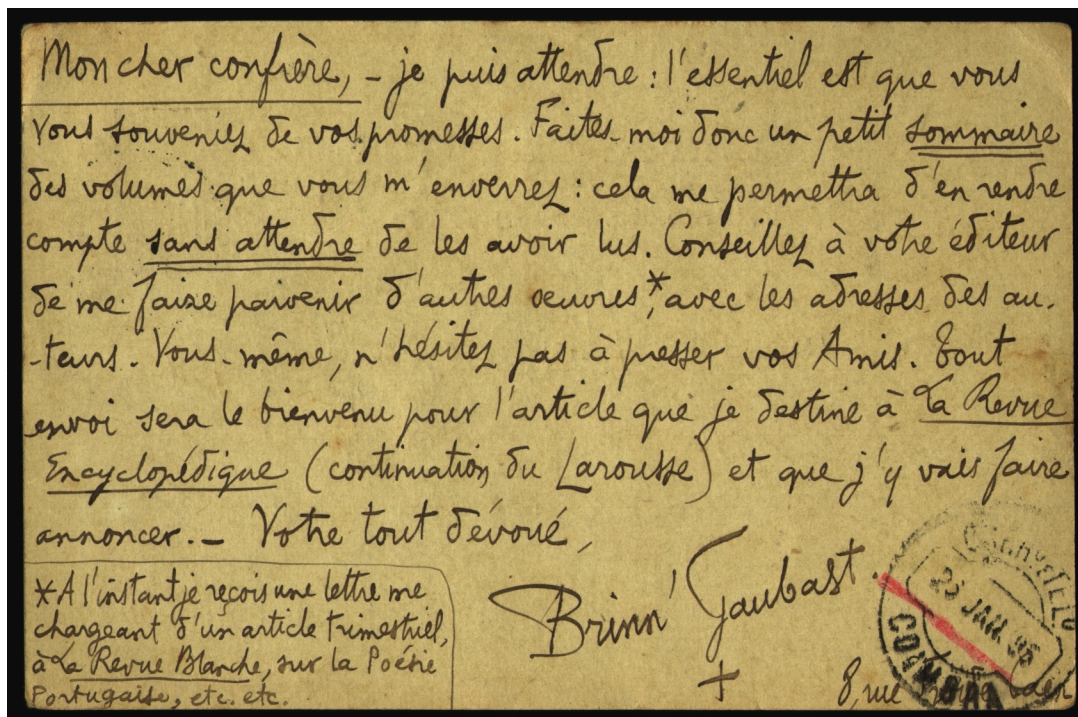


Figure 9 : Carte postale de Brinn'Gaubast à Silva Gaio datant de janvier 1895.

Un mois plus tard, le 20 février 1895, c'est-à-dire lors de la parution des premières chroniques sur la littérature portugaise dans les revues d'avant-garde, Brinn'Gaubast écrit à Castro de se dépêcher à lui fournir ses œuvres et des renseignements sur le mouvement portugais afin d'en obtenir l'exclusivité pour *La Revue Blanche* :

Pour la *Revue Blanche*, faites de votre mieux, je vous en prie ; et surtout ! le plus vite possible. Plus nous lui rendrons de services du côté de votre pays, plus nous aurons de chance de multiplier là les articles sur vos ouvrages, sur vos amis, sur vos idées. Je me permettrai seulement de vous offrir un avis : celui de vous servir de mon intermédiaire, pour ménager votre prestige et me donner plus solidement pied dans la maison. Le public de ce périodique est très utile, beaucoup plus étendu que celui du *Mercure*, et absolument différent. *La Revue Blanche*, c'est pour ainsi dire, le vestibule des grands journaux dits « boulevardiers »²⁵⁹.

Le *Mercure de France* avait choisi Philéas Lebesgue comme chroniqueur de littérature portugaise au détriment de Brinn'Gaubast, ce qui l'obligea sûrement à briguer la rubrique dans les autres revues symbolistes intéressées à diffuser des

²⁵⁹ Jean-Jacques Lefrère, *op. cit.*, p. 91.

éléments sur cette littérature. Il avait tout de même réussi à faire publier au *Mercur* un poème d'Eugénio de Castro traduit en français, dédié « A Louis Pilate de Brinn'Gaubast », *Hermaphrodite*, annoté d'une biographie du poète portugais : « A la fois précurseur et initiateur, le voici devenu, en dépit des sarcasmes qu'on s'imagine, le chef, incontestablement, de la jeune école portugaise, désormais convertie par lui, et par lui seul, à ce que l'on est convenu d'appeler : le “ symbolisme ”²⁶⁰ ». C'est sur l'œuvre *Belkiss*, publiée en 1894 à Coimbra, que Brinn'Gaubast élabore sa première chronique de littérature portugaise en mars 1895 aussi bien dans *L'Ermitage* que dans *La Revue Blanche* :

M. de Castro peut être fier ! Il avait déjà restauré la poésie lusitanienne, rajeuni le vocabulaire, remis en honneur les vieux rythmes, et créé des formes nouvelles. Le voici qui, du premier coup, donne à la fois à sa patrie, le premier modèle de grande prose lyrique, et le premier modèle de grande prose dramatique, dont ait le droit de s'enorgueillir le Portugal²⁶¹.

Pourtant les chroniques sont différentes : dans *La Revue Blanche* il résume et analyse ce grand poème dramatique en prose alors que dans *L'Ermitage*, il présente la littérature portugaise dans son ensemble et plaide en faveur de sa représentation en France. Ainsi, le lecteur de *La Revue Blanche* s'approprie le contenu de l'œuvre de Castro qui « joint l'hallucinante puissance évocatoire du style tragique d'un Maeterlinck²⁶² » alors que le lecteur de *L'Ermitage* s'accommode du contexte dans lequel est produite l'œuvre : un Portugal où « sans compromissions, sans concessions, l'Art, grâce au prestige mystérieux de son propre rajeunissement, aura ressuscité la conscience et la foi, l'enthousiasme et l'orgueil d'un peuple qui dormait²⁶³ ». Ces deux articles se complètent et les revues n'entrent pas ici en compétition, d'ailleurs Brinn'Gaubast renvoie les lecteurs de *L'Ermitage* à son article de *La Revue Blanche* :

²⁶⁰ *Mercur de France*, janvier 1895, p. 42-46.

²⁶¹ Brinn'Gaubast, « Les Lettres Portugaises », *La Revue Blanche*, tome VIII (1^{er} semestre 1895), p. 231.

²⁶² *Id.*

²⁶³ *L'Ermitage*, vol. 10 (mars 1895), p. 148.

J'ai fait cette analyse ailleurs, et je ne pourrais que me répéter. – Si j'ai dit à cette place ce que j'y voulais dire, si j'ai su captiver l'intérêt des « Ermites », passionner leur curiosité, qu'ils me fassent l'honneur de chercher, dans la *Revue Blanche* du 1^{er} mars, un compte-rendu spécial et plus complet, par suite, que je ne le leur saurais offrir en cet article général²⁶⁴.

De toute façon, il existe bien souvent une solidarité au sein des revues symbolistes qui ont, pour la plupart, des collaborateurs communs, comme Brinn'Gaubast par exemple. À ce propos, Vallette, directeur du *Mercure*, le signifie très clairement à Mazel, fondateur de *L'Ermitage* : « L'idée de concurrence, je l'espère, est encore éloignée de nous tous, qui combattons actuellement le même combat – tous également vus du même mauvais œil par la " grande presse "²⁶⁵ ». Il souligne ensuite que les petites revues constituent un phénomène littéraire « très curieux » et que « l'hostilité entre elles serait une sottise », voire « un danger ». En effet, chaque revue doit trouver sa forme propre tout en s'inscrivant dans une coalition intellectuelle avec les autres. Dans cet ordre de fonctionnement, Brinn'Gaubast expose des œuvres différentes de Castro dans chacune des deux revues. Dans *L'Ermitage*, il analyse *Tiresias* (1895), une églogue aux tierces rimes « amoureusement moulées sur celles, et d'Antonio Ferreira, et de Diogo Bernardes, et de Camoes lui-même, le Camoes des *Rimas*²⁶⁶ ». D'ailleurs, dans le choix de lectures de juillet 1895 du *Mercure de France*, on recommande cette églogue de Castro, des vers qu'on compare à ceux de Camões et de Goethe et qui suscitent déjà un fort intérêt en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Suède et en Turquie²⁶⁷. En contrepartie, dans *La Revue Blanche*, Brinn'Gaubast évoque *Sagramor* (1895), un poème d'un « irréductible pessimisme²⁶⁸ » analysé aux côtés du portrait de Castro, toujours de Vallotton²⁶⁹.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 148-149.

²⁶⁵ Lettre de Vallette à Mazel du 10 février 1894 publiée partiellement par Paul-Henri Bourrelier dans *La Revue Blanche : une génération dans l'engagement*, *op. cit.*, p. 246.

²⁶⁶ *L'Ermitage*, vol. 10 (mars 1895), p. 299.

²⁶⁷ *Mercure de France*, juillet 1895, p. 110-112.

²⁶⁸ *La Revue Blanche*, tome IX (2^e semestre 1895), p. 188.

²⁶⁹ Voir Figure 10 : Portrait d'Eugénio de Castro à *La Revue Blanche* en 1895.

LES LETTRES PORTUGAISES

SAGRAMOR

Poème, par EUGENIO DE CASTRO (1).



Ici même je voulais écrire, il y a quelque temps déjà, de la poésie portugaise contemporaine en son ensemble, lorsque de Coimbra m'est venu ce poème, dont il sied qu'avant tout je précise la portée : je le considère, en effet, comme la plus significative des œuvres publiées, jusqu'à ce jour, par le jeune Artiste sur qui commencent à se fixer les yeux, non seulement de ses compatriotes, mais de quelques-uns des critiques les plus autorisés de l'Europe tout entière (2) ; je le considère, d'autre part, comme l'un de ces documents en lesquels se résume, ainsi qu'en *Werther* ou *René*, l'état d'âme d'une génération

dans un pays. Entendons-nous, d'ailleurs : je prouverai, par la suite, qu'en *Sagramor* les hommes trouveront, à quelque époque, en quelque patrie qu'ils soient nés, des significations éternellement nouvelles, et perpétuellement humaines ; si je les localise, ces significations, dans les bornes d'un temps et d'un espace restreints, c'est à titre tout provisoire : c'est afin de rendre éclatantes les raisons qui me déterminent à m'occuper, cette fois encore, du seul Eugenio de Castro, — et non, comme je le ferai dans un avenir prochain, de ceux des Portugais qui furent ses précurseurs, de ceux qui furent ou sont ses maîtres, ses émules, ses imitateurs, ses disciples. Peut-être distinguera-t-on mieux quelles tendances sont particulières à chacun de ces écrivains, lorsque l'on connaîtra l'œuvre définitive qui les concilie toutes en une vaste synthèse, pessimiste et cosmopolite assurément, puisque le poète l'a voulu, mais aussi, mais d'abord et surtout nationale, suivant l'acception la plus large et la plus essentielle du mot.

Sous une forme le plus souvent dramatisée en vers chatoyants et splendides, *Sagramor* est l'histoire d'une Âme, développée au moyen de sept grands épisodes ou symboles, de nature lyrique, où nous sommes introduits par un Prologue en prose. Chacun de ces symboles, subdivisé lui-même, représente le cycle complet des phases de l'une des illusions qui successivement trompent cette Âme à la recherche du Bonheur : jouissances de l'Amour, puissance de la Richesse, efficacité du Voyage pour tuer l'Ennui renaissant, mirage d'impérissable Gloire dominante, et l'espoir en la Science, et l'espoir en la Foi, et l'espoir en la compassion de la Nature, elle-même trop malheureuse pour consoler personne, et l'espoir en la Mort qui ne voudra pas de lui, *Sagramor* a tout éprouvé, tout l'a déçu, et maintenant le voici qui pleure, découragé, cependant que devant ses yeux passent, criant leur satiété, leur inassouissable faim d'ils ne savent quoi, les fantômes de Sardanapale, de Belkiss et de Salomon, Cléopâtre, Caligula et Giles de Rais, Frère Gil de Santarem, Louis II et Baudelaire... *Sagramor* aussi crie sa

(1) COIMBRA : F. França Amado, éditeur ; 1895. — Depuis ma chronique sur *Belkiss* (voir *La revue blanche*, 1^{er} mars), M. Eugenio de Castro a publié (même librairie) une brève *Eglogue, Tirésias*, qui mérite une étude sérieuse. J'ai moi-même écrit cette étude en l'*Ermitage* (mai 1895).

(2) Le *Mercur de France* (juillet 1895, p. 111) a donné la liste édifiante de ces critiques.

Figure 10 : Portrait d'Eugénio de Castro à *La Revue Blanche* en 1895.

Il souligne l'appartenance de cette œuvre au mouvement symboliste mais aussi son caractère national. En effet, *Sagramor* intègre à la fois les marques du « symbolisme », du « pessimisme », du « cosmopolitisme » et les « symboles personnifiés », aussi bien que la « richesse des images » et « l'éblouissante variété de métaphores²⁷⁰ ».

Finalement, les lecteurs des revues d'avant-garde mais aussi de la grande presse assistent à l'éloge littéraire d'Eugénio de Castro à Paris en lisant le compte-rendu du banquet offert en son honneur organisé par Brinn'Gaubast. *Le Figaro*, *Le Temps*, le

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 187-188

Journal des Débats, *Le Rappel*, *Le XIX^e siècle*, *Gil Blas*, la *Gazette de France*, le *Mercur de France*, *La Revue Blanche* et *L'Ermitage* couvrent entièrement ou en partie l'événement qui eut lieu le 15 juin 1896 au restaurant Philippe, 105 Galerie de Valois, en présence de Catulle Mendès, Xavier de Carvalho, Louis Dumur, Camille Mauclair, Robert de Montesquiou-Fézensac, Léon Rictor, Edouard Ducoté, Henri Mazel, Henri de Régnier, Marc Legrand, Philéas Lebesgue, Ivan Gilkin et Georges Oudinot. L'acclamation du poète se fait par la comparaison de l'auteur à une « fleur merveilleuse de poésie éclore sur un arbre qui n'a cessé, en aucun temps, de produire des fleurs grandes et belles²⁷¹ » et par la mise en valeur de son style personnel : « l'affranchissement de l'alexandrin, la restauration du vers libre si logique en portugais, puisque c'est une langue à la fois très prosodique et très rythmée ; [...] le rajeunissement de la plupart des anciens rythmes portugais, [...] l'heureuse nationalisation de genres étrangers²⁷² ».

En fait, c'est dans un climat de jeunesse révoltée et rebelle que Castro introduit le symbolisme au Portugal : une poésie visuelle et auditive, des images choquantes, des thèmes tabous, une désarticulation équivoque des phrases et un vocabulaire luxuriant s'insurgeant contre les lieux-communs de l'expression, contre la pauvreté des rimes et contre l'étroitesse d'un lexique conventionnel et incolore. Castro est d'ailleurs davantage séduit par l'idée d'opérer une révolution dans la poésie portugaise que par une démarche poétique spécifique, ce qui se confirme lorsque, plus tard, il devient plus conformiste en s'associant au néoclassicisme et en adhérant au mythe national et au folklore portugais. Castro est associé à Baudelaire, à Vielé-Griffin ou à d'autres symbolistes et modernistes français par leurs affinités sentimentales, leur préférence pour certains thèmes, et, dans certains cas, par leur attitude spirituelle : ce sont des âmes modelées par la même idéologie, générées par le même contexte historique et presque par les mêmes traditions littéraires²⁷³. Pourtant, Eugénio de Castro serait, par son style lyrique, davantage décadentiste que symboliste car il prône la philosophie

²⁷¹ Brinn'Gaubast, « La littérature portugaise », *L'Ermitage*, vol. 13 (2^e semestre 1896), p. 51.

²⁷² *Ibid.*, p. 49.

²⁷³ Feliciano Ramos, *Eugénio de Castro e a poesia nova*, Lisbonne, ed. Revista *Ocidente*, 1943, p. 84.

de Verlaine : « la musique avant toute chose » où l'inconscient, par la musique, devient capable de révéler ce que la parole ne dit pas²⁷⁴. En fait, la publication de son livre *Oaristos* (Oaristys) en 1890, intégrant les excentricités stylistiques du décadentisme à son paroxysme, confirme le début d'une révolution poétique au Portugal diffusée en France dans les revues d'avant-garde. Brinn'Gaubast qui coordonne les festivités en l'honneur du poète en 1896 termine son discours d'acclamation par une prière des plus éloquentes, rappelant les plus importants emblèmes de la littérature portugaise : « Au nom du Père, Eugenio, de toute votre littérature : Au nom du Père, qui fut Camoens ; au nom du Fils qui fut Garrett ; Au nom du Saint-Esprit qui fut Joao de Deus. Amen...²⁷⁵ ». Cette conclusion révèle quels sont précisément les symboles littéraires représentatifs du Portugal à la toute fin du siècle. Après Camões et Garrett, Castro devient une figure emblématique de la révolution poétique portugaise. De cette façon, la représentation du Portugal à Paris s'enrichit de poètes modernes perpétuant la mémoire de Camões.

b) L'Ermitage : l'archétype des poètes symbolistes portugais et de leurs revues

L'Ermitage accorde à Brinn'Gaubast plus d'espace que *La Revue Blanche* pour parler de littérature portugaise. En 1895, non seulement les chroniques y sont plus longues, environ cinq pages plutôt que deux, mais elles sont aussi plus nombreuses, cinq chroniques plutôt que deux. Ainsi, en plus d'écrire sur le chef de file du symbolisme portugais, il consacre plusieurs chroniques à d'autres poètes portugais. Ses critiques peuvent être à la fois élogieuses et virulentes comme c'est le cas à propos de l'œuvre d'Alberto Pinheiro, *Alva* (1894), un « livre automnal, où, parmi les richesses du style, vagabonde un esprit tendre et désenchanté [...] Mais pourquoi se croit-il obligé de pousser son admiration, parfois, jusqu'à l'imitation ? Franchement, si je traduais *Litania dos Ceus, Olhares, Flores de sonho*, tous crieraient : " Mais c'est du

²⁷⁴ João Gaspar Simões, *Itinerário histórico da poesia portuguesa*, Lisbonne, Arcádia, 1964, p. 259.

²⁷⁵ Brinn'Gaubast, « Les lettres portugaises », *La Revue Blanche*, tome XI (2^e semestre 1896), p. 38.

Gourmont ! »²⁷⁶ ». Quelques mois plus tard, il présente au public français *Jésus* de D. João de Castro, un poème aux épisodes « disproportionnés²⁷⁷ » ; *La Harpe de vanadium*, des litanies d'amour « souvent peu spontanées²⁷⁸ » écrites par Henrique de Vasconcellos, « un artiste trop doué pour qu'on lui fasse l'injure de croire qu'il tardera beaucoup à fixer sa manière²⁷⁹ » et, finalement, *Além* (Au-delà) d'Anthero de Figueiredo, un « journal des émotions d'une âme délicate et souffrante²⁸⁰ » où « il serait naïf de chercher [...] une profondeur philosophique²⁸¹ ». Plusieurs œuvres de Delfim de Brito de Guimarães, « le lyrique des demi-teintes²⁸² » sont présentées comme ayant une « orientation pessimiste ; sous une forme directe et nue, dont la sincérité presque enfantine émeut²⁸³ ». Pour terminer, la critique la plus approfondie du chroniqueur a pour sujet l'œuvre de João Barreira, *Gouaches*, « un effort très original [...] vers un symbolisme vraiment personnel, essentiellement psychologique, et dérivé, du reste, de ce fort courant qui prit, à tort ou à raison, le nom vague de naturalisme²⁸⁴ ». Il lui reproche d'abuser des descriptions et des détails qu'il compare à des « autopsies, des vivisections [...] rigoureusement dirigées suivant une méthode scientifique, dont la règle prédominante paraît être celle de Descartes²⁸⁵ » mais loue la musicalité de sa phrase « cadencée comme celle de Flaubert, orageuse comme celle de Huysmans²⁸⁶ ». En fait, cette poésie en prose de João Barreira est proche de celle de Baudelaire, de Nerval et de Huysmans. La présentation de ces auteurs portugais et de leurs œuvres contemporaines, malgré quelques réserves du chroniqueur, donne à la fin du siècle, une image moderne du Portugal, au diapason du mouvement symboliste.

²⁷⁶ *L'Ermitage*, vol. 10 (1^{er} semestre 1895), p. 301-302.

²⁷⁷ *L'Ermitage*, vol. 11 (2^e semestre 1895), p. 168.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 169.

²⁷⁹ *Id.*

²⁸⁰ *L'Ermitage*, vol. 12 (1^{er} semestre 1896), p. 129.

²⁸¹ *Id.*

²⁸² *Id.*

²⁸³ *Ibid.*, p. 130.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 265.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 266.

²⁸⁶ *Id.*

De surcroît, Brinn'Gaubast ajoute à *L'Ermitage* une section sur les revues symbolistes portugaises et sur toutes les publications concernant le Portugal. Cette pratique courante dans les revues symbolistes, appliquée par le *Mercure* et *L'Ermitage* pour les littératures française et étrangère, les investit d'une mission cosmopolite, c'est-à-dire la promotion d'un mouvement symboliste international : « Ouvrez une revue portugaise, j'entends une de ces "jeunes" revues qui déjà, là-bas comme ici, naissent viables et non pas mortes, et, soutenues par la noble foi, par l'enthousiasme militant de leurs généreux rédacteurs, prêchent l'évangile d'un idéal²⁸⁷ ». De cette façon, Brinn'Gaubast rassemble les idées contenues dans ces revues portugaises qu'il qualifie d'« effroyable amas de renseignements utiles²⁸⁸ ». Les revues portugaises *Revista d'Hoje*, coïmbroise *O Insituto* et lisboète *Revista Moderna* sont celles retenues par le chroniqueur de *L'Ermitage* lorsqu'elles parlent d'auteurs symbolistes, que ce soit en bien ou en mal. Ainsi, il retient de la *Revista d'Hoje* « un harmonieux poème en prose, de M. Joao Barreira ; de M. Julio Brandao, un article enthousiaste à propos de *Belkiss*²⁸⁹ ». Alors que de la *Revista Moderna* il dénonce « M. Manuel Ximenes [qui] a pris à tâche, dans cette Revue, d'"éreinter" en plusieurs articles successifs, la *Belkiss* d'Eugenio de Castro²⁹⁰ ». Au-delà du compte-rendu qu'il fait de ces revues portugaises, Brinn'Gaubast dresse aussi la liste des revues françaises et étrangères qui abordent la jeune poésie portugaise : *Mercure de France* par E. B. (pseudonyme de Brinn'Gaubast), *La Jeune Belgique* par Iwan Gilkin, la *Revue Française* par Georges Oudinot, *La Fraternité* par Marc Legrand, *Mala da Europa* (Lisbonne), *Aurora do Cavado* (Barcelos), *Il Vero* (Savone), *Norrtelje Tidning* (Suède), *Internationale Litteratur-Terichte* (Leipzig), *Bayreuther-Bloetter* (Bayreuth), *The Academy* par Accinelli, Joeran Bjoerkman, Wilhelm Storck, Hans de Wolzogen et Edgar Prestage²⁹¹.

²⁸⁷ Brinn'Gaubast, « La Littérature Portugaise », *L'Ermitage*, vol. 10 (mars 1895), p. 146.

²⁸⁸ Brinn'Gaubast, « Les revues portugaises », *L'Ermitage*, vol. 11 (2^e semestre 1895), p. 47.

²⁸⁹ *L'Ermitage*, vol. 10 (1^{er} semestre 1895), p. 219.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 304.

²⁹¹ *L'Ermitage*, vol. 11 (2^e semestre 1895), p. 169.

Finalement, il mentionne dans ses dernières chroniques, tous les livres, journaux et revues relatifs aux littératures portugaises et brésiliennes, qu'ils proviennent du Portugal, du Brésil, de l'Italie, de la France ou de l'Angleterre. Mises à part les œuvres symbolistes qui y sont signalées, des traductions de Camões et de Garrett sont également répertoriées en France : celles de Cazaubon (*Sonnets choisis de Camoens*) et de Hippeau (*Lusiades*) pour Camões et celle d'Henri Faure (*Cœurs héroïques*) pour Garrett. En plus de *La Revue Blanche* et de *L'Ermitage*, le travail de Brinn'Gaubast au bénéfice de la littérature portugaise se répercute dans *Le Magazine International* en 1896 par la publication de fragments de poèmes de Teófilo Braga et de João de Deus. Ce poète est également dépeint dans *La Nouvelle Revue* et dans *La revue Encyclopédique. L'Ermitage*, par la place qu'elle accorde à la jeune génération poétique portugaise, est une preuve tangible de la présence du Portugal dans les milieux littéraires de Paris.

c) La revue Arte : consécration du symbolisme franco-portugais

L'alliance littéraire des deux pays, forgée par une élite portugaise bilingue et scellée par le symbolisme francophone, s'étend jusque dans l'édition portugaise et façonne ce qu'on peut appeler le symbolisme franco-portugais. La revue coïmbroise *Arte*, publicisée par le *Mercure de France*, *L'Écho des Jeunes*, à *La Jeune Belgique* et *L'Ermitage*, matérialise les relations symbolistes franco-portugaises et légitime le mouvement international :

Le deuxième fascicule d'*Arte* [...] contient nombre de beaux vers : français, de MM. Stuart Merrill, L. des Rieux, Ernest Raynaud, Ach. Millien, R. Bouyer ; allemands, de M. Delter von Liliencron et de Mme L. Rafael ; italiens, de M. Enrico Panzacchi ; portugais, de M. Antonio Feijo (ces derniers traduits en français) ; des proses de Saint-Pol Roux et Edouard Ducoté²⁹².

La participation de nombreux écrivains francophones à cette revue est due à l'action de son représentant français, Brinn'Gaubast, comme nous le prouve sa

²⁹² Brinn'Gaubast, *L'Ermitage*, vol. 12 (1^{er} semestre 1896), p. 132.

correspondance avec Eugénio de Castro rédigée quelques mois avant la parution du premier numéro : « Je vous trouverai sans aucune peine les collaborateurs les plus compétents en chaque matière. À une seule condition toutefois : c'est que vous me laisseriez pleins pouvoirs, en qualité d'unique représentant français, nominalement reconnu et désigné comme tel²⁹³ ». Le 8 septembre 1895, il annonce au chef de file du symbolisme portugais, l'envoi d'une liste de collaborateurs français et belges pour sa revue : « Je m'occuperai moi-même de Raynaud que je connais, de Mallarmé qui m'aime, de Griffin, que j'ai obligé : laissez-moi faire. Je parlerai aussi à Vallette, administrateur émérite²⁹⁴ ». Cette liste, qui arrive effectivement à Coimbra le premier octobre, inclut une panoplie intéressante de littérateurs : Adam, Barthélemy, Dumur, Ernst, Fénéon, Gourmont, Herold, Lazare, Legrand, Louÿs, Maeterlinck, Mallarmé, Mauclair, Maurras, Mazel, Merrill, Moréas. Morice, Mourey, Oudinot, Edmond Pilon, Quillard, Reynaud, Rebell, Régnier, Jules Renard, Lionel des Rieux, William Ritter, J-H Rosny, Saint-Pol Roux, Samain, Vallette, Verhaeren, Verlaine, Viélé-Griffin, et Willy. Ils ne collaborent pas tous à *Arte* (la majeure partie tout de même, incluant Verlaine au premier numéro) mais cautionnent tous cette entreprise littéraire franco-portugaise. Le premier octobre 1895, Brinn'Gaubast rencontre le poète qui vit alors ses derniers mois :

Petite remarque pour Verlaine : on n'obtint guère des vers de lui qu'en lui glissant le louis traditionnel (20 f), en lui offrant l'absinthe, à moins qu'il ne soit de bonne humeur ou qu'il n'ait point bu, choses trop rares. S'il fallait en arriver là, devrais-je payer ? Je m'efforcerai de faire agir sur lui tel ou tel de ses familiers ; mais avec ce grand vieil enfant, nul ne peut être sûr de rien²⁹⁵.

Eugénio de Castro et Silva Gaio fondent cette revue cosmopolite en novembre 1895 à l'apogée du symbolisme. Quand la parution cesse après le huitième numéro, en juin 1896, Brinn'Gaubast propose à Castro de reprendre la publication, mais en la faisant imprimer en France, sous sa supervision, tout en laissant la direction à ses fondateurs

²⁹³ Jean-Jacques Lefrère, *op. cit.*, p. 92.

²⁹⁴ *Id.*

²⁹⁵ Lettre de Brinn'Gaubast à Eugénio de Castro datée du 20 septembre 1895, Jean-Jacques Lefrère, *op. cit.*, p. 93.

portugais. Ce projet ne voit pas le jour²⁹⁶. *Arte* est principalement tournée vers la France et son actualité littéraire principalement vers ses consœurs françaises, *Le Mercure de France*, la *Revue Blanche* et *L'Ermitage*. Le désir profond de communiquer et de communier avec le meilleur de la littérature et de l'art étrangers se manifeste par le choix d'inclure les articles et les productions en différentes langues : ceux en portugais sont traduits en français, ceux en français et en espagnol sont dispensés de traduction – à cause de la bonne connaissance du français du lectorat et de sa capacité à lire l'espagnol aisément – , les autres qui sont publiés en langue italienne, anglaise ou allemande bénéficient d'une traduction en portugais. Malgré qu'elle soit destinée à un public lusophone, la revue – essentiellement en français – pouvait être lue presque intégralement par des francophones. Néanmoins, peu de Français ont dû lire cette revue qui toutefois démontre la puissance du mouvement symboliste en Europe. Malgré un lectorat francophone probablement restreint, cette revue atteste aussi de la présence d'un réseau serré entre symbolistes français et portugais puisqu'elle met en lumière une véritable interaction entre les intellectuels de ces deux pays.

La revue se présente en deux parties, la première constituée de poésies, de contes, de romans, d'articles philosophiques, d'études esthétiques générales, d'études critiques de littératures, de monographies sur des monuments et œuvres notables et de portraits de hautes personnalités : philosophes, artistes, poètes, critiques. L'originalité et le cosmopolitisme de cette revue, deux dominantes du mouvement symboliste, résident dans la publication de compositions et d'articles inédits de diverses provenances : du Portugal, de la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Suisse, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, de la Norvège²⁹⁷, du Danemark, de la Turquie, de la Grèce et du Brésil. Certains textes sont accompagnés de reproductions d'œuvres

²⁹⁶ *Arte* aura bien une suite, *A Arte* lancée à Porto en 1897, publiée jusqu'en 1899, largement francophone mais moins significative que son prédécesseur. On y compte parmi les collaborateurs francophones, Fénéon, Ghil, Lazare, Legrand, Merrill, Zo d'Axa, Morice et Hugues. Le représentant français de cette revue n'était autre que Xavier de Carvalho. On peut donc considérer qu'elle se réincarne immédiatement – mais sans considérable apport extérieur – dans cette revue dont les directeurs étaient Julio Lobato et Raul Maria Pereira.

²⁹⁷ On annonce dans le premier numéro la naissance de *La jeune littérature en Norvège*, un article d'Erick Lie, *Arte*, n° 1 (nov. 1895), p. 21-24.

d'art, de portraits d'auteurs ou illustrés avec des dessins de Noé Legrand²⁹⁸ et d'Antonio Augusto Gonçalves²⁹⁹.

La deuxième partie, intitulée *Bulletin International*, se compose de bibliographies récentes et de comptes rendus littéraires et artistiques de différents pays : expositions d'art, collections, musées, notes biographiques et nécrologiques d'écrivains, d'artistes et de promoteurs d'entreprises artistiques. Dans cette section, on retrouve des bibliographies critiques de recueils récents comme par exemple : les *Poèmes* d'Henri de Régnier (avec notes sur l'auteur et extrait) ; les *Chants de la pluie et du soleil* et *L'union des trois aristocraties* de Hugues Rebell (avec notes sur l'auteur) ; *Le ravisement de Psyché*, roman de Pierre Louys; des comptes rendus de revues d'avant-garde, du *Mercure de France*, de *L'Ermitage* et de *La Revue Blanche* ainsi qu'un compte rendu de la « section littéraire » de *La Revue Encyclopédique*. Cette revue est donc fidèle aux caractéristiques du mouvement et peut se comparer à la revue berlinoise *Pan* (1895-1899), à la revue québécoise *L'écho des Jeunes* (1891-1895)³⁰⁰ ou encore à la revue belge *La Jeune Belgique*, car elles s'inscrivent toutes dans le cadre de revues éphémères cosmopolites qui caractérisent le mouvement et qu'elles se consacrent, toutes quatre, à l'apparition d'une nouvelle génération de poètes. Il s'agit d'une revue à faible tirage, de collection, rare et qui subsiste pendant près d'une année grâce à la vocation et la détermination de ses directeurs.

De grands auteurs symbolistes francophones célèbrent la naissance de cette nouvelle génération symboliste portugaise par la composition de poèmes en prose ou en vers se référant à la « fécondation », à « l'accouchement » et à la « genèse » de la jeune littérature. Toutefois, cette célébration n'est pas que nationale mais aussi internationale et sous-entend la mise en œuvre d'une littérature européenne voire universelle. D'ailleurs, ce mensuel sert de soutien à l'essor du cosmopolitisme et

²⁹⁸ Illustrateur introuvable. Il y a peut-être un lien avec Louis Legrand (1863-1951) qui est illustrateur au *Gil Blas Illustré* à la même époque.

²⁹⁹ António Gonçalves s'est impliqué significativement en tant que pédagogue de l'art symboliste.

³⁰⁰ Michel Pierssens et Roberto Benardi, « *L'Écho des jeunes* : Une avant-garde inachevée », *Études Françaises*, vol. 32, n° 3 (1996), p. 21-50.

invite chaque peuple à s'inscrire autour d'une pensée commune, la « *symbolisation de la Vie* »³⁰¹. En plus des préoccupations littéraires d'un mouvement symboliste universel, la revue défend un programme politique qui préconise une fédération ibérique, voire une fédération européenne³⁰². La source d'inspiration commune et le berceau parisien de la nouvelle génération poussent Saint-Pol-Roux à écrire « L'éternel inceste » qu'il dédie à Eugénio de Castro, en tant que propagateur du mouvement :

Théa l'Arcencéleste est le centre du monde. [...] Et vers sa gorge d'avril ascendent, émanées de son ventre, diverses, les Races. [...] «... De mes seins gonflés recevez l'énergie originelle, enfants, avec, en germe, les instincts inhérents à votre apanage de soleil ! » [...] «... Aussi, m'étayant d'une caresse, daignez, de par Amour, ressentir en mes flûtes moroses la joie ! Viriles, fécondez l'Épouse-Mère ! » Et, successivement, avant l'adieu, les races amantes sèment l'épithalame, afin que d'entre les augustes cuisses jaillissent, violette, indigo, bleue, verte, jaune, orangée, rouge, des générations neuves – demain³⁰³.

Dans un même élan, Paul Masson donne, avec beaucoup d'ironie, un « Shampooing au Portugal » à cette génération moderne en énonçant certaines instructions visant la réussite « lyrique » :

Avant de vouloir fortement. Tâche de savoir quoi. [...] Fais prodigalement la part du hasard et accorde-lui un tiers de ton existence : le temps du sommeil. [...] Lie-toi momentanément avec ceux qui te déplairont au premier abord, tu goûteras bien plus de plaisir à les détester ensuite. / Si tu tiens tes amis au courant de tes infirmités, n'allègue pas toujours la même. La nouveauté seule excite notre intérêt. [...] Quand ton célibat pèsera, va en partie de plaisir avec un couple bien épris ; le soir même tu auras le cœur moins gros. [...] Ne fais pas de grands gestes pour composer. Les enfants nés d'un viol n'on (sic) pas plus de vitalité que les autres³⁰⁴.

³⁰¹ E. M., « Portugal no estrangeiro », *Arte*, n° 2 (décembre 1895), p. 54.

³⁰² Denyse Chast, « Les écrivains français et la revue portugaise *Arte* (1895-1896) », *Revue de Littérature Comparée*, n° 24 (1950), p. 94.

³⁰³ Saint-Pol Roux, « L'éternel inceste », *Arte*, n° 2 (décembre 1895), p. 67-69.

³⁰⁴ Paul Masson, « Shampooing au Portugal », *Arte*, n° 5 et 6 (mars-avril 1896), p. 254-259.

Ces proses s'avèrent les plus audacieuses de la revue, en ce qui concerne les néologismes et les métaphores. De surcroît, la publication dans une revue portugaise de récits lyriques aussi suggestifs et représentatifs d'un mouvement moderne est rare, voire unique car « la révolution y était plus de forme que de fond, la poésie portugaise résistant toujours aux innovations violentes, repliée sur ces inébranlables assises lyriques : la tristesse et l'amour³⁰⁵ ». Pour être plus facilement acceptée, elle devait non seulement paraître dans une langue étrangère mais aussi provenir d'une direction qui n'ait pas encore atteint la consécration, ce qui est le cas de Castro à ce moment : « Seul M. Eugénio de Castro, avec son tempérament artistique et son puissant génie verbal, aurait pu initier ses compatriotes à ce vocabulaire déroutant : ces « diamants noirs », ces cyclamens, ces bijoux et ces parfums proparoxytoniques...³⁰⁶ ». On y retrouve évidemment et en majorité des poèmes à tendance symboliste, presque toujours en vers : ceux de Rémy de Gourmont, de Gustave Kahn, de Vielé-Griffin, d'Émile Verhaeren, de Léon Rictor, de Tristan Klingsor, d'Henri de Régnier, de Marc Legrand, mais aussi ceux de quelques poètes moins connus : Abel Pelletier, Lionel Des Rieux, Ernest Raynaud, Georges Oudinot et Edmond Pilon.

Quelques portraits littéraires intéressants sont publiés au sein de cette revue, celui tracé par Raymond Bouyer d'Anatole France, le « défenseur de la Beauté » : « Le pur génie, le divin style du modeste maître n'ont pas une origine uniquement livresque. Nul n'est plus érudit, moins pédant. Anatole France est subtil, et il est clair : ce qui tient du miracle³⁰⁷ » ; celui écrit par Charles Morice à propos de Verlaine, à l'occasion de sa mort : « Je voudrais dire tout ce que la poésie française lui doit, combien relève de lui toute la littérature nouvelle... Trois Maîtres l'ont nourrie : Villiers, Verlaine, Mallarmé³⁰⁸ » ; celui du Comte Robert de Montesquiou-Fezensac, parfait décadent, véritable Des Esseintes, écrit en portugais par Carlos de Mesquita : « Un poète métaphysique, [...] un esprit en souffrance dans une atmosphère

³⁰⁵ Vitorino Nemésio, « La poésie moderne et la France », *Revue de Littérature Comparée*, n° 18 (1938), p. 220.

³⁰⁶ *Id.*

³⁰⁷ *Arte*, n° 8 (juin 1896), p. 327-333.

³⁰⁸ *Arte*, n° 4 (février 1896), p. 181-186.

d'abstractions qui lui sert de monde réel et pour qui l'art est un intérêt suprême³⁰⁹ ». De Montesquiou-Fezensac et de Philéas Lebesgue sont publiés, dans le quatrième numéro, deux poèmes inédits en hommage à Verlaine et à João de Deus, poète portugais, morts au même moment.

La revue internationale *Arte* occupe une place importante dans l'histoire de la critique et de la poésie du XIX^e siècle. Le symbolisme international mais surtout franco-portugais prend vie grâce à cette nouvelle génération fin-de-siècle qui s'ouvre aux autres cultures et s'inscrit dans un carrefour intellectuel européen où le français, langue prédominante de la revue, constitue un pôle linguistique, voire un langage propre au symbolisme :

Le Symbolisme, lui [contrairement au romantisme], est un mouvement cosmopolite de langue française. En y entrant, les poètes d'origine étrangère se sont insérés dans le courant de l'esprit français, tout en conservant l'accent de leur pays natal. Le Romantisme français est largement tributaire de littératures étrangères, surtout celle de l'Angleterre et de l'Allemagne. Notre Symbolisme, par contre, a exercé une prodigieuse influence sur de nombreux pays européens et même américains³¹⁰.

Cette ouverture internationale, d'influence francophone, a grandement favorisé les transferts culturels et a remis en question, quelques années plus tard, l'identité nationale du Portugal engendrant en 1912 la « Renaissance portugaise », un mouvement culturel et littéraire patriotique lié aux théories du « sébastianisme », du « néo-garrettisme » et du « saudosisme ». Le chef de file de ce mouvement, Fernando Pessoa, a d'ailleurs comme référence littéraire le symbolisme français qui s'exprime et définit le mouvement dans la revue *A Aguia*³¹¹. L'alliance Brinn'Gaubast-Castro, véritable internationale littéraire, cesse autour de 1899 à cause d'une somme d'argent due par Brinn'Gaubast à son confrère portugais. Leur dernière lettre connue date du

³⁰⁹ *Arte*, n° 3 (janvier 1896), p. 111. Je traduis.

³¹⁰ Noël Richard, *Profils symbolistes*, op. cit., p. 395.

³¹¹ Teresa Rita Lopes, « O encontro de Fernando Pessoa com o simbolismo francês », *Les rapports culturels et littéraires entre le Portugal et la France, Actes du colloque tenu à Paris du 11 au 16 octobre 1982*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel Portugais, Paris, 1983, p. 571-584.

18 février 1900³¹². Brinn’Gaubast se présente, nous dit Jean-Jacques Lefrère, « comme un critique et un traducteur beaucoup plus fin que Lebesgue, au point que la littérature portugaise devra attendre plusieurs décennies avant de trouver en France des exégètes de sa qualité³¹³ ». Cette affirmation n’est pas prouvée mais, au contraire, démentie. En effet, Lebesgue traduit, à la demande de Brinn’Gaubast, un bon nombre d’œuvres portugaises comme nous le démontre leur correspondance : « Vous feriez la traduction littérale (pas littéraire) de divers poèmes portugais [...] Moi, je la rendrais littéraire, et la signerais de nos deux noms³¹⁴ » écrit Brinn’Gaubast à Lebesgue en octobre 1895. En fait, Lebesgue serait le seul traducteur des articles de Brinn’Gaubast qui se sert de lui à son avantage : « C’est très bien traduit et je l’utiliserai³¹⁵ ».

³¹² Jean-Jacques Lefrère, *op. cit.*, p. 98.

³¹³ *Ibid.*, p. 100.

³¹⁴ Lettre de Brinn’Gaubast à Philéas Lebesgue du 10 octobre 1895, dans François Beauvy, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde*, Tillé, Awen, 2004, p. 490.

³¹⁵ Lettre de Brinn’Gaubast à Philéas Lebesgue du 13 août 1896, dans François Beauvy, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde*, *op. cit.*, p. 491.

3- Lebesgue et le miroir français du Portugal littéraire

a) *Les littératures étrangères au Mercure de France*

« *Le Mercure de France* a été fondé à la fin de l'année 1889 par un groupe de jeunes gens sans relations, sans notoriété, sans argent³¹⁶ ». Pourtant, en quelques années, cette revue se développe considérablement et apparaît, en 1895, comme l'un des recueils symbolistes les plus importants. Ainsi, ce périodique, particulièrement grâce à Philéas Lebesgue en particulier, sert de tribune aux littératures rares et peu connues en France : « Les écrivains portugais, brésiliens, grecs et yougoslaves lui en sont reconnaissants, mais ils sont presque les seuls, car de toutes les littératures étrangères, c'est bien la littérature anglo-saxonne qui domine en France³¹⁷ ». Malgré la domination anglo-saxonne, le cosmopolitisme du mouvement symboliste a ouvert la France aux autres littératures étrangères. Il a aussi permis d'établir un réseau de relations avec le reste du monde auquel contribuèrent des écrivains étrangers et des passionnés de littérature étrangère. *Le Mercure de France* représente un miroir riche et original de ces relations et de ces influences par les chroniques de littératures étrangères qu'il publie. D'abord symboliste, cette revue, à cause de ses orientations étrangères, est considérée comme « un document d'histoire littéraire, permettant de mettre en lumière le rôle de certains protagonistes, l'attente du public, la situation des lettres françaises par rapport à des modèles (ou des rivaux) étrangers³¹⁸ ». D'ailleurs, aucune revue n'a l'importance de *Le Mercure de France* en ce qui concerne la diffusion de la littérature portugaise en France, aussi bien en qualité qu'en durée.

D'abord, le rôle de Rémy de Gourmont fut déterminant dans l'ouverture de *Le Mercure* aux lettres étrangères y compris portugaises. Ainsi, Gourmont, éclectique et curieux, publie une notice sur Antero de Quental en septembre 1891, puis une autre sur

³¹⁶ Rémy de Gourmont, « *Le Mercure de France* », *Promenades littéraires*, vol. 4, Paris, ed. Mercure de France, 1927, p. 81.

³¹⁷ François Beauvy, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde*, *op. cit.*, p. 592.

³¹⁸ Robert Jouanny, « Les orientations étrangères au *Le Mercure de France* (1890-1895) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 92^e année, n°1 (jan.-fév. 1992), p. 57.

Eugénio de Castro en septembre 1894. Il qualifie Castro de rénovateur de la poésie au Portugal, « en s'inspirant des récents poètes français, de leurs œuvres et de leur méthode³¹⁹ ». Un élément plus révélateur encore de ce désir de faire connaître, fut la décision de Gourmont de présenter des œuvres inédites (textes et traductions) des principaux poètes étrangers contemporains comme le prouve la publication de la traduction du poème *Hermaphrodite* de Castro en janvier 1895.

Enfin, fondamentalement, les chroniques de Lebesgue sur les « Lettres portugaises », qui paraissent régulièrement entre 1896 et 1951, représentent un regard français inestimable sur les œuvres portugaises de l'époque. Elles prouvent la très grande connaissance de la langue et de la littérature portugaises de Lebesgue. Pendant une durée exceptionnelle de 55 ans, le chroniqueur offre – dans un but purement intellectuel – un panorama de cette littérature, ce qui assure une visibilité du Portugal en France pendant plusieurs générations en dépit de deux guerres mondiales. Dévoué au Portugal, Lebesgue consacre sa première et sa dernière chronique du *Mercure* à la littérature de ce pays. C'est grâce à l'intervention personnelle d'Eugénio de Castro, en 1896, que Lebesgue intègre cette revue³²⁰. En effet, au moment de son acclamation à Paris, le poète portugais recommande Lebesgue auprès du directeur du *Mercure*, Alfred Vallette, qu'il a probablement côtoyé en collaborant avec des symbolistes français à sa revue, *Arte*. Ainsi, Lebesgue devient pendant plus d'un demi-siècle l'ambassadeur de la littérature portugaise : à la fin du XIX^e siècle le propagateur du symbolisme portugais, au début du XX^e l'émissaire de la culture lusitaine et, en 1913, le premier critique français à mentionner le talent de Fernando Pessoa. Lebesgue a entretenu de très nombreuses correspondances en France et dans le monde – on lui dénombre 460 correspondants –, celle avec Castro s'étale jusque dans les années 1940 et celle avec Vallette jusqu'en 1932. Ce vaste réseau de relations explique le contenu des chroniques qui reflètent des échanges de revues, de livres et d'informations. De cette façon, chacune des chroniques de littérature étrangère dépend des relations établies par le chroniqueur en fonction de ses connaissances

³¹⁹ *Ibid.*, p. 67.

³²⁰ Eugénio de Castro connaissait Lebesgue depuis 1894 lorsque ce dernier avait traduit plusieurs de ses poèmes et de ses œuvres, entre autres *Belkiss*.

linguistiques et culturelles et constitue pour ainsi dire un concours de circonstances³²¹. Par le fait même, le *Mercur*e a, durant sa période symboliste, une vocation européenne directement liée à « la personnalité des collaborateurs, leur culture propre, par les réseaux de relations qui se sont tissés d'individu à individu, parfois de revue à revue³²² ». D'ailleurs, ses chroniques de littératures étrangères abordent ce que les littéraires étrangers lui communiquent. Bref, on lit des traductions d'œuvres portugaises et leurs critiques en fonction de ce que les Portugais ont bien voulu envoyer en France et de ce que les journalistes français ont bien voulu prendre en considération.

b) « *Lettres Portugaises* »

Dans ce contexte, Lebesgue publie, en mai 1896, sa première chronique consacrée au symbolisme portugais et à l'œuvre de Castro. Il s'agit d'un résumé de son poème *Sagramor* dans lequel sont incorporés quelques extraits traduits en italique. Ce genre de chronique, nous dit Robert Jouanny, prend une forme « didactique anthologique » en ce sens où elle présente un texte étranger inédit et comporte des extraits traduits de l'œuvre originale³²³ :

Le Triton plaintif qui vient se briser contre une roche lui fournit, semble-t-il, l'emblème de sa destinée. – *Si je suis un homme, pourquoi vis-je comme un poisson ? Pourquoi si je suis un poisson, ai-je un cœur d'homme ?* gémit le monstre des mers, et Sagramor, à l'entendre, maudit Dieu, dont les voix lui crient : patience³²⁴ !

Nées de la curiosité d'un écrivain isolé, les « *Lettres Portugaises* » paraissent, comme l'exige Vallette, quatre fois par an (janvier, avril, juillet et octobre), ne doivent pas excéder trois pages et prennent la forme d'un « coup d'œil sur le mouvement intellectuel et artistique international, [d'une] suite de brèves critiques, de discussions condensées, et surtout de comptes rendus [...] un résumé qui exclut absolument

³²¹ *Ibid.*, p. 60.

³²² *Ibid.*, p. 59.

³²³ *Ibid.*, p. 62-65.

³²⁴ Philéas Lebesgue, « *Lettres Portugaises* », *Mercur*e de France, mai 1896, p. 309.

l'article de fond ou l'étude³²⁵ ». Cette rubrique suggère, comme le préconise Vallette, « une " détraditionnalisation " des littératures, ce qui implique le désir de les considérer comme expressions protéiformes d'une problématique commune³²⁶ », c'est-à-dire la formation d'un courant littéraire universel. Les chroniques de Lebesgue font également dans la « didactique synthétique³²⁷ » écrit encore Jouanny, lorsqu'il s'agit d'un article de synthèse sur l'état d'une question ou sur le statut d'un écrivain de premier plan. Lebesgue privilégie cette forme de chronique quand ses critiques portent sur le chef de file du mouvement symboliste portugais :

Schopenhauer évoluant à travers une âme méridionale, toute acquise, par tempérament, aux séductions de la Vie extérieure, proclamées vaines, illusoire, douloureuses, tel est le curieux phénomène esthétique et philosophique auquel nous fait assister le génial talent d'Eugenio de Castro, le jeune héros de la poésie contemporaine, révélé naguère à la France par les belles études de L. P. de Brinn'-Gaubast³²⁸.

De 1896 à 1899, on dénombre six chroniques se référant en partie ou en totalité à Eugénio de Castro, à son œuvre et à son influence symboliste au Portugal. De plus, en ce qui concerne l'épanouissement du symbolisme en Europe, Lebesgue présente dans ses articles, d'autres auteurs qui adhèrent au mouvement poétique : António Nobre, António Feijó, Crespo, Silva Gaio, Moniz Barreto et João de Deus. En les évoquant, le chroniqueur tente de faire ressentir aux Français l'âme et le lyrisme portugais. Il montre, en particulier, comment ces écrivains cherchent à ramener le lyrisme à ses sources nationales en s'appuyant sur la nature poétique profonde du peuple portugais. Par ces chroniques, Lebesgue transmet au lecteur une nouvelle image du Portugal, celle d'une littérature nationale renouvelée par le courant poétique international : « Vibrant encore du vieil enthousiasme des Conquistadors de jadis, le pays de Camoens semble vouloir tourner désormais les yeux vers un idéal de beauté pure. Puisse la splendeur des songes dorés qu'on ne réalise point le consoler de la richesse

³²⁵ François Beauvy, *op. cit.*, p. 407.

³²⁶ Robert Jouanny, *art. cit.*, p. 70.

³²⁷ *Ibid.*, p. 62-65.

³²⁸ Philéas Lebesgue, « Lettres Portugaises », *Mercure de France*, octobre 1896, p. 189.

perdue³²⁹ ». Sous les yeux du lecteur, cette transformation s'opère en mettant dans la balance le passé glorieux du Portugal, la référence portugaise absolue des Français. L'allusion à Camões et aux grandes découvertes reste, malgré le changement, un incontournable dans la critique française du tournant du siècle, comme le prouve Lebesgue dans le *Mercure de France* :

Debout devant le spectacle de sa gloire passée, le Portugal moderne chante, une lyre à la main, au bruit des vagues, pareil aux prophètes d'autrefois. Race d'aventuriers dont l'appoint fut énorme dans l'œuvre de la civilisation du côté des découvertes d'exploration, ce peuple aime à fêter ses héros d'hier, cependant que les meilleurs d'entre ses fils, épris de cosmopolitisme et de philosophie, tels Theophilo Braga, Moniz Barreto, Eugenio de Castro, Manule da Silva-Gayo, se plaisent à rêver longuement au destin des choses³³⁰.

L'ère des découvertes portugaises dans l'esprit français, comme dans l'esprit portugais, ne sera jamais close. Par exemple, en 1907, dans une de ses chroniques au *Mercure*, Lebesgue fait un rapprochement entre les peuples celtes et portugais ayant en commun leur esprit navigateur, aventureux et chevaleresque : « Il [Lebesgue] a facilité l'approche que nous pouvions faire de la culture portugaise en montrant qu'elle ne suivait pas toujours une voie si éloignée de la nôtre. C'est ainsi que dans son analyse il a pu à différentes reprises unir la culture celte et la culture lusitane³³¹ ». Pour éclairer le lecteur, Lebesgue donne une définition du lyrisme portugais en le comparant au lyrisme français. La poésie portugaise « crée plutôt des sentiments que des idées³³² », elle est « plus synthétique que le nôtre³³³ » : c'est un lyrisme qui s'inspire de Schopenhauer pourvu d'un pessimisme qui « ne peut s'empêcher de choisir un vêtement de beauté, à travers lequel transparaîtront inévitablement les

³²⁹ Philéas Lebesgue, « Lettres Portugaises », *Mercure de France*, février 1898, p. 655.

³³⁰ *Ibid.*, p. 654.

³³¹ Françoise Hardy, « Le celtibérisme en Bretagne et au Portugal selon Philéas Lebesgue », *La Bretagne, le Portugal, le Brésil – Échanges et rapports, Actes du cinquantième de la création en Bretagne de l'enseignement portugais*, vol. 2, Paris, Presses du Palais-Royal, 1977, p. 463.

³³² Philéas Lebesgue, « Lettres Portugaises », *Mercure de France*, mai 1898, p. 633.

³³³ *Id.*

blessures de la passion³³⁴ ». Malgré son implication dans les lettres portugaises, Lebesgue évoque la difficulté de juger les œuvres étrangères contemporaines. Il explique cet embarras par la méconnaissance des conjonctures de l'apparition des œuvres portugaises et par la différence de culture sous-jacente entre les œuvres étrangères et françaises :

Pareille au voyageur qui de pays en pays change de costumes et d'habitudes, l'Idée, que tout homme peut accueillir, identique en soi, se modifie en chacun de nous, suivant le sang de nos veines et la couleur de notre âme : de là l'espèce d'émotion spéciale qui s'attache à la production littéraire de telle ou telle race³³⁵.

Probablement pour suivre le modèle des revues symbolistes, une autre forme de chronique est insérée dans le *Mercure de France*; elle prend un aspect « documentaire » privilégiant, dans un but principalement informatif, les comptes rendus biographiques ou bibliographiques, comme c'est le cas de la septième chronique de Lebesgue sur la littérature portugaise : « En prose ont paru : *Partindo da terra*, d'Anthero de Figueredo, qui célèbre l'enchantement des choses limpides et rustiques. *Horas do sol*, d'Alfredo Serrano, recueil de contes bien observés et bien écrits. *Prosas* de Joao de Deus, rassemblées par Theophilo Braga³³⁶ ».

En 1904, les chroniques portugaises du *Mercure de France* passent à cinq par an et comptent parfois jusqu'à six pages, ce qui prouve l'intérêt certain des lecteurs pour cette littérature et peut-être aussi la finesse et l'attrait des critiques de Lebesgue. D'ailleurs, Vallette reconnaît son talent en lui confiant également les « Lettres norvégiennes » temporairement en 1897, les « Lettres néo-grecques » en 1899 et les « Lettres yougoslaves » en 1916 de façon permanente. Même si Lebesgue n'habite pas Paris, car il est agriculteur à Neuville-Vault, il côtoie un bon nombre de symbolistes et tisse sa toile intellectuelle principalement au moyen de ses nombreuses correspondances. Son travail, en tant que critique, est remarqué par Rémy de Gourmont, un ami devenu proche, qui le félicite dans sa lettre du 24 mai 1901 : « Je lis toujours avec beaucoup de plaisir et de fruit les notices que vous voulez bien écrire

³³⁴ *Id.*

³³⁵ Philéas Lebesgue, « Lettres Portugaises », *Mercure de France*, juillet 1899, p. 277.

³³⁶ Philéas Lebesgue, « Lettres Portugaises », *Mercure de France*, mai 1898, p. 635.

sur mes livres³³⁷ ». Malgré sa vie éloignée de la capitale française, Lebesgue se déplace de temps à autre aux bureaux du *Mercure* et se lie d'amitié avec Ernest Raynaud, Henri de Régner, Georges Duhamel, Vielé-Griffin et Louis Pergaud. La volonté et la détermination de Lebesgue, ayant appris le portugais à 16 ans en 1885³³⁸ et maintenu un vaste réseau littéraire, permettent aux lecteurs français de connaître les auteurs portugais et leurs œuvres, en lisant dans le *Mercure* certains extraits traduits. Malheureusement, les œuvres complètes ne connaissent aucun succès auprès des éditeurs français : « Nous ne voyons pas trop, en vérité, quoi faire de *Belkiss*. Nous ne pouvons en faire les frais, parce qu'il est de la dernière évidence que le volume ne se vendra pas du tout³³⁹ » écrivait Vallette à Lebesgue en 1896. De plus, les écrivains portugais ne viennent pas toujours à lui en assez grand nombre et il doit réitérer ses demandes par écrit en rappelant la vocation internationale du *Mercure de France* :

C'est en France seulement que se consacrent les renommées universelles, et le talent seul n'y suffit pas toujours [...] Rares chez vous sont les éditeurs clairvoyants qui consentent au sacrifice de quelques volumes [...] N'oubliez pas de me faire connaître chacun de vos travaux et de vos articles [...] Je compte également que vous insisterez auprès de vos amis, pour qu'ils me gratifient, de leur intérêt même, de l'envoi de leurs ouvrages [...] Le *Mercure* commence à être très lu dans tous les milieux littéraires de l'étranger et de l'Amérique du Sud en particulier. Ce qu'on dira du Portugal peut rendre quelques services aux Portugais³⁴⁰.

Lebesgue a aussi recours à son ami Xavier de Carvalho pour trouver la collaboration d'auteurs portugais et utiliser leurs œuvres. En effet, Xavier de Carvalho lui annonce la venue d'éminents portugais dans la capitale française : « M. Guerra Junqueiro, le plus grand poète portugais, est en ce moment à Paris. Il est descendu à l'hôtel Louvois [...] Il désirait (sic) beaucoup vous voir si vous venez à Paris³⁴¹ ». En outre,

³³⁷ François Beauvy, *op. cit.*, p. 420-421.

³³⁸ Jean-Michel Massa, « Philéas Lebesgue lusophile », *Arquivos do Centro Cultural Português*, vol. III, Paris, 1971, p. 603-615.

³³⁹ Lettre d'Alfred Vallette à Philéas Lebesgue datée du 17 décembre 1896, dans François Beauvy, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde*, *op. cit.*, p. 406.

³⁴⁰ Lettre de Philéas Lebesgue à un jeune écrivain portugais datée du 26 août 1901, dans François Beauvy, *op. cit.*, p. 471-472.

³⁴¹ Lettre de Xavier de Carvalho à Philéas Lebesgue datée du 22 mai 1904 : François Beauvy, *op. cit.*, p. 408.

Carvalho suggère à Lebesgue d'écrire un article sur António Nobre, « l'ami de Verlaine³⁴² », qui vient de mourir à Porto de la tuberculose. D'ailleurs, dans ses chroniques du *Mercure*, Lebesgue porte une attention particulière à Xavier de Carvalho « qui, depuis douze ans, par ses articles de critique au *Seculo* de Lisbonne, à la *Provincia* de Porto, au *Paiz* de Rio de Janeiro, a fait connaître là-bas tout le grand mouvement littéraire et artistique international³⁴³ ».

Même si Lebesgue se voue pleinement aux lettres portugaises, il apporte un éclairage nouveau sur les lettres brésiliennes qui deviendront fort à la mode après la Première Guerre mondiale, à tel point que le Portugal passera au second plan. Il publie deux chroniques sur la littérature brésilienne au *Mercure de France* ; une, en avril 1897, sur la poésie qu'il qualifie de « lyrisme sensuel dans l'expression de l'Amour et dans l'admiration de la Nature³⁴⁴ » ; une autre, en juin 1898, sur le roman réaliste qui se manifeste selon lui « par une recherche plus aiguë dans l'impeccabilité du style³⁴⁵ » dans laquelle il cite Xavier de Carvalho au sein de la *Revue du Brésil*. Ces chroniques sur le Brésil seront reprises par des lettrés brésiliens après 1900, d'abord par Figueiredo Pimentel puis par Tristão da Cunha.

c) *La popularisation de la littérature portugaise*

Philéas Lebesgue a collaboré à bon nombre d'autres revues qui assurent une rubrique sur la littérature portugaise. Il écrit, en 1900, un article sur la jeune littérature portugaise, dans la revue *Le Portugal à l'Exposition*, à la demande de Carvalho : « Je désire avoir votre collaboration – un petit article – sur la littérature portugaise pour ma revue [...] Je compte sur vous [...] Vous êtes un de ceux qui font la plus grande

³⁴² Lettre de Xavier de Carvalho à Philéas Lebesgue datée du 25 mars 1900 : François Beauvy, *op. cit.*, p. 485.

³⁴³ Philéas Lebesgue, « Lettres portugaises », *Mercure de France*, février 1898, p. 655.

³⁴⁴ Philéas Lebesgue, « Lettres portugaises », *Mercure de France*, avril 1897, p. 175.

³⁴⁵ Philéas Lebesgue, « Lettres portugaises », *Mercure de France*, juin 1898, p. 924.

propagande de notre littérature³⁴⁶ ». Ce dernier lui demande également des traductions d'articles de Teófilo Braga et de Ramalho Ortigão, traductions que Lebesgue ne refusera jamais. Les écrivains portugais lui sont très reconnaissants de son travail de transfert littéraire en France, ce qui les pousse à l'inviter au Portugal à trois reprises. Pour toutes ces raisons, il appartient très tôt à l'académie portugaise, O Instituto de Coimbra et collabore aux revues *La Plume*, *Divan*, *La Vogue*, *La Phalange*, *La Vie* et *Revue Bleue*. Pour certaines traductions d'œuvres complètes portugaises, italiennes et espagnoles, Lebesgue s'adjoit parfois un collaborateur, Tristan Klingsor ou, plus fréquemment, Manoel Gahisto qui collabore à la revue le *Beffroi* de Lille. Ils traduisent, par exemple, *La Relique*, d'Eça de Queirós, qui ne fut pas publiée en raison de l'opposition des descendants de l'auteur. Par contre, la traduction de *l'A B C maternel* de João de Deus a été publiée dans son intégralité mais seulement en 1920. Philéas Lebesgue, avéré Félibre³⁴⁷ en 1891, est avant tout connu en France pour sa poésie et reçoit en 1929 le prix Moréas. Appelé le « poète-laboureur », il est, à la fois, critique, romancier, musicien, auteur de chansons et pratique le druidisme et l'ésotérisme.

Après la période symboliste, Lebesgue consacre deux importants ouvrages au Portugal qui seront analysés lors de la deuxième partie du travail : *Le Portugal littéraire d'aujourd'hui* en 1904 et *La République portugaise* en 1914. En somme, Philéas Lebesgue tient le rôle d'ambassadeur de la littérature portugaise et, plus particulièrement avant 1900, d'un des plus grands représentants français de la jeunesse lettrée portugaise :

Ses intéressantes recherches et ses lucides analyses ont admirablement fait ressortir nos énergies, nos forces tumultueuses, nos méthodes, notre armature intellectuelle. C'est un des luzophiles (sic) que nous aimons avec le plus de tendresse et d'enthousiasme, car il s'est dévoué au culte des Lettres portugaises avec passion ! Il connaît bien toutes les âmes

³⁴⁶ Lettre de Xavier de Carvalho à Philéas Lebesgue datée du 25 mars 1900, dans François Beauvy, *op. cit.*, p. 484-485.

³⁴⁷ Les Félibres sont les poètes ou prosateurs qui appartiennent au Félibrige, une association qui siège à Arles et qui œuvre dans le but de sauvegarder et promouvoir la culture et la langue d'oc en France et dans le monde.

d'élite qui ont versé dans les cœurs tourmentés de la nouvelle génération portugaise, d'inépuisables flots d'espoir et de renouveau³⁴⁸.

En définitive, l'introduction de la littérature portugaise en France est consolidée et perpétuée par le grand lusophile français, Philéas Lebesgue, qui maintient une chronique sur la littérature portugaise au *Mercur de France* pendant plus de cinquante ans et qui entretient des relations très régulières avec le Portugal jusqu'à la Première Guerre mondiale. C'est à travers ses chroniques assidues que nous pouvons évaluer l'étendue et la nature de la représentation de la littérature portugaise en France. Ces trois médiateurs fin-de-siècle, Xavier de Carvalho, Louis Pilate de Brinn'Gaubast et Philéas Lebesgue, ont contribué grandement à construire une image de la littérature portugaise en France grâce à la presse et en particulier aux petites revues du mouvement symboliste. Leurs activités ont permis des échanges littéraires prolifiques, au nom du symbolisme et des liens ancestraux qui unissent les deux pays latins. Les uns et les autres permettent la circulation en France de la littérature portugaise, et ont ainsi activement contribué au développement des relations culturelles étroites entre les deux pays durant les premières années du XX^e siècle.

En outre, la littérature portugaise occupe en France une place importante dans les débats littéraires et politiques de l'époque, à cause des tensions entre nationalisme et cosmopolitisme :

L'essentiel de l'importation littéraire en France entre 1895 et 1914, passé par la courte période de l'antinationalisme symboliste, consista de ce fait, dans son contenu, en une importation nationalisatrice, au sens où les importateurs contribuèrent collectivement à la construction d'une géopolitique des littératures nationales, à laquelle participèrent les professeurs de langue et de littérature étrangère en voie de consécration, des diplomates lettrés et une génération d'écrivains qui avaient vécu dans leurs premières années littéraires la plurinationalité des réseaux symbolistes ou l'internationale du snobisme. Importer revenait pour l'essentiel à valoriser chez l'autre l'expression de sa nationalité, à en

³⁴⁸ Xavier de Carvalho, « Philéas Lebesgue et la Littérature portugaise », *Philéas Lebesgue, Les Humbles*, Paris, ed. Primaires, 1918, p. 94.

faire un modèle pour une littérature oublieuse de son enracinement, ou à conforter les rapports des élites françaises avec les élites alliées [...] ³⁴⁹.

En effet, l'opposition à la nationalisation de la littérature et de l'art via une importation transnationale, voire antinationale, a favorisé les transferts culturels en créant des réseaux de lecteurs et de contacts internationaux. Paradoxalement, l'importation littéraire, comme celle que pratiquent les revues symbolistes à la fin du XIX^e siècle et à laquelle contribuent les écrivains portugais à Paris, coexiste avec une nationalisation en profondeur de la vie intellectuelle française. De surcroît, l'oscillation entre les courants d'extrême-gauche et d'extrême-droite dans la dernière décennie du XIX^e siècle mène à redéfinir le mouvement nationaliste français :

Le nationalisme de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, même s'il s'obstine dans la fidélité aux provinces perdues, n'est plus un nationalisme conquérant, un nationalisme d'expansion. Il est avant tout mouvement de défense, repli, rétraction, resserrement sur lui-même d'un corps blessé. Ce qu'il veut c'est tout d'abord dresser une digue, une ligne d'arrêt. Devant la poussée ou les infiltrations des barbares, les fortifications ne seront jamais trop hautes, les fissures trop bien colmatées, la garde trop bien assurée. Ainsi prend-il souvent un aspect exclusif, fermé, jaloux. Il tend à se figer, à se durcir, à s'enfermer dans l'orgueilleuse certitude de représenter seul les grands intérêts de la patrie. Il multiplie les exclusives, il prodigue les excommunications... ³⁵⁰

Mais ce contexte ambivalent n'a pas empêché les lecteurs de s'intéresser aux littératures étrangères ; bien au contraire, il a permis la diffusion de la littérature portugaise à Paris. En effet, les réciprocity littéraires et historiques des deux pays n'allaient pas à l'encontre de ce nouveau nationalisme qui renforçait plutôt l'union des peuples latins et permettait à la France de se conforter dans sa position grâce à cet allié du sud. Ainsi, le Portugal se matérialise en France à la fin du siècle suivant deux axes : un pivot politique pro-républicain en faveur d'une union latine d'une part, et,

³⁴⁹ Blaise Wilfert, « Cosmopolis et l'homme invisible. Les importateurs de la littérature étrangère en France, 1885- 1914 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 144 (septembre 2002), p. 45-46.

³⁵⁰ Raoul Girardet, « Pour une introduction à l'histoire du nationalisme français », *Revue française de science politique*, 8e année, n° 3, 1958, p. 514.

d'autre part, un appui littéraire qui renforce le mouvement poétique francophone. Toutefois, les revues portugaises pro-latines et pro-républicaines ne naissent à Paris qu'après 1900, même si des réseaux se sont formés à la fin du XIX^e siècle. Ainsi, la représentation d'un Portugal allié ne se concrétise véritablement qu'au début du XX^e siècle, malgré une présence palpable du Portugal dans la capitale française et son affiliation à certains réseaux politiques et littéraires français dès la fin du XIX^e siècle. En dehors des quotidiens et des revues liées au symbolisme, d'autres périodiques, soutenus par le milieu littéraire académique, ainsi que certains ouvrages français notables se sont intéressés au Portugal et leur étude permet de compléter ce nouvel imago du Portugal contemporain.

III- La jeune littérature portugaise « sous presse académique »

Parallèlement à l'intérêt des symbolistes pour la poésie portugaise contemporaine, la diffusion de la littérature portugaise en France est assurée aussi, dès le début des années 1880, par la sphère académique européenne :

L'autre pôle majeur de l'importation littéraire est lui aussi bien connu [...]. La nébuleuse académique constituée de salons aristocratiques ou grands bourgeois, de revues puissantes installées au contact des élites du gouvernement [...]. Il s'agit de femmes, signant presque toujours de noms d'hommes, de lettrés polygraphes représentants du type ancien de l'homme de lettres, de diplomates souvent bons connaisseurs de la littérature du ou des pays dans lesquels ils avaient exercé, d'une part conséquente de professeurs de l'enseignement secondaire ou supérieur, enfin de quelques hauts fonctionnaires [...]. Cette association d'intellectuels libres de diplomates et de fonctionnaires titrés, typique de la sphère académique, témoignait, singulièrement pour tout ce qui touchait à l'étude des peuples étrangers³⁵¹.

Représentée en France par l'Académie française, la Société des gens de lettres et la *Revue des Deux Mondes*, la sphère académique s'intéresse à la littérature étrangère pour sa contribution au savoir universel. De plus, les témoignages sur l'étranger permettent d'entretenir des relations entre les élites européennes, notamment via les expositions et les congrès mais aussi les salons littéraires. Trois salons littéraires académiques réputés subsistent à Paris en 1885 : ceux de la princesse Mathilde, de Mme Juliette Adam et de la comtesse de Loynes³⁵². Ainsi, Mme Adam, porte-parole féminine de la République française, editrice d'Octave Mirbeau et de Pierre Loti, entretenait des relations étroites avec la péninsule ibérique par l'intermédiaire d'Emilio Castelar, un incontournable de la presse, de la politique et de la littérature

³⁵¹ Blaise Wilfert, « *Cosmopolis* et l'Homme invisible. Les importateurs de littérature étrangère en France, 1885-1914 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144 (2002), p. 43-44.

³⁵² André Billy, *L'époque 1900 (1885-1905)*, Paris, Tallandier, 1951, p. 310.

espagnole de l'époque³⁵³. Par ailleurs, Mme Rattazzi, femme de lettres exilée sous Napoléon III, dirige un salon littéraire à Madrid, très couru, qui rassemble les personnalités ibériques et les intellectuels français en voyage dans la péninsule. Mme Adam et Mme Rattazzi ont chacune écrit un récit de voyage sur le Portugal qui a laissé sa trace dans la perception française de l'époque. C'est d'ailleurs au moment où elles les écrivent que le Portugal commence à prendre la place qui lui revient dans les récits de voyage alors qu'auparavant il était assimilé à l'Espagne. Ces deux féministes pro-républicaines, bien ancrées dans le milieu académique français, fondent, avec la collaboration précieuse d'Emilio Castelar, leur propre revue qui se consacre à la politique et à la littérature ibériques. Contrairement à Mme Adam qui, dans *La Nouvelle Revue*, ne publie pratiquement pas de dépêches sur le Portugal, Mme Rattazzi a mis en branle, dans *Les Matinées Espagnoles*, une substantielle diffusion de nouvelles politiques, littéraires et culturelles sur le Portugal.

Parmi les intellectuels français les plus connus du milieu littéraire académique, Victor Hugo, Anatole France, Pierre Loti, Camille Mauclair, François Coppée, Jules Clarétie, Paul Adam et Sully Prudhomme sont ceux qui s'intéressent davantage à la littérature portugaise. Le discours de Victor Hugo, lors des commémorations camoniennes de 1880, est venu doter les milieux littéraires parisiens d'une image héroïque du Portugal qui s'est mise à circuler suite à la grande fête littéraire et artistique parisienne organisée en l'honneur du grand poète portugais. Alors que les symbolistes ont comparé le génie de Camões à celui de la nouvelle génération poétique portugaise, les académiciens ont préféré valoriser l'œuvre du poète dans le contexte historique du Portugal des Grandes Découvertes. Cette expression du passé a servi à expliquer la situation présente du Portugal et à définir certains traits propres au pays. Dans la presse, la jeune critique symboliste, représentée par Gourmont, est caractérisée par un ton élégant, souriant et souple, contrairement à la vieille critique académique, représentée par Brunetière, qui adopte un style et un ton érudit,

³⁵³Yvan Lissorgues, « *La Nouvelle Revue et l'Espagne (1879-1892)* », *Textures : Cahier du CEMIA*, Lyon, Université de Lyon, 1998, p. 37-51.

impersonnel, professoral et sérieux³⁵⁴. Ainsi, ces deux milieux intellectuels s'opposent dans le champ littéraire de la fin du XIX^e siècle : d'un côté les académiciens d'un haut niveau de consécration et de l'autre les symbolistes en quête de reconnaissance littéraire. Malgré leur position antagoniste, ces deux milieux intellectuels ont œuvré pour la diffusion de la littérature portugaise en France principalement à travers les revues dont ils disposaient.

Mis à part les quotidiens qui se sont surtout intéressés à la politique coloniale et républicaine portugaise et les petites revues au symbolisme portugais, des revues plus générales se sont souciées des événements mondains de Lisbonne mais aussi, et plus particulièrement, de la littérature portugaise des années 1870. Celles qui ont donné un éclat certain au Portugal en France sont *Les Matinées Espagnoles* dans les années 1880 et *La Revue Encyclopédique* publiée chez Larousse à la fin des années 1890 et dirigée par George Moreau, ancien élève de l'École polytechnique de Paris. Par ailleurs, *La Revue du Siècle* publiée à Lyon et *Le Monde Poétique* de Roger-Milès (journaliste et historien de l'art) ont également consacré des articles de fond à la littérature portugaise contemporaine. De même, des monographies publiées par des lusophiles français, une histoire de la littérature portugaise, une étude sur les relations franco-portugaises, des traductions de pièces de théâtre et un album commémoratif consacré à Vasco da Gama disent bien la place unique que la France accorde au Portugal et à sa littérature. L'intérêt que ce pays suscite chez les intellectuels français du milieu littéraire académique les conduit, en 1898, à souligner en grand le quatrième centenaire de la découverte de la route maritime de l'Inde par l'explorateur Vasco da Gama. Un an plus tard, toute la communauté littéraire et artistique parisienne célèbre le centenaire de la naissance du grand écrivain romantique portugais, Garrett.

³⁵⁴ Yoan Vérilhac, *La jeune critique des petites revues symbolistes*, op.cit., p. 109.

1- Le jeune Portugal des revues générales

a) Les Matinées espagnoles : « *Courrier de Lisbonne* » et premières chroniques de littérature portugaise

i. une revue internationale

Les Matinées Espagnoles, revue puissante, en contact avec certaines élites des gouvernements européens et dirigée par une femme influente, lettrée et aristocrate, Marie-Laetitia Rattazzi³⁵⁵ – aussi appelée Princesse Rattazzi ou Madame Rattazzi – publie les premières chroniques de littérature portugaise dans la presse, de 1883 à 1888. L'introduction de la littérature moderne dans ces chroniques, notamment des auteurs contemporains, et l'arrivée du symbolisme contribuent à changer peu à peu l'image que les Français se font du Portugal : une vieille et lointaine nation d'Europe uniquement reconnue pour ses explorations maritimes. Le cosmopolitisme européen, et particulièrement celui des pays du sud, dynamise la nouvelle représentation du Portugal et de sa littérature qui cheminera jusqu'à la Grande Guerre. *Les Matinées*

³⁵⁵ Marie Letitia Bonaparte-Wyse de Rute Rattazzi (1831-1902) est aussi connue sous le nom de princesse de Solms, Marie de Solms, Princesse Rattazzi et sous les pseudonymes de Baron Stock, Vicomte de Tresserve, Vicomte d'Albens et Bernard Camille. Petite-fille de Lucien Bonaparte, exilée sous Napoléon III, « femme d'esprit », grande voyageuse, « grande Européenne », membre de la Société des Gens de Lettres et de plusieurs sociétés savantes et littéraires françaises et étrangères, elle dirige la revue *Les Matinées Espagnoles* (1883) devenue, en 1889, par son succès international *Nouvelle Revue Internationale*. Elle possède la plupart des décorations accordées aux femmes d'Europe. Surnommée « la bonté armée » par Victor Hugo, elle tient un des plus brillants salons d'Europe et compte un grand nombre de publications : poésies, romans, pièces de théâtre, articles de journaux et de revues. Elle côtoie de près Tony Revillon, Victor Hugo, Sainte-Beuve et Lamennais. « La princesse Brouhaha » s'intéresse au Portugal par l'intermédiaire de son troisième mari, un politicien espagnol, Luis de Rute qu'elle épouse en 1877. Elle visite plusieurs fois le Portugal (1876, 1879, 1884, 1886, 1896) où elle a développé de solides amitiés littéraires, sociales et politiques malgré la polémique qu'entraîne sa publication sur *Le Portugal à vol d'oiseau : Portugais et Portugaises* en 1879 qu'elle réédite de nombreuses fois en le modifiant. Elle écrit en 1862 *Le mariage ou l'avenir du Portugal* et traduit plus tard les écrivains António Enes et Eça de Queirós. Eugène Sue lui consacre une biographie incomplète sous le titre *Une Page de l'histoire de mes Livres*. Une biographie complète de Mme Rattazzi est rédigée par Magda Martini, *Une reine du Second Empire – Marie Laetitia Bonaparte-Wyse*, Droz, Genève, Minard, Paris, 1957.

Espagnoles – nouvelle revue internationale européenne est une revue générale de haut niveau, politique, financière, artistique et littéraire, qui s'adresse à un public cultivé³⁵⁶. Les articles, tous en français, sont l'œuvre de collaborateurs espagnols et portugais aussi bien que français. Les principales rubriques sont le « Bulletin financier » rédigé par Colbert ; la « Bibliographie » par Pérégrine ; la « Chronique de l'élégance » par la vicomtesse de Renneville et les « Biographies ». Cette revue contient également des articles traitant de la politique française, espagnole, portugaise et internationale, d'autres sur la vie sociale, littéraire et artistique ainsi que des nouvelles et des récits contemporains. Théodore de Banville, Sarah Bernhardt, Bertrand-Marsac, Eusebio Blasco (également journaliste au *Figaro*), Emilio Castelar, Camille Delaville (pour le « Courrier de Paris »), Émile et Paul Deschanel, Paul Féval, Rémy de Gourmont³⁵⁷, Victor Hugo, Jean Lorrain, Hector Malot, Henri Martin, Tony Revillon, Aurélien Scholl et Vapereau sont les collaborateurs français et espagnols les plus connus qui popularisent la revue dans les milieux intellectuels et académiques d'Europe. En ce qui concerne les collaborateurs portugais, on recense la participation des écrivains et journalistes Joaquim de Araújo, Teófilo Braga, Júlio César Machado, Guiomar Torrezão (pour le « Courrier de Lisbonne ») et des vicomtes de Benalcanfor et de Moser. Cette revue, dirigée par cette femme à la vie mondaine intense, tout comme ses collaboratrices française et portugaise, respectivement Camille Delaville et Guiomar Torrezão, est le symbole de la culture académique du sud, probablement répandue dans tous les salons mondains européens. Elle s'apparente au modèle français de *La Nouvelle Revue*, de Juliette Adam, qui elle-même est une version gambettiste de la *Revue des Deux Mondes*³⁵⁸. *Les Matinées Espagnoles* constitue un document historique et littéraire de valeur – peu connu – où l'on trouve des comptes rendus de réceptions, de fêtes, d'événements politiques, de

³⁵⁶ Voir Figure 11 : *Les Matinées Espagnoles* : une revue qui popularise la littérature portugaise de 1883 à 1888.

³⁵⁷ Son premier article dans la revue traite du roman italien avec Salvatore Farina : « Le roman moderne à l'étranger », *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 3, V. 1 (1885), p. 64-70.

³⁵⁸ Thomas Loué, « La revue », *La civilisation du journal*, op. cit., p. 355.

présentations de diverses classes de la société, de villes espagnoles et portugaises et de portraits de grands personnages, reflets des lettres du monde entier³⁵⁹.

LES MATINÉES ESPAGNOLES

NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE EUROPÉENNE

PAR

M. LE BARON STOCK

Avec la collaboration de MM.

ALARCON; J. LUIS ALBAREDA; ALMAVIVA; ALECSANDRI; BRAGA (TEOFILO); ARAUJO (JOAQUIN); VICTOR BALAGUER; BAZ; ADOLPHE BELOT; W. BONAPARTE-WYSE; ANDRÉS BORRERO; EMILIO CASTELAR; BENALCANFOR (Viconte de); A. CÁNOVAS del CASTILLO; CHESTE (Comte de); CÉSAR CANTÚ; CAÑO; CAMPOAMOR; CASA-SEDANO; CRISTOVAO AYRES; CHONSKY;	CHAMPFLEURY; LUIGI CHIALA; PINHERO CHAGAS; Général CORONA; JEAN DE DOMFRONT; DURANTIN; JOSÉ ECHEGARAY; EMILE DESCHANEL; DESCHANEL (PAUL); ENAULT; ECA DE QUIEROZ; FASTENRATH; HENRI FAZY; FAUCON; PAUL FÉVAL; GERMOND DE LAVIGNE; DE GRAVES; GARCÍA SANTISTEBAN; THÉODORE GUERRERO; GUILHEN ROBLES; ROBERT HALT;	ARSÈNE HOUSSAYE; VICTOR HUGO; MOSER (Viconte de); IGNOTUS; PAUL LACROIX (Bibl. Jacob); COMTE DE LAS ALMENAS; LOUISY; LIÉGEARD; LEON Y CASTILLO; MADRAZO; JULIO CÉSAR MACHADO; HÉCTOR MALOT; EUGÈNE MANUEL; HENRI MARTIN; MORET Y PRENDERGAST; NUÑEZ DE ARCE; RAMON DE NAVARRETE; RAMALHO ORTIGAO; OCON; HENRI DE PARVILLE; PETRUCELLI de la GATTINA;	PONTMARTIN; MANUEL DEL PALACIO; T. RIBEYRA; ROMERO ROBLEDO; RODRIGUEZ RUBÍ; RODRIGUEZ GORREA; LUIS DE RUTE; LOUIS RATSIBONNE; LAURENÇO PINTO; AURÉLIEN SCHOLL; SEGUR; JULES SIMON; TORRES CAICEDO; TONSON D'OR; TONY RÉVILLON; VALERA; VALERO DE TORNOZ; Marquis DE VALMAR; VAPEREAU; JACQUES VINCENT; VERCONSIN;
<i>Et celle de Mesdames</i>			
APRAXIN (Comtesse); SARAH BERNHARDT-DAMALA; PATROCINIO DE BIEDMA; CARLA SERENA; CAMILLE DELAVILLE; FANNY DELL'ODIO TORCHI;	EMILIA PARDO BAZAN; GRAZIA PIERANTONI MANCINI; GEORGES DE PEYREBRUNE; PÉREGRINE; Vicomtesse DE RENNEVILLE;	MARIE DE RUTE; ANAIS SÉGALAS; MARY SUMNER; GUIDMAR TORREZAO; SCHALK DE LA FAVERIE; SPARE;	

Premier volume — Premier semestre

1884



BARON STOCK

MADRID

Palais Altamira, 18, San Bernardo.

LISBONNE

228, rua S. Bento (chez G. Torreza).

PARIS

5, rue Logelbach (Pare Mencean).

Rome: chez Bocca.

Establecimiento tipográfico de Álvarez hermanos, Ronda de Atocha, 15, Madrid.



Figure 11 : *Les Matinées Espagnoles* : une revue qui popularise la littérature portugaise de 1883 à 1888.

³⁵⁹ Magda Martini, *Une reine du Second Empire – Marie Laetitia Bonaparte-Wyse*, Genève, Droz, Paris, Minard, 1957, p. 186-187.

Par ailleurs, il s'agit du premier périodique français connu de cette époque à offrir une section régulière consacrée au Portugal et à sa littérature. La première année, à part les premiers numéros qui paraissent uniquement à Madrid, il est aussi édité le dimanche à Lisbonne, à Rome et à Paris, comprenant de trente-deux à quarante pages. Cette édition cosmopolite a alors pour mission d'apporter une certaine image de l'Espagne et du Portugal à l'élite intellectuelle des grandes capitales européennes :

L'importation littéraire académique, avec ses synthèses de grande ampleur, avec la traduction à grands frais de romans étrangers à succès, la profusion de littérature de voyage, souvent peu éloignée du reportage, qui se fraya alors un chemin même dans les pages des vénérables revues, répondait au désir d'un public bourgeois de se faire une idée du vaste monde au moment où se terminait sa conquête, où naissait le tourisme et où se multipliaient les tensions entre les puissances européennes. C'est aussi la raison qui faisait se côtoyer dans ces revues, ces salons et ces maisons d'édition des polygraphes et des diplomates : ils assuraient la formation d'une élite aux prétentions internationales³⁶⁰.

Dans cette perspective, Marie-Laetitia Rattazzi, sous le pseudonyme du baron Stock, dirige et collabore assidûment à cet hebdomadaire qui propose des correspondances en provenance des grandes capitales d'Europe, des lettres, des chroniques, des courriers, des dépêches qui constituent une importante manifestation de l'actualité :

Ne sera-t-il pas intéressant, de pouvoir lire dans un même numéro, une chronique de Paris ou de Lisbonne, un courrier de Vienne ou de Berlin, un bulletin de Saint-Pétersbourg ou de Florence, une lettre de Rome ou de Sophia, une dépêche de Londres ou de Nice, etc., etc. ? N'est-il pas extrêmement piquant de pouvoir comparer, par une seule lecture, la physionomie de cinq ou six salons importants des grandes villes³⁶¹ ?

Sous le titre de « Semaine européenne » sont consignés à la dernière page de chaque livraison les faits importants recueillis quotidiennement par Andrés Borrego, doyen de la presse espagnole. Chaque numéro est accompagné d'un dessin, d'une caricature,

³⁶⁰ Blaise Wilfert, « Cosmopolis et l'Homme invisible. Les importateurs de littérature étrangère en France, 1885-1914 », *art. cit.*, p. 44.

³⁶¹ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 1 (1883), page non numérotée précédant la table des matières du second semestre.

d'un portrait ou d'une partition de musique ; il contient toujours une chronique de Madrid et se fixe l'objectif d'obtenir des correspondances, à tour de rôle, de Barcelone, Lisbonne, Paris, Rome, Séville, Florence, Milan, Grenade, Malaga, Porto, Cadix, Berlin, Bruxelles, Dresde, Londres, Nice, Saint Petersburg, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, La Haye, Constantinople, Mexico, Lima, Athènes et Washington. La vente se fait par abonnement ou chez M. Fé à Lisbonne et chez Mme Lallemand à Paris ou au numéro chez M. Ollendorff et chez M. Marpon, éditeur-imprimeur. Dès la deuxième année, la publication devient bimensuelle (le premier et le quinze de chaque mois) et se compose désormais de 40 à 56 pages. En plus d'afficher une dimension européenne par la rédaction de résumés politiques, commerciaux, artistiques, économiques, scientifiques et littéraires des événements contemporains, la revue se donne pour mandat d'unir les peuples latins par la valorisation et la traduction de chefs-d'œuvre modernes du Portugal, de l'Espagne et de l'Italie et par la révélation d'auteurs célèbres pratiquement inconnus en France :

Le succès a couronné nos efforts et nous encourage à continuer l'œuvre, parfois ardue, que nous avons entreprise, à savoir : de révéler des inconnus célèbres dans leur pays, mais dont la renommée n'a pas triomphé de la regrettable indifférence professée par les Français à l'égard de tout ce qui est étranger à leur pays³⁶².

Un banquet est organisé en février 1884 pour célébrer la deuxième année de la revue et sa popularité enviable en Europe. Les objectifs de la revue, comme ceux des *Matinées Italiennes*³⁶³, semblent être atteints : « Je voulais, en un mot, en les faisant connaître et en les imposant à l'examen du public littéraire européen, triompher de l'indifférence, de l'ignorance coupable des Français pour la littérature des pays voisins³⁶⁴ ». Contrer l'ignorance française est l'une des raisons qui motive les

³⁶² *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 2, V. 1 (1884), pages non numérotées.

³⁶³ Revue fondée également par Madame Rattazzi, en 1865, alors qu'elle était mariée avec le premier ministre italien Urbano Rattazzi. Il s'agit de la revue qui a précédé les *Matinées Espagnoles*.

³⁶⁴ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 2, V. 1 (1884), p. 51.

académiciens et les symbolistes à promouvoir les littératures étrangères. Une autre est l'origine commune des deux pays latins. « Vive l'union de plus en plus étroite des races latines³⁶⁵ ! » hurle Emilio Castelar, en insistant sur l'importance de cette union, dans le discours qu'il prononce à ce banquet :

Sa Revue travaille à l'union des peuples de la race latine. Et tout ce qui travaille à cette union mérite de notre part une coopération constante et enthousiaste. Les quatre grands peuples de l'histoire moderne sont ceux qui nous ont donné l'art, la science, la religion, les grandes révélations de la nature ; l'Italie par ses temples et ses musées, la France par ses révolutions, l'Espagne et le Portugal par leurs découvertes³⁶⁶.

Montrer les similarités des peuples du sud est vite apparu nécessaire aux académiciens qui faisaient la promotion de la littérature portugaise en France alors que les symbolistes adhéraient davantage à une poésie universelle et cosmopolite. Lors de l'affaire Dreyfus, une scission s'opère chez les académiciens qui s'organisent en deux groupes : les nationalistes et les révisionnistes. Alors que les premiers s'opposent à toute influence venue de l'extérieur, les seconds favorisent les transferts culturels pour valoriser la littérature française. Mesdames Rattazzi et Adam, ainsi que les académiciens qui ont participé aux célébrations des centenaires fin-de-siècle portugais, s'insèrent dans le courant révisionniste.

Le Portugal jouit d'une très bonne visibilité dans le périodique de Mme Rattazzi. Sa place par rapport à l'Espagne n'est pas négligeable grâce aux traductions du *Cousin Basile* d'Eça de Queirós et de *l'Histoire de l'Inquisition* de Herculano qui paraissent en continu pendant les trois premières années du périodique mais aussi grâce aux *Lettres humoristiques*³⁶⁷ insérées à quasiment chaque numéro de 1884 à 1886. Madame Rattazzi s'octroie la section littéraire, la comtesse Guiomar Torreção

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 53.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 54.

³⁶⁷ À partir de 1886, sous le titre *Lettres humoristiques et Société de Lisbonne*, Marie Rattazzi publie en feuilleton aux quinzaines le récit de voyage qu'elle avait écrit en 1879 intitulé *Le Portugal à vol d'oiseau*. Elle le publie avec quelques modifications et ajoute des informations nouvelles. Les rubriques sont nombreuses : la loterie, la presse, les monuments et l'architecture de Lisbonne, les finances, le climat, l'agriculture, l'intérieur de Lisbonne, l'armée, la littérature portugaise ancienne et moderne.

s'emploie à décrire les événements qui se produisent à Lisbonne et le vicomte de Moser assure une chronique sur les finances portugaises en 1885³⁶⁸. À partir de 1888, grâce à son succès croissant en France³⁶⁹, le périodique change d'appellation pour s'intituler *Nouvelle Revue Internationale Européenne* et *Matinées Espagnoles* ne figure maintenant qu'en sous-titre. Malheureusement et sans explication connue, le Portugal est alors nettement négligé : presque aucun article sur le Portugal n'y figure dès lors. À partir de 1889, le sous-titre *Matinées Espagnoles* disparaît alors que la revue est éditée à Madrid et à Paris, rue Poissonnière. On répertorie, à partir de ce moment, un seul « Courrier de Lisbonne » dans le numéro du 1^{er} février 1889 et une « Lettre de Lisbonne » dans celui du 1^{er} avril 1889.

Cette revue a laissé une empreinte certaine du Portugal en Europe, incluant la France, principalement chez les intellectuels du pôle académique. La popularité de la revue au milieu des années 1880 et les nombreuses rééditions du récit de voyage sur le Portugal de Madame Rattazzi *Le Portugal à vol d'oiseau*, incluant celle en feuilleton au sein même de cette revue, assurent la promotion d'une image contemporaine de la nation et de la littérature portugaises.

ii. La monarchie portugaise dans la presse française

Le « Courrier de Lisbonne », tenu par Guiomar Torrezão³⁷⁰, informe les lecteurs de la revue des événements qui se déroulent dans la capitale portugaise : il s'agit souvent

³⁶⁸ Il s'agit de quatre chroniques qui traitent des finances portugaises du XV^e siècle jusqu'à la période contemporaine.

³⁶⁹ La presse française utilisait des informations de cette revue pour parler du Portugal. Par exemple, *Le Siècle* avait repris en 1886 certains de ses propos sans citer la revue (*Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 4, V. 2 (1886), p. 8).

³⁷⁰ Journaliste, écrivaine, chroniqueuse et poétesse, Guiomar Torrezão (1844-1898) lutte pour l'émancipation féminine au Portugal en tant que journaliste. Elle s'introduit dans le milieu littéraire grâce à António Joaquim Abranches en côtoyant Castilho, Bulhão Pato, Gonçalves Crespo, Gomes Leal et d'autres écrivains portugais. En 1871, elle fonde et dirige jusqu'à sa mort *O Almanaque das Senhoras* et rédige de nombreuses chroniques théâtrales, littéraires et sur la mode, dans la presse nationale et internationale notamment dans *l'Ilustração Portuguesa* sous le pseudonyme de Tom Pouce. Elle voyage en Espagne et en France où elle est reçue par Madame Rattazzi ; amie intime de Georges de Peyrebrune, elle fait la rencontre

de faits divers comme le climat, les suicides, les duels, les ventes aux enchères, les procès pour crime, les expositions, les incendies désastreux, les microbes ; et d'autres fois de faits plus saillants, par exemple la naissance de revues illustrées importantes à Lisbonne : *La Gazette Musicale* dirigée par Joséphine Amann, une virtuose distinguée domiciliée à Lisbonne, et *L'Illustration Universelle*, de Mariano Pina, imprimée à Paris et dépeinte comme un « véritable bijou³⁷¹ ». Le Courrier mentionne également la visite de personnalités françaises à Lisbonne comme celle de Jules Verne et de son éditeur en 1884. D'autre part, Guiomar Torrezão souligne l'indifférence de l'Espagne à l'endroit du Portugal : « L'Espagne ignore presque complètement la langue sonore de Vieira et de Camoëns. En revanche, tout le monde comprend ici l'idiome puissant de Cervantes et de Calderon³⁷² ». Cette remarque a vraisemblablement pour objectif de démontrer aux lecteurs cosmopolites que le Portugal, en plus d'être ouvert, est aussi curieux et cultivé.

Néanmoins, les sujets les plus récurrents du « Courrier de Lisbonne » sont liés à la monarchie. En effet, les affaires qui touchent la maison royale portugaise sont largement et régulièrement documentées dans la presse française, à savoir tout ce qui concerne, de près ou de loin, le roi et sa famille. Particulièrement durant la décennie de 1880, les informations sur le Portugal étant publiées surtout par l'aristocratie française, il n'est pas rare d'évoquer la biographie du souverain, de la reine ou d'un membre de la famille royale et de la cour. Par exemple, Madame Rattazzi dresse, dans les *Matinée Espagnoles*, une biographie du roi don Luis I, accompagnée d'un portrait. Les interventions publiques et les voyages du couple royal, comme « Le roi et la reine de Portugal et leur suite en Espagne³⁷³ », sont répertoriés dans la presse à grand tirage. Il peut s'agir d'articles descriptifs très détaillés ou bien d'un simple entrefilet de quelques phrases. La kermesse organisée sous l'égide de la reine

à Paris de Camille Delaville, Jeanne Thilda, Juliette Adam puis Victor Hugo, Alexandre Dumas et Emilio Castelar.

³⁷¹ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 2, V. 1 (1884), p. 332.

³⁷² *Ibid.*, A. 1, V. 1 (1883), p. 359-360.

³⁷³ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 1 (1883), p. 508-513.

portugaise au bénéfice des crèches et décrite en détail en avril 1884 en est un exemple³⁷⁴. La presse quotidienne, comme *Le Figaro* parle aussi régulièrement du Portugal. On dénombre, en 1885, 76 entrées sur le Portugal : environ le tiers évoque la royauté, un autre tiers la politique et, finalement, le dernier tiers est consacré à des faits divers en tous genres. À titre d'exemple, en première page du *Figaro* du 16 décembre 1885, dans la section « Echos de Paris », on peut lire un filet de sept courts paragraphes, sur la mort récente du roi Ferdinand d'un cancer facial.

Dans le même ordre d'idées, le mariage du couple royal qui a uni le 22 mai 1886 la maison de France à la maison de Bragance est un moment important des relations franco-portugaises³⁷⁵. La grande presse, par l'intermédiaire d'un « envoyé spécial », décrit précisément à ses lecteurs le voyage en train à Lisbonne du Comte de Paris, de sa fille, la princesse Amélie, et de la famille royale, qui avait été mis en branle pour la célébration nuptiale³⁷⁶. Les liens qui unissent désormais le futur roi Carlos et la princesse Amélie d'Orléans seront à la fois favorables et défavorables pour les échanges intellectuels et politiques de la Belle Époque.

D'un côté, l'ambassadeur de France à Lisbonne, M. Billot, chargé de favoriser un climat sain dans les relations des deux pays, en tant que représentant du président de la République française, n'omet pas de souligner cette union royale :

C'est à la fois un témoignage du vif intérêt que mr. le président de la République porte à tout ce qui touche la famille de votre majesté, et de la sympathie avec laquelle mon gouvernement envisage une union qui doit établir un lien de plus entre les deux nations. Votre majesté a bien voulu me faire connaître qu'elle apprécie de même les conséquences de cet heureux événement [*sic*] pour les relations de la France avec le Portugal [...]³⁷⁷.

³⁷⁴ *Ibid.*, A. 2, V. 1 (1884), p. 333.

³⁷⁵ Une description détaillée du mariage (plus de 25 pages), auquel assista Madame Rattazzi, figure dans le numéro double du 30 mai et 8 juin 1886 : *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 4, V. 1 (1886), p. 361-387. Également, le « Courrier de Lisbonne » du premier semestre 1886 dédie toutes ses chroniques au mariage princier.

³⁷⁶ « Le Mariage Portugais », *Le Soleil*, Paris, 19 et 20 mai 1886.

³⁷⁷ « O casamento do principe real e a sympathia do governo francez por esse enlace », *Jornal das Colónias*, Lisbonne, 7 juin 1886.

Le Portugal y voit une occasion inespérée de s'allier avec une nation puissante et admirée, union qu'il entretiendra avec le plus grand soin : « Cette union comble nos vœux en rapprochant de notre cher Portugal la France. Cette patrie de nos rêves, cette nation vers laquelle volent nos sympathies, ce pays qui parle à notre âme, à notre esprit, qui nous émotionne, nous éblouit, nous attire comme l'aimant aime l'acier³⁷⁸ ». En France, la visibilité du couple royal dans la presse suscite l'intérêt des lecteurs qui peuvent suivre ses faits et gestes et ses voyages officiels dans toute l'Europe. La princesse est surveillée dans ses moindres mouvements et des articles consacrés à ses interventions publiques s'y retrouvent³⁷⁹. De la conférence de Berlin en 1885 à l'ultimatum de 1890, la presse et le gouvernement français se sont positionnés différemment par rapport aux conflits entre Portugal et Angleterre sur la question coloniale. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, le gouvernement reste neutre la majorité du temps alors que la presse prend la défense du Portugal.

D'un autre côté, cette union royale nuit à la progression du parti républicain portugais et tempère les rapports franco-portugais en matière républicaine. Toutefois, la constitution d'une élite républicaine portugaise à Paris a finalement permis de développer des rapports étroits entre les deux pays qui ont mené à l'instauration de la République au Portugal mais aussi à la fin de la monarchie. Malgré ses rapports étroits avec la monarchie, Madame Rattazzi n'hésite pas à soutenir le Portugal lors de ses conflits avec l'Angleterre.

iii. La politique coloniale et la lutte contre l'Angleterre

Alors que la grande presse, sur le qui-vive, s'empare des événements politiques européens, Madame Rattazzi évoque dès 1879 l'existence de nombreux conflits

³⁷⁸ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 4, V. 1 (1886), p. 322.

³⁷⁹ Par exemple, le « Courrier de Lisbonne » du deuxième semestre 1886 raconte la vie de la princesse Amélie à Sintra.

politiques importants concernant le partage des colonies africaines. En avril 1883, déjà, la situation se corse comme le rapporte Guiomar Torrezão dans son « Courrier de Lisbonne ». Elle décrit une session parlementaire agitée à Londres qui porte sur la question des possessions africaines portugaises et sur les droits dont cette nation pourrait disposer sur l'entrée du Congo. À la suite de propos du député John Bright attaquant la dignité du Portugal et insultant le ministre des forces armées, Luiz de Guillinan, major dans l'armée Portugaise et chargé d'affaires militaires Portugaises à Londres, dénonce l'offense anglaise. « Cette lettre, d'une simplicité si éloquente, digne d'un militaire, a soulevé en Portugal une explosion de patriotisme³⁸⁰ », rapporte Mme Torrezão. Malheureusement, le traité du Zaïre, signé en 1884, favorise l'Angleterre au détriment du Portugal qui depuis près de 40 ans essayait tant bien que mal de s'imposer sur ses territoires³⁸¹. La menace de l'Angleterre est présente, raconte Mme Torrezão, et son subterfuge économique qui achète, exploite et échange en grand nombre des produits portugais ou coloniaux crée une dépendance économique du Portugal. La chroniqueuse expose bien cette situation économique qui profite à l'Angleterre :

Les régions du Zaire [*sic*] et du Congo étant les plus riches, ont allumé les convoitises de l'Angleterre, soulevant la question de la propriété, placée d'un côté sous nos droits inutiles et stériles, quant au développement des richesses native, de l'autre, sous les probabilités émanées de l'initiative britannique au sujet d'un territoire qui demande pour produire des bras, des millions, et des moyens d'action impossibles à réaliser chez une nation pauvre et reléguée, comme l'est le Portugal, dans un coin de la mappemonde terrestre [...] L'Angleterre est toujours l'Angleterre, c'est-à-dire la perle des alliées, qui nous aime au point de nous envoyer tous ses produits, tous les échantillons de sa prodigieuse industrie, toutes les primeurs de ses fabriques, absorbant presque le commerce en grande partie anglais, tout comme un sujet quelconque de la reine Victoria, qui nous adore jusqu'à la tendresse, elle aussi, n'éloignant jamais de nous son œil de *policeman*, toujours prête à nous donner son argent, pourvu qu'on le lui rende avec un droit

³⁸⁰ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 1 (1883), p. 451-452.

³⁸¹ Madame Rattazzi publie la biographie de Pinheiro Chagas (1842-1895), écrivain, journaliste et politicien qui avec Barbosa du Bocage avaient affronté les difficiles négociations de ce traité (*Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 3, V. 2 (1885), p. 523-524).

à peu près égal à celui demandé par Shylock. Faute de mieux, il faut que nous aimions celui qui fait semblant de nous aimer, quoique de temps à autre ses embrassades ressemblent aux fameux nœuds coulants des *Tsings*³⁸².

Cette oppression anglaise au moyen du contrôle d'une bonne partie de l'économie portugaise et la proclamation d'un ultimatum en janvier 1890 soulèvent l'indignation pays, ce qui contribue à la progression du parti républicain portugais. Par le fait même, le pays rejette les partis conservateurs et la monarchie qui n'avaient su ni faire face à la domination anglaise ni gérer la crise politique. D'importantes manifestations républicaines, sous l'égide de la franc-maçonnerie, sont organisées à la fin du siècle, notamment lors du centenaire de l'arrivée de Vasco da Gama au Mozambique, en 1898.

iv. Le théâtre portugais et son influence française

Dans ses chroniques mondaines de Lisbonne, Guiomar Torrezão se plaint que trop peu d'événements se produisent dans la capitale portugaise ; la politique et le théâtre constitueraient les seuls centres d'intérêt des Lisboètes :

Lisbonne est une ville mélancolique comme un enterrement, et endormie comme un turc ivre d'opium. Il n'y a que deux événements capables de la réveiller : la réouverture de la Chambre et l'inauguration de la saison théâtrale. Hors cela, nous baillons victimes d'un ennui qui n'a pas d'équivalent, même dans *l'oblomovisme*, cette paresse turque légendaire³⁸³.

L'inclination de l'élite portugaise pour le théâtre est considérable. Une importante influence française s'exerce sur le théâtre portugais tout au long de la deuxième moitié du XIX^e siècle, notamment celle de Sardou, de Feuillet et de Dumas fils³⁸⁴. De

³⁸² Guiomar Torrezão, « Courrier de Lisbonne », *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 2, V. 1 (1884), p. 282.

³⁸³ « Courrier de Lisbonne », *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 1 (1883), p. 16.

³⁸⁴ Luis Francisco Rebello est un grand spécialiste en la matière : *Teatro Português, do Romantismo aos Nossos Dias*, 1960 ; *Historia do Teatro Português*, 1968 ; « Présence du

la même manière, le répertoire théâtral et musical français contemporain envahit les compagnies nationales portugaises : *L'Etrangère* et *L'Ami des femmes* de Dumas fils, *Ruy Blas* de Hugo, *Louis XI* de Delavigne, *Henri III et sa Cour* de Dumas père, *Severo Torelli* de François Coppée, *Le flibustier* de Richepin, *Le Monde où l'on s'ennuie* de Pailleron, *Fédora* de Sardou, *L'Arlésienne*³⁸⁵ de Daudet obtiennent un grand succès au Théâtre National, à partir de 1880 jusqu'à 1898, date à laquelle Henry Lyonnet publie *Le Théâtre au Portugal*³⁸⁶. Mme Torrezão rapporte que « Le théâtre Dona Maria est comble chaque soir³⁸⁷ » et que « Bons ou mauvais, nous aimons à la folie les artistes Français. Ce sont les seuls qui soient capables de nous faire oublier les artistes italiens³⁸⁸ ». D'ailleurs, Sarah Bernhardt qui joue le rôle principal de la pièce *Fédora* obtient un succès phénoménal à Lisbonne ; la chroniqueuse informe le lecteur européen que le public portugais attend la comédienne avec frénésie :

Quelle que soit la réalité, l'homme est insatiable et je ne vous étonnerai pas, en vous disant que l'on songe déjà à la promesse faite par Sarah Bernhardt Damala, de venir jouer *Fedora* ici, avant son départ pour l'Amérique. Qu'arrivera-t-il mon Dieu, si elle s'avise de jouer, comme elle l'a fait dernièrement, au Gymnasio ? Sa salle est grande comme une bonbonnière et la chasse aux places ne se fera pas sans effusion de sang³⁸⁹.

Un nouveau mouvement littéraire européen est en ascension à la fin du XIX^e siècle. En 1883, Júlio Lourenço Pinto annonce « le naturalisme théâtral » rappelant le naturalisme de Zola. Les farces de Gervásio Lobato, évoquant les *Vaudevilles* de Labiche (*Sua Excelencia*, 1884 ; *O Seguro de Vida*, 1885 ; *O Festim de Baltasar*, 1892) et les comédies de Eduardo Schwalbach, observations ironiques et minutieuses

théâtre français au Portugal (1700-1980) », *L'enseignement et l'expansion de la Littérature Française au Portugal*, 1984.

³⁸⁵ Pièce traduite en portugais par Mariano Pina.

³⁸⁶ Deuxième série de *Le théâtre hors de France* (après l'Espagne en première série), Paris, P. Ollendorff, 1898. Henry Lyonnet est le pseudonyme d'Alfred Copin (1853-1933), spécialiste du théâtre.

³⁸⁷ Guiomar Torrezão, « Courrier de Lisbonne », *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 2, V. 1 (1884), p. 39.

³⁸⁸ *Ibid.*, A. 2, V. 1 (1884), p. 336.

³⁸⁹ *Ibid.*, A. 1, V. 1 (1883), p. 17.

des mœurs de son temps (*A Senhora Ministra*, 1898 ; *A Bisbilhoteira*, 1900 ; *Os Postiços*, 1909) illustrent cette nouvelle ère théâtrale. António Enes, l'un des auteurs de ce courant moderne, est présenté dans la première chronique de littérature portugaise des *Matinées Espagnoles*.

v. Le théâtre d'António Enes

En avril 1883, Madame Rattazzi, signe sa première chronique de « Littérature Portugaise » intitulée « Ennès et son théâtre » dans laquelle elle raconte le succès européen d'un des drames de l'auteur, *Le Divorce*, qu'elle avait d'ailleurs traduit et édité en 1879. On apprend dans la préface de cette traduction que le Portugal suscite une curiosité en elle depuis longtemps. Deux raisons sont à l'origine de cet intérêt : la méconnaissance du Portugal en France et le mariage d'une de ses amies intimes, Marie Pie de Savoie, avec le roi portugais, Louis I^{er}, en 1862. En publiant cette traduction à nouveau, mais cette fois-ci dans son périodique³⁹⁰, elle espère donner davantage de visibilité au théâtre portugais. Elle qualifie António Enes de génie au tempérament dramatique, sceptique, enthousiaste, moraliste, observateur, avec « l'un des talents les plus prime-sautiers et des plus complets non-seulement du Portugal, mais de tous les pays latins³⁹¹ ». Elle le compare à Shakespeare, le considérant dévoré par une passion violente tout en maniant excès et étrangeté de la forme dans l'expression de sa pensée : « Il met en scène une douleur vraie. Dans *Le Divorce*, la femme parle comme elle souffre ; elle boit à long traits la coupe de ses désillusions, s'enivrant par moments d'espérances que le moment d'après détruit³⁹² ». Elle explique qu'elle a traduit ce drame sans faire de trop gros changements pour respecter les écarts de la « plume passionnée » de l'auteur : « J'ai terminé *Le Divorce*. Plus je vous relis, plus je comprends votre génie dramatique. Vous comprenez le vrai

³⁹⁰ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 2 (1883), p. 13-23.

³⁹¹ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 1 (1883), p. 504.

³⁹² *Id.*

théâtre³⁹³ ». D'après sa correspondance avec António Enes, conservée au département des manuscrits de la bibliothèque nationale du Portugal, on apprend qu'elle aurait abordé cette traduction avec son ami Victor Hugo : « Je l'ai complètement terminé le premier jour de janvier. J'en ai parlé à Hugo [...]»³⁹⁴ ». Ces lettres confirment également que l'auteur de la pièce a pu prendre connaissance de la traduction avant les représentations théâtrales données à Paris :

Votre travail facilitera beaucoup le mien et vous serez sûr de ne pas être trahi comme on l'est ordinairement – par les traducteurs – [...]. Je vais montrer *Le Divorce* la première soirée dramatique que je donne à Paris. Je dois en avoir quatre. Dites-moi très précisément l'époque précise où vous viendrez³⁹⁵. On organise une représentation pour les pauvres [...] Je compte que la représentation du *Divorce* ait encore une fois le même succès³⁹⁶.

Le succès de la pièce est confirmé dans le salon de Mme Rattazzi en 1878 ce qui la pousse certainement à la publier une année plus tard : « On parle toujours du *Divorce*. On a fait mardi dernier une conférence sur votre drame, elle a eu un grand succès. Je vous envoie la lettre de M. Pages de Noyez [...] Eloge au Portugal, à ses gens, son climat et à sa littérature³⁹⁷ ». Grâce aux quatre représentations de cette pièce dans les hautes sphères académiques parisiennes, on peut supposer que la littérature portugaise a eu un certain éclat à la fin des années 1870. La traduction intégrale de cette pièce dans *Les Matinées Espagnoles* en 1883 en est probablement la preuve.

vi. Le roman réaliste de Eça de Queirós

Après le théâtre moderne, Madame Rattazzi s'intéresse au roman contemporain. Elle signe alors sous le nom de Marie Létizia de Rute et propose la première traduction d'un des plus grand romancier de l'époque, Eça de Queirós³⁹⁸, en traduisant une

³⁹³ MSS 146 - 753, sans lieu, sans date.

³⁹⁴ MSS 146 - 751, sans lieu, sans date.

³⁹⁵ MSS 146 - 752, sans lieu, sans date.

³⁹⁶ MSS 146 - 756, Paris, 28 octobre 1878.

³⁹⁷ MSS 146 - 757, sans lieu, 20 octobre 1878.

³⁹⁸ Eça de Queirós (1845-1900) a été influencé dans le choix des descriptions et des thèmes par Balzac, Zola (il fut surnommé « un Zola portugais » dans la *Revue des Revues* en 1892) et Victor Hugo. De plus, l'anti-romantisme esthétique et le style flaubertien ont accompagné

œuvre fondamentale de sa bibliographie *O Primo Basílio* (*Le Cousin Basile*). Publié au Portugal pour la première fois en 1878, ce roman connut sa deuxième édition la même année³⁹⁹. La version de Madame Rattazzi est la seule traduction française connue jusqu'en 1989. Une version portugaise est éditée à Paris en 1915 chez Chardron de Lelo e Irmão. Par ailleurs, Madame Rattazzi essaie de publier sa traduction dans les quotidiens parisiens de l'époque mais la tentative échoue en partie : seuls les premiers chapitres voient le jour dans le journal *La France* sous forme de feuilletons quotidiens. De fait, Eça de Queirós avait empêché l'éditeur du quotidien, Savine, de publier la traduction complète de l'œuvre en le convaincant qu'il s'agissait d'une traduction médiocre⁴⁰⁰.

Dans les premiers numéros des *Matinées Espagnoles*, après avoir présenté l'auteur, Madame Rattazzi résume et critique, en une dizaine de pages, l'œuvre d'Eça de Queirós. L'une des premières caractéristiques qu'elle évoque est le fait que cet écrivain puise directement son inspiration artistique de sa carrière diplomatique ; il est en 1883 consul du Portugal à New-Castle en Angleterre puis le sera à Paris à partir de 1888 :

La littérature, en Portugal, comme dans tous les pays où règne la liberté politique, touche de bien près à la politique, et l'homme de lettres ne peut guère résister à la tentation de passer de l'une à l'autre ou d'y pousser, du moins, des reconnaissances et des pointes plus ou moins hardies. Eça avait le don de donner du relief à tout ce qu'il touchait ; il lui eut été difficile de ne pas aborder une matière qui, même dans ses côtés les plus vulgaires, les plus prosaïques, prête tant à l'imagination du véritable artiste. Mais, et c'est un point qui doit être bien marqué, la politique fut pour lui comme une matière d'art, comme une argile ou un marbre dans

Eça de Queirós pendant qu'il ajoutait à son propre style l'ironie et la critique sociale. Eça de Queirós a su transformer la langue portugaise de manière à la rendre élastique, colorée et mouvementée : il l'a dotée de la malléabilité syntaxique du français, capable d'impressionner le public national et international (cf. Prune Iris Catteau, « Le Portugal et la France (1848/51-1914) – Rapports culturels : circuits et agents », Mémoire de DEA en littérature générale et comparée, Paris, Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 36-37.).

³⁹⁹ *O Primo Basílio – episódio doméstico*, première et deuxième édition, Porto, Braga, Livraria Internacional Chardron, 1878. En 1918, ce roman en est à sa septième édition.

⁴⁰⁰ Xavier de Carvalho, « Eça de Queiroz em Paris (algumas recordações) », *Eça de Queiroz – In Memoriam*, Coimbra, Atlântida, 1947, p. 102-103.

la main du statuaire, et tout en visant un but déterminé ou pratique, c'est en s'adressant aux imaginations qu'il y tend et qu'il l'atteint⁴⁰¹.

En effet, les politiciens portugais du XIX^e siècle sont souvent étroitement liés au monde de la littérature et du journalisme : Enes, que Madame Rattazzi côtoyait, était à la fois politicien et journaliste, tout comme le premier président de la République portugaise en 1910, Teófilo Braga. On constate que le choix littéraire de Mme Rattazzi se porte sur des auteurs appartenant à la sphère académique à laquelle elle appartient : des diplomates, des érudits et des politiciens. Avant de résumer chacun des chapitres de *O Primo Basílio*, Mme Rattazzi critique l'œuvre dans son ensemble; elle juge la qualité du récit excellente malgré le thème qu'elle considère trop ordinaire :

Le sujet est simple et des plus vulgaires : un mari trompé, un cousin qui fait sa maîtresse de sa cousine, un *Lovelace* portugais, qui se joue de l'honneur d'un homme et d'une femme sans le moindre scrupule, comme s'il s'agissait d'une simple partie de cartes ou de baccarat ; une jeune femme qui résiste, et qui, abandonnée, bourrelée de remords, se laisse mourir, voilà tout. Mais ce sujet est traité d'une manière supérieure, qui en rachète la banalité. C'est en même temps une analyse psychologique faite de main de maître, une action dramatique qui la fait saillir par un relief puissant, une peinture de mœurs locales qui donne l'illusion, et comme la sensation de la réalité. On est sur les lieux, on rit avec les personnages, on les voit, on les connaît, et un peu s'en faut qu'en passant dans la rue ou en entrant dans un salon, on ne soit tenté de se dire, en pensant soit au cousin Basile, soit aux personnages secondaires mis en scène par l'auteur : « Le voilà ! »⁴⁰².

Elle conclut son article en disant qu'elle ne croit pas « qu'il y ait dans le même genre, une étude mieux faite, une analyse psychologique plus vraie, plus profonde, plus saisissante, plus intimement fouillée, que ce roman d'Eça de Queiros⁴⁰³ ». Elle apprécie le caractère des personnages, la passion avec laquelle ils s'animent ainsi que

⁴⁰¹ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 1 (1883), p. 19.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 20-21.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 27.

les détails des mœurs secrètes ; bref, tout un ensemble qui soutient, selon elle, la comparaison avec les meilleurs romans réalistes contemporains. Elle juge le roman légèrement en dessous de *Madame Bovary*, mais bien au dessus de *Fanny* de Feydeau. Elle s'intéresse à la critique poétique de l'œuvre et dénonce l'éducation et la triste instruction donnée à une certaine classe de jeunes filles, à Lisbonne. En effet, ce roman est une critique de la société bourgeoise qui oblige les jeunes filles à s'enfermer chez elles dès leur plus jeune âge afin qu'elles demeurent sages, voire insouciantes, et contraintes aux obligations domestiques prévues à la suite de leur mariage⁴⁰⁴. Autrement dit, elles vivent dans la petitesse de leur foyer sans connaître le monde extérieur sinon que par l'intermédiaire de la littérature et des ouï-dire. Ces jeunes filles de la bourgeoisie portugaise se croient prédestinées à une existence plus noble, ce qui les pousse à mentir sur leur condition véritable. Elles omettent de mentionner qu'elles sont devenues servantes pour de plus importantes familles, inventent des dîners et des sorties à l'opéra, mentent sur leurs lectures et s'attribuent des luxes imaginaires.

Par ailleurs, Madame Rattazzi se demande à quel courant appartient le roman qu'elle éditera à raison de quatre ou cinq pages par numéro pendant trois ans :

L'idéal ne trouvera bientôt plus un seul petit coin du globe pour y planter son drapeau, et le réalisme a tout au plus un maître aujourd'hui, qui s'est réfugié en Portugal. Ce maître est M. Eça de Queiros, l'auteur du roman qui nous occupe en ce moment, *Le Cousin Basile*. L'auteur du *Cousin Basile* est-il bien un réaliste ou un naturaliste à la façon de M. Zola et selon sa formule ? Ou n'est-il pas bien souvent aussi, un idéaliste, un réaliste réfractaire, de temps à autre, au système. [...] Espérons que M. Eça de Queiroz n'en restera pas là, et que les lauriers de M. Zola l'empêcheront de dormir. Il a autant de talent, peut-être, que le romancier français et il n'exagère pas le système⁴⁰⁵.

⁴⁰⁴ À ce propos, Ramalho Ortigão, critique contemporain de Queirós, parle du roman comme dissolution des coutumes bourgeoises, principalement celle de l'éducation bourgeoise des femmes caractérisée par un déséquilibre entre la vie extérieure et la vie intime : *As Farpas*, vol. IX (1887-1890), p. 245-267. *As Farpas* sont des critiques contemporaines portugaises que l'on peut comparer en France aux critiques d'Alphonse Karr publiées dans la revue satirique *Les Guêpes* (1839-1849).

⁴⁰⁵ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 1 (1883), p. 18-19, 27.

De nos jours, la critique portugaise considère davantage ce roman comme réaliste car il exprime une conviction sociale, l'essence de l'art moderne. Luísa, l'amante du cousin Basile, est la personnification de la tendance morbide du Lisbonne de l'époque, une caricature du mariage dans une société futile. Cette œuvre sarcastique est révélatrice d'un nouveau monde, celui de la petite bourgeoisie citadine aux mœurs mesquines et aux finalités hypocrites.

vii. L'historien de la nouvelle génération littéraire : Herculano

Pour terminer, Madame Rattazzi réalise aussi la traduction, et pour la première fois en France, de *L'Histoire de l'Inquisition* précédée d'une étude biographique de l'auteur, Alexandre Herculano⁴⁰⁶ qu'elle avait rencontré à Lisbonne en janvier 1876 à l'hôtel Bragança. Elle insiste sur le fait qu'il était déjà reconnu comme le chef et le maître de la nouvelle génération littéraire qui suit la ligne tracée par Augustin Thierry et par Michelet : « Plus que personne, il faisait école [...] C'était Herculano qui portait le drapeau, et c'était autour de lui que se groupaient les nouveaux écrivains qui le suivaient avec enthousiasme⁴⁰⁷ ». Selon elle, Herculano mérite d'être plus connu qu'il ne l'est hors de son pays. La justification de publier ce travail réside non seulement dans son caractère inédit en français mais aussi dans l'exigence scientifique qu'il apporte à l'histoire générale, à la philosophie et à la morale, et par la rigueur avec laquelle il trie et ordonne les faits reconstituant l'histoire de la religion et de la royauté. Herculano est reconnu comme l'un des plus grands historiens de son temps, faisant table rase des idées véhiculées dans le passé et reconstituant les faits à l'aide de documents originaux. Son œuvre, très détaillée, avait provoqué la colère du clergé portugais. Cette publication est en quelque sorte une reconnaissance et un témoignage d'admiration à la mémoire de l'écrivain mort en 1877 que Madame Rattazzi croit bon de justifier en publiant deux lettres qu'elle avait reçues de l'auteur de son vivant.

⁴⁰⁶ Historien, journaliste, poète (1810-1877) à tendance romantique et libérale. Exilé en Angleterre et en France en 1831, il se perfectionne en histoire sous l'influence de Thiers et Thierry et son œuvre s'inspire de Lamennais, Chateaubriand et Walter Scott. Il a fondé plusieurs revues et journaux importants au Portugal.

⁴⁰⁷ *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 1, V. 2 (1883), p. 274.

En conclusion, les rubriques de cette revue qui concernent le Portugal sont des preuves capitales de la diffusion de la littérature portugaise dans la presse académique européenne et donc d'une représentation du Portugal en France dans les années 1880. En plus de la littérature, cette revue constitue également un témoignage important sur la monarchie portugaise et les conflits anglo-portugais qui surviennent durant ces mêmes années. Ces deux domaines, la politique et la littérature, constituent les thèmes privilégiés des quotidiens français qui s'intéressent aux relations franco-portugaises durant les conflits coloniaux et la montée du parti républicain portugais. En plus de renseigner le lecteur sur les événements politiques et sur la vie mondaine à Lisbonne, Mme Ratazzi traduit et donne à lire quelques œuvres importantes qui circulent au Portugal dans le domaine du théâtre, du roman réaliste et de l'histoire. D'autres revues générales françaises se sont intéressées à la littérature portugaise moderne et ont aussi fait circuler un pan de la culture portugaise en France.

b) Premières études de la poésie moderne portugaise dans la presse générale française

Trois autres revues générales françaises ont publié un article qui traite de la nouvelle poésie qui se développe au Portugal. Ces articles ont été remarqués considérant leur longueur et leur caractère inédit en France. Les auteurs qui les écrivent sont également des intermédiaires bien placés pour parler du mouvement poétique moderne et donner un élan nouveau à la littérature portugaise en France.

i. Le Monde Poétique

Avant même que le symbolisme ne prenne forme en France, le journaliste portugais Mariano Pina, fondateur de la revue portugaise *A Ilustração* publiée à Paris, prend l'initiative d'écrire un article important sur la nouvelle tendance poétique portugaise. Cet article, intitulé « La poésie portugaise : les poètes modernes » et publié à Paris en

septembre 1884⁴⁰⁸ dans une revue spécialisée en poésie, *Le Monde Poétique – Revue de poésie universelle*, annonce la révolution poétique qui se prépare au Portugal mais aussi en France :

Le Portugal ainsi que la France, traverse aujourd’hui une période aiguë de prosaïsme. Les nouveaux écrivains ne pensent qu’à faire du roman, des pièces de théâtre du journalisme : c’est un courant auquel on ne peut résister. Cependant, les mains derrière le dos, les poètes, les maîtres de la poésie contemporaine, regardent par la fenêtre le flot couler, attendant qu’il soit passé pour prendre de nouveau la plume⁴⁰⁹.

Pour justifier la mise en place de ce nouveau mouvement, Mariano Pina traduit des vers de João de Deus, d’Antero de Quental et de Guerra Junqueiro, trois poètes de la nouvelle génération littéraire portugaise. Il note la spécificité de la poésie portugaise qui « comporte toujours une forte expression de nationalité⁴¹⁰ » malgré l’influence française de Musset, Hugo, Baudelaire et Leconte de Lisle. Mariano Pina souligne l’importance de Paris dans la diffusion des idées littéraires européennes et dans les transferts culturels : « quel peuple n’a pas les yeux fixés sur Paris ? Quel homme de lettres, surtout s’il est Italien, Belge, Espagnol ou Portugais, ne doit en grande partie son éducation aux livres, aux journaux, aux revues qui se publient journalièrement à Paris⁴¹¹ ? » et considère les liens franco-portugais indispensables à l’unité de la « race latine ». Par ailleurs, il dément la résistance ou le désaveu de l’Espagne par rapport au mouvement poétique français et explique que la littérature espagnole est elle aussi influencée par la France mais beaucoup plus lentement que celle du Portugal :

Comme le courant français éprouve des difficultés à gravir les Pyrénées, à traverser la terre de Cervantes, nous autres, Portugais, plus impatient, plus désireux de savourer tout ce qui est nouveau, nous nous servons paraît-il pour la communication des idées, de la voie maritime, des paquebots qui croisent entre Bordeaux et Lisbonne. Au Portugal,

⁴⁰⁸ L’article est publié dans le numéro 4 de la première année de la revue *Le Monde Poétique* (1884-1889), article retranscrit dans son intégralité dans la revue *A Ilustração* (n° 11, 1884). C’est dans cette dernière que nous prendrons les extraits qui nous concernent, la revue *Le Monde Poétique* n’étant pas disponible à la consultation pour le moment.

⁴⁰⁹ *A Ilustração*, Paris, Vol. 1, n° 11 (1884), p. 170.

⁴¹⁰ *Id.*

⁴¹¹ *Id.*

quiconque lit un livre de pure littérature a déjà lu Zola, Daudet, Goncourt dans les originaux français. Mais en Espagne ?... Peut-être les lira-t-on d'ici à un demi-siècle !⁴¹²

D'autres auteurs participent à cette éclosion du nouveau courant poétique portugais, que mentionne Pina : Teófilo Braga, Gonçalves Crespo, João Penha, Gomes Leal, Jayme de Séguier, Joaquim de Araújo, Cesario Verde et Luis de Magalhães. Cet article complet publié dans une revue spécialisée dirigée par Léon Roger-Milès⁴¹³, professeur, historien et avocat, est vraisemblablement l'un des premiers en France qui traite de la nouvelle génération littéraire portugaise. Cet aperçu est suivi, quelques années plus tard, d'une étude imposante de Maxime Formont publiée dans la *Revue du Siècle* qui s'insère dans la sphère académique.

ii. La *Revue du Siècle*

La *Revue du Siècle* qui a la particularité de publier uniquement des travaux inédits est dirigée à Lyon par Camille Roy et peut compter sur la collaboration de François Coppée, d'Achille Millien et de Sully Prud'homme. « Le mouvement poétique contemporain en Portugal » est un travail de fond sur ce nouveau courant littéraire portugais et les soixante et une pages qui le composent sont publiées en quatre parties de juin à octobre 1892 à raison d'une quinzaine de pages à la fois. La qualité, la taille et le caractère inédit du sujet ont probablement contribué à l'appréciation de cette étude à un point tel qu'elle oblige l'auteur à regrouper ses quatre articles en un seul tiré à part, publié à l'imprimerie Storck de Lyon la même année. Ce fascicule était probablement destiné à un public intellectuel parisien (ou d'ailleurs) qui n'avait jamais lu d'étude de cette ampleur sur la littérature portugaise dans la presse. Bien vite, les revues symbolistes se chargeront de prendre le relais et de combler ce manque d'information sur la nouvelle poésie portugaise.

⁴¹² *Id.*

⁴¹³ Léon Roger-Milès est également rédacteur en chef du *Figaro illustré*.

L'auteur de cet article, Maxime Formont, lauréat de la société des études historiques de France, dédie cette publication au roi portugais Charles I^{er} qui vient de l'admettre à l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne possiblement en raison de la parution dans la presse de cette étude sur la poésie portugaise. Ce tiré à part est une preuve du renouvellement de la littérature portugaise ; il est synonyme de modernité : « nous allons prouver que la vie intellectuelle et littéraire est plus active que jamais en Portugal, où des écrivains éminents se sont appliqués à renouveler les formules de la poésie⁴¹⁴ ». Tout comme Mariano Pina, Maxime Formont utilise la traduction d'extraits pour mettre en évidence ce changement d'ère poétique au Portugal et, comme premier auteur, il choisit João de Deus, « celui qui représente le plus exactement le génie portugais⁴¹⁵ ». Un autre écrivain portugais qui rafraîchit la poésie portugaise est Antero de Quental, « poète philosophe, à la façon de Sully Prudhomme [...] chef incontesté du mouvement littéraire en Portugal [...] qui donna le signal de la révolution littéraire⁴¹⁶ » comme nous le prouve la traduction de son poème « Les Captifs⁴¹⁷ » représentatif de l'esprit de la nouvelle poésie universelle. Maxime Formont parle également de Teófilo Braga (collaborateur d'Émile Littré dans la *Revue de Philosophie Positive*) qui utilise le thème poétique de l'histoire universelle de l'humanité pour enrichir la nouvelle école portugaise complétant ainsi l'œuvre régénératrice de João de Deus. D'autres auteurs importants de cette génération sont mentionnés dans cette étude : João Penha qui « excelle » dans l'ironie ; Joaquim de Araujo qui s'inspire de la poésie du peuple ; Gonçalves Crespo ; Guerra Junqueiro qu'il compare à Victor Hugo par sa versification et qu'il classe, avec *Les Simples*, « parmi les œuvres remarquables des littératures modernes d'Europe qui fait de lui un Tolstoï méridional⁴¹⁸ » ; Gomes Leal « profondément imbu de la poésie française⁴¹⁹ » ; Jayme de Séguier ; Guilherme de Azevedo ; Cesário Verde « qui a

⁴¹⁴ Maxime Formont, « Le mouvement poétique contemporain en Portugal », tiré à part de la *Revue du Siècle*, Lyon, Storck, 1892, p. 1.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 2.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 6-8.

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 12-13.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 36.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 38.

exercé un acte considérable sur ses contemporains⁴²⁰ » par « une poésie qui rappelle Edgar Poë, Quincey, Swinburne, Baudelaire ou Villiers de l'Isle Adam⁴²¹ » ; António Feijó et Silva Gaio. Finalement, il conclue l'étude la plus actuelle de la poésie portugaise en citant Eugénio de Castro « l'introducteur du symbolisme au Portugal⁴²² » qui « a fait entendre une note absolument nouvelle dans la littérature portugaise [...] le premier, en effet, à employer le vers libre, la césure mobile dans l'alexandrin, et l'allitération ; à transporter dans la poésie portugaise la ballade et le rondel⁴²³ ».

iii. La *Revue Encyclopédique*

Six ans plus tard, le 28 mai 1898, la *Revue Encyclopédique* consacre un numéro spécial au Portugal en l'honneur des commémorations de Vasco da Gama qui a découvert la route vers l'Inde en 1498. Soixante-cinq pages, composées de différents articles et ponctuées de nombreuses illustrations, informent le lecteur français des situations géographique, politique, administrative, historique et culturelle du Portugal. Tous les articles sont signés par des Portugais résidant en France ou par des spécialistes portugais de différents domaines exerçant dans des institutions portugaises reconnues⁴²⁴.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 45.

⁴²¹ *Id.*

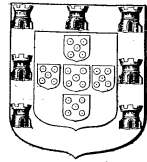
⁴²² Maxime Formont, « Le mouvement poétique contemporain en Portugal », *art. cit.*, p. 54.

⁴²³ *Ibid.*, p. 54-55.

⁴²⁴ Voir Figure 12 : Couverture du numéro spécial sur le Portugal, *Revue Encyclopédique*, 1898.



Le Pays portugais.



Armes du Portugal.
(Fac-similé d'une gravure de 1693.)

Le territoire du Portugal, la vieille Lusitanie, affecte, dans son ensemble, la forme d'un parallélogramme limité au nord et à l'est par l'Espagne, à l'ouest et au sud par l'Océan Atlantique, et dont la superficie peut être évaluée à 89 625 kilomètres carrés. Bien que faisant partie intégrante de la péninsule ibérique, traversé par les mêmes chaînes de montagnes, baigné par les mêmes fleuves, Minho, Douro, Tage, Guadiana, il constitue une contrée bien originale, une individualité géographique nettement déterminée : il a des reliefs moins puissants, des vallées plus largement ouvertes. Son climat surtout diffère singulièrement de celui de la Castille et de la Galice. Rebord occidental des plateaux espagnols, le Portugal s'inclinchit doucement vers la côte comme une sorte de toit sur lequel les nuages chassés par le vent de mer viennent se condenser en ondées bienfaisantes pour l'atmosphère qu'elles rafraîchissent et pour le sol qu'elles fertilisent.

Toutefois la diversité des altitudes, les particularités du système hydrographique, l'exposition des localités, les mers battues par les pluies, les autres tournées vers le soleil, et aussi les perfectionnements apportés par le génie humain à l'œuvre primitive de la nature, ont rompu sur plus d'un point l'uniformité constitutive du pays portugais. De fait, tous les géographes s'accordent pour le partager en plusieurs régions particulières, différentes par les productions autant que par l'aspect, et qui, dans l'ordre historique et politique, correspondent à autant de provinces. On en compte huit, du nord au sud : le Minho, le Douro, le Tras-os-Montes, la Beira Haute, la Beira Basse, l'Estremadura, l'Alentejo et l'Algarve.

Les deux premières ont un caractère franchement alpestre. Elles sont couvertes de montagnes de granit et de schiste, ratta-

chées par les massifs de la Galice à la chaîne des Pyrénées cantabriques. Généralement sèches et nues, coupées d'affreux précipices dans le Tras-os-Montes, ces serras se parent dans le Minho et le Douro d'épaisses forêts de châtaigniers. C'est, à la frontière, entre le Minho et le Lima, petit fleuve côtier, la bizarre serra de Gaviarra ou d'*Outeiro maior* (Grand sommet) qui monte à 2 503 mètres, et la serra de Gerez, dont le point culminant, le pic de Larouco, domine de 1 568 mètres la source du Tamega. Cet affluent du Douro dévale rapidement, encaissé par les chaînons parallèles de la serra de Maran (*Marão*⁽¹⁾), aux flancs aussi dénudés qu'abrupts, et de la serra de Cabreira, dont le nom évoque le souvenir des troupeaux de chèvres sauvages qu'elle abritait naguère. Un véritable dédale de collines rocheuses relie entre elles ces ramifications extrêmes du système pyrénéique. Au fond de leurs ravins coulent des rios aux allures plus ou moins

(1) Au sujet de l'emploi du *sítio* dans les mots portugais, voir la note p. 456.



Pont près de Mirandaella. — Phot. E. Blet et Cie, Paris.

Figure 12 : Couverture du numéro spécial sur le Portugal, *Revue Encyclopédique*, 1898.

En France, Xavier de Carvalho écrit un premier article sur la description physique du pays, Silva Lisboa dépeint les coutumes et les mœurs portugaises, Bartolomeu Ferreira (Premier secrétaire de la légation du Portugal à Paris) décrit la composition du gouvernement portugais et Alves da Veiga (avocat à Paris) explique l'organisation administrative du Portugal. Au Portugal, des professeurs émérites rédigent les articles relatifs à la marine, à l'éducation (Cardozo de Bethencourt), aux Découvertes (Consiglieri Pedroso) et aux colonies (Ernesto de Vasconcelos de la Société de géographie de Lisbonne). Du côté culturel, la section artistique est confiée au

spécialiste Domingos Guimarães, la musique à Francisco de Lacerda et la littérature portugaise est traitée par le seul collaborateur français du numéro, Louis Pilate de Brinn’Gaubast.

Ce dernier article, de treize pages, aborde uniquement la littérature portugaise du XIX^e siècle et l’auteur y déplore la méconnaissance de cette littérature dans les milieux intellectuels européens : « il est vraiment presque honteux, quand on y songe, que seuls quelques lettrés du monde occidental connaissent les noms, rarement les œuvres de polygraphes aussi supérieurement féconds⁴²⁵ ». D’ailleurs, il cite les quelques noms des traducteurs ou spécialistes contemporains allemands, anglais, italiens et français du Portugal. Parmi les Français, il répertorie Mme de Rute (Mme Rattazzi), Henri Faure, Maxime Formont, Philéas Lebesgue, Achille Millien, Mme Adam et lui-même. Brinn’Gaubast divise la littérature portugaise du XIX^e siècle en quatre cycles, le premier commençant en 1818 : le romantisme, puis l’ultra-romantisme, ensuite la période « conimbrienne » (on pourrait parler aujourd’hui du Parnasse ou de la génération littéraire des « Vaincus de la Vie ») et finalement le symbolisme. Il insiste sur la troisième période, s’étendant de 1865 à 1890, où il présente les biographies des auteurs les plus connus, cite certains autres moins connus et traduit quelques poèmes parnassiens et symbolistes.

Cette chronique, de la *Revue Encyclopédique*, consacrée à la littérature portugaise moderne permet de saisir ce que les Français ont connu de cette littérature mais aussi de constater que sa représentation change en France à ce moment. À la fin du XIX^e siècle, les transferts culturels s’opèrent maintenant sous forme d’échanges d’informations actuelles et il existe une volonté de décrire les faits du temps présent en complément ou en substitution à ceux du passé. Dans le cas du Portugal, la littérature moderne renouvelle la littérature consacrée aux siècles glorieux de Camões et de Vasco da Gama. La *Revue Encyclopédique* des éditions Larousse, en tant que médiateur du savoir, est importante dans le domaine de la vulgarisation de la fin du siècle d’autant plus qu’elle est une des revues qui précède et qui constitue le *Nouveau*

⁴²⁵ *Revue Encyclopédique, Le Portugal 1498-1898*, 1^{er} semestre 1898, p. 487.

Larousse illustré (7 vol., 1897-1904). Cette préoccupation des Européens à se nourrir de l'actualité se retrouve dans l'article de Brinn'Gaubast qui confère l'origine de leur intérêt pour le Portugal culturel d'aujourd'hui à l'ultimatum anglais posé sur le Portugal:

[...] le pays de Gama, mais aussi de Camões, obligé de se retourner vers cette Europe qui le rejoignait à la fin sur le terrain de ses conquêtes, et converti, par une série de terribles réalités contemporaines, au culte des idées modernes, a vu, de tout ce qui lui échappait dans le domaine géographique, s'accroître le domaine moral de son idiome⁴²⁶.

Trop souvent assimilé à l'Espagne, le Portugal obtient en cette fin de siècle une visibilité qu'il n'avait jamais connue auparavant si ce n'est au temps des explorations du XV^e et du XVI^e siècles. Brinn'Gaubast mentionne Eugénio de Castro en sa qualité d'auteur moderne prêt à transmettre en Europe l'actualité et l'image du Portugal : « M. Eugénio de Castro a su prouver, sans théorie sinon sans lutte, par la seule force de ses vers, qu'en donnant à ses conceptions originales un caractère cosmopolite, le Portugal peut, à son tour, attirer, retenir et fixer sur son art l'attention et l'admiration des peuples les plus fiers du leur⁴²⁷ ». Cette chronique se termine par une bibliographie qui comporte tous les ouvrages et articles de journaux contemporains français qui traitent du Portugal. Dans cet ensemble, on recense une trentaine de récits de voyage faits au Portugal par des Français.

Ces trois études contemporaines publiées dans la presse générale démontrent la croissance de l'intérêt pour la littérature portugaise en France. De 1884 à 1898, on observe un allongement des articles sur le Portugal et un souci du détail de plus en plus soutenu sur l'actualité. D'un article accompagné d'extraits et d'une étude de fond, la presse française passe à l'édition d'un numéro spécial sur le Portugal et sa poésie. La redécouverte du Portugal en France par l'analyse de faits contemporains fait croître les voyages au Portugal. Ces voyages, favorisés notamment par l'expansion des chemins de fer en Europe qui permettent de se déplacer plus

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 499-500.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 500.

rapidement qu'avant, ont donné lieu à une multiplication des récits de voyage sur le Portugal.

2- Recrudescence des récits de voyage sur le Portugal

Les comptes rendus, les impressions et les récits de voyage en péninsule ibérique deviennent à la mode surtout à la Belle Époque, entre 1895 et 1914, et prennent pour certains, un caractère littéraire, pour d'autres, un caractère utilitaire, voire historique⁴²⁸. De manière générale, la péninsule ibérique attire les Français principalement pour le rêve, l'évasion et le retour aux sources :

Tout voyage en péninsule ibérique revêt l'allure d'un pèlerinage aux sources du passé – un passé glorieux, radieux. Le touriste moderne, de la fenêtre du sud-Express ou de sa banquette automobile, cherche avec délices et passion la couleur locale chère à ses ancêtres, les Romantiques. Cette alliance – ou ce heurt – entre le passé et le présent, entre la tradition et la modernité se retrouvent au long des « notes », « impressions », conférences ou journaux de voyage composés par les Français d'avant 1914⁴²⁹.

Cette ambivalence entre le passé et le présent est nettement perceptible dans la représentation que se font les Français du Portugal au tournant du siècle : Camões est indissociable de l'ère moderne car il incarne – hors du temps – le plus grand accomplissement historique des Portugais. La découverte de nouveaux continents et de nouvelles contrées, en Amérique, en Afrique mais aussi en Orient, est l'exploit qui symbolise universellement la nation portugaise.

On distingue deux types de récits de voyage à la fin du XIX^e siècle : le témoignage purement informatif, pouvant néanmoins contenir quelques remarques personnelles, et les impressions de voyage, davantage centrées sur la critique, les sentiments et les connaissances personnelles de celui qui en est l'auteur. Ce dernier type de récit, dans le cas du Portugal, est généré surtout par des femmes : Madame Rattazzi écrit d'abord *Le Portugal à vol d'oiseau*⁴³⁰, Juliette Adam qui publie à la fin du siècle *La*

⁴²⁸ Daniel-Henri Pageaux, « Les Français de la Belle Époque en Péninsule Ibérique. Voyages, images, idées », *Arquivos do Centro Cultural Português*, Vol X, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1976, p. 213-260.

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 214.

⁴³⁰ Paris, Degorce-Cadot, 1879.

*patrie portugaise. Souvenirs personnels*⁴³¹ puis Marie Quillardet durant la première décennie du XX^e siècle qui publie *Espagnols et Portugais chez eux*⁴³². *A contrario*, les récits purement informatifs sont produits le plus souvent par des hommes, souvent des intellectuels, parfois des journalistes. Dans cette catégorie, on distingue les récits de Stanislas de Nolhac, *En Portugal*⁴³³ ; de Léonce de Rouffeyroux, *Le Portugal*⁴³⁴ et de Jules Leclercq « Une semaine à Lisbonne⁴³⁵ ». Dans les deux cas, nous nous intéresserons au ton général et à certaines particularités du récit, mais les chapitres consacrés à la littérature seront particulièrement examinés puisqu'ils montrent de manière évidente une évolution vers la modernité de la représentation du Portugal.

Le récit de voyage constitue un témoignage précieux des relations entre les deux pays et atteste d'une vision française du Portugal à la fin du XIX^e siècle. La mise en commun de ces récits permet de « comprendre le progrès des connaissances, le cheminement et la diffusion des informations sur des contrées lointaines, inconnues⁴³⁶ ». Toutefois, il faut prendre en considération que le « récit de voyage fluctue au cours du temps au gré des mouvances historiques, politiques, culturelles ou littéraires, de même qu'il varie selon la catégorie des voyageurs, le motif de leur voyage et l'objectif de leur récit⁴³⁷ ». Dans le cas des récits sur le Portugal, le voyage prend une tendance féminine et le caractère individuel de cet acte culturel permet aux femmes d'écrire et de comprendre le Portugal et de se l'approprier dans un récit personnel où l'inconnu devient connu au regard des autres. Selon les dernières recherches en ce domaine, on retient l'hypothèse d'une écriture existentielle et d'une tradition viatique féminine où le récit de voyage féminin serait une affirmation de soi⁴³⁸. En effet, la rédaction des récits de voyage de Mmes Rattazzi et Adam pourrait

⁴³¹ Paris, Havard fils, 1896. Il existerait une édition antérieure (1884) publiée aux éditions de la Nouvelle Revue qui reste introuvable.

⁴³² Arman Colin, 1905.

⁴³³ Paris, Plon, 1891 (mais le voyage date de 1880).

⁴³⁴ Paris, Dentu, 1880.

⁴³⁵ *Le Tour du Monde*, tome LXI, Paris, Hachette, 1881, p. 177-192.

⁴³⁶ Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée, op.cit.*, p. 30.

⁴³⁷ Véronique Magri-Mourgues, *Le voyage à pas comptés – Pour une poétique du récit de voyage au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2009, p. 31.

⁴³⁸ Frank Estelmann, Sarga Moussa et Friedrich Wolfzettel [Dir.], *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, 2012, 320 p.

être une tentative d'affirmation de soi dans la mesure où ces deux femmes de lettres ont voulu intégrer un milieu avant tout réservé aux hommes, celui du journalisme. La fondation et le développement de leurs revues internationales sont une réussite dans leur carrière professionnelle et contribuent donc à leur affirmation personnelle dans la société française de l'époque.

Le Portugal à vol d'oiseau, publié en 1879, amorce la période de prolifération des récits de voyage sur le Portugal. À partir des années 1880, les récits sur le Portugal deviennent de plus en plus distincts des récits de voyage sur l'Espagne. En effet, la majorité des récits de voyage en péninsule ibérique était consacrée à l'Espagne à cette époque. Comme nous l'indique la *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*⁴³⁹, ceux consacrés au Portugal sont largement minoritaires et s'intègrent souvent dans un récit sur l'Espagne sous la forme d'un chapitre : un détour pour visiter Lisbonne et ses environs. Pourtant, il existe depuis longtemps une tradition qui pousse les Français à voyager au Portugal, les premières traces écrites datant d'ailleurs du Moyen-Âge⁴⁴⁰. Leurs récits sont publiés plus régulièrement à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle : ceux de Silhouette (1768), de Dumouriez (1775), de Carrero (1796), de Balbi (1822), d'Edgar Quinet (1844), du comte de Raczynski (1847), de Léon de Rosny (1853), d'Olivier Merson (1857) et de Louis Ulbach (1886) sont les plus connus⁴⁴¹. À la fin du XIX^e siècle, l'augmentation du nombre de voyages au Portugal, favorisée par la tenue de congrès et d'expositions mais aussi par l'éclat des commémorations camoniennes dans le monde, permet d'avoir une vision plus moderne et donc plus juste du Portugal, de ses mœurs, de ses particularités et de ses activités politiques, littéraires et artistiques. Le fait que les éditeurs de récits de voyages font depuis peu une distinction entre l'Espagne et le Portugal permet à ce dernier d'être plus visible, particulièrement à partir des années 1880. Toutefois, il n'est toujours pas pertinent de parler d'une image propre au Portugal tant elle demeure encore associée à celle de l'Espagne. Le Portugal est encore trop souvent

⁴³⁹ Bibliographie de Raymond Foulché-Delbosc publiée à Paris chez Welter en 1896.

⁴⁴⁰ Pierre Rivas, *op. cit.*, p. 27 ; Daniel-Henri Pageaux, *op. cit.*, p. 46.

⁴⁴¹ Certains moins connus sont regroupés aux côtés des fragments littéraires de l'édition commémorative des cinq siècles du monastère des Hiéronymites : Luiz Farinha Franco e Ana Isabel Líbano Monteiro, *Jerónimos – Memórias de cinco séculos*, Lisbonne, IPPA, 2001.

considéré comme un appendice de son grand voisin malgré une identité mieux dessinée.

La presse, de par sa nature, s'intéresse aux événements récents et donc à la littérature moderne. Petit à petit, dès les années 1880, la nouvelle génération fin-de-siècle affirme sa modernité et présente à la France le double visage d'un Portugal à la fois contemporain et allié. À cet égard, le grand nombre de dessins exécutés d'après les photographies du voyageur et journaliste Jules Leclercq et la profusion de détails sur les villes de Lisbonne, de Belém, de Sintra et de Setúbal, parus dans *Le Tour du Monde* en 1881, constituent l'un des premiers articles aux allures de reportage sur la capitale et ses environs. Le point commun à presque tous les récits sur le Portugal du début des années 1880 est l'émerveillement provoqué par la beauté de sa capitale, encore trop peu connue en Europe, et par le contraste avec l'Espagne qu'offre le paysage :

C'est aujourd'hui l'une des plus jolies villes d'Europe : située sur les bord d'un fleuve magnifique, sous un ciel admirable, elle est vraiment la reine de la péninsule ibérique, comme Naples est la reine de l'Italie. Et cependant Lisbonne est peut-être de toutes les grandes capitales la moins visitée ; c'est un point d'escale pour les navires qui vont dans l'Amérique du Sud : on y passe quelques heures, on ne s'y arrête guère. [...] Et vraiment cette route vaut la peine d'être vue : je n'ai rien rencontré de si pittoresque dans toute la péninsule que le parcours de Badajoz à Lisbonne. On n'a pas sitôt franchi la frontière portugaise, que le pays change d'aspect. Aux perspectives moroses, tristes, solennelles de l'Estramadure espagnole succèdent des sites gracieux, riants, qui laissent bien loin derrière eux ce que j'ai vu de plus charmant dans cette Andalousie tant chantée par les poètes⁴⁴².

Cette nouvelle vision du Portugal – un Portugal différent de l'Espagne, « resplendissant de beauté et d'originalité » – poussera, sans doute, certains Français, comme Mesdames Rattazzi et Adam, à publier davantage d'informations sur sa culture et sa littérature.

⁴⁴² Jules Leclercq, « Une semaine à Lisbonne », *Le Tour du Monde*, tome LXI (1881), p. 177-178.

a) Le Portugal à vol d'oiseau, *un récit burlesque et contemporain*

Un des récits de voyage sur le Portugal qui a le plus marqué la France, à la fin du XIX^e siècle, est celui de Madame Rattazzi. En effet, les nombreuses rééditions du récit, son acquisition au sein des bibliothèques de Paris et la polémique qu'il causa au Portugal contribuèrent à implanter en France une image contemporaine du Portugal. Les premières constatations de l'auteur portent précisément sur une fausse impression qui circule due à des erreurs persistantes :

Les erreurs sont telles, lorsqu'il s'agit du Portugal, qu'on croirait, en les lisant, que les écrivains parlent d'un pays inabordable et placé aux antipodes. [...] Les erreurs se sont perpétuées ; et de nos jours les écrivains ont été ou trop sévères, comme M. Braine, ou trop partiaux. Pour ma part, j'avoue que je n'avais aucune idée du Portugal avant ma première visite. C'est en parcourant plusieurs fois ce pays que j'ai pu m'en faire une idée nette, en apprécier le caractère, reconnaître les erreurs inconcevables répandues en Europe sur cette belle contrée, et que le désir m'est venu d'être peut-être utile en les relevant. Le Portugal a gardé jusqu'ici son originalité primitive, ses allures pittoresques, sa couleur personnelle pour ainsi dire ; un puissant attrait de nouveauté, renaissant à chaque pas, s'empare de vous aussitôt qu'on foule cette terre inconnue ; la nature même, tout aussi bien que les costumes et les mœurs, ne ressemble à rien de ce qu'on a rencontré jusque-là dans ses voyages ; ce qui explique une partie des jugements erronés formulés à son sujet⁴⁴³.

Les faux jugements poussent Madame Rattazzi à décrire sa propre façon de voir le Portugal en 1879, alors qu'elle revient d'un voyage à Lisbonne (le premier datant de 1876 où elle avait rencontré l'historien portugais connu Alexandre Herculano). La particularité des paysages et des mœurs portugaises suscite une certaine curiosité et donne un caractère original au voyage par rapport à ceux effectués en Espagne. De fil en aiguille, alors que les récits sur Lisbonne se multiplient, le Portugal devient une destination de choix pour les touristes français du début du XX^e siècle. Le récit de Madame Rattazzi répond probablement à cet enthousiasme français : « Remonter le Tage de son embouchure jusqu'à Lisbonne, est un des spectacle qui valent à eux seuls

⁴⁴³ Madame Rattazzi, « Préface » (datée du 1^{er} novembre 1879), *Le Portugal à vol d'oiseau*, nouvelle édition, Paris, Degorce-Cadot, p. VIII-IX.

le voyage. [...] Toute la ville se déploie en éventail, sous les yeux ravis, avec ses milliers de maisons, échelonnées en espalier sur les collines⁴⁴⁴ ».

Malgré les mécontentements suscités au Portugal par la première édition de son ouvrage, en 1879, considéré comme une critique injuste et virulente, Madame Rattazzi réédite *Le Portugal à vol d'oiseau – Lettres humoristiques* en 1880 ; de nombreuses éditions paraîtront jusqu'à la vingt-sixième en 1883⁴⁴⁵ ! Avant même que les traductions portugaises ne soient publiées⁴⁴⁶, le Portugal réagit vivement en critiquant ses jugements : *O reverso da medalha - a propósito do livro Portugal visto de relance*⁴⁴⁷, *A Senhora Rattazzi*⁴⁴⁸, *Os críticos da princesa Rattazzi*⁴⁴⁹, *Questão Rattazzi – história d'uma princezinha*⁴⁵⁰, *Madame Rattazzi et son secrétaire en Portugal, voyage en zig-zag au pays des turlupinades*⁴⁵¹. La presse réagit tout aussi intensément à la façon dont elle a ridiculisé diverses personnalités portugaises malgré le sous-titre de son ouvrage *Lettres humoristiques* qui aurait pu atténuer la polémique. En effet, son récit est constitué de séquences descriptives et anecdotiques « qui répondent et dressent des paradigmes ; ils obligent à une lecture verticale qui heurte la démarche linéaire du récit de voyage⁴⁵² ». Ce heurt a multiplié les interprétations du récit et donc les façons de se représenter le Portugal. Alors qu'en France, cette lecture est très appréciée; au Portugal elle est calomniée. Le mari de Madame Rattazzi essaie de dissiper le malaise qui plane encore quelques années plus tard en organisant un banquet qui réunit en 1883 les hommes célèbres du Portugal et de l'Espagne :

⁴⁴⁴ Madame Rattazzi, *Le Portugal à vol d'oiseau*, nouvelle édition, Paris, Degorce-Cadot (1879), p. 169-170.

⁴⁴⁵ Une édition récente (2013) est publiée chez Magellan et Cie sous le titre *Lisbonne*.

⁴⁴⁶ Une au Brésil : *Portugal à vol d'oiseau : portuguezes e portuguezas*, Rio de Janeiro, Moraes, 1880 et une au Portugal : *Portugal de relance*, Lisbonne, Zeferino, 1881.

⁴⁴⁷ Porto, imprimerie commerciale, 1880.

⁴⁴⁸ Critique de Camilo Castelo Branco publiée à deux reprises en 1880, Porto, Braga, Chardron.

⁴⁴⁹ Critique d'Hipólito Vargas, Lisbonne, Sousa Neves, 1880.

⁴⁵⁰ Critique d'Alphonse Karr, trad. F. Ferraz, Porto, Silva Teixeira, 1880.

⁴⁵¹ Critique de Croque Mitaine, Lisbonne, Maison d'Angleterre, 1880.

⁴⁵² Véronique Magri-Mourgues, *Le voyage à pas comptés*, op. cit., p. 68.

Don Luis au toast très applaudi retrace à grands traits, en des phrases nettes et élégantes, la nécessité de l'union entre les deux états voisins. Le banquet, en plus de son but politique, avait un autre objet. Mme de Rute, comme jadis à Florence avec « Bicheville », venait de soulever une polémique à cause de son livre *Le Portugal à vol d'oiseau*. Pointilleux, les Portugais croyaient que l'étrangère les « avait salis à dessein » en se moquant de leurs mœurs⁴⁵³.

Malgré les ragots et boutades présents dans son récit descriptif et humoristique, il s'agit d'un portrait détaillé du Portugal qui deviendra un titre connu en France comme le démontre une lettre de la préfecture de la Seine, datée du 17 mars 1886, qui informe l'auteur que son ouvrage est « sur la liste des publications recommandées aux commissions chargées du choix des livres pour les bibliothèques municipales de Paris⁴⁵⁴ ». Il semble donc que le visage du Portugal en France au début des années 1880 soit celui dépeint par Mme Rattazzi, c'est-à-dire le Portugal qu'elle a vu et interprété. Les réactions du Portugal, en dépit de son succès en France, l'obligent à livrer un certain plaidoyer dans la préface de l'édition de 1880 en adoptant un ton de défense envers elle-même et de culpabilité envers son éditeur :

Je ne me dissimule pas les grands et petits désagréments que ce livre peut me valoir. Les uns diront, peut-être, que j'ai vu comme un aveugle et étudié comme un idiot, embelli à outrance ou dénaturé à plaisir, ces derniers se fâchant tout rouge, ne tenant pas compte de la couleur humoristique de ce livre, écrit à bâtons rompus, à vol d'oiseau, comme l'indique son titre, me menaceront de leurs foudres. La perspective m'émeut peu, je l'avoue. Mais mon courage n'est rien à côté de celui de mon éditeur. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il risquait gros jeu à imprimer ma prose et que les nuages crèveraient en partie sur sa tête. Le téméraire n'a pas tenu compte de mes observations et a voulu courir l'aventure avec moi. Son mérite n'est pas mince ; je n'ai pas voulu quitter le lecteur sans le lui signaler⁴⁵⁵.

De plus, dans une lettre adressée à son ami Antonio Enes, Madame Rattazzi essaie de justifier ses écrits polémiques :

⁴⁵³ Magda Martini, *Une reine du Second Empire – Marie Laetitia Bonaparte-Wyse*, Genève, Droz, Paris, Minard, 1957, p. 187-188.

⁴⁵⁴ « La société de Lisbonne », *Les Matinées Espagnoles – Nouvelle revue internationale européenne*, A. 4, V. 2 (1886), p. 17.

⁴⁵⁵ Madame Rattazzi, « Préface », *op. cit.*, p. XIX.

Mon cher Ennes, En même temps que ma lettre vous recevrez un exemplaire du *Portugal à vol d'oiseau* que vous enverra mon éditeur, Degorce-Cadot. J'ai toujours professé pour votre pays privilégié les sentiments de la plus vive sympathie, sympathie qui m'a été largement rendue. Quelques écarts de ma plume, habituée à écrire ce que je vois comme je le vois, ont pu faire suspecter mon intention. Des citations perfidement faites, tronquées ou altérées sont venues donner une apparence de légitimité au (?) soulevé par quelques plaisanteries ou railleries, fait à leur place dans un journal humoristique⁴⁵⁶.

Au-delà de cette controverse, l'analyse qu'elle fait du pays s'avère tout de même souvent complaisante. Elle présente une littérature contemporaine qui trouve source en France au début du XIX^e siècle par l'entremise de l'exil de Garrett :

Je voudrais parler plus au long de la littérature moderne portugaise, qui m'a frappée par son caractère d'originalité si tranchée ; mais il est difficile de renfermer dans un cadre aussi forcément restreint que le nôtre, un tableau complet et j'hésite, car si elle joint un caractère très distinct à un grand esprit de nationalité, il est une certaine quantité de noms connus, dont la réputation est brillante et le mérite incontestable, mais dont la classification présente de grandes difficultés, en présence du chaos de personnages qui viennent à la suite. La littérature moderne portugaise peut trouver son point de départ vers 1824, c'est-à-dire au moment où les hommes intelligents qui avaient embrassés l'idée politique de souveraineté nationale, contenue dans la charte de 1822, furent poursuivis et se réfugièrent en France. C'est de là que vient la lumière pour le Portugal, comme pour beaucoup d'autres pays. On peut dire que l'initiateur de cette période fut Almeida Garrett, qui introduisit en Portugal la forme littéraire du romantisme. Il fut l'explorateur des traditions populaires et un des premiers lyriques des temps modernes⁴⁵⁷.

De plus, elle valorise le Portugal par rapport à l'Espagne de façon humoristique comme cela sera fait à l'Exposition de 1900 par Xavier de Carvalho. Elle présente des chiffres qui prouvent que le Portugal est plus peuplé que l'Espagne, qu'on y vit plus vieux, que l'on s'y marie davantage, que la superficie couverte par le chemin de fer est presque identique à celle de l'Espagne, que les télégrammes y sont plus nombreux

⁴⁵⁶ Lettre inédite conservée à la bibliothèque nationale du Portugal, MSS 146 - 754, Séville, sans date.

⁴⁵⁷ Madame Rattazzi, *Le Portugal à vol d'oiseau*, nouvelle édition, Paris, Degorce-Cadot (1879), p. 233-234.

qu'en Espagne, que l'armée y coûte moins cher et enfin que la dette publique y est huit fois moins importante⁴⁵⁸.

Par ailleurs, elle démontre que l'Angleterre est dangereuse pour le Portugal et prévoit des conflits qui, ironiquement, finiront par se produire alors que survient l'ultimatum de 1890 :

Ecrasé comme il l'est par l'Angleterre, le Portugal importe et exporte relativement plus que l'Espagne. Au point de vue politique, il lui est de beaucoup supérieur et il a balayé de sa route les absolutistes de toutes sortes. Ce qui l'empêche d'avancer, c'est l'Anglais qui le tient en vasselage depuis le traité de Methuen. Je me suis plaint dans le cours de ce livre de l'absence de documents. En voici cependant des plus curieux. L'Anglais a bu, dans l'année de 1877, 50 millions de litres de vin de tout pays, dont un quart venait du Portugal. La valeur des vins de Porto exportés chez lui, a monté de 20 millions de francs en 1868 à 33 millions et demi, en 1877, qu'il paye en fer, lainages et cotonades (sic)! C'est le libre-échange du Loup et de l'Agneau. Quand le Portugal se décidera carrément à être quelqu'un, il rencontrera les sourdes résistances de l'Angleterre : il le sait bien, et voilà pourquoi il s'abandonne. La partie est trop forte⁴⁵⁹.

Tout comme les journalistes du *Figaro*, l'auteur voit dans la République le moyen d'exprimer et d'obtenir la liberté. Elle affirme que les obstacles ne réussiront pas à arrêter le parti républicain portugais qui gagne du terrain ni le progrès qui se met en branle depuis déjà vingt-cinq ans. Mme Rattazzi perpétue le mythe du messianisme portugais en présageant la conquête de l'Espagne par un Portugal républicain : « Mais ce jour-là est destiné, prétend un de mes amis, à la République ; et ce sera pour la Péninsule le vrai commencement de l'édifice⁴⁶⁰ ». Plus largement, elle défend le rôle du Portugal en Europe et pressent qu'une place influente sera réservée au Portugal dans les temps à venir et ce, en raison des principaux événements de son histoire et des souvenirs glorieux liés à ses traditions. Toujours selon l'auteur, le Portugal moderne, qui date de la régence de Pedro, pourrait reconquérir une position digne de

⁴⁵⁸ Madame Rattazzi, « Préface », *op. cit.*, p. XV.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. XV-XVI.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. XVI.

son passé malgré la perte du Brésil, les guerres civiles, les difficultés de la nouvelle organisation politique, l'embarras des finances et le besoin de faire face à des dépenses considérables. Finalement, elle considère que le Portugal est prêt à franchir une nouvelle étape de son histoire tout en continuant à célébrer le passé :

Le présent : Il n'est pas contestable que le Portugal d'aujourd'hui n'est plus celui des Albuquerque, des Vasco da Gama, des Camoens. Il ne découvre plus les mondes, il ne les conquiert plus, il n'écrit plus les *Lusiades*. Il ne songe plus à renouveler ces temps où par ses possessions, par sa population, par sa marine et par l'état des autres puissances, il avait pris rang au nombre des premières nations d'Europe. Il doit honorer la mémoire de ceux qui ont eu leur part à tant d'exploits fameux, mais il ne veut pas s'égarer par ses souvenirs historiques ni chercher l'idéal moderne ailleurs que dans les gloires du passé⁴⁶¹.

Madame Rattazi, malgré une conception parfois exubérante et absurde de certaines mœurs et scènes de la vie portugaise, s'intéresse à ce pays qui était tombé dans l'oubli et construit, dans l'espace intellectuel français du début des années 1880, une image du Portugal différente de celle entretenue jusque-là. Le succès de ses *Lettres humoristiques*, publiées en un volume et dans la presse, ont donné une visibilité au Portugal qu'il n'avait pas auparavant. Madame Rattazzi, à travers ses voyages continuels et prolongés en Europe du sud, dresse une image bien « trempée » du Portugal. Malgré le mécontentement des intellectuels portugais suite à la publication de son récit, sa description de la société portugaise paraîtra vingt-six fois en quatre ans en France mais aussi dans d'autres pays. Pour cette raison, elle influence la représentation que les Français se sont faite du Portugal et inaugure une nouvelle phase de transferts culturels basés sur le présent. Cette influence s'étale sur une dizaine d'années et ce, en deux temps : de 1879 à 1883, par la publication de son recueil consacré au Portugal en un seul volume et, de 1883 à 1888, par la publication dans la presse de ce même ouvrage sous forme de feuilleton servant d'amorce à des chroniques sur la littérature portugaise et sur Lisbonne.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. XIV-XV.

b) *Juliette Adam et la jeunesse républicaine et intellectuelle portugaise*

Le récit de voyage de Juliette Adam, *La Patrie portugaise – Souvenirs personnels* qu'elle publie en 1896, est dédié à la jeune génération portugaise des années 1890 et se proclame « introduction à une série d'études sur la poésie, les écrivains, les artistes, le théâtre actuels de la jeune Lusitanie⁴⁶² ». Son récit de voyage connaît beaucoup moins de succès en France que celui de Madame Rattazzi. Par contre, Mme Adam développe une relation étroite avec la jeune génération portugaise républicaine. Contrairement à Madame Rattazzi, son récit n'est teinté ni d'humour ni de médisances sur le Portugal. Il s'agit plutôt d'un récit descriptif agrémenté de remarques personnelles en faveur du parti républicain et de la jeunesse intellectuelle portugaise dans lequel les figures de Teófilo Braga et de Magalhães Lima sont mises à l'honneur.

Tout comme Madame Rattazzi, Juliette Adam condamne sans ambages la politique coloniale africaine de l'Angleterre envers le Portugal et complimente la presse républicaine « superbement patriotique » d'avoir défendu les droits du Portugal :

Jamais elle ne donnera un plus grand spectacle d'unité et de courage civique qu'en janvier 1890, au moment de l'ultimatum anglais. Les journaux allèrent jusqu'à ne pas accepter d'annonces anglaises dans un pays où le commerce est presque tout entier aux mains des Anglais. La jeunesse des Écoles créa un journal républicain pour combattre l'Angleterre et prêcher la résistance à ses exigences ; ce journal s'appelait *la Patrie*⁴⁶³.

Elle déplore « la persistance et l'acharnement odieux » de l'Angleterre qui ruine le commerce, la marine marchande et l'industrie portugaise : « véritable goule, si elle

⁴⁶² Juliette Adam, *La patrie portugaise – Souvenirs personnels*, Paris, Havard fils, 1896, p. VIII.

⁴⁶³ *Ibid.*, p. 155.

n'a pas sucé la vitalité portugaise jusqu'à la dernière goutte de sang, ce n'est, à aucun moment, un scrupule humain qui l'a arrêtée, c'est que la victime lui a échappé⁴⁶⁴ ».

En outre, elle raconte l'histoire du Portugal en évoquant Camões : « On ne discute pas Camoëns, on s'en énorgueillit (sic) comme du premier ancêtre glorieux qui a fondé une famille. Il est sacro-saint, d'une sainteté faite de toutes les origines de grandeur de la nation⁴⁶⁵ ». Elle loue l'épopée portugaise *Les Lusíades* qu'elle compare à celle de la Grèce, *L'Illiade*, et nourrit, comme Mme Rattazzi, le mythe du rôle messianique auquel serait destiné le Portugal :

En lui le peuple portugais voit la réserve de ses forces, l'aliment de ses rêves, l'excitation à la résistance contre l'opresseur étranger. Il trouve, en relisant Camoens, le culte de son indépendance, le respect de sa grandeur passée ; dans cette grandeur disparue, il puise, la croyance que les temps glorieux peuvent renaître⁴⁶⁶.

Son chapitre sur la littérature est considéré, d'après les spécialistes sur les relations franco-portugaises, incomplet mais consciencieux et avisé⁴⁶⁷ : elle cite Miranda, Vieira, Garrett, Herculano, Castilho et, avec plus d'ardeur, João de Deus.

La publication de son récit de voyage lui permet d'obtenir, deux ans plus tard, l'élaboration et la réalisation d'un album commémoratif sur le quatrième centenaire de la découverte des Indes par Vasco de Gama. Une autre publication sur le Portugal du pôle académique français mérite une attention particulière : une histoire de la littérature portugaise contemporaine au milieu des années 1880 qui bonifie les interprétations faites sur la littérature portugaise dans les récits de voyage.

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 190.

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 289.

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 232.

⁴⁶⁷ Pierre Rivas, *Encontro entre literaturas*, op. cit., p. 34.

3- Ferdinand Denis, Arthur Loiseau et Francisque Michel : le Portugal mis en étude

a) Loiseau et le Portugal contemporain : littérature, politique et journalisme

C'est sans doute le succès et l'originalité de l'étude d'Arthur Loiseau⁴⁶⁸, *Histoire de la littérature portugaise – depuis ses origines jusqu'à nos jours*, ouvrage réalisé sous les auspices des éditions Ernest Thorin⁴⁶⁹, qui lui valurent une deuxième édition deux ans plus tard, en 1887 : « Il s'agit d'un ouvrage très documenté, sérieux, un travail solide d'un universitaire qui présente une vision historique d'ensemble de la littérature portugaise en l'appuyant sur une vaste bibliographie – lue et dominée – de plus de 80 ouvrages français, portugais, même brésiliens ou traduits⁴⁷⁰ ». Cette histoire chronologique, dans l'esprit positiviste, cherche à établir le rôle et l'influence de la société plutôt que l'influence littéraire ou esthétique de l'œuvre. Pour Loiseau et d'autres critiques de l'époque, la littérature est indissociable de l'histoire, et dans cette perspective, il réalise cette première histoire de la littérature portugaise consacrée exclusivement au Portugal, contrairement à Ferdinand Denis qui avait inclus le Brésil en 1826. Tout en soulignant l'autonomie de la langue portugaise par rapport à l'espagnol, il établit un portrait approfondi de la société portugaise appuyé sur des faits et des documents réels.

L'originalité de son œuvre réside, tout comme pour l'ouvrage de Ferdinand Denis, dans l'étude du présent qu'il fait par la critique de la littérature contemporaine. Le dernier chapitre, consacré au XIX^e siècle, présente un aperçu historique de la littérature portugaise suivi des portraits littéraires des écrivains les plus importants du

⁴⁶⁸ Arthur Loiseau (1830-1896), grammairien, publié à Paris chez Thorin en 1880 *Histoire de la langue française, ses origines et son développement jusqu'à la fin du XVI^e siècle*.

⁴⁶⁹ Libraire du Collège de France, de l'ENS, des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

⁴⁷⁰ Jean-Michel Massa, « Les historiens de la littérature portugaise de Sismondi à Loiseau », *L'enseignement et l'expansion de la littérature portugaise en France – Actes du colloque*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel portugais, 1985, p. 64.

siècle : Francisco Alexandre Lobo, Garrett, Antonio de Castilho, Alexandre Herculano, Rebello da Silva, Mendes Leal, Corvo de Camões, Camilo Castelo Branco et Gomes de Amorim. Plus loin, Arthur Loiseau analyse et commente le présent littéraire par des notices biographiques d’auteurs encore vivants, pratique plutôt rare dans le pôle académique en 1886. Pinheiro Chagas est le plus encensé et considéré par Loiseau comme indispensable à la presse littéraire portugaise qui « s’honore de la collaboration de cette plume élégante et féconde⁴⁷¹ ». Il complimente Tomás Ribeiro par le biais du poème de *Dom Jaime* qui rappelle l’amertume des soixante ans de captivité espagnole et il cite une panoplie d’auteurs connus appartenant à la jeune génération portugaise :

Jules César Machado, agréablement connu par la gaîté de ses feuilletons ; Latino Coelho, le savant secrétaire général de l’Académie royale des Sciences, auteur du *Marquis de Pombal et de son époque*, ainsi que d’une *Histoire politique et militaire du Portugal* ; Silva Tullio, le conservateur zélé de la bibliothèque nationale ; Gomes Coelho, à qui ses romans, particulièrement les *Pupilles de Monsieur le Recteur*, donnèrent un moment d’éclat, sous le pseudonyme de Julio Diniz ; Eça de Queiroz, qui s’est fait connaître, lui aussi, par ses romans : *Os Maias* et le *Mandarim* ; Theophilo Braga, le politique ardent et le vulgarisateur de la littérature portugaise ; Guerra-Junqueiro, que recommande son poème sur la *Mort de Jehova* ; Gomes Leal, le poète de *l’Ante-Christ* et de la *Trahison* ; Bernardo de Pindella, dont on lit avec plaisir *Os Azulejos*, une collection de contes gracieux ; Ramalho Ortigão, qui donna *En Hollande*, et dont la plume incisive alimente, tous les deux mois, la brochure intitulée : *As Farpas* ; enfin Silva Gayo, Sampaio, Ricardo, Luciano Cordeiro, Gusmão, Anthero do Quental, etc. qui tous s’imposent aux lecteurs curieux et marchent, d’un pas plus ou moins rapide, vers la gloire dans les différentes voix littéraires⁴⁷².

Ce qui est toutefois plus innovateur encore dans l’étude contemporaine de Loiseau est la section qu’il réserve à « La presse actuelle⁴⁷³ », occupée par la « jeune phalange », « un essaim de talents en pleine floraison, une jeunesse ardente au travail, désireuse de renommée ». Cet intérêt pour les jeunes journalistes se traduit par l’analyse des

⁴⁷¹ Arthur Loiseau, *Histoire de la littérature portugaise – depuis ses origines jusqu’à nos jours*, Paris, Thorin, 1887, p. 387.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 388-389.

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 389-394.

journaux d'époque catégorisés selon leur orientation politique : « La littérature, se rattachant à la politique, suit les quatre partis, qui divisent actuellement le Portugal : les Progressistes, les Régénérateurs, les Légitimistes et les Républicains⁴⁷⁴ ». Cette analyse est fondamentale dans la représentation que les Français se font du Portugal contemporain et permet de comprendre comment se construit le système politique portugais. Néanmoins, l'auteur citera également des journaux n'appartenant à aucun parti politique, tels le *Diário de Notícias* et le « *Contemporâneo* ».

Le parti républicain, malgré sa naissance tardive sur la scène politique en 1878 et son petit nombre de partisans au début des années 1880, prendra une grande place au tournant du siècle. Sa progression et son ascension au Portugal mais aussi à Paris, par l'entremise d'un noyau républicain franco-portugais, ont permis la constitution de la République portugaise en 1910. Arthur Loiseau qualifie les Républicains « d'hommes aux idées avancées jusqu'aux socialistes proprement dits » et mentionne les journalistes de la *Démocratie portugaise*, Elias Garcia, Alberto de Vasconcelos, Teixeira Simões, Oliveira Martins et Anthero do Quental, ceux de la *Folha do Povo*, Latino Coelho et Teófilo Braga et le rédacteur en chef du *Século*, le plus important journal républicain, Magalhães Lima. Ce dernier, par ses écrits et discours en français, aura une grande influence sur les intellectuels de la période pré-républicaine. Pour Arthur Loiseau, il est important de différencier la presse portugaise qu'il considère aussi riche mais plus impartiale, bienveillante et fraternelle que celle des autres nations européennes : une « face nouvelle de la littérature contemporaine, où les illustrations (l'élite) actuelles ont fait leur début ». Certains de ces acteurs journalistiques, particulièrement Teófilo Braga et Magalhães Lima, auront, comme nous le verrons, des rapports étroits avec la France durant la constitution de la République. Contrairement à Mmes Rattazzi et Adam, Arthur Loiseau n'exprime aucun parti pris en politique.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 389-390.

b) Ferdinand Denis : la première littérature des pays lusophones en France

L'histoire littéraire portugaise de M. Loiseau a sûrement eu un impact important en France notamment dans les milieux universitaires, littéraires et intellectuels car la dernière étude de ce genre sur la littérature portugaise remontait à 1826. En effet, Ferdinand Denis⁴⁷⁵ fut le premier Français à se consacrer à l'histoire de la littérature

⁴⁷⁵ Jean-Ferdinand Denis, l'« ami des portugais », est né à Paris le 3 août 1798 étant destiné par sa famille à une carrière diplomatique. Il étudie les langues vivantes et commence ses voyages en 1818, d'abord en Amérique du Sud où il resta quatre ans. Il parlait de ses expériences avec un réel plaisir, avec une conversation émaillée d'anecdotes, toujours attrayante et constructive (Ferdinand Denis, *Journal 1829-1848*, Université d'Oxford, Librairie de l'Université, 1932, 161 p.). Puis il voyagea en Espagne, au Portugal et en Afrique jusqu'en 1838. En revenant, il devint attaché au ministère de l'instruction publique en qualité de bibliothécaire, pendant deux ans, puis conservateur-adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève (où sont gardés les dons qu'il a fait) avant de devenir conservateur en chef puis administrateur. Il meurt à Paris le 1^{er} août 1890 à l'âge de 92 ans ce qui fait de lui le lusophile de référence tout au long du siècle. Il écrit des ouvrages sur Buenos-Aires, le Paraguay et la Guyane mais se spécialise dans la matière lusophone ; mais c'est sans doute le Brésil qui attirera le plus son attention du point de vue historique et littéraire. Ses lettres de jeunesse écrites à Bahia sont publiées et cette ligne d'intérêts ne le quittera jamais (*Le Brésil*, 1821 ; *Résumé de l'histoire du Brésil*, 1825 ; *Brésil*, 1846 ; *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550*, 1850). Camões suscite également son intérêt (*Camoens et José Indio*, 1824 ; *Notice biographique et critique sur Camoens*, 1846 et 1891) puis ensuite le Portugal (*Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, 1826 ; *Luiz de Souza*, 1835 ; *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, 1839 ; *Portugal*, 1846 ; *Les Voyages du Dr Lacerda dans l'Afrique Orientale*, 1882 ; « De la peinture des manuscrits illustrés en Portugal », reproduction (fac-similé) du *Missel d'Estevan Gonçalvez Netto*, 1882 ; « Traduction du théâtre portugais » dans la *Collection des Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, 1823 ; « Tableau chronologique de la littérature portugaise » in *Atlas des Littératures* publié par M. de Mancy en 1827). Il compose également des ouvrages sur la navigation et un conséquent *Nouveau Manuel de bibliographie universelle* en 1857. Il écrit de nombreux manuscrits inachevés comme la traduction en prose d'œuvres diverses de Camões. Denis a été collaborateur de *Psyché*, un recueil fameux de poésies et a entretenu un nombre important de correspondances intellectuelles avec des personnalités françaises ou portugaises, comme le Comte et la Comtesse de Rio Maior, Garrett, les Vicomtes de Santarem et de Carreira, le Comte de Farrobo, le Marquis de Faial, le Duc de Palmela. Ce lusophile a suscité plusieurs polémiques, une avec Garrett en l'accusant de lui avoir dérobé le sujet de *Camões*. Tous deux ont écrit une œuvre du même titre, bien que l'une en prose et l'autre en vers, en s'inspirant de l'édition monumentale des *Lusiades* publiée à Paris en 1817 par Sousa Botelho dont la préface contient de nouveaux éléments biographiques, suspects selon Georges Le Gentil. Une autre polémique s'est produite avec le Vicomte de Santarem à propos du manuscrit de la chronique d'Azurara. La publication de ses œuvres, plutôt reconnues en qualité qu'en quantité, lui apporta plusieurs reconnaissances officielles : de la France ; celui d'officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique, du Brésil, la grand-croix de l'ordre impérial de

portugaise dans une imposante étude de 535 pages, suivie de cent pages sur celle du Brésil. *Le Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, publié à Paris par Lecoq et Durey, est une histoire de la littérature et de la culture portugaises qui tire ses informations de biographies, de bibliographies, d'instruments de travail et d'études de langues orientales. Ferdinand Denis,

esprit éminent et remarquable, sait allier l'érudition la plus documentée à une rare maîtrise du savoir et de l'intelligence [...]. Il dépasse en compétence tous ses prédécesseurs et ses émules. Sa finesse, sa supériorité intellectuelle et morale lui fait déceler dans la littérature portugaise les vrais mets de l'esprit et du cœur qu'elle propose⁴⁷⁶

tout en n'occultant pas le présent. Effectivement, cet historien, tel un esprit précurseur⁴⁷⁷, présente aussi dans son « résumé » des poètes et littérateurs modernes, morts quelques années auparavant : Francisco Manoel do Nascimento, le Comte da Barca, Brito de Sousa, Maximiano Torres, Maria Barbosa do Bocage et pose un regard sur quelques littérateurs vivants : José Agostinho de Macedo, Mauzinho d'Albuquerque, Medina e Vasconcelos, le Vicomte de São Lourenço et la Comtesse de Oyeihansen. Les chapitres consacrés à l'actualité littéraire sont considérés comme avant-gardistes par la critique française du XIX^e siècle⁴⁷⁸.

Une autre particularité de l'œuvre de Ferdinand Denis réside dans le discours qu'il tient au sujet de la place peu importante qu'occupent les littératures étrangères dans la critique française : « Remplie d'une admiration exclusive pour ses écrivains [...] la

la Rose ainsi que de la Croix du Sud ; au Portugal, la grand-croix de l'ordre du Christ et le rang d'officier de l'ordre de la Conception de Villa-Viçosa.

⁴⁷⁶ Jean-Michel Massa, « Les historiens de la littérature portugaise de Sismondi à Loiseau », *art. cit.*, p. 60 et 62.

⁴⁷⁷ Il marque l'importance de la critique dans son étude : « Au XIX^e siècle, presque toutes les nations ont senti que leurs richesses devenaient trop considérables pour ne pas être classées, que l'on ne pouvait plus se servir de simples dictionnaires biographiques, et qu'il y avait des réflexions à faire, des analyses à donner » dans Ferdinand Denis, « Discours préliminaire », *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, Paris, Lecoq et Durey, 1826, p. VII-VIII. Il fait également référence à Ginguené qui avait montré comment la littérature suivait les événements politiques et insiste sur l'influence des grands poètes du XIX^e siècle.

⁴⁷⁸ *La jeune critique des petites revues symbolistes*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2010.

France a dédaigné pendant longtemps les littératures étrangères⁴⁷⁹ ». Pourtant, cinquante ans plus tard, le travail est encore à faire. D'ailleurs, cet argument est repris par Madame Rattazzi, Juliette Adam, Brinn'Gaubast et Philéas Lebesgue dans le but de présenter la littérature portugaise. Plus précisément, Ferdinand Denis s'intéresse à l'écart en France entre l'intérêt porté à la littérature portugaise et à la littérature espagnole :

Alors que la littérature espagnole était plus connue en France que toutes les autres littératures étrangères, celles des Portugais ne l'était nullement. Enfin, l'esprit d'investigation qui caractérise notre siècle donne le désir d'étudier ce peuple extraordinaire [...] Bouterweck a fait les premiers pas, M. de Sismondi l'a suivi...⁴⁸⁰

Cette préoccupation nouvelle est récurrente tout au long du XIX^e siècle. Pour Ferdinand Denis, les raisons de cette méconnaissance sont multiples. En dépit des mérites qui sont attribués au Portugal pour sa première épopée européenne, *Lusiades*, l'Espagne a toujours porté ombrage à la visibilité du Portugal en France :

Souvent la puissance des Espagnols a fait tort à la renommée militaire que s'étaient acquise les Portugais, il en est peut-être ainsi pour la littérature : les deux langues eurent une même origine, les chefs-d'œuvre qui les ont fixées ont brillé à peu près vers la même époque ; et cependant Cervantes, Lope de Vega, Calderon, furent plus connus en Europe que Sá de Miranda, Ferreira, et même Camões, qui les avaient précédés. La littérature portugaise [...] a le mérite incontestable d'avoir donné à l'Europe son premier épique moderne⁴⁸¹.

À ce sujet, l'auteur, en conclusion, précise au lecteur que ce serait une erreur de croire que le Portugal est encore en retard par rapport aux autres nations en ce qui concerne les sciences et les lettres. Il le prouve en mentionnant la multitude des journaux qui s'y publient et la quantité d'ouvrages qui y sont imprimés depuis quelques années. Il explique que, malgré cela, la majeure partie de la nation est

⁴⁷⁹ Ferdinand Denis, « Discours préliminaire », *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, Paris, Lecoq et Durey, 1826, p. V.

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. VIII-XI.

⁴⁸¹ Ferdinand Denis, *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, Paris, Lecoq et Durey, 1826, p. 2-3.

encore plongée dans l'ignorance et que le progrès ne se fait sentir que chez une faible partie de la population mise en relation avec le reste de l'Europe⁴⁸².

Suite à la publication de cette historiographie littéraire, l'intérêt pour le Portugal en France augmente progressivement. La *Bibliographie franco-portugaise* témoigne de cette évolution en dénombant 392 ouvrages consacrés au Portugal en France au XVIII^e siècle comparativement à 1585 au XIX^e siècle⁴⁸³. La littérature tient une place modeste au XVIII^e siècle si on la compare à d'autres sujets comme l'histoire, les récits de voyage, les ouvrages politiques et tout particulièrement l'évocation du tremblement de terre de Lisbonne. Néanmoins, deux thèmes littéraires sont récurrents : Inês de Castro et Camões. D'une manière générale, nous dit Jean-Michel Massa, tout ce qui est lié au Portugal au XVIII^e siècle est synonyme d'obscurantisme et fait l'objet de critiques diverses de la part des défenseurs français de l'Esprit des Lumières, comme Voltaire⁴⁸⁴. Toujours selon Massa, le changement commence à s'opérer au XIX^e siècle par le biais de l'internationalisation de l'histoire de la littérature portugaise qui est amorcée en Allemagne grâce à Friedrich Bouterweck, « véritable précurseur de la littérature portugaise⁴⁸⁵ ». En effet, lorsque ce dernier compose, entre 1801 et 1819, les douze tomes qui constituent l'histoire des *Littératures occidentales*, il en consacre un, le quatrième, au Portugal. Malgré le fait que cette étude ne fût pas traduite en français, elle influença trois historiens français, Sismondi, Denis et Loiseau, qui permirent à la littérature portugaise d'être mieux perçue et mieux définie à la fin du XIX^e siècle. Les premières histoires littéraires naissent à cette époque en superposant l'histoire et la littérature afin de puiser aux sources communes des nations européennes : « Sismondi est le premier à jeter un regard personnel, indépendant qui donne une place de choix aux créateurs et aux précurseurs, et une place à ce qui fait l'originalité de la littérature⁴⁸⁶ ». Cette nouvelle

⁴⁸² *Ibid.*, p. 503.

⁴⁸³ Xavier Bernardo Coutinho, *Bibliographie franco-portugaise*, *op. cit.*.

⁴⁸⁴ Jean-Michel Massa, « Les historiens de la littérature portugaise de Sismondi à Loiseau », *art. cit.*, p. 57-69.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 59.

tradition forme les premiers critiques littéraires dix-neuviémistes comme Sismondi⁴⁸⁷, économiste genevois, qui spécifiera certains traits singuliers de la littérature portugaise, telle l'originalité de l'œuvre de Camões⁴⁸⁸.

La première histoire littéraire en français sur le Portugal et le Brésil de Ferdinand Denis servira de guide intellectuel de la lusophonie tout au long du XIX^e siècle et ce, jusqu'à ce que Arthur Loiseau publie la sienne, en 1885. L'œuvre de Ferdinand Denis, majeure, tout comme ses actions lusophiles sont des incontournables à l'égard de la reconstruction de l'image portugais en France au XIX^e siècle et permettent de comprendre comment a évolué la représentation littéraire du Portugal en France et comment s'est formé le réseau franco-portugais fin-de-siècle. Cette première étude du genre montre que la littérature est un excellent moyen de communication entre les deux pays et qu'elle monopolise les transferts culturels.

c) Francisque-Michel : initiateur des études franco-portugaises

C'est justement un disciple de Ferdinand Denis qui rédige la première étude bilatérale franco-portugaise. En 1882, paraît, à Paris, chez Guillard et Aillaud, *Les Portugais en France – Les Français en Portugal*. Roland Francisque-Michel, vice-consul du Portugal, dédie son recueil au journaliste et diplomate portugais Mendes Leal, alors ministre du Portugal à Paris. Ses 285 pages sont très documentées et présentent pour la première fois un panorama des échanges franco-portugais. L'étude est divisée en trois parties : les relations sociales, intellectuelles et commerciales entre les deux pays depuis les origines. Elle est née de recherches effectuées principalement dans la bibliothèque personnelle de Ferdinand Denis et a été rédigée selon le modèle d'un document similaire écrit par le père de Francisque-Michel sur les rapports entre l'Écosse et la France. Selon lui, le Portugal mérite d'être connu plus amplement car il

⁴⁸⁷ Jean Charles Léonard de Sismondi (1773-1842) est spécialiste en histoire française et italienne. Il est cité par Karl Marx dans son manifeste.

⁴⁸⁸ Simonde de Sismondi, *De la littérature du midi de l'Europe*, Paris, Treuttel et Würtz, 1813. Il existe plusieurs éditions durant la première moitié du XIX^e siècle, la première datant de 1813.

constitue un allié de la France depuis le XII^e siècle, étant sans cesse menacé au nord par l'Angleterre et au sud par l'Espagne⁴⁸⁹. L'auteur s'intéresse aussi bien aux personnalités exilées dans l'un ou l'autre pays qu'aux mots et locutions empruntés à la langue française par les écrivains portugais. L'étude se veut historique et, contrairement à Denis et Loiseau, Francisque-Michel hésite à parler des personnalités portugaises de l'époque contemporaine :

Le réveil de la nation portugaise, la facilité des communications (je n'ose pas dire les événements politiques), ont amené chez nous un grand nombre de ces étrangers, dont plusieurs ont cessé de l'être, soit par des alliances ou par la place qu'ils ont su conquérir dans la société polie, dans le monde des sciences et des lettres. La notoriété de ces éminents contemporains donnerait certainement du lustre à la liste des personnages que nous avons essayé de raviver ; mais nous avons connu d'une façon plus ou moins intime la plupart des membres de la colonie portugaise en France, et nous craignons, en portant la lumière sur eux, ou de ne pas éclairer dignement leurs mérites ou d'offenser leur modestie⁴⁹⁰.

Malgré l'absence de références au présent, cet ouvrage amorce une série d'études franco-portugaises et révèle au grand jour le passé de ces relations bilatérales jusqu'à complètement inconnues des Français. Cette étude détaillée constitue un témoignage de l'intérêt des Français pour le Portugal suite aux commémorations camoniennes de 1880⁴⁹¹ et permet de démontrer de façon évidente la présence de rapports entre les deux pays dans l'ensemble des transferts culturels de cette fin de siècle.

⁴⁸⁹ Roland Francisque-Michel, *Les Portugais en France – Les Français en Portugal*, Paris, Guillard et Aillaud, 1882, p. III.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 91-92.

⁴⁹¹ Voir la critique élogieuse des Portugais consacrée à cet ouvrage : *Jornal do Comércio*, Lisbonne, 7 juin 1882.

4- Les centenaires fin-de-siècle : l’ancrage du Portugal et de sa littérature en France

a) *Vasco da Gama à Paris*

En 1898, les commémorations du quatrième centenaire de la découverte de l’Inde par Vasco da Gama sont un complément à celles du centenaire de Camões en 1880 et une continuation. Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, le centenaire de Camões marque une nouvelle ère de visibilité du Portugal en France qui se poursuit par les célébrations de Vasco da Gama. En cette toute fin de siècle, tous les moyens sont bons pour se faire reconnaître, notamment à Paris et entrer dans le nouveau siècle avec aplomb. En plus de stimuler le patriotisme et la fierté au Portugal, ces célébrations contribuent à la promotion du Portugal à l’étranger. Dans cet ordre d’idées, Magalhães Lima donne, le 11 novembre 1897, une conférence à la société de géographie de Lisbonne où il dénonce la méconnaissance du Portugal contemporain à l’étranger. En effet, le Portugal serait connu uniquement par les figures de Camões et Vasco da Gama⁴⁹². Selon lui, ces commémorations sont un excellent moyen de faire connaître le Portugal à travers le monde, d’autant plus qu’elles expriment l’âme, la vie, les aspirations et la gloire de la nation portugaise. Elles permettent non seulement de donner une visibilité au Portugal mais aussi d’y attirer des étrangers, des commerçants, des industriels et des journalistes.

En outre, il ne s’agit pas simplement de commémorer Vasco da Gama comme s’il s’agissait d’une simple revendication nationale mais bien de donner à ses explorations un caractère universel, cosmopolite et international. La découverte de l’Inde par les Portugais ne serait donc pas le patrimoine d’un pays seul mais celui de la civilisation entière qui mettrait en évidence l’histoire et les traditions portugaises⁴⁹³. Par extension, les découvertes maritimes portugaises sont aussi bien le symbole identitaire d’une nation que le progrès du monde moderne occidental, soutenu par les

⁴⁹² Magalhães Lima, *O Centenario no Estrangeiro*, Lisbonne, A Liberal, 1897, p. 8.

⁴⁹³ *Ibid.* p. 8 et 22.

richesses coloniales. C'est donc la deuxième fois, en cette fin-de-siècle, qu'on utilise consciencieusement le Portugal du passé pour faire connaître celui du présent en tant qu'acteur privilégié de l'histoire européenne. Dans cette perspective, 400 journalistes sont invités à Lisbonne lors des commémorations de Vasco da Gama marquées par un grand jubilé national en hommage à la mémoire des navigateurs portugais, une grande kermesse étalée sur six mois, des illuminations et des décorations dans les rues et les places des villes, un grand concert vocal et instrumental au théâtre Saint-Charles, un grand bal offert aux conseillers municipaux et l'inauguration d'un aquarium rappelant la conquête du monde maritime par les Portugais. La *Revue Encyclopédique* dévoile la programmation de ces festivités au Portugal et souligne également les événements littéraires et artistiques importants lors des jours de grande fête nationale qui ont lieu du 17 au 20 mai 1898 : la parution de l'édition commémorative des *Lusiades*, une série de travaux littéraires et scientifiques sur des faits et des personnages de l'histoire portugaise, un drame historique et le dévoilement d'une sculpture en pierre et d'une œuvre picturale⁴⁹⁴. Pour l'événement, Xavier de Carvalho publie dans ce même supplément un article sur la société de géographie de Lisbonne où on annonce la publication d'un « numéro exceptionnel » de la *Revue Encyclopédique* sur le Portugal à paraître le 28 mai de la même année. Les célébrations portugaises se répercutent jusqu'à Londres, Berlin, Stockholm, Bruxelles et Paris où les sociétés de géographie de ces villes organisent des événements en rapport avec l'exploit de Vasco da Gama.

⁴⁹⁴ *Revue Encyclopédique*, « Supplément de l'Actualité », t. 8, 7 mai 1898, non paginé, 4 p.

QUATRIÈME CENTENAIRE
DE LA DÉCOUVERTE DU CHEMIN MARITIME DES INDES (1498-1898)



Figure 13 : portraits des membres de la commission du quatrième centenaire de la découverte des Indes, *Revue Encyclopédique*, 1898.

À Paris, différents événements sont organisés pour l’occasion, principalement par deux organismes : la délégation portugaise à Paris du quatrième centenaire de la découverte de la route maritime des Indes et le comité français créé pour fêter à Paris cet événement. La délégation portugaise est composée de journalistes portugais bien établis à Paris : Alves da Veiga, Silva Lisboa, Xavier de Carvalho et Cisneiros Ferreira⁴⁹⁵. Quant à l’imposant comité français, il est formé par Juliette Adam et regroupe de grands intellectuels français du monde des lettres, de la marine et de la musique. Parmi les membres du comité français, on signale Paul Bourget, de Rodays, directeur du *Figaro*, Émile Zola, Camille Saint-Saëns et Pierre Loti. Une série de

⁴⁹⁵ Voir Figure 13 : portraits des membres de la commission du quatrième centenaire de la découverte des Indes, *Revue Encyclopédique*, 1898.

conférences est organisée à la société de géographie de Paris le 25 avril 1898 et à la Sorbonne le 28 avril 1898. Dans le premier cas, il s'agit de conférences historiques sur le XVI^e siècle prononcées par Henri Cordier, Émile Vedel et le Marquis de Mazelière. Dans le deuxième cas, Janssen, Gabriel Marcel et le vicomte de Wildik préparent un discours en hommage au centenaire tandis que Sarah Bernhardt, Marie Legault, Brandès, Paul Mounet et Mounet-Sully récitent les vers de François Coppée, de Camille Mauclair, de Paul Adam et de Sully Prudhomme. Côté musique, la scène lyrique de Ducoudray est interprétée par Mlle Blanc. Ces commémorations rassemblent l'élite parisienne : « les personnalités les plus illustres de la marine et des services publics, des sciences et des arts, des lettres et de la presse [...] rehaussée par le brillant concours du monde officiel, des membres de l'institut, des Facultés et des grandes écoles, des sociétés savantes de Paris⁴⁹⁶ ».

Dans la foulée de ces conférences, on dévoile la publication d'un album commémoratif destiné à la « glorification de Vasco da Gama » qui retrace l'itinéraire et les péripéties de Vasco da Gama, lors de son voyage, rédigé par Gabriel Marcel, conservateur de la bibliothèque nationale de France :

Après la découverte de l'Amérique, il n'est pas dans l'histoire, d'événement plus important que l'arrivée de Vasco da Gama dans l'Inde. Il ne faut donc pas s'étonner que la France ait tenu à commémorer un fait qui allait bouleverser les relations économiques de l'Europe et de l'Orient [...] L'hommage que nous rendons aujourd'hui à Vasco da Gama ne s'adresse pas à lui seulement ; par dessus la tête du héros légendaire, il vise plus haut, droit au Portugal, à ce vaillant et fier petit peuple qui sut conquérir un si vaste empire et montra aux savants étonnés que la terre était plus grande qu'ils ne croyaient⁴⁹⁷.

Dans le même esprit, les vice-amiraux Besnard, Gervais, de Cuverville et Fournier, ainsi que le contre-amiral Réveillère rendent hommage au navigateur portugais. Par la

⁴⁹⁶ Vicomte de Wildik, *Allocution prononcée à la Sorbonne au nom de la Délégation portugaise à Paris de la commission centrale exécutive du IV^e centenaire de la découverte de la route maritime des Indes au comité français organisé pour fêter à Paris le même centenaire*, Paris, Guillard, Aillaud & C^{ie}, 1898, p. 3.

⁴⁹⁷ Juliette Adam [dir.], *A Vasco da Gama – 1498, Hommage de la Pensée française – 1898*, Paris, Lisbonne, Guillard, Aillaud & C^{ie}, 1898, p. 5-8.

suite, des vers inédits sous forme manuscrite et signés de la main de poètes contemporains renommés sont imprimés dans cet album. Frédéric Mistral, Camille Mauclair, Léon Daudet, Mallarmé, Paul Adam, Montesquiou et, de l'Académie française, Sully Prudhomme, Pierre Loti, François Coppée⁴⁹⁸ et Paul Bourget signent ce recueil luxueux intitulé *A Vasco da Gama - 1498, Hommage de la Pensée française - 1898*⁴⁹⁹. Le septain de Mistral, « Au Portugal », lance un message d'espoir au Portugal, un pays latin comme la France : « Beau petit peuple, qui t'es incarné dans un essaim de héros et dans un grand poète [...] / Sois orgueilleux et regarde au lointain [...] / au nom de France j'envoie un salut courtois : à son arbre de mai, va t'ôt fleur de Provence⁵⁰⁰ ». Quant au sonnet de Sully Prudhomme, il confirme la reconnaissance française de cette gloire passée ressuscitée : « Enfin ta caravelle en osa l'aventure ! / L'onde a rongé la nef, mais le sillage dure, / Ta gloire aussi ! Le temps vient de la rajeunir. / Ton fier pays nous doit sa première oriflamme : / La France outre l'honneur a donc le droit d'unir / Son salut à la voix du peuple qui t'acclame⁵⁰¹ ! ». Tous les poèmes sont accompagnés d'illustrations d'artistes contemporains connus à l'époque : Georges Jeannot, Henry Lerolle, Léon Bonnat, Charles Cottet, Laurens, Jean-François Raffaëlli, Eugène Carrière, Carolus Duran, Puvis de Chavanne et Henri Martin. Finalement, des compositions musicales d'auteurs célèbres, Massenet, Saint-Saëns et Augusta Holmès, complètent cet hommage à la découverte de l'Inde. Cette publication a puissamment contribué à resserrer les liens qui existaient entre la délégation portugaise, la société de géographie de Paris et le comité français.

⁴⁹⁸ Voir Figure 14 : Extrait du poème « Voyageurs » de François Coppée dans l'album commémoratif *A Vasco da Gama*, 1898.

⁴⁹⁹ Publié à Paris et Lisbonne chez Guillard, Aillaud & C^{ie} en 1898.

⁵⁰⁰ Juliette Adam [dir.], *A Vasco da Gama – 1498, Hommage de la Pensée française – 1898*, Paris, Lisbonne, Guillard, Aillaud & C^{ie}, 1898, p. 18.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 19.

C'est en cent fois d'essai, sans qu'aucun-Comme,
 Tu puisses nous attend l'ennuyé "à la Pa".
 Un enfant, qu'il peut feuilleter de l'ampes,
 Tu fais le tour du monde à la hâte de l'ampes;
 Homme, il le regardait dans l'heure de l'ampes.
 Tu n'as un nom, dans tout le pays de l'ampes,
 Qui nous fasse encore de nous étonner ?
 Le Touriste qui come l'innocent monnaie—
 Tu pourrais, bien de fois, la Croix du Sud à lui,
 S'il voulait être franc, Ouvre-lui son coin—
 Quand la Croix du Sud donne l'appareillage,
 Il se fonce, ravi, qu'à son dernier voyage,
 Il fonce de l'ampes, même avant qu'il partit.
 Depuis qu'on le connaît, le monde est si petit !

François Coppée



Figure 14 : Extrait du poème « Voyageurs » de François Coppée dans l'album commémoratif *A Vasco da Gama*, 1898.

Cet album, publié sous le patronage de la reine française Marie-Amélie de Portugal, est vendu au profit des œuvres du dispensaire de Porto. Cette « œuvre de fraternité latine » ainsi que les événements culturels parisiens qui ont eu lieu cette même année en l'honneur des découvertes de Gama revêtent une grande importance dans le transfert d'idées du Portugal en France. Non seulement ces commémorations perpétuent le mythe du Portugal glorieux du temps des découvertes mais elles permettent une meilleure connaissance du Portugal contemporain, ce qui se concrétise

par un ouvrage de plus de 300 pages, *Le Portugal* de Larousse, et par la visibilité qu'on accorde au Portugal à l'Exposition de 1900. En 1899 a lieu à Paris le centenaire de Garrett, un des plus grands auteurs portugais du romantisme, ce qui renforce la présence du Portugal à Paris et particulièrement de sa littérature.

b) Garrett à Paris

Moins d'un an après les commémorations de Vasco da Gama, on célèbre à Paris le centenaire de la naissance d'Almeida Garrett (1799-1854), grand écrivain portugais de l'époque romantique. Cette célébration prend une ampleur sans égal dans la capitale française et se répercute sur plusieurs années, notamment en 1902, lors de la représentation très remarquée de la pièce de Garrett, *Frère Luis de Sousa*, et en 1904 lors des célébrations du cinquantenaire de sa mort. Cette commémoration touche non seulement l'élite parisienne, comme ce fut le cas pour celle de Camões en 1880, mais aussi la bourgeoisie et le peuple grâce à la presse qui diffuse l'information à grande échelle. La *Revue Encyclopédique*, la *Revue des Revues*, la *Revue d'Europe*, le *Journal des Débats*, le *Journal*, le *Courrier de l'Allier*, la *Presse Internationale*, la *Revue du Brésil*, la *Revue Hebdomadaire*, *L'Époque*, *Le Jour*, *L'humanité nouvelle* et *La Plume* ont contribué non seulement à promouvoir l'événement mais aussi à faire connaître le « plus grand écrivain dramatique, le créateur du moderne théâtre portugais, mais encore le chef du mouvement romantique⁵⁰² ».

Les auteurs et journalistes français les plus impliqués dans les célébrations et dans la promotion de Garrett en France sont les lusophiles Alexandre Boutroue, Henri Faure, Marc Legrand, René Ghil, Mme Rattazzi, Brinn'Gaubast, Achille Millien, Maxime Formont, Ephrem Vincent, Sarran d'Allard et Paul Redonnel. La *Nouvelle Revue Internationale* parle d'une fête avec beaucoup d'éclat « qui surgit tout à coup chez

⁵⁰² Xavier de Carvalho, « Le centenaire de Garrett – chef de l'école romantique et le créateur du théâtre moderne au Portugal – 1799-1854 », *La Plume*, 1899, p. 91.

nous avec une vive intensité⁵⁰³ ». Une biographie du grand écrivain portugais est publiée dans la *Revue Hebdomadaire* du 13 août 1898 par Maxime Formont : « Un dramaturge portugais. Le vicomte d'Almeida Garrett » ; également, une étude littéraire et bibliographique est publiée dans la *Revue Encyclopédique* du 11 février 1899. De plus, Marc Legrand publie certains poèmes de l'auteur dans un ouvrage luxueux en son honneur : *Petits chefs d'œuvres de Garrett*⁵⁰⁴ avec une préface de Joaquim de Araújo (consul du Portugal à Gênes). Garrett est considéré, tout comme Camões, « un écrivain de génie⁵⁰⁵ », un poète estimé puisque « son poème *Camoens* compte parmi les œuvres les plus admirées⁵⁰⁶ » et un héros national : « poète patriote de la liberté et de l'idéal, le plus digne peut-être depuis Camoens. Il s'était, plus qu'aucun autre, dévoué à la régénération et à la grandeur de sa patrie. La renaissance du sentiment national en Portugal lui était due presque tout entière⁵⁰⁷ ». Établi à Paris jusqu'en 1826, Garrett y écrit les poèmes connus *Camoens* et *Dona Branca* en s'inspirant des modèles classiques et « des influences du romantisme triomphant de Hugo (dans les *Orientales*), de Nodier (dans les *Contes*), de Vigny et de Chateaubriand. C'est aussi à Paris que Garrett compose le remarquable livre de critique : *Essai sur l'histoire de la langue et de la poésie portugaises*⁵⁰⁸ ». Déjà au milieu du XIX^e siècle, quelques auteurs français avaient reconnu le talent de Garrett grâce à la première traduction française de *Camoens* publiée par Ortaire Fournier⁵⁰⁹

⁵⁰³ Marie Letizia de Rute, « Garrett à Paris », *Nouvelle Revue Internationale*, n° 3, 15 février 1899, p. 168.

⁵⁰⁴ Moulins, Crépin Leblond, 1899.

⁵⁰⁵ Xavier de Carvalho et Victor Orban, « Le centenaire d'Almeida Garrett », *Revue des Revues*, tome 1 (1899), p. 558.

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 557.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 559.

⁵⁰⁸ Xavier de Carvalho, « Le centenaire de Garrett – chef de l'école romantique et le créateur du théâtre moderne au Portugal – 1799-1854 », *La Plume*, 1899, p. 91.

⁵⁰⁹ Ortaire Fournier est nommé Chancelier de la Légation de France en 1838 et il est membre de la Société des Gens de Lettres à Paris. Il traduit avec Dessaulles les *Lusiades* en 1841 où se trouve une introduction de Ferdinand Denis. En protestant contre le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il est privé de ses fonctions et s'exile à Lisbonne, sa « patrie intérimaire », où il devient consul français. C'est alors qu'il fonde la *Revue Lusitanienne* en 1852 et prend pour collaborateurs, parmi d'autres, Herculano, Mendes Leal, Rebelo da Silva et Lopes de Mendonça. Il y publie les traductions de Jerónimo Corte Real, *Naufração do Sepulveda*, de Rebelo da Silva, *Ultima corrida de touros em Salvaterra*, de Garrett, *Sobrinha do Marquês* ainsi que des fragments de poèmes de divers auteurs. Il crée aussi un journal, *O Progresso*

en 1852 dans la *Revue Lusitanienn*e : « Pour Edgar Quinet, - comme pour Lamartine et Chateaubriand, - le grand écrivain portugais Almeida Garrett est considéré comme un des Maîtres de la poésie, du roman et du drame en Europe pendant la première moitié de ce siècle⁵¹⁰ ». Mais c'est véritablement au tournant du siècle que Garrett se fera remarquer en France, notamment dans les milieux plus populaires.

De plus, le poète est célébré dans les salons de l'élite intellectuelle parisienne. Une grande soirée artistique et littéraire est organisée par la diaspora portugaise de Paris, représentée par Xavier de Carvalho, sous la présidence de Catulle Mendès, avec le concours de Jules Clarétie et Bartolomeu Ferreira, premier secrétaire de la Légation du Portugal. Cette soirée débute par une conférence de Brinn'Gaubast sur Garrett et son œuvre suivie d'une lecture de la légende de Sainte Irène (d'après Garrett). Deux compositions musicales de Viana da Mota et Francisco de Lacerda, « Saudade » et « Ao sol » (Au soleil) précèdent deux conférences, celle d'Éphrem Vincent sur le théâtre portugais antérieur à Garrett et celle de Maxime Formont sur la pièce de Garrett *Frère Luiz de Sousa*. Une scène de cette pièce est ensuite présentée par Mlle Moreno de la Comédie Française. Finalement, une danse populaire, des lectures de poèmes de Garrett (avec musique), un sonnet de Redonnel, une strophe de René Ghil, une berceuse portugaise, trois poèmes de Garrett traduits par Marc Legrand et l'écoute d'un fado terminent la soirée.

Industrial (1852-1853), qui parle des progrès techniques de l'époque comme la nouvelle ligne de chemins de fer qui lie l'Europe au Portugal par Badajoz.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 92.



Figure 15 : Dépliant du programme du centenaire d'Almeida Garrett à Paris le 4 février 1899.

La participation de la *Revue Encyclopédique* de Larousse est appréciable puisque non seulement elle se charge d'imprimer le programme de cette fête parisienne⁵¹¹ mais aussi d'éditer un numéro spécial sur Garrett⁵¹². Dans ce numéro, Brinn'Gaubast présente une étude sur les œuvres de Garrett accompagnée d'une bibliographie et de différentes illustrations et intègre de nombreuses critiques et des extraits de l'auteur romantique portugais. Brinn'Gaubast prêche pour la diffusion de la littérature portugaise en France tout en évoquant la vie et l'œuvre remarquable de Garrett, auteur aussi connu au Portugal que Victor Hugo en France :

Qu'est-ce donc qu'Almeida Garrett ? Les plus crassement ignares de ses compatriotes, si jamais ils nous entendaient formuler une pareille question, se sentiraient aussi surpris que le pourrait être un Français constatant pour la première fois que le nom de Victor Hugo n'est pas connu du monde entier ; leur surprise, en tout cas semblerait légitime ; car, pour avoir eu le malheur d'écrire en une langue peu parlée, Garrett n'en fût pas moins l'égal des plus puissants génies du siècle⁵¹³.

⁵¹¹ Voir Figure 15 : Dépliant du programme du centenaire d'Almeida Garrett à Paris le 4 février 1899.

⁵¹² *Revue Encyclopédique*, n° 284, 11 février 1899.

⁵¹³ Brinn'Gaubast, « Almeida Garrett », *Revue Encyclopédique*, 11 février 1899, p. 1.

Les événements du centenaire de Garrett ont connu une grande popularité dans les milieux littéraires français de la fin du XIX^e siècle, tout comme en Italie et en Russie, où il est appelé le « Pouschkine portugais⁵¹⁴ ». Son œuvre devient davantage connue au début du XX^e siècle grâce à ses pièces de théâtre qui sont traduites et jouées sur la scène parisienne dès 1902. Garrett est, au tournant du siècle, en France, le deuxième symbole littéraire portugais après Camões, tous deux poètes renommés et héros nationaux. Grâce à ces deux figures littéraires portugaises mais aussi grâce aux explorateurs portugais du passé et du présent, Vasco da Gama et le major Serpa Pinto, le Portugal contemporain renaît en France en faisant valoir son histoire glorieuse et son présent aux aspirations républicaines. Le Portugal redore son blason en France et le pays latin atteint une reconnaissance qu'il n'avait jamais atteint tout au long du XIX^e siècle. Cette reconnaissance se concrétise, jusqu'à la première guerre mondiale, par la naissance de nombreuses revues franco-portugaises qui se répandent à Paris, pôle mondial de la presse et de l'édition. Les centenaires portugais à Paris et les événements politiques liés aux conflits du partage de l'Afrique ont contribué à l'ouverture de la France sur le Portugal, ce que note Brinn'Gaubast en cette fin de siècle :

Il est de petits peuples que leur grand passé suffit à consoler des tristesses du présent : tel est le peuple portugais. Réduit à vivre de souvenirs, en attendant une ère meilleure il ne se lasse de glorifier la mémoire ni de ses héros, ni de ses saints, ni des poètes modernes ou contemporains qui les ont dignement chantés. C'est pourquoi presque coup sur coup depuis 1880, l'Europe a vu, non sans stupeur, se succéder chez lui les fêtes anniversaires en l'honneur soit de Camoëns, soit d'Henri le Navigateur, soit du bon Lisbonnais saint Antoine « de Padoue », soit enfin de la découverte par Gama de la route maritime des Indes orientales... Et voici que moins d'une année après la dernière de ces fêtes (1898) s'organise un nouveau « Centenaire », celui de la naissance d'Almeida Garrett à Porto, le 4 février 1799⁵¹⁵.

Sur cinq commémorations importantes ayant eu lieu au Portugal entre 1880 et 1899, trois ont aussi été célébrées à Paris dans le but de donner davantage de visibilité au

⁵¹⁴ Nicolas Komaroff, *Le centenaire de Garrett*, Moulins, Crépin Leblond, 1901.

⁵¹⁵ Brinn'Gaubast, « Almeida Garrett », *Revue Encyclopédique*, 11 février 1899, p. 1.

Portugal en France mais aussi dans celui de resserrer les liens qui unissent les deux pays. Ces rapports vont s'amplifier au début du XX^e siècle dans les domaines économique, politique, culturel et littéraire. La croissance des échanges commerciaux entre la France et le Portugal est favorisée par la grande Exposition de 1900 et les rapprochements entre les deux pays se multiplient au début du siècle avec l'union des peuples latins, l'ascension et la consécration du parti républicain puis la création de sociétés, celle des études portugaises à Paris et celle des « Amis de Camoëns ». Les rapports franco-portugais se consolident et la circulation d'informations sur le Portugal s'accroît par le biais d'intermédiaires plus expérimentés et de revues spécialisées.

En conclusion, la période de 1880 à 1899 trace les grands traits de ce que deviendront les transferts culturels du Portugal en France jusqu'à la Première Guerre mondiale. La littérature moderne du Portugal, sa prise de distance par rapport à l'Espagne, ses conflits coloniaux avec l'Angleterre, son originalité, sa latinité et sa république sont les aspects qui unissent les deux nations à la Belle Époque. Cette analyse confirme l'établissement de nouveaux liens franco-portugais à la fin du siècle et donne un aperçu des représentations que se feront les Français du Portugal et de sa littérature au début du siècle suivant. Trois pôles majeurs, la grande presse libérale, les symbolistes et les académiciens ont permis à la France de se faire une représentation du Portugal. Leurs supports, des journaux et des revues, ont permis de diffuser des renseignements sur le Portugal relatifs à son passé mais surtout – ce qui est caractéristique de l'époque – à son présent. Suite aux commémorations camoniennes qui revigorent l'esprit parisien en matière lusophone, Xavier de Carvalho, Brinn'Gaubast, Philéas Lebesgue, Arthur Loiseau et Madame Rattazzi prennent le rôle de catalyseurs de cette nouvelle dynamique entre le Portugal et la France. Cette prise de conscience collective surgit également grâce à l'ascension du parti républicain portugais et grâce à la spécificité littéraire portugaise introduite par Camões et le symbolisme. Des études sur la littérature portugaise, des traductions d'œuvres contemporaines et des chroniques sur l'actualité littéraire parsèment le panorama éditorial français et deviennent la source d'une nouvelle perspective portugaise en France. Ensuite, les

récits de voyages consacrés exclusivement au Portugal et les chroniques sur la vie mondaine à Lisbonne ont suscité intérêt pour le Portugal moderne en France et en ont favorisé une meilleure connaissance. Finalement, les deux centenaires fin-de-siècle célébrés à Paris en l'honneur de deux grands auteurs portugais enrichissent ce regard nouveau sur le Portugal.

Deuxième partie

De la grande Exposition à la République : la Belle Époque de la presse franco-portugaise (1900-1914)

À partir de 1900, la visibilité du Portugal en France s'accroît dans différents domaines grâce à la tenue d'événements où les Portugais sont très impliqués, mais aussi grâce à la naissance d'une nouvelle presse portugaise à Paris. Tout d'abord, la grande Exposition de 1900 permet au Portugal de s'afficher sur la scène mondiale, mais aussi de devenir économiquement actif si bien que la « Caza Portuguesa », la chambre de commerce portugaise, sera créée à Paris quelques années plus tard. Puis, des publications, aussi bien dans la presse périodique que dans la presse générale, accroissent la présence du Portugal en France et révèlent un Portugal moderne, autre que celui représenté par les Grandes Découvertes. Une revue parisienne pilotée par des journalistes portugais de la capitale, *Le Portugal à l'Exposition*, et, au même moment, un volume encyclopédique de près de 400 pages, *Le Portugal*, publié chez Larousse, accompagnent cette Exposition universelle, un événement sans précédent qui s'intéresse de près au Portugal.

Par ailleurs, la publication de la deuxième édition d'une monographie sur le théâtre portugais en 1898⁵¹⁶, la tenue du centenaire de Garrett à Paris en 1899 et la représentation en 1902 au Nouveau Théâtre d'une de ses pièces, *Frère Luis de Sousa*, alors très médiatisée, permettent à la France de découvrir un nouvel imaginaire portugais lié au théâtre romantique proche de celui de Victor Hugo. Finalement, la création en 1902 de la Société des études portugaises à Paris soude les communautés intellectuelles des deux pays par le biais d'événements publics et d'une revue de cette société où Français et Portugais publient des articles sur la langue, la littérature, l'histoire, l'économie et les colonies portugaises. Ainsi, de 1900 à 1905, on assiste véritablement à une renaissance du Portugal à Paris, un Portugal qui s'affirme

⁵¹⁶ Henry Lyonnet (pseudonyme d'Alfred Copin), *Le théâtre au Portugal*, Paris, Ollendorff, 1898, 298 p.

économiquement en France, un Portugal propulsé sur le devant de la scène théâtrale parisienne et un Portugal qui s'implante littérairement à Paris grâce à la presse et aux réseaux principalement pro-latins qui se sont développés au sein d'une société savante très prolifique.

Finalement, un événement politique unira les deux pays dans leur réciprocité latine et dans leur réciprocité politique : l'instauration d'un régime républicain au Portugal. Les dirigeants de chacune des nations se déplacent en visite officielle, le président français Loubet se rend à Lisbonne en 1904 et le roi portugais Charles I^{er} se déplace à Paris en 1905. Parallèlement, les franc-maçonneries portugaise et française se côtoient et développent un réseau commun qui précipite la chute de la monarchie et la proclamation de la république au Portugal. La presse joue un rôle essentiel dans la jonction des idées politiques de ces deux peuples. En 1909, la revue *Latina* favorise le rapprochement entre tous les pays latins, spécialement entre le Portugal et la France et, en 1911, le journal *La République Portugaise* soude les deux nations dans un même idéal politique. Ces réseaux politiques ont des répercussions positives dans l'essor de la littérature portugaise en France puisque les dirigeants du nouveau parti républicain sont aussi des auteurs très influents au Portugal. Ainsi, entre 1912 et 1913, les intellectuels français et portugais se regroupent autour de la société des Amis de Camoens qui couronne le buste du poète portugais à Paris près du Trocadéro. Le début de la guerre 14-18 restreint les échanges intellectuels entre les deux pays malgré la participation du Portugal à la guerre en tant qu'allié. Les publications deviennent rares et une sorte de sclérose intellectuelle s'installe durant la période des conflits qui monopolisent le monde entier.

IV- Le Portugal de 1900

*Signalons en France la naissance du Portugal à l'Exposition, rédigé en deux langues, directeur D. Cisneiros Ferreira, rédacteur en chef Xavier de Carvalho, avec la collaboration des plus vaillants lusophiles. Le Portugal, comme on voit, comme on verra, tient à maintenir la gloire de ses quatre cents ans de haute culture intellectuelle*⁵¹⁷.

L'année 1900, marquée par la grande Exposition universelle, est en France une date charnière : elle laisse derrière elle dix années de boulangisme, d'anarchisme et d'antisémitisme, alors que le mouvement d'intérêt pour les littératures étrangères soutenu par les symbolistes et les académiciens « révisionnistes » se heurte à l'opposition de plus en plus forte de l'élite politico-littéraire nationaliste. Malgré cette tension, la tenue de l'Exposition universelle renforce les échanges internationaux alors que Paris – pôle intellectuel – reçoit, en grande pompe, quarante pays étrangers. D'ailleurs, les diplomates mettent de côté leurs différends pour promouvoir une image grandiose des puissances européennes. Pendant six mois, la capitale française est envahie d'un flux de près de 50 millions de visiteurs dont plus de la moitié sont étrangers : « La province s'y bouscule ; l'étranger y accourt ; les trains de plaisir commencent à déverser des caravanes dans la foule comme des ruisselets humains dans la mer⁵¹⁸ ». Cette exposition est « la plus baroque de toutes, à la fois cosmopolite et nationale, intellectuelle et distrayante, incohérente et rationnelle. [...] Par sa splendeur et ses extravagances, l'exposition de 1900 a marqué les mémoires⁵¹⁹ ». À l'instar de sa ville-hôte, l'événement international a deux faces : d'un côté, il représente une menace à la conscience nationale par la présence d'étrangers, et de l'autre, une fierté des nations, un combat contre le chauvinisme et pour le rapprochement des peuples. Cette opposition entre le nationalisme et le cosmopolitisme, exacerbée en France par l'affaire Dreyfus, perdurera dans les débats

⁵¹⁷ Philéas Lebesgue, « Lettres portugaises », *Mercure de France*, juin 1900, p. 836.

⁵¹⁸ Jules Clarétie, *La vie à Paris – 1900*, Paris, Fasquelle, 1901, p. 119.

⁵¹⁹ Florence Pinot de Villechenon, *Les Expositions Universelles*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 1992, p. 30 et 108.

littéraires jusqu'à la Première Guerre mondiale : « La France littéraire de la génération symboliste connut donc à la fois de grandes vagues d'importation et une nationalisation en profondeur⁵²⁰ ». C'est dans ce contexte que naissent de nombreuses revues étrangères à Paris⁵²¹. Parallèlement à une presse italienne, brésilienne ou espagnole, se développe une presse portugaise – rédigée maintenant en français – consacrée exclusivement à la promotion du Portugal et au développement des relations franco-portugaises. Bien qu'éphémères et diffusés à petite ou moyenne échelle, ces périodiques sont de riches témoins de la présence portugaise à Paris et leurs contenus, liés les uns aux autres, offrent un panorama des échanges entre les deux pays et sont largement voués à la diffusion des aspirations pro-latines et pro-républicaines du Portugal.

De même, l'Exposition de 1900 crée un climat propice à la rencontre, à la concertation et favorise la mise en commun des savoirs par les congrès qu'elle organise. En effet, l'Exposition de 1900 ne symbolise pas uniquement le progrès scientifique et l'économie internationale, elle s'inscrit aussi, par sa portée intellectuelle, dans la constitution d'un inventaire des connaissances humaines en y conviant tous les peuples et en rassemblant une vaste collection de documents : « elle est conçue comme la marche en avant du savoir sur le mode de l'accumulation, à la façon d'une enquête où les savants sont appelés à déposer [...] On se réclame d'une volonté encyclopédique, manifeste dans la classification des connaissances et dans leur compilation⁵²² ». Par son importance, elle constitue la synthèse du XIX^e siècle en

⁵²⁰ Blaise Wilfert, « Cosmopolis et l'homme invisible. Les importateurs de la littérature étrangère en France, 1885- 1914 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 144 (septembre 2002), p. 46.

⁵²¹ Voir les différentes recherches de Diana Cooper-Richet sur le sujet : « La presse en langue étrangère », *La civilisation du journal – Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 583-604 ; « Aux marges de l'histoire de la presse nationale : les périodiques en langues étrangères publiés en France (XIX^e/XX^e) », *Le Temps des médias*, vol. 1, n° 16 (2011), p. 175-187 ; « La librairie étrangère à Paris au XIX^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 126-127 (mars 1999), p. 60-69.

⁵²² Anne Rasmussen, « Les Congrès internationaux liés aux expositions universelles de Paris (1867-1900) », *Mil neuf cent*, n° 7 (1989), p. 35.

incarnant l'invention technologique, scientifique et sociale et elle détermine la philosophie du XX^e siècle⁵²³.

Dans ce cadre, le Portugal prend, à Paris, une nouvelle place sur la scène internationale : il s'impose économiquement et modernise son image encore assimilée au passé des découvertes maritimes. L'introduction du catalogue de la section portugaise de l'Exposition universelle de 1900 démontre la volonté d'un véritable changement de sa représentation dans le monde. L'auteur de cette préface, le vicomte de Wildik, consul général du Portugal à Cannes, allègue que les Grandes Découvertes portugaises n'ont plus leur place dans le présent et donc que le Portugal n'est plus prisonnier de son passé, mais maintenant capable d'évoluer et d'être perçu comme les autres nations européennes :

Il n'est que trop vrai que ce sentiment de vénération envers le passé, utile autant que glorieux, du Portugal n'est pas aussi général qu'il devrait l'être, et qu'à ce pays s'est attachée une sorte de fatalité sous la forme d'une légende qui se plaît à le représenter comme rebelle à tout progrès : légende favorisée par les écrits inconsidérés dont quelques touristes ont signalé leur passage éphémère en Portugal et par les conséquences fâcheuses des difficultés financières qui l'ont assailli. Dissiper cette légende, combattre par des preuves irrécusables les assertions intéressées et inexactes des détracteurs de ce beau pays, tel est le devoir de tout ceux qui mettent la gratitude et la justice au-dessus de l'injustice et des intérêts personnels⁵²⁴.

Effectivement, à partir de 1900, cette « fatalité » du passé passe au second plan en France et on s'intéresse davantage au Portugal d'aujourd'hui : une économie qui séduit l'Europe avec les produits vinicoles et exotiques de ses colonies et une production intellectuelle historique et littéraire proche de celle de la France.

⁵²³ Christophe Prochasson, « Petites et grandes expositions », *Les années électriques 1880-1910*, Paris, La Découverte, 1991, p. 83-119.

⁵²⁴ Vicomte de Wildik, « Introduction », *Catalogue officiel – Portugal – Exposition universelle de 1900, Notice statistique sur le Portugal et ses colonies*, Aillaud, Paris et Lisbonne, (1900), p. 6.

1. Le Portugal à l'Exposition universelle : une nation en expansion

Grâce aux journalistes portugais installés à Paris et grâce à une grande maison d'édition française, Larousse, le Portugal est visible en France au tout début du XX^e siècle. À Paris, une publication bimensuelle, éditée dans le but de faire la promotion du Portugal à l'Exposition universelle, ainsi qu'une monographie détaillée de ce pays, parue en marge de ce grand événement international, permettent de mettre à jour les informations sur le Portugal qui circulent en France et dans le monde. Ainsi, on assiste, en 1900, à la renaissance du Portugal en France, un Portugal qui se concentre sur le présent.

a) Le Portugal à l'Exposition : *première revue portugaise en français*

Le Portugal est très bien représenté à l'Exposition Universelle de Paris : avec 3151 exposants, sa délégation figure au quatrième rang après la Hongrie, l'Angleterre et la Russie. La concentration des exposants dans le pavillon royal et surtout dans le pavillon des colonies permet aux Portugais d'être vus et appréciés, comme le montrent leurs 1331 décorations, ce qui place le Portugal au sixième rang des pays récompensés⁵²⁵. Les secteurs vinicole et marin, ainsi que les colonies, ont produit des ressources ayant indéniablement participé au succès de la représentation portugaise devant le monde. Au Trocadéro, chacune des colonies portugaises expose ses produits : de Macao, on trouve, par exemple, des objets faits en ivoire, en écaille de tortue ou en or ; de l'Inde portugaise, des tissus de coton et de soie, des huiles et des liqueurs ; du Mozambique, des arachides, du caoutchouc, du sésame et de l'indigo ; de l'Angola, du café, du cacao, de l'ivoire, du tabac et des haricots ; de Saint-Tomé-et-Principe, du rocou, de l'orseille, du sucre et des féculés ; de la Guinée portugaise, du pulgère, de l'huile de palme et des gommes résineuses ; du Cap-Vert, du sucre,

⁵²⁵ Brigitte Schroeder-Gudehus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions Universelles 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992, p. 134-135.

du quinquina en écorce et des produits de vannerie ; de Timor, du café de « qualité remarquable⁵²⁶ », de la cire jaune, des céréales et des broderies. La section agricole du Portugal, située dans la galerie des machines, présente une maquette en relief du plus grand vignoble du monde appartenant à un seul propriétaire de l'Alentejo (2400 hectares). Toute l'installation est entourée de dessins et de vigne en treilles comme on la cultive dans le nord du pays et est dotée au milieu d'un gigantesque tonneau aménagé spécialement pour la dégustation des vins et la vente de quelques autres produits. Le nombre d'exposants de cette section agricole est de 683 et les produits qui y présentent le plus d'intérêt économique sont les vins, l'huile d'olive et le liège.

Cette façon de représenter économiquement le Portugal est aussi celle qui circule en France au début du XX^e siècle : un pays axé sur l'agriculture qui exploite et exporte de nombreuses richesses de ses colonies. De surcroît, le journaliste portugais Xavier de Carvalho, habitant Paris depuis maintenant une quinzaine d'années, prend l'initiative de présenter une vue d'ensemble du Portugal à la France. Cette initiative est saluée par le *Mercur de France* : « Signalons en France la naissance du *Portugal à l'Exposition*, rédigé en deux langues, directeur D. Cisneiros Ferreira, rédacteur en chef Xavier de Carvalho, avec la collaboration des plus vaillants lusophiles⁵²⁷ ». En plus de parler des pavillons portugais, des cérémonies consacrées au Portugal et des représentants officiels du Portugal à la grande Exposition, il propose des articles sur différents sujets qui lient les deux pays, l'histoire et la littérature étant prédominants.

⁵²⁶ *Le Portugal à l'Exposition*, n° 2 (10 avril 1900), p. 21.

⁵²⁷ Philéas Lebesgue, « Lettres portugaises », *Mercur de France*, juin 1900, p. 836.

i. Une revue franco-portugaise bilingue

En 1900, Xavier de Carvalho donne vie à la revue *Le Portugal à l'Exposition*⁵²⁸, dont il est rédacteur en chef et dans laquelle il inclut un habile jeu de différences et de ressemblances entre le Portugal et la France. Il s'agit de la première publication portugaise connue qui est à la fois publiée à Paris et essentiellement rédigée à l'intention des Français. Cette revue est distribuée toutes les quinzaines, à raison de trois mille exemplaires, aux chefs d'État français et portugais, aux ministres, aux commissionnaires de toutes les nations participant à l'Exposition, aux principales bibliothèques et cabinets de lecture de Paris, Londres, Berlin et Bruxelles, aux cents plus grands hôtels d'Europe et d'Amérique et aux principaux journaux portugais, brésiliens, français, belges, anglais et allemands. Elle profiterait donc d'un bassin potentiel d'environ deux cent mille lecteurs. Si le véritable lectorat du bimensuel est difficile à mesurer, le public, lui, est bien ciblé : l'élite et le milieu de la presse.

⁵²⁸ Voir Figure 16 : Couverture de la revue *Le Portugal à l'Exposition* en avril 1900 : le pavillon colonial portugais.



Figure 16 : Couverture de la revue *Le Portugal à l'Exposition* en avril 1900 : le pavillon colonial portugais.

Le Portugal à l'Exposition est une revue bilingue rédigée en français et en portugais, à l'exception de certaines informations pratiques destinées aux Portugais et Brésiliens voyageant à Paris, lesquelles sont écrites en portugais seulement. Le français prend place aux côtés de colonnes rédigées en portugais, qui demeure, au XIX^e siècle en France, une langue exotique en comparaison de l'espagnol, sinon inconnue en raison

de la rareté de son enseignement et des traductions disponibles. Le choix de Xavier de Carvalho d'inclure des articles dans sa langue maternelle a pour objectif non pas d'être compris de ses compatriotes portugais et brésiliens qui ne lisent que trop bien le français, mais de rendre concrète une langue singulière auprès des non-lusophones.

L'occasion est également trop belle pour ne pas publiciser les traductions récentes d'œuvres portugaises en français, comme celle d'Almeida Garrett, *Camoëns*, traduite par Henri Faure⁵²⁹. Dans l'intention d'augmenter le flux d'informations entre le Portugal et la France, Xavier de Carvalho annonce qu'il va fonder sous peu la société des études portugaises de Paris, dont le mandat sera de répandre l'enseignement de la langue portugaise en France, d'encourager les études de toutes natures sur le Portugal et de regrouper tous ceux qui s'intéressent à ces questions⁵³⁰. Son but est de développer en France un intérêt pour les études portugaises afin de mettre sur pied un réseau de lusophiles résolu à montrer le véritable visage du Portugal, une nation à part entière, moderne et distincte de sa voisine l'Espagne.

Dans le premier numéro du *Portugal à l'Exposition*, Xavier de Carvalho donne le ton en énumérant les objectifs qu'il s'est fixés pour promouvoir le Portugal auprès des autres nations :

la revue constitue l'organe des exposants étrangers, un guide indispensable à tous les visiteurs, un trait d'union entre le Portugal vivant et le monde civilisé, une œuvre patriotique destinée à donner au Portugal sa place sur la scène internationale, une encyclopédie complète du Portugal à la fin du XIX^e siècle et enfin, une trace pour la postérité de la présence portugaise à l'Exposition⁵³¹.

L'atteinte de ces objectifs repose sur l'amitié profonde et lointaine qui existe entre le Portugal et la France. En effet, Xavier de Carvalho recrute parmi ses collaborateurs cinq lusophiles français : Maxime Formont, Louis de Sarran d'Allard, Philéas Lebesgue, Marc Legrand et le Vicomte de Macé, qui publieront des articles célébrant

⁵²⁹ Louis de Sarran-D'Allard, « Le centenaire de Castilho », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 1 (23 mars 1900), p. 7.

⁵³⁰ *Le Portugal à l'Exposition*, n° 5 (10 juin 1900), p. 78-79.

⁵³¹ Les objectifs sont énumérés dans la première page de la revue *Le Portugal à l'Exposition*, n° 1 (23 mars 1900).

le Portugal et cherchant à établir des traits communs entre les deux pays, notamment par les échanges littéraires et historiques qu'ils entretiennent depuis des siècles. Cette réciprocité est renforcée par leurs origines latines, par leur génie littéraire, par leur passé remarquable et par l'influence que la France a eue dans l'histoire du Portugal. Cette revue sert de babillard au Portugal et permet de resserrer les liens franco-portugais.

ii. La concurrence coloniale

Dans une volonté de faire reconnaître le Portugal en tant que vaste empire colonial égal, voire supérieur aux autres grandes puissances, *Le Portugal à l'Exposition* fait une bonne promotion des colonies portugaises d'Afrique, d'Asie et d'Océanie et de leurs produits rares et chers : « Le Portugal est un peuple que l'on supposait endormi, mais sa remarquable exposition au Champ de Mars, aux Invalides, au quai d'Orsay et au Trocadéro a révélé au monde entier le contraire. C'est une nation qui veut vivre et qui désire entrer dans le conflit économique actuel⁵³² ». Cette promotion des colonies portugaises s'inscrit dans le contexte d'une concurrence entre les empires coloniaux européens qui trouve écho à l'Exposition où l'on mesure la performance de chacune des nations en donnant des prix et des médailles : « Que cette compétition fut "pacifique" ne l'empêchait pas d'être féroce, et de pays en pays, on compilait alors ses prix et arrangeait les statistiques de façon à arriver le plus haut possible dans la hiérarchie des nations⁵³³ ». Classé au sixième rang des pays les mieux récompensés, le Portugal annonce clairement sa volonté de se démarquer et ainsi de grimper dans les échelons du pouvoir et du progrès.

Notamment, le Portugal voit cette compétition comme une réaction nécessaire à l'ultimatum anglais concernant les colonies africaines portugaises, posé quelques

⁵³² Xavier de Carvalho, « Après l'Exposition, le Portugal et la France », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 20 (30 novembre 1900), p. 315.

⁵³³ Brigitte Schroeder-Gudehus, « Progrès et fierté : les expositions universelles », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 17, n° 1 (automne 2008), p. 17.

années auparavant, lequel avait secoué les Portugais qui cherchent désormais l'appui politique et économique de la France sur la scène internationale :

Depuis le traité de Methuen presque toute l'importation est entre les mains des Anglais, surtout la vente des vins. Mais les Allemands, depuis le conflit africain qui a provoqué l'ultimatum, ont envoyé des agents sérieux qui parcourent les contrées portugaises et même nos colonies. Ces agents commerciaux soucieux des intérêts de l'Allemagne, bien payés et bien accrédités [sic] auprès des autorités portugaises, inspectent les places commerciales, collectionnent les échantillons des produits indigènes, étudient les ressources et les besoins du pays, avisent directement les manufacturiers et les négociants d'Allemagne de ce qu'ils peuvent tenter, reçoivent d'eux toutes demandes d'informations et leur répondent immédiatement. Que les Français s'activent donc aussi, comptant sur les excellentes dispositions de tout le peuple portugais qui aime vraiment la France⁵³⁴.

À cet égard, il n'est pas anodin que les 12^e et 13^e numéros de la revue, consacrés au pavillon des colonies portugaises, soient imprimés à dix mille exemplaires, au lieu de trois mille, afin d'affirmer la richesse coloniale du Portugal parmi ses pairs. Le Vicomte de Macé, officier de la marine française décoré d'ordres portugais, se fait le porte-parole des découvertes et de la puissance coloniale portugaises tout au long de la publication du *Portugal à l'Exposition*. Il en profite pour remémorer au monde l'union royale survenue en 1886 entre la princesse de France Amélie d'Orléans et le roi portugais, Charles premier. D'ailleurs, le numéro 15 de la revue est un hommage à la reine Amélie. De fait, ce couple forme un symbole politique puissant de l'amitié entre les deux nations : il favorise le développement de leurs relations bilatérales jusqu'à l'assassinat, en 1908, du roi et de son héritier, qui conduira à l'instauration de la première république portugaise en 1910.

⁵³⁴ Xavier de Carvalho, « Après l'Exposition, le Portugal et la France », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 20 (30 novembre 1900), p. 315.

iii. Dissociation de la péninsule ibérique

Pour les Portugais, se dissocier de sa voisine ibérique mieux connue des Français est une autre manière de se faire reconnaître comme nation moderne. Ainsi, dans le dernier numéro du *Portugal à l'Exposition*, Xavier de Carvalho essaie d'établir une démarcation entre le Portugal et l'Espagne afin que, entre autres preuves de leur méconnaissance, les Français cessent d'écrire sur les enveloppes l'adresse : « Lisbonne, Espagne ». Valoriser le Portugal par rapport à l'Espagne à l'aide de comparaisons (par exemple, en informant les lecteurs que le Portugal est plus densément peuplé, qu'il affiche un taux de mortalité plus faible ou encore un taux de mariage plus élevé que son encombrante voisine) permet au journaliste portugais de corriger certaines croyances sur sa nation de 5 millions et demi d'habitants comme l'avait d'ailleurs fait Madame Rattazzi auparavant :

Le Portugal est plus peuplé que l'Espagne (52 habitants par kilomètre carré contre 37); on y meurt moins (27 contre 33) et l'on s'y marie davantage (14 contre 11). Les chemins de fer y couvrent une superficie aussi grande qu'en Espagne. L'armée y coûte moins cher; la dette publique est moins considérable, l'importation et l'exportation y sont relativement plus importantes que dans l'Espagne et il y a des colonies de la plus grande étendue, très riches et d'un bel avenir.

Mais nous Portugais, on nous méconnaît! Et l'Europe (voyez la question du Transvaal) est parfois injuste pour l'œuvre relativement obscure d'hommes supérieurs appliquant modestement dans l'ombre des facultés de premier ordre au progrès et à la prospérité d'une nation de cinq millions et demi d'habitants⁵³⁵.

Cette pratique, visant à dissocier les deux nations de la péninsule ibérique, sera utilisée à de nombreuses reprises au début du XX^e siècle, notamment par les auteurs qui élaborent l'encyclopédie du Portugal publiée chez Larousse.

De plus, l'affirmation de l'identité portugaise, au début du XX^e siècle, repose sur un vigoureux patriotisme du mouvement de la Renaissance Portugaise appelé le lusitanisme, caractérisé par le rejet de toute assimilation à l'Espagne. À la lumière des

⁵³⁵ *Id.*

passages patriotiques du *Portugal à l'Exposition*, il ne fait pas de doute que la génération d'intellectuels comme Carvalho, très productive en France dès 1900, participe à cette affirmation identitaire. Le fait de se faire reconnaître par la France en tant que nation amie, en cherchant à resserrer les liens qui les unissent et en construisant des ponts au-dessus de l'Espagne, a permis de donner l'heure juste à la France au sujet du Portugal. Cette revue a vraisemblablement favorisé les échanges économiques et culturels entre les deux pays latins et a permis une meilleure connaissance du Portugal en France.

iv. L'union latine

Paradoxalement, le Portugal s'allie à l'Espagne et aux autres pays d'origine latine pour former un vaste mouvement unificateur international. L'adhésion de latinophiles portugais au mouvement de l'Union latine atteste de leur volonté de rapprocher les sœurs latines que sont la France et le Portugal, et l'Exposition universelle de Paris en fournit l'occasion : « Et pourtant ce petit Portugal, autrefois si grand par ses navigateurs, si riche par ses colonies, n'est pas aussi déchu que veulent bien le dire les détracteurs de l'idée latine⁵³⁶ ». L'abolition des frontières des pays d'origine latine s'inscrit dans un cadre politique européen déstabilisé par un Nord agressif et hautain qui cherchera à s'imposer jusqu'au déclenchement de la guerre. Dans ce contexte, Xavier de Carvalho souligne l'importance de l'union économique franco-portugaise :

Il faut, après l'Exposition, augmenter les relations entre la France et le Portugal. Il faut que les grandes maisons françaises se fassent dignement représenter à Lisbonne et à Porto. Il faut que les syndicats se mettent en correspondance avec les principaux producteurs et les plus grands centres de consommation du Portugal, soit pour mieux connaître nos ressources, soit pour mieux connaître nos besoins. C'est au commerce français de faire les démarches, les avances, les installations nécessaires. C'est aux ingénieurs, aux mécaniciens, aux chimistes, aux praticiens de France à proposer leurs concours aux usines, aux manufacturiers, aux agriculteurs,

⁵³⁶ Louis de Sarran-D'Allard, *art. cit.*, p. 7.

aux fabricants portugais, pour faire concurrence aux Anglais et aux Allemands⁵³⁷.

À la fin du XIX^e siècle, un grand nombre de revues – notamment *La Revue du monde latin*, *Le Monde latin* et *L'Union méditerranéenne* – se concentrent sur les origines latines communes des pays du sud de l'Europe et sont parfois traduites en plusieurs langues afin de soutenir l'expansion de l'union latine. Dans cet esprit, Xavier de Carvalho, publiera en français, à partir de 1909, la revue *Latina*, destinée à rapprocher et à valoriser les nations portugaise et française par des articles à caractère persuasifs en faveur du rassemblement des peuples latins : le Félibrige, la Provence, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Argentine, le Brésil, la tenue de fêtes latines à Paris, la visite officielle de Portugais à Paris y sont autant de sujets abordés.

v. Amitiés historiques et littéraires

La réciprocité historique et littéraire entre la France et le Portugal semble être, aux yeux de Carvalho, un argument convaincant en faveur des interactions culturelles entre les deux pays. Bien que certains critiques français ne se gênent pas, de par un patriotisme tricolore typique de l'époque, pour souligner la dépendance littéraire, historique, économique et même affective du second à la première⁵³⁸, les Portugais collaborant à la revue ne s'en offusquent pas et considèrent cette union bénéfique, voire élévatrice, comme l'écrit Silva Lisboa⁵³⁹. De façon similaire, Maxime Formont évoque l'aide de Louis XIV (apportée par haine de la maison d'Autriche) à la reconquête de l'indépendance du Portugal et l'asile à Paris d'une importante colonie portugaise à l'époque des Médicis et à la fin du XVIII^e siècle. Plus près de lui, il rappelle les centenaires de Vasco da Gama et de Garrett célébrés en France, ainsi que

⁵³⁷ Xavier de Carvalho, *art. cit.*, p. 315.

⁵³⁸ Par exemple, l'article d'Ali Coffignon, « Le Pavillon du Portugal », *L'Exposition de Paris (1900)*, publié avec la collaboration d'écrivains spéciaux et des meilleurs artistes, Paris, Montgredien, 1900 (3 volumes), vol. II, p. 289- 290.

⁵³⁹ Silva Lisboa, « Portuguezes e Francezes », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 4 (14 mai 1900), p. 55.

la fondation d'un théâtre qui, à ses débuts, monte une pièce portugaise⁵⁴⁰. Quant à Louis de Sarran d'Allard, il essaie de remédier à la méconnaissance, en France, de Feliciano de Castilho, le « Boileau du Portugal⁵⁴¹ », dont il célèbre le centenaire en invoquant ses relations amicales avec Victor Hugo et Alexandre Dumas. Les relations littéraires franco-portugaises sont par ailleurs saluées par Philéas Lebesgue, chroniqueur cosmopolite au *Mercure de France* des « Lettres Portugaises », qui vante les mérites d'une affiliation littéraire entre la France et le Portugal, laquelle écarterait le « dessèchement de la littérature française par la prédisposition que ces deux pays ont à s'unir et par la télépathie intellectuelle existante⁵⁴² ».

Le correspondant portugais Xavier de Carvalho a su, par l'intermédiaire de la revue *Le Portugal à l'Exposition* qu'il a fondée, publiée et diffusée à l'Exposition universelle de Paris, contribuer à la notoriété du Portugal. Par le stratagème habile du jeu des ressemblances et des différences avec la France et avec sa voisine espagnole, ce journaliste a fait rayonner l'esprit lusitanien sur la scène internationale. À l'Exposition, l'écrivain étranger s'exprime dans un Paris où, en l'espace de quelques mois, les frontières se sont ouvertes pour favoriser les échanges entre les différentes nations représentées. Se rapprocher de la France, créer des liens, trouver des points communs sont des moyens pour le Portugal de s'allier à une puissance européenne amie depuis des siècles. La diffusion d'informations économiques, culturelles et littéraires sur le Portugal dans la presse, et dans *Le Portugal à l'Exposition* en particulier, a permis à quelques journalistes francophones de se spécialiser en matière portugaise.

⁵⁴⁰ Maxime Formont, « Les Portugais à Paris », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 1 (23 mars 1900), p. 4.

⁵⁴¹ Louis de Sarran-D'Allard, *art. cit.*, p. 7.

⁵⁴² Philéas Lebesgue, « La littérature portugaise et la France », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 2 (10 avril 1900), p. 22.

b) *Le Portugal encyclopédique de Larousse : une analyse franco-portugaise contemporaine*

Parallèlement à la tenue de l'Exposition universelle de 1900, les éditions Larousse se donnent pour mission de dresser un portrait fidèle du Portugal. Pour ce faire, elles publient en 1900 un ouvrage de 368 pages, *Le Portugal – géographique, ethnologique, administratif, économique, littéraire, artistique, historique, politique, colonial, etc.*, doté de 162 gravures et de 12 cartes. Cette monographie scrute le pays sous différents angles, donnant ainsi une vision détaillée du Portugal à la France. Elle est d'ailleurs annoncée dans le *Mercure de France* : « En France, vient de paraître à la Librairie Encyclopédique *Le Portugal*, œuvre bénédictine où l'on trouve tout, où revit la Lusitanie entière sous la plume de Xavier de Carvalho, L. P. de Brinn⁵⁴³Gaubast, Bartholomen (sic) Ferreira, etc. »⁵⁴³. Cette publication constitue une preuve importante que de nouvelles informations contemporaines sur le Portugal circulent en France. Dans une perspective novatrice et universelle, le Portugal est examiné en détail par les analystes contemporains – portugais et français – contrairement aux pratiques antérieures qui consistaient davantage à faire circuler le mythe de Camões, jusqu'alors le principal symbole du Portugal.

Certaines rubriques de ce portrait du Portugal contemporain sont des reproductions intégrales d'articles publiés dans la *Revue Encyclopédique* de mai 1898, un numéro spécial consacré au Portugal à l'occasion des commémorations de Vasco da Gama (cf. chapitre 3). D'autres sont à peine modifiées et d'autres encore sont abordées avec une nouvelle approche : l'histoire, l'économie, la politique et la presse contemporaine. La situation géographique du Portugal (Xavier de Carvalho), la description de son gouvernement (Bartolomeu Ferreira), sa situation administrative (Alves da Veiga), son système d'éducation (Cardozo de Bethencourt), l'histoire de l'art portugais (Domingos Guimaraes), celle de la musique portugaise (Francisco de Lacerda) et l'expansion coloniale du XVI^e siècle (Consiglieri Pedroso) sont tous des extraits tirés intégralement de la *Revue Encyclopédique*. Par contre, les mœurs et

⁵⁴³ Philéas Lebesgue, « Lettres portugaises », *Mercure de France*, juin 1900, p. 836.

coutumes portugaises (Silva Lisboa), la composition de l'armée (Christovam Ayres) et de la marine (Cardozo de Bethencourt) ainsi que la description des colonies (Ernesto de Vasconcellos) sont des rubriques ayant bénéficié de quelques modifications mineures dans leur introduction ou leur conclusion, bien souvent des mises à jour.

Cette nouvelle encyclopédie sur le Portugal est également composée d'informations qui n'étaient pas répertoriées dans le *Revue Encyclopédique*. Des rubriques sur les ordres chevaleresques, la vie économique, l'histoire et la politique contemporaine du Portugal complètent les informations connues des Français deux ans auparavant. Finalement, des études sur la presse, sur la caricature et sur la littérature portugaise des origines jusqu'au romantisme sont ajoutées et parachèvent ce panorama qui pose les assises d'une nouvelle vision contemporaine du Portugal en France.

i. Portugal versus Espagne

Les auteurs de cette encyclopédie ont recours à de nombreuses comparaisons avec l'Espagne pour distinguer les deux pays et donner ainsi une image propre et spécifique du Portugal en France. Dans sa rubrique, Xavier de Carvalho utilise abondamment cette méthode, comme il avait l'habitude de le faire dans ses articles précédents⁵⁴⁴ : « il [le Portugal] constitue une contrée bien originale, une individualité géographique nettement déterminée : il a des reliefs moins puissants, des vallées plus largement ouvertes. Son climat surtout diffère singulièrement de celui de la Castille et de la Galice⁵⁴⁵ ». Le journaliste portugais va plus loin et conclut son article en faisant remarquer que la terre portugaise a été favorisée par la nature, qu'elle a des atouts particuliers : « Elle jouit, dans sa partie continentale comme dans sa partie insulaire, d'un climat admirable [...] Avec de si précieux avantages, une nation peut toujours

⁵⁴⁴ Voir ses articles dans la *Revue Encyclopédique* (mai 1898) et dans la revue *Le Portugal à l'Exposition* (novembre 1900).

⁵⁴⁵ Xavier de Carvalho, « Le pays », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 5.

aspirer à de meilleures destinées⁵⁴⁶ ». Cette différence, voire cette supériorité sur l'Espagne, fait du Portugal un pays mécène et même divin comme il est coutume de le dire dans la tradition portugaise pour se distinguer des autres pays⁵⁴⁷. Silva Lisboa, qui décrit les mœurs et coutumes portugaises, utilise le même moyen que son homologue Xavier de Carvalho :

Contrairement à une opinion très répandue, le Portugal diffère sensiblement de l'Espagne au point de vue social, intellectuel et moral aussi bien qu'au point de vue géographique. Ethnographiquement, les habitants des deux pays sont de même race ; mais, de part et d'autre, les traits primitifs se sont altérés sous l'influence d'une longue série de croisements entre indigènes et étrangers, et aujourd'hui une fois franchie la frontière hispano-portugaise, le contraste des caractères et celui des physionomies éclatent aux yeux des voyageurs⁵⁴⁸.

Ces différences de caractères et de physionomies sont confirmées par l'anthropologue français, Sigismond Zaborowski-Moindron, qui était présent au congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique de Lisbonne en 1880. Suite à une longue analyse des composantes ethniques du peuple portugais, illustrée par des gravures de différents types de visages, et de ses caractéristiques générales, le spécialiste conclut : « La face est généralement plutôt large qu'allongée ; le cou est assez court ; les épaules un peu déclives, les incurvations rachidiennes bien prononcées, les mains et les pieds sont moins petits que chez les Espagnols ; la taille est moyenne⁵⁴⁹ ». Pour définir le caractère des Portugais, Zaborowski préfère recourir aux études portugaises contemporaines et cite son homologue portugais : « Le caractère des Portugais, dit M. da Silva Amado, est moins vif que celui des Espagnols ; leur imagination moins ardente ; leur parole, moins prompte, moins colorée. Chez eux donc aussi la foi religieuse n'est pas si vive ; les partis politiques ne sont pas si bruyants : peut-être la réflexion y gagne-t-elle un peu⁵⁵⁰ ».

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 32.

⁵⁴⁷ Voir le mythe du V^e Empire présenté dans l'introduction.

⁵⁴⁸ Silva Lisboa, « Mœurs et coutumes », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 46.

⁵⁴⁹ Zaborowski, « La race », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 45.

⁵⁵⁰ *Id.*

Cette conclusion, que les Portugais forment un peuple plus pacifique que leur voisin, est également formulée par Silva Lisboa et Madame Adam. Pour ce faire, le premier compare les courses de taureaux des deux pays : « des jeux inoffensifs n'ayant rien des répugnantes boucheries des corridas espagnoles, par ce motif que les taureaux amenés dans l'arène sont *embolados*, c'est-à-dire que leurs cornes sont garnies de boules de liège ou de caoutchouc, maintenues par une gaine (sic) ou des lanières de cuir⁵⁵¹ ». Quant à Madame Adam, elle parle du nombre infime d'homicides s'y produisant ce qui fait du Portugal un pays non-violent⁵⁵². D'autres comparaisons avec l'Espagne, utiles aux lecteurs français pour différencier les deux pays ibériques, abondent dans cette encyclopédie du Portugal. Par exemple, on se sert de l'Espagne pour comparer les partis politiques⁵⁵³ et les politiques d'expansion coloniale des deux pays⁵⁵⁴.

ii. Économie et politique du Portugal d'aujourd'hui

Par ailleurs, les rubriques qui concernent l'économie et la politique portugaises contemporaines, écrites par des spécialistes français, soulèvent de nouveaux aspects dans le champ intellectuel français. En effet, ces deux perspectives actuelles, jusqu'alors peu connues du public en général, donnent une vision du Portugal moderne et permettent une analyse approfondie de ce pays encore perçu comme insaisissable.

Daniel Bellet, économiste français qui avait publié un article sur la production vinicole portugaise dans la *Revue Scientifique* du 2 juin 1894, aborde ici en détail l'agriculture, l'industrie, le commerce, la communication et les finances portugaises. Entre autres, l'auteur évoque les échanges économiques entre le Portugal et ses

⁵⁵¹ Silva Lisboa, « Mœurs et coutumes », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 50.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 49.

⁵⁵³ Alcide Ebray, « La politique contemporaine », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 240.

⁵⁵⁴ Consiglieri Pedroso, « L'expansion coloniale au XVI^e siècle », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 257.

colonies qui ont été temporairement lucratifs et qui l'ont mené dernièrement à de graves difficultés économiques⁵⁵⁵. L'économiste n'explique pas la raison de l'existence d'échanges commerciaux privilégiés avec l'Angleterre ni le fait que les accords signés l'aient été suite à l'ultimatum. Selon les données de 1896, le vin est de loin le produit le plus exporté à l'étranger. Le liège prend aussi une grande place, puis viennent le cuivre, les tissus en coton, les sardines et l'huile d'olive. Par ailleurs, le spécialiste note qu'il est intéressant pour les étrangers de développer des échanges économiques avec le Portugal : « le négociant portugais est honnête [...] et fait honneur à ses engagements ; les faillites sont extrêmement rares. Les étrangers jouissent de lois fort libérales, et ils sont notamment dispensés de la caution *judicatum solvi*⁵⁵⁶ ». Finalement, la rubrique économique démontre la bonne situation financière du Portugal malgré son énorme dette publique.

Sur le plan politique, le diplomate français Alcide Ebray parle aussi des difficultés financières du pays et en dresse un portrait politique allant de 1820 jusqu'à l'époque contemporaine : il décrit les différents partis comme l'avait déjà fait l'historien Loiseau (cf. chapitre 3) mais avec beaucoup plus de détails. Il fait un rapprochement avec l'Espagne et avec l'Italie qui ont aussi connu des agitations politiques et des situations financières difficiles. Toutefois, le diplomate Ebray croit qu'il est important pour le Portugal d'appliquer des « réformes radicales⁵⁵⁷ » pour ne pas sombrer dans de plus profondes difficultés.

⁵⁵⁵ D'après le tableau des échanges commerciaux du Portugal avec l'étranger en 1896 que l'auteur publie, l'Angleterre est largement favorisée par rapport aux autres pays (y compris le Brésil) : le Portugal y importe 12 176 contos de produits et y exporte 7247 contos. Avec la France, le Portugal importe 3 858 contos de produits et y exporte seulement 602 contos. Le « conto » est un terme pour désigner un million de « réaux », la monnaie portugaise jusqu'en 1911.

⁵⁵⁶ Daniel Bellet, « La vie économique », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 120-121.

⁵⁵⁷ Alcide Ebray, « La politique contemporaine », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 255.

iii. Une littérature d'aujourd'hui et une littérature d'hier

En ce qui concerne la littérature, elle est désormais divisée en deux pans et confiée à deux spécialistes. Le premier pan est constitué de la littérature portugaise des origines à la fin du romantisme. La tâche de la décrire est confiée à Teixeira Bastos, poète, journaliste et critique littéraire, qui confirme ce que Brinn'Gaubast et Lebesgue avaient évoqués dans les journaux parisiens : « la littérature portugaise est peut-être la plus ignorée de toutes les littératures de l'Europe. On connaît Camoens parce qu'il est un des premiers esprits de la Renaissance ; mais son poème *Les Lusitades* (Os Luziadas) est, en général, mal apprécié⁵⁵⁸ ». Le second volet s'intéresse à la littérature de 1865 à 1900. C'est le franco-américain Brinn'Gaubast, symboliste, qui signe ce chapitre ; il s'agit d'une reproduction de l'article qu'il avait écrit en 1898 pour la *Revue Encyclopédique*. Essentiellement, il présente les deux dernières générations littéraires portugaises, la première, qui naquit dans les années 1860 à Coimbra, appelée la « génération de 70 » ou « les Vaincus de la vie », et la deuxième, qui représente les symbolistes portugais, appelés aussi les « néphélibates ». Cet article de près de trente pages est très complet et détaillé bien qu'il couvre une période qui ne dure que trente ans environ. Cette étude mentionne une cinquantaine d'auteurs reconnus au Portugal tout en dépeignant près d'une vingtaine d'entre eux.

En ce tout début de siècle, la littérature et l'histoire moderne du Portugal rejoignent le monde du journalisme et de la caricature. Brito Aranha, président de l'association des journalistes de Lisbonne et directeur d'un des journaux les plus populaires de la capitale portugaise, *Diário de Notícias*, présente brièvement la presse portugaise à la France en la quantifiant : 400 titres environ toute nature confondue, dont une centaine pour la capitale. Le journaliste fait un lien direct entre la presse et la politique : « Plus encore en Portugal qu'en France, la presse est l'antichambre de tout parti politique⁵⁵⁹ ». Il présente les journaux les plus connus et les partis politiques qui régissent chacun différents journaux. Il ajoute que Xavier de Carvalho est le correspondant à Paris du journal *O Século*.

⁵⁵⁸ Teixeira Bastos, « La littérature portugaise », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 128.

⁵⁵⁹ Brito Aranha, « La presse », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 112.

Par la suite, John Grand-Carteret, journaliste et historien français de l'art, fait connaître la caricature au Portugal qui apparaît pour la première fois dans les journaux illustrés des années 1850, c'est-à-dire relativement tard comparativement à d'autres pays, comme la France, l'Angleterre, l'Italie, la Hollande ou l'Allemagne. Elle naît grâce aux luttes entre les différents partis politiques portugais : « Qui voudra connaître par le menu la politique du Portugal depuis trente-cinq ans n'aura qu'à parcourir la collection des journaux à images⁵⁶⁰ ». Le nombre de caricatures se multiplie dans la presse lors du conflit anglo-portugais sur le partage des colonies d'Afrique méridionale. La caricature s'acharne aussi, avec sarcasme, sur la monarchie avec le personnage Zé Povinho qui personnifie le peuple : « je ne crois pas qu'en aucun pays ait été jamais créée une image plus saisissante des souffrances, des misères, de la patience vraiment angélique de ce pauvre martyr éternellement sacrifié, qui s'appelle en Allemagne Michel, et, qui, chez nous, répond au nom historique de Jacques Ronhomme⁵⁶¹ ». L'auteur nous parle d'un caricaturiste portugais hors pair, Raphael Bordallo Pinheiro, « le maître incontesté du crayon national », ainsi que de son fils Manoel Gustavo. Jorge Colaço, ce dernier très connu à Paris, sont également des caricaturistes cités dans cette rubrique. L'auteur souligne aussi les journaux qui se sont spécialisés dans ce domaine : *Album das Glórias*, *Glórias de Portugal*, *O António Maria*, *Pontos nos ii* et *Vanity Fair*. Pour compléter cet article, on mentionne le nom de Leal da Câmara qui était caricaturiste à *L'Assiette au Beurre*. Le numéro du mois d'août 1901 mettra en vedette ses caricatures des souverains européens⁵⁶².

⁵⁶⁰ John Grand-Carteret, « La caricature », *Le Portugal*, Paris, Larousse (1900), p. 326.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 322-323.

⁵⁶² Voir Figure 17 : Caricature de Leal da Câmara, « Les Souverains », *L'Assiette au Beurre*, n°19, 8 août 1901, page de couverture.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 17 : Caricature de Leal da Câmara, « Les Souverains », *L'Assiette au Beurre*, n°19, 8 août 1901, page de couverture.

En publiant cet ouvrage encyclopédique, Larousse réussit à vulgariser de façon détaillée le Portugal du début du XX^e siècle. Les informations que les auteurs fournissent permettent au public en général d'en apprendre davantage sur ce pays. Avec elle et avec cette nouvelle presse portugaise à Paris introduite par de Carvalho à la grande Exposition, le seul mythe associé au Portugal en France, c'est-à-dire l'histoire des Découvertes racontée par Camões, passe maintenant au second plan :

Non ! Le Portugal n'est pas un pays destiné à s'éteindre pour ne laisser dans le monde que la traînée lumineuse de son passé glorieux. L'avenir est à lui. À l'ombre de la paix et sous la conduite des hommes éminents de tous les partis politiques, sans exception, qui tous se préoccupent du bien-être et de la grandeur de la nation, les richesses du sol deviendront de plus en plus productives, l'industrie ne s'arrêtera pas dans son essor, et le commerce en recevra un mouvement d'expansion progressive ; le développement de la richesse publique rendra moins lourdes et les charges du Trésor et celles des contribuables, et la patrie portugaise vivra heureuse, sanctuaire vénéré de patriotisme et de liberté⁵⁶³.

Cette nouvelle visibilité dont profite le Portugal a des répercussions en France aussi bien dans la place qu'on lui accorde de manière générale que dans les échanges commerciaux franco-portugais. À titre d'exemple, le musée du Palais Royal offre au Portugal l'usage exclusif d'une galerie où il peut exposer de façon permanente les produits de ses colonies⁵⁶⁴. Dans le même élan est fondée la chambre de commerce portugaise à Paris, appelée la « Caza Portugueza ». Elle sert, dans un premier temps, de musée des produits portugais et de bureau de renseignements destinés aux commerçants, aux industriels, aux consommateurs et aux producteurs portugais qui cherchent des débouchés en France. Par la suite, elle servira aussi de guide vers les marchés les plus profitables, « quels usages commerciaux y règnent, quelles espèces de marchandises y sont plus particulièrement demandées, comment on y lutte avec le plus de succès contre les concurrents et où l'on peut acheter à meilleur marché la matière première⁵⁶⁵ ». Cette institution portugaise a fortement contribué à nouer des relations d'affaires et à garantir la solvabilité et l'honorabilité des agents et des entreprises recommandées dans le secteur des produits portugais. Grâce à elle, plusieurs sociétés commerciales et minières portugaises sont créées principalement à Paris : la société franco-portugaise des Eaux, la compagnie française du Mozambique, la compagnie française des Distilleries, la société minière de Nyassa au Mozambique

⁵⁶³ Vicomte de Wildik, « Introduction », *Catalogue officiel – Portugal – Exposition universelle de 1900, Notice statistique sur le Portugal et ses colonies*, Aillaud, Paris et Lisbonne, (1900), p. 16.

⁵⁶⁴ Hugues Le Roux, « Le commerce de la France et du Portugal », *Revue de la société des Études portugaises*, n° 5 (juillet 1907), p. 10.

⁵⁶⁵ *Ibid.* p. 5.

et la compagnie agricole et commerciale des vins de Porto⁵⁶⁶. L'encyclopédie Larousse rafraîchit l'image du Portugal en France en offrant une vision contemporaine de ses différents éléments. Parallèlement à la tenue de l'Exposition, le théâtre portugais se développe à Paris.

⁵⁶⁶ *Revue de la société des Études portugaises*, n° 1 (septembre 1904), p. 8.

2. Le théâtre portugais à Paris : le romantisme garrettien en vedette

Le théâtre français a une grande influence au Portugal tout au long du XIX^e siècle⁵⁶⁷ alors que le théâtre portugais ne s'émancipe en France qu'au début du XX^e siècle. Plusieurs tentatives avaient été faites pour introduire le théâtre portugais à Paris à la fin du XIX^e siècle mais seule la représentation de *Frère Luiz de Sousa* en 1902 connaît un réel succès⁵⁶⁸. Dans quel contexte est-elle reçue? Que connaît-on du théâtre portugais en France?

Lorsque Henry Lyonnet, alias Alfred Copin, publie, en 1898, *Le Théâtre au Portugal*⁵⁶⁹, presque personne en France ne connaît le théâtre portugais. Son analyse débute par une comparaison du théâtre en Espagne et de celui au Portugal que tout oppose : « Il va sans dire que le théâtre portugais ne ressemble en rien au théâtre espagnol – ne fût-ce que par esprit de contradiction⁵⁷⁰ ». Ces divergences font en sorte que le théâtre espagnol s'écarte du théâtre français alors que le théâtre portugais s'y apparente : « ce qui se passe à Paris se passe exactement en proportions plus réduites à Lisbonne⁵⁷¹ ». Alors qu'en Espagne, « on varie l'affiche tous les jours⁵⁷² », au Portugal, « on affiche la même pièce jusqu'au complet épuisement de son succès, comme à Paris, avec cette seule différence que les théâtres ne sont pas ouverts tous les soirs⁵⁷³ ». Contrairement aux Espagnols, les Portugais, selon Lyonnet, n'ont rien d'emphatique ni de déclamatoire ; ce sont plutôt des contemplatifs, des rêveurs, des mélancoliques et des ennemis des amplifications castillanes. Ayant un culte de l'honneur poussé à l'extrême, ils détesteraient en faire étalage car il s'agit pour eux

⁵⁶⁷ cf. chapitre III, iv.

⁵⁶⁸ Xavier de Carvalho, « A representação do *Frei Luiz de Sousa* em Paris », *O Século*, 9 mai 1902.

⁵⁶⁹ Deuxième série de *Le théâtre hors de France* (après l'Espagne en première série), Paris, P. Ollendorff, 1898. Henry Lyonnet est le pseudonyme d'Alfred Copin (1853-1933), critique et spécialiste du théâtre en Europe.

⁵⁷⁰ Henry Lyonnet, *Le théâtre au Portugal*, Paris, P. Ollendorff, 1998, p. 13.

⁵⁷¹ *Ibid.* p. 25.

⁵⁷² *Ibid.* p. 14.

⁵⁷³ *Id.*

d'un sentiment concentré et profond, ennemi de toute la phraséologie de leurs voisins⁵⁷⁴. Ces caractéristiques du théâtre portugais sont d'ailleurs confirmées par la revue *La Petite République Socialiste* : « La Littérature portugaise est sobre et d'une poésie plus profonde que brillante⁵⁷⁵ ».

De plus, Lyonnet signale que le Portugal, comme la France, a « un goût beaucoup plus vif pour les œuvres de longue haleine⁵⁷⁶ » et qu'il s'est spécialisé dans les revues théâtrales, « genre dans lequel les Portugais sont absolument passés maîtres, à tel point que nous n'avons pas de meilleurs "revuistes" à Paris⁵⁷⁷ ». Copin précise que les théâtres portugais sont dirigés par des artistes dramatiques et qu'ils ont recours à de nombreuses pièces françaises traduites en portugais. Le théâtre portugais se fait connaître en France par une pièce tragico-romantique de Garrett, le précurseur du romantisme au Portugal, largement critiquée par les médias. Après la célébration du centenaire de la naissance de cet auteur à Paris en 1899, qui a pu compter sur la présence de nombreux lusophiles et la publication le 11 février 1899 d'un numéro spécial de *La Revue Encyclopédique* sur ce dramaturge portugais⁵⁷⁸, la représentation de la pièce *Frère Luiz de Sousa*, écrite en 1843, remporte un succès fulgurant sur la scène, largement diffusé dans la presse parisienne.

⁵⁷⁴ Theodore Massiac, « Indiscrétions théâtrales », *Gil Blas*, 30 avril 1902.

⁵⁷⁵ *La Petite République Socialiste*, 7 mai 1902.

⁵⁷⁶ Henry Lyonnet, *Le théâtre au Portugal*, *op.cit.*, p. 22.

⁵⁷⁷ *Id.*

⁵⁷⁸ cf. chapitre III, 4.

a) *Frère Luiz de Sousa* : une pièce médiatisée à Paris



Figure 18 : Affiche de la pièce *Frère Luis de Sousa* de Garrett en représentation de Gala à Paris, le 2 mai 1902.

Le 2 mai 1902, *Frère Luiz de Sousa* – une pièce de Garrett traduite par Maxime Formont et inédite à ce jour – est jouée dans une représentation de gala organisée par le comité de la presse portugaise à l’occasion du V^e centenaire du Théâtre portugais⁵⁷⁹. Au Nouveau-Théâtre, situé au 267, rue Saint-Honoré, dans le 1^{er} arrondissement de Paris, à huit heures et demie, est joué « un chef d’œuvre jusqu’alors inconnu du grand public parisien [...] L’enthousiasme du public a longuement frémi au souffle du génie qui lui était révélé [...] Répétons-le : la soirée d’hier est une date⁵⁸⁰ ». Les répercussions de cette représentation théâtrale dans la presse parisienne sont telles qu’il est presque impossible de répertorier tous les titres qui en parlent. Ces témoignages constituent une preuve importante de la présence du

⁵⁷⁹ Voir Figure 18 : Affiche de la pièce *Frère Luis de Sousa* de Garrett en représentation de Gala à Paris, le 2 mai 1902.

⁵⁸⁰ A. C., « Les Latins », *Gil Blas*, 3 mai 1902.

Portugal à Paris et de la valeur qu'on y accorde au début du siècle. De toute évidence, le théâtre romantique portugais a imprégné l'imaginaire français au tout début du XX^e siècle par la ferveur que la pièce a suscitée tout en engendrant une nouvelle représentation du Portugal en France.

i. Le succès garrettien à Paris

Ce drame en trois actes s'insère dans la série « Les Latins », dirigée et administrée par Charles Vayre; il s'agit du troisième spectacle après l'*Alleluia* de Marco Praga et *Mandragore* de Machiavel. Depuis que le Nouveau-Théâtre est ouvert, « il n'a jamais vu une si brillante réunion que pour la première représentation de *Frère Luiz de Souza*, le drame célèbre de Garrett⁵⁸¹ ». Cette représentation est orchestrée par des journalistes portugais résidant à Paris, Almada Negreiros, A. de Souza, A. de Silva Lisboa et Xavier de Carvalho, et par des auteurs français consacrés, José-Maria de Hérédia, Jules Clarétie, Gebhart, Catulle Mendès et de Jean de Bonnefon. La direction littéraire est confiée à Adolphe Van Bever, secrétaire au *Mercur de France*. Les critiques parisiennes sont presque unanimes : « Du lyrisme, du panache, la lutte classique de l'amour et du devoir⁵⁸² », « une réelle beauté⁵⁸³ ». De la trentaine de journaux et de revues répertoriés qui s'expriment sur cette représentation, seul le *Temps* et *Tam-Tam* manifestent une critique plutôt négative : « Disciple de Byron et de Lamartine, Garrett est un médiocre inventeur [...] L'œuvre est intéressante, quoique d'un romantisme outré et fané⁵⁸⁴ », « dans une mise en scène incomplète et une interprétation qui manque parfois d'ensemble⁵⁸⁵ ». Ces critiques sont rapidement contestées dans la presse portugaise et aussi dans la revue parisienne *Renaissance latine* par Xavier de Carvalho : « quelques critiques parisiens, parmi lesquels M. Larroumet, n'ont pas bien compris les qualités de cette pièce empreinte de tristesse et de douleur⁵⁸⁶ ».

⁵⁸¹ Pierre Souvestre, *Le Soleil*, 4 mai 1902.

⁵⁸² Camille Le Senne, « Premières représentations », *Le Siècle*, 6 mai 1902.

⁵⁸³ Edouard Oudin, *Revue d'Art Dramatique*, 15 juin 1902.

⁵⁸⁴ G. Larroumet, *Temps*, 5 mai 1902.

⁵⁸⁵ Léon Claude, « Théâtre des Latins », *Tam-Tam*, 10 mai 1902.

⁵⁸⁶ Xavier de Carvalho, « Les livres portugais », *Renaissance latine*, 15 juillet 1902.

La forme théâtrale de Garrett est comparée à celle de Victor Hugo dans le *Voltaire* du 5 mai 1902. Le succès de sa pièce est attribuable au mystère tragique qui entoure l'action se déroulant à la fin du XVI^e siècle, quelques années après la mort de Camões : « Il y a dans *Frère Luiz de Souza* une véritable intrigue shakespearienne, un capitaine qu'on croit mort et qui, après seize ans de captivité, revient et trouve sa femme mariée et mère d'une grande fille⁵⁸⁷ ». Ce personnage, Dom João de Portugal, qui demeure introuvable suite à une bataille qui opposait Portugais et Maures, est clairement calqué sur le roi portugais Dom Sébastien, disparu en 1578. L'espérance de son retour, appelé aussi le mythe du « sébastianisme », imprégnée dans l'imaginaire portugais depuis ce temps, est à l'origine de ce drame historique dans lequel les personnages ont réellement existé. Tout comme le roi, João de Portugal n'a jamais été retrouvé en réalité. La pièce fait en sorte que le mythe s'effondre puisque le disparu réapparaît vingt ans plus tard provoquant l'effroi de tous les autres personnages : « C'est un drame héroïque à la façon des tragédies de Corneille, où sont aux prises les sentiments les plus nobles et les plus tragiques de l'humanité⁵⁸⁸ ». *Le Mercure de France* résume fort bien ce sentiment nostalgique propre au Portugal et à l'origine du mot « saudade » :

Ethniquement parlant cette façon d'être ancestrale, nourrie de troubadourisme et des récits chevaleresques du cycle d'Arthur, a pu donner naissance au Sébastianisme, à l'origine duquel nous replace le drame de Garrett, puisque le roi Dom Sébastien, que le peuple ne voulait pas croire mort, disparut en même temps que l'un des héros de la pièce, à la bataille d'Alcacerquibir. Cette aspiration nationale de résurrection, que rien n'a plus complètement détruite chez un peuple épris du spectacle de sa gloire passée, demeure éparse là-bas dans l'atmosphère mentale du pays, et tout art sincère s'en imprègne ou s'en exalte⁵⁸⁹.

Cette pièce, par son message régénérateur, est un porte-voix de l'expression politique portugaise en France. Cette fonction du théâtre est d'ailleurs une caractéristique du XIX^e siècle : « il est fort commun de lire les intrigues des pièces à la lumière de l'actualité, d'entendre leurs répliques comme autant de déclarations politiques et de

⁵⁸⁷ René Schwaebler, *Journée*, 3 mai 1902.

⁵⁸⁸ Pierre Souvestre, *Le Soleil*, 4 mai 1902.

⁵⁸⁹ Philéas Lebesgue, « Lettres Portugaises », *Mercur de France*, juin 1902.

transformer les représentations en meeting houleux [...] C'est d'ailleurs un moyen d'exprimer clairement l'accès à des positions de pouvoir économique et social, et d'illustrer ce pouvoir très concrètement dans l'espace urbain⁵⁹⁰ ». On peut donc supposer que cette représentation a une fonction identitaire dans la construction d'une image du Portugal en France.

ii. Traducteur et acteurs français au service du Portugal

Le lusophile Maxime Formont, traducteur de l'œuvre de Garrett, fait également l'unanimité dans la presse : « Maxime Formont a traduit cette œuvre de haute inspiration en vrai poète, avec tout le relief, tout le coloris et tout le "panache" légendaire de l'original⁵⁹¹ ». Malgré le mécontentement de Philéas Lebesgue exprimé dans le *Mercur*, cette traduction, comportant plusieurs coupes dans l'œuvre originale, est acclamée par la critique et considérée comme un prérequis au triomphe parisien : « La traduction de Maxime Formont n'a point trahi l'œuvre. Les très belles coupes dans l'œuvre touffue en ont permis la représentation et le succès sur une scène française. Elle est en même temps une œuvre d'art par le souci de la forme et du style⁵⁹² ». Cette traduction lui vaut l'honneur de recevoir les insignes portugaises d'officier de l'ordre de Saint-Jacques alors qu'il est déjà lauréat de l'Académie française.

Par ailleurs, les acteurs français ont contribué au succès de cette représentation parisienne. Le rôle principal est confié à Rose Syma, « la muse de la Rive gauche⁵⁹³ », qui joue Maria, cette fille tuberculeuse née du couple interdit formé de l'ex-femme du disparu en croisade et de Luis de Souza, son nouvel époux. Ce personnage de jeune fille fragile et naïve est le plus acclamé par la presse parisienne : « Lorsqu'après la tirade finale, elle s'est couchée mourir (sic) en ses voiles blancs, la

⁵⁹⁰ Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, op. cit., p. 140.

⁵⁹¹ Louis Louve, *Le Penseur*, mai 1902.

⁵⁹² *La Simple Revue*, 1 juin 1902.

⁵⁹³ *La Plume*, 1892, p. 453.

salle l'a acclamée, un long frisson d'enthousiasme a passé sur tous les spectateurs⁵⁹⁴ ». Le *Gil Blas* a également applaudi M. Boyer, dans le rôle du fidèle écuyer du disparu, et M. Garat, dans le rôle du dominicain Dom Jorge qui prononce une fameuse réplique : « "Qui es-tu ?" demanda Jorge au pèlerin. Et celui-ci, de son bâton, désignant dans la galerie, le portrait de D. Joao de Portugal, répond : "Personne !" Rien de plus shakespearien n'a été écrit depuis Shakespeare⁵⁹⁵ », rapporte le *Gil Blas*.

Au même moment, à Porto, on érige la statue du dramaturge Garrett à l'occasion du V^e centenaire du Théâtre Portugais. En France, on prend conscience à nouveau de l'existence d'une nation importante et modernisée par le biais de sa dramaturgie : « Malgré rapides et paquebots, Lisbonne, jusqu'à présent, était demeurée très loin de Paris ; on ne parlait guère des Portugais que pour affirmer, sur la foi d'un vaudeville, la gaité essentielle à leurs caractères. Nous savons, désormais, qu'il faut les prendre au sérieux, autant que les Scandinaves⁵⁹⁶ ». Philéas Lebesgue, au *Mercure de France*, pousse la diatribe encore plus loin : en plus de déplorer l'erreur des Français à confondre le Portugal et l'Espagne, il met en doute la compréhension de l'œuvre de Garrett par les spectateurs parisiens : « Désormais, le *Frei Luiz de Souza* nous est acquis. Intégralement ? Je ne sais ; car cette œuvre, comme les *Lusiades*, comme tout ce qui est âme et chair essentiellement lusitaniennes a besoin d'être revécue en profondeur et en sincérité⁵⁹⁷ ». Quoiqu'il en soit, le théâtre portugais est sans l'ombre d'un doute un véhicule significatif dans la représentation que se font les Français de cette identité portugaise renouvelée.

⁵⁹⁴ *L'Illustré Parisien*, 10 mai 1902.

⁵⁹⁵ A. C., « Les Latins », *Gil Blas*, 3 mai 1902.

⁵⁹⁶ C., « Notes parisiennes », *La Liberté*, 5 mai 1902.

⁵⁹⁷ Philéas Lebesgue, « Lettres Portugaises », *Mercure de France*, juin 1902.

iii. La nationalité portugaise ressuscitée par le théâtre

Précédée de l'hymne national portugais et de la Marseillaise, cette représentation parisienne étend le rayonnement du Portugal à l'étranger, car la salle, comble, compte un bon nombre de journalistes, de lettrés et d'artistes parisiens et étrangers, notamment Portugais et Brésiliens. Selon Philéas Lebesgue, cette « œuvre est admirable, parce qu'elle confond dans un même idéal la conception du poète et les aspirations d'une race. C'est un riche document où l'héroïsme et la foi mystique s'allient au drame de l'amour et de la douleur. Mieux encore c'est la première et la plus haute manifestation du théâtre portugais contemporain⁵⁹⁸ ». Mais comment, en 1902 lors de sa première représentation parisienne, cette pièce véhicule-t-elle l'image d'un Portugal contemporain alors qu'elle a été écrite une soixantaine d'années auparavant ? Cette tragédie est l'une des œuvres les plus importantes du romantisme portugais, et Garrett, précurseur de la nouvelle génération littéraire portugaise du début du XX^e siècle, est considéré comme le rénovateur de la littérature du XIX^e siècle et il est comparé en ce sens au poète national : « Si Camoes, dans son merveilleux poème, en exaltant le patriotisme, éleva la Nationalité portugaise, Garrett, par son éloquence et par sa littérature, remua tous les cœurs en leur communiquant la souffle émancipateur du romantisme⁵⁹⁹ ». Ainsi, l'essence de la nation portugaise renaît en France grâce à Garrett qui est vu comme le réformateur de la littérature portugaise. Plusieurs journalistes et critiques spécialisés soulignent, dans la presse, le caractère particulier du théâtre romantique portugais qui « a rajeuni la littérature un peu usée du Portugal⁶⁰⁰ ». La revue *La Plume* fait ressortir de cette pièce le troisième acte « d'une réelle grandeur⁶⁰¹ » où chacun des rôles fait transparaître une synthèse de la « race » portugaise. Même si le tout Paris n'assiste pas à une pièce portugaise réellement contemporaine, celle-ci contribue au renouveau littéraire portugais de la fin du XIX^e siècle, c'est-à-dire à une révolution intellectuelle qui s'oppose à la littérature consacrée et qui cherche à faire évoluer la culture, l'idéologie

⁵⁹⁸ Antonio de Faria, *Frère Luiz de Souza, drame d'Almeida Garrett, notes, documents et bibliographie*, Livourne, Raphaël Giusti, 1904, p. 115.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. XII.

⁶⁰⁰ H. de G., *La Patrie*, 4 mai 1902.

⁶⁰¹ *La Plume*, 15 mai 1902.

et la politique portugaises en s'ouvrant aux idéaux européens, principalement français.

b) Implantation de la nouvelle génération littéraire portugaise à Paris

Le *Gil Blas* parle de Garrett comme de celui qui « ressuscite⁶⁰² » le théâtre portugais et le voit comme le patron de la littérature moderne : « C'est là vraiment une situation géniale. Je m'en voudrais de déflorer davantage ce pathétique sujet, mais, certes, l'homme qui a trouvé cela était un grand dramaturge⁶⁰³ ». L'écriture de Garrett a sorti le Portugal de la léthargie en lui donnant une personnalité collective basée sur son folklore et son histoire. Pour la génération fin-de-siècle, il s'agit d'une « renaissance garrettienne » qui se manifeste depuis quelques années dans plusieurs domaines, notamment dans le théâtre portugais grâce à Júlio Brandão, Raul Brandão et Júlio Dantas. Garrett est fastueusement salué au Portugal en 1899 lors des célébrations commémoratives durant lesquelles sa dépouille est transportée au Panthéon des Jerónimos à Lisbonne.

Le nationalisme de cette époque, qui oscille entre républicanisme et contre-révolution, est le prolongement de la révolution de Garrett. La flamme patriotique s'était rallumée après l'ultimatum de l'Angleterre en 1890 et a servi de fondement au mouvement de la *Renaissance portugaise* reconnu en 1913 grâce à la revue *A Águia* (L'Aigle). Ce mouvement a pris racine dans le saudosisme, doctrine de la saudade, un dérivé du sébastianisme remis au goût du jour au XIX^e siècle par Garrett. Le nationalisme littéraire de Garrett se manifeste dans sa pièce présentée à Paris en 1902 par la « profondeur de l'émotion collective⁶⁰⁴ » portugaise, laquelle est traitée

avec une simplicité des moyens, un art délicat des nuances qui la rapprochent beaucoup moins de Hugo et de Shakespeare que de la tragédie grecque, fondée sur la terreur et la pitié. [...] Par la finesse, par

⁶⁰² Theodore Massiac, « Indiscrétions théâtrales », *Gil Blas*, 30 avril 1902.

⁶⁰³ *Id.*

⁶⁰⁴ Georges Le Gentil, *La littérature portugaise*, Paris, Armand Colin, 1935, p. 134.

l'espièglerie autant que par la violence concentrée, Garrett rappelle Musset. On ne saurait oublier cependant que ce chef d'école est un chef de parti et que toute son activité d'orateur, d'historien et de dramaturge tend à la réhabilitation de sa patrie⁶⁰⁵.

La fondation d'un théâtre national et la restauration du théâtre portugais par Garrett se superposent à la notion d'indépendance nationale qui a contribué à la réflexion sur l'identité du Portugal tout au long du XIX^e siècle. Le chef-d'œuvre qu'a créé Garrett en 1843, la tragédie la plus parfaite selon Edgard Quinet, pousse le Portugal à réfléchir sur sa nationalité, son histoire et ses mythes. Cette renaissance se poursuit et aboutira en termes politiques, à l'instauration de la République, tandis que la littérature se fractionne pour se décliner sous différentes formes liées au nationalisme : l'école de Coimbra, le symbolisme, le néphélibatisme, le saudosime et le lusitanisme. Il faut conclure que le choix de présenter la pièce *Frère Luiz de Sousa* à Paris n'est pas un hasard. Les journalistes portugais du comité d'organisation l'ont choisie précisément parce qu'elle représente bien le Portugal, dans toute son originalité et dans toute sa complexité. Le lien qu'elle fait avec l'histoire, la littérature et les mythes portugais démontre à la France que le pays est capable de se renouveler et d'avoir sa place au sein de l'Europe. Cette pièce reflète l'accomplissement d'une renaissance portugaise personnifiée par une nouvelle génération portugaise pro-républicaine, en partie installée à Paris. Cette dernière est composée en grande partie de journalistes qui s'activent à transmettre une vision moderne du pays. L'un des moyens les plus efficaces pour y parvenir est la création d'une société portugaise à Paris permettant l'afflux de connaissances sur le Portugal et le développement des relations franco-portugaises. L'une des premières activités notables de cette société est justement l'organisation d'une conférence sur la jeune littérature portugaise où Garrett prend une place de premier plan.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 134-135.

3. La société des études portugaises : un point d’ancrage intellectuel portugais à Paris

En 1900, le numéro 5 de la revue *Le Portugal à l’Exposition* annonce qu’une société d’études portugaises sera fondée à Paris et qu’elle « aura pour but de rendre plus intimes le rapprochement intellectuel du Portugal et de la France, la connaissance complète de ces deux peuples [...] Il faut développer le goût pour les études portugaises⁶⁰⁶ ». Cet organisme contribuera, sans relâche, à des échanges intellectuels entre les deux pays qui mèneront, beaucoup plus tard, à la création d’une chaire des études portugaises, d’abord à la Sorbonne en 1936, puis à Nice en 1937 et, encore plus tard, d’un centre culturel portugais (Calouste Gulbenkian) en 1965, toujours existant aujourd’hui. Jusqu’à la mort de Xavier de Carvalho, en 1919, cette société permettra non seulement de diffuser des informations contemporaines sur le Portugal mais aussi de favoriser les échanges intellectuels entre Français et Portugais et de contribuer à faire reconnaître le Portugal à sa juste valeur en France. Cette « Société des Études Portugaises de Paris » est finalement fondée en 1902 mais n’est reconnue que le 10 août 1904 par la préfecture de police de Paris⁶⁰⁷. Xavier de Carvalho la crée puis la préside pendant plusieurs années⁶⁰⁸. Rapidement, cette société devient une référence à Paris.

a) Promotion de la langue et de la culture portugaise en France

La société des études portugaises à Paris est « instituée pour contribuer au développement des études se rapportant à la langue portugaise, à la littérature, à l’histoire et aux questions économiques et coloniales du Portugal⁶⁰⁹ ». Concrètement, elle organise des cours publics et gratuits de langue portugaise, des conférences, des expositions, des congrès, des excursions et des concours, et elle distribue des

⁶⁰⁶ *Le Portugal à l’Exposition*, n° 5 (10 juin 1900), p. 78-79.

⁶⁰⁷ *Journal Officiel de la République Française*, samedi 3 septembre 1904, 36^e année, n° 239, p. 5473.

⁶⁰⁸ *Société des Études Portugaises – Statuts*, Paris, 40 rue d’Enghien, 1904, p. 9.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 3.

subventions, des dons et des bourses de voyages et d'études. De plus, elle fonde une bibliothèque et publie une revue périodique, la *Revue de la Société des Études Portugaises*, où elle rend compte des événements qui concernent le Portugal à Paris. Ses membres sont répartis en six sections : une section littéraire, artistique et archéologique, une section d'histoire et de géographie, une section coloniale, une section scientifique et océanographique, une section agricole, industrielle et commerciale et une section d'économie sociale. Le prix de la cotisation annuelle est de six francs pour les membres actifs, de dix francs pour les membres honoraires, de cent francs pour les membres perpétuels et de cinq cents francs pour les membres fondateurs.

Les Français qui font partie des membres fondateurs de cette société sont Victor Dujardin, négociant français, Henri Faure, docteur ès Lettres, Maxime Formont, littérateur, Émile Gautier, rédacteur au *Figaro* et au *Journal*, Marc Legrand, homme de lettres et directeur de *La Revue du Bien*, Louis de Sarran d'Allard, correspondant du ministre de l'instruction publique, Joseph Joubert, homme de lettres, et Paul Vibert, homme de lettres et ancien professeur de « Colonisation pratique » à la Sorbonne. On note l'adhésion, dès 1904, de René Ghil, Marcel Lami, Philéas Lebesgue, Paul Redonnel, Henry Coutant, publiciste à Paris et Marc-Amédée Gromier, publiciste et fondateur de l'Union méditerranéenne. Du Portugal et du Brésil, on relève les membres Théophile Braga de l'Académie des sciences de Lisbonne et professeur de Lettres, Domício da Gama, littérateur et secrétaire du ministre des affaires étrangères du Brésil, Vieira da Silva, consul général du Brésil au Havre, José-Maria Lisboa Júnior, directeur du *Diário Popular* au Brésil, Almada Negreiros, journaliste et le Comte de Valenças, sénateur à Lisbonne⁶¹⁰. Cette société se donne aussi pour objectif de contribuer au développement « des relations sociales et pacifiques de la famille latine, spécialement au Brésil⁶¹¹ ». D'autres écrivains et journalistes étrangers font partie des membres fondateurs : des Belges, comme Victor Orban qui deviendra par la suite délégué officiel de la Belgique pour la société, et des

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 3.

Allemands, comme Louise Ey qui s'est intéressée à la grammaire portugaise. En 1907, on répertorie des adhésions provenant de nombreuses villes françaises telles que Amiens, Nice, Honfleur, Marseille, Biarritz et Alais et de partout ailleurs : d'Angleterre, de Suède, d'Autriche, d'Italie, d'Espagne, du Portugal, d'Angola et du Brésil. Cette popularité a largement contribué à la démocratisation et à la diffusion des images du Portugal en France mais aussi en Europe.

b) *La Revue de la société des Études portugaises à Paris : miroir des relations franco-portugaises du début du XX^e siècle*

L'édition d'une revue, « organe officiel de la Société [...] adressée gratuitement aux membres actifs », dirigée par Xavier de Carvalho⁶¹², constitue l'un des moyens utilisés par la société des études portugaises pour faire rayonner le Portugal.

⁶¹² Voir Figure 19 : Couverture de la *Revue de la Société des Études Portugaises* : miroir des relations franco-portugaises du début du XX^e siècle

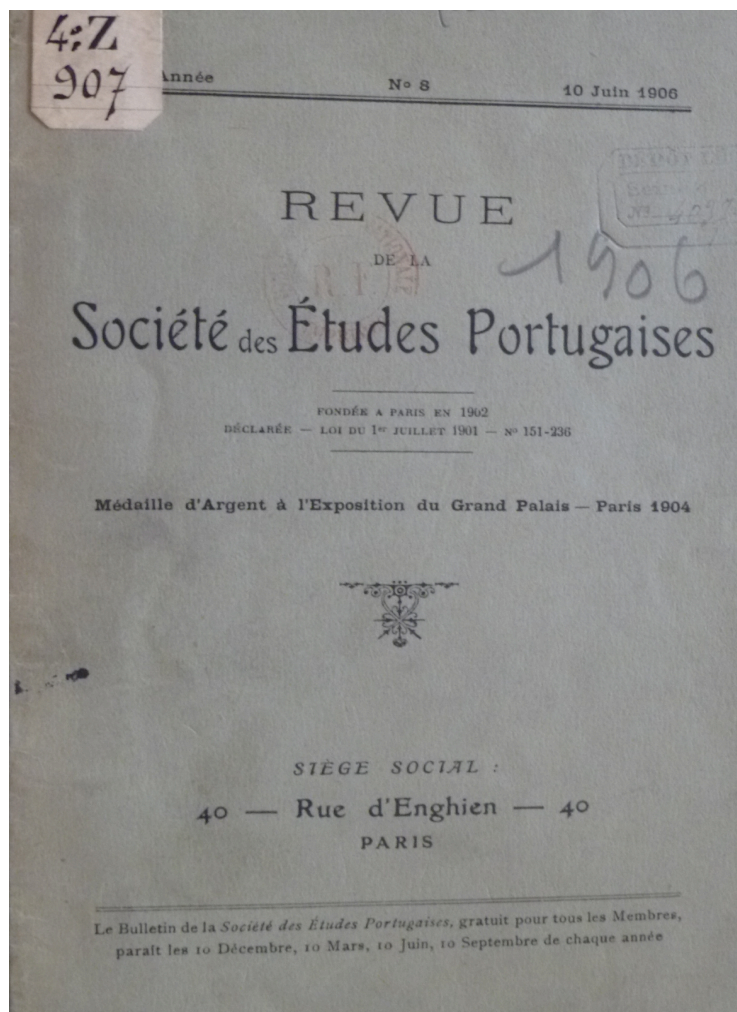


Figure 19 : Couverture de la *Revue de la Société des Études Portugaises* : miroir des relations franco-portugaises du début du XX^e siècle.

Cette publication, dont il est difficile de se procurer des exemplaires, est incomplète dans les collections : il a été impossible de retracer tous les numéros et de savoir quand elle s'est réellement achevée (probablement en 1908). Le premier numéro, dans lequel sont décrits les objectifs, les statuts et le fonctionnement de cette société, paraît le premier septembre 1904. Cette revue trimestrielle, dont le siège social est situé au 40 rue d'Enghien dans le dixième arrondissement, parle d'événements culturels et commerciaux relatifs au Portugal qui se tiennent à Paris, propose des portraits de Portugais influents en Europe et s'intéresse au développement de la république du Brésil et au rayonnement de « l'idée latine » qui s'accroît davantage

chaque année. Quels sont les éléments les plus saillants de cette publication ? Quel impact a-t-elle eue dans les réseaux parisiens ?

i. Garrett et Paul Vibert : l'Union latine

L'un des grands événements organisés par la société est la « grande fête de confraternité intellectuelle latine » qui commémore le 49^e anniversaire de la mort de Garrett⁶¹³.



Figure 20 : Invitation pour deux personnes à la fête intellectuelle latine du 49^e anniversaire de Garrett, à Paris, en 1903.

Cette soirée se tient le 10 décembre 1903 à la mairie du neuvième arrondissement de Paris et regroupe les Portugais et les Espagnols de Paris, qui y présentent des conférences, et de nombreux intellectuels et journalistes français qui ont un lien direct avec le mouvement pro-latin en ascension. Ce rassemblement culturel fait ressortir la place qu'occupe la jeune littérature portugaise, aussi bien que le renouveau économique du Portugal, dans un contexte pro-latin. Paul Vibert, économiste républicain et socialiste, rédacteur en chef et directeur politique de la *Nouvelle*

⁶¹³ Voir Figure 20 : Invitation pour deux personnes à la fête intellectuelle latine du 49^e anniversaire de Garrett, à Paris, en 1903.

Presse, préside la séance dans le but de rapprocher ces peuples issus de mêmes origines.

La jeune littérature portugaise est présentée dans un discours en français de Xavier de Carvalho : « De Garrett à Théophile Braga et à Eça de Queiroz⁶¹⁴ ». Il rappelle tout d'abord que la littérature portugaise a atteint son apogée suite à l'expansion de la puissance coloniale portugaise du XVI^e siècle. Après avoir présenté la vie et l'œuvre de Garrett, incluant son exil en France où il écrivit son premier grand poème *Camoens*, Carvalho souligne l'importance des manœuvres diplomatiques de l'auteur qui permirent de signer le premier traité de propriété littéraire conclu entre la France et le Portugal. Il enchaîne avec les grands noms de la « Renaissance actuelle des lettres portugaises » : Teófilo Braga, Antero de Quental, Ramalho Ortigão, Eça de Queirós, João de Deus, Oliveira Martins, Guerra Junqueiro et Gomes Leal. Carvalho met l'accent sur Teófilo Braga, critique et historien de renommée internationale, en citant Littré qui dit à son propos dans la *Revue Positive* : « M. Braga, [...] entreprend de doter son pays d'une Histoire Universelle de Sociologie concrète [...], un vrai service rendu à la philosophie positive et à tout l'Occident, surtout à l'Occident latin⁶¹⁵ ». Ce congrès vise à faire converger la littérature et la politique qui joue un rôle majeur dans la fondation de la république portugaise, Braga devenant le premier réformateur et président de cette république en 1910. Carvalho termine son aperçu littéraire en parlant de Queirós, le grand romancier portugais de la fin du XIX^e siècle, « égal à Flaubert et à Zola [...] le rénovateur de la prose portugaise⁶¹⁶ ». En conclusion, le journaliste portugais insiste sur la renaissance littéraire portugaise actuelle et invite son auditoire à la faire connaître :

[...] il y a au Portugal, à l'heure actuelle, dans tous les domaines de l'activité artistique, un mouvement rénovateur, une poussée de vie admirable. Une littérature qui a produit Camoens, Garrett, Joao de Deus et Eça de Queiroz, ces génies créateurs, ces tempéraments d'élite, mérite l'attention de la critique dans les grands centres cultivés de l'Europe moderne⁶¹⁷.

⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 3-17.

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 16.

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 17.

Une autre intervention intéressante sur la littérature portugaise a été préparée par Henri Faure : « Le glorieux passé du Portugal⁶¹⁸ ». Il appuie les propos de Carvalho quant à la portée de la jeunesse littéraire portugaise sur la renaissance du pays : « en Portugal, les hommes de lettres sont légion⁶¹⁹ ». L'exemple le plus parlant qu'il donne est celui de Manuel Pinheiro Chagas, qui a rédigé l'*Histoire du Portugal* de manière à honorer la gloire passée du Portugal dans un élan patriotique et ainsi appeler aujourd'hui à une révolution dans les idées : « Multa renascentur quae jam cecidere⁶²⁰ ! ».

Finalement, les interventions de Paul Vibert, journaliste et spécialiste de l'économie de l'Afrique portugaise, et de Monsieur Raqueni, secrétaire général de Ligue franco-italienne et correspondant à Paris pour de nombreux journaux italiens, vont clore cette célébration parisienne en l'honneur des peuples latins. Pour eux, l'union des peuples latins, que ce soit ceux d'Europe ou d'Amérique du Sud, permettra de nouer des relations profitables à l'économie et à la littérature de tous ces pays. Le discours latinophile de Paul Vibert soutient l'idée d'une hégémonie des peuples latins en termes esthétique, éducationnel, historique et littéraire : « Allons donc, c'est bien elle [la race latine] qui possède la claire vision de la beauté, c'est bien elle qui a été la grande éducatrice de monde moderne, c'est bien elle la légitime héritière du double génie des Grecs et des Romains!⁶²¹ ». Quant à Monsieur Raqueni, il propose d'unifier les peuples latins afin de créer une « fédération latine, qui sera le plus solide rempart de la paix, le plus sûr garant du progrès universel, la pierre angulaire de la future confédération européenne⁶²² ».

Ainsi, suite au succès de la pièce de Garrett à Paris en 1902, un mouvement en faveur de l'expansion latine dans le monde s'articule autour de son œuvre. Cette initiative

⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 35-39.

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 35.

⁶²⁰ *Id.* (Bien des choses, qui ont déjà été tombées, renaîtront.)

⁶²¹ Antonio de Faria, « Paroles de Paul Vibert, président de la réunion », *Anniversaire d'Almeida Garrett (1799-1854)*, Livourne, Raphaël Giusti, 1904, p. 44.

⁶²² Antonio de Faria, « Paroles prononcées par M. R. Raqueni », *Anniversaire d'Almeida Garrett (1799-1854)*, Livourne, Raphaël Giusti, 1904, p. 49.

signe « l'ère garrettienophile qui fait connaître, à l'étranger, la littérature portugaise⁶²³ ». Ainsi, l'auteur agit, non seulement comme vecteur de rapprochement entre la France et le Portugal mais aussi comme prétexte au ralliement de tous les intellectuels européens qui revendiquent cette union latine. C'est avec ce double objectif que Xavier de Carvalho publie, à partir de 1909, la revue *Latina*, plus explicite sur cette notion d'expansion portugaise et latine. Cette soirée, présentant des conférences en français et annoncée dans les principaux journaux parisiens, a sans aucun doute permis de rendre le Portugal plus visible, tout en lui conférant l'image d'un pays prêt à s'impliquer aux côtés des pays européens en faveur d'une union latine. Cette idée latine, lancée en 1878 par Frédéric Mistral, a donné lieu, jusqu'à la Première Guerre mondiale, à des fêtes et à des regroupements divers ayant pour but de promouvoir une fédération latine basée sur l'appartenance à une histoire et à une littérature commune⁶²⁴. Selon Nicolas Berjoan, la montée du latinisme est due à la décadence des peuples latins devant la puissance germanique :

La défense de l'idée latine est intimement liée à la façon dont les Félibres comprennent le désastre de 1870. À leurs yeux, la surdité de la société française face à leurs mises en garde, leurs injonctions à décentraliser et à cultiver les particularismes locaux, est largement responsable du naufrage. La chute, du reste, n'est pas celle de la France seule mais du monde latin tout entier, rentré en décadence avec le siècle et maintenant dominé par les peuples nordiques⁶²⁵.

La période se déroulant de 1890 à 1910 semble être celle où certaines nations européennes ont le sentiment très net d'appartenir à une communauté de civilisation latine, unie par des valeurs et des croyances identiques. La France, isolée sur la scène internationale, cherche des alliés avec lesquels elle partage des valeurs communes. Le Portugal est l'une de ces sœurs latines qui rejoindra, avec enthousiasme, les idées de

⁶²³ Antonio de Faria, *Anniversaire d'Almeida Garrett (1799-1854)*, Livourne, Raphaël Giusti, 1904, p. XV.

⁶²⁴ Le félibre Roger Barthe a écrit le premier l'histoire de *L'idée latine*, Toulouse, IEO, 1950-1951, 2 volumes. Paul Gache a poursuivi son entreprise en mettant en scène ses principales réussites jusqu'à la fondation de l'Union latine dans *L'Union latine de Roger Barthe*, Rodez, Subervie, 1958.

⁶²⁵ Nicolas Berjoan, « L'idée latine du Félibrige : Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste (1870-1890) », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°42 (2011), p. 123.

la France concernant la mise en valeur de l'histoire, de la littérature mais aussi du terroir, ce qui donnera naissance au mouvement « lusitaniste » prônant les coutumes traditionnelles et nationales portugaises.

ii. Teófilo Braga et Anatole France : l'universalisme des peuples

Une deuxième grande manifestation intellectuelle est organisée, moins de trois ans plus tard, par la société des études portugaises mais, cette fois-ci, centrée sur un auteur et historien contemporain, Teófilo Braga. Cet événement est présidé par Anatole France, alors membre de l'Académie française, et cautionné par la Société positiviste d'Enseignement, l'Association des étudiants de Paris et les universités populaires de Paris. Le 26 février 1906, dans l'amphithéâtre de la société de géographie de Paris, on célèbre le poète et l'historien portugais qui en appelle à une expansion de la langue portugaise à l'étranger, notamment en France, où il formule, en 1904, au congrès de la Ligue de l'enseignement de Paris, le souhait que le portugais soit enseigné dans les écoles supérieures et les universités de France⁶²⁶. Xavier de Carvalho dépose un vœu en ce sens à la ligue de l'enseignement de Paris. Anatole France, alors socialiste et syndicaliste, salue, dans son discours, le critique et fondateur de l'École de Coimbra, « en libre penseur et républicain [...] qui fit connaître, comprendre, admirer dans son pays la pensée française⁶²⁷ ». Son allocution dévie vers un plaidoyer en faveur d'une union des peuples latins dont feraient partie le Portugal et la France :

Les patries doivent entrer, non pas mortes, mais vivantes dans la Fédération universelle. C'est par la vertu des peuples fidèles à leur génie, respectueux des autres peuples, respectueux d'eux-mêmes, que se réalisera un jour le rêve du vieux prophète d'Israël : La maison d'Yaveh

⁶²⁶ *Revue de la Société des Études Portugaises*, n°8, 10 juin 1906, p. 16. Seule la Belgique réagit à cette demande. En 1906, l'université de Louvain et l'Institut Supérieur de Commerce d'Anvers ont inscrit l'enseignement du portugais au programme, en le plaçant sur le même pied que les autres langues étrangères.

⁶²⁷ « Discours de M. Anatole France », *Revue de la Société des Études Portugaises*, n°8, 10 juin 1906, p. 14.

sera établie sur le sommet des montagnes et s'élèvera au-dessus des collines⁶²⁸.

Braga, comme Garrett, devient le porte-parole de cette union latine qui démontre la nécessité de rassembler les intellectuels européens pour former une fédération universelle des peuples. Cette manifestation parisienne donne l'occasion à Philéas Lebesgue de publier un article de dix pages sur Théophile Braga au *Mercure de France*⁶²⁹. Cet hommage, paru dans le numéro du 15 mai 1906, met en relief l'homme et son travail dans la perspective d'une renaissance du Portugal et d'unité des peuples latins :

Demain peut-être toute l'Europe occidentale devra s'unir, pour sauvegarder la paix du monde : il paraît nécessaire que Camoëns préside à Paris l'avènement de cette ère nouvelle, qui assurera sans doute à la France un droit d'aînesse, au Portugal une renaissance. Anatole France, présentant dernièrement au public français le plus grands des Portugais actuels, le maître Théophile Braga, n'est-ce pas l'annonce que, si l'Humanité doit débiter son nouveau cycle en jetant les fondements du temple de la Paix, ce n'est que sur le sol latin, y compris l'Angleterre, que cette construction pourra s'accomplir⁶³⁰.

Lebesgue compare Théophile Braga à Camões car tous deux « totalisent l'Ibérie ». Braga incarne, selon l'auteur, à la fois le « "sébastianisme" dans le refus de s'asservir » et un Portugal pacifiste et républicain. L'historien et philosophe portugais préconise la solidarité humaine entre les peuples et universalise ses actions comme l'avait fait Camões à l'époque des Découvertes : « C'est l'ère de la liberté qui s'ouvre, l'ère de l'Humanité. De Dante à Goethe, il y a Camoens⁶³¹ ». Selon Teófilo Braga, l'histoire du Portugal est divisée en trois cycles qui constituent l'ensemble de sa mission historique : la fatalité, la lutte et la liberté. Le chroniqueur lusophile du *Mercure* mentionne que le talent de Braga s'explique par sa façon de « marier le

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 15.

⁶²⁹ Philéas Lebesgue, « Théophile Braga », *Mercure de France*, 15 mai 1906, p. 221- 230.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 224.

⁶³¹ *Ibid.*, p. 229.

sentiment universel au sentiment portugais⁶³² », talent qu'il aura probablement hérité du mouvement symboliste.

Tout comme Garrett, Braga s'inspire de Camões et de son épopée poétique. Rappelons que Teófilo Braga était l'instigateur des commémorations camoniennes de 1880 dont le but était de célébrer le progrès portugais et de marquer un nouveau départ pour le Portugal, en s'inspirant des valeurs républicaines de la France (cf. chapitre I). Camões est le symbole le plus glorieux du Portugal ; il permet l'avènement d'une ère nouvelle grâce à l'exaltation d'un peuple qui a accompli nombreux exploits maritimes grâce à la « tendresse héroïque et fière qui baigne chaque octave, dans ce que les Portugais appellent la "saudade"⁶³³ ». Finalement, Lebesgue s'emploie à faire des rapprochements entre Camões et Victor Hugo par le biais de leur œuvre civilisatrice universelle : « À travers la Latinité civilisatrice, c'est notre Victor Hugo qui continue la pensée de Camoens, pensée d'amour progressivement élargie jusqu'à embrasser l'univers entier⁶³⁴ ». Teófilo Braga, « positiviste et démocrate, hugolien et camonéen⁶³⁵ » serait alors le Portugais idéal pour « montrer aux yeux des nations de quels indestructibles liens séculaires le Portugal se joint à la France⁶³⁶ ».

En conclusion, les premières années du XX^e siècle apportent aux Français une nouvelle dimension du Portugal. En effet, l'Exposition universelle de 1900, l'encyclopédie sur le Portugal des éditions Larousse et les premières revues portugaises rédigées en français et éditées à Paris permettent aux Français de se faire une représentation du Portugal différente de celle qui circulait au XIX^e siècle, teintée par Camões, figure emblématique des explorations maritimes. Les renseignements diffusés dans ces publications, les opinions de spécialistes contemporains français et portugais, ainsi que les articles récents publiés dans les revues franco-portugaises permettent de démontrer que le Portugal prend sa place économiquement et

⁶³² *Ibid.*, p. 227.

⁶³³ *Ibid.*, p. 229-230.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 230.

⁶³⁵ *Id.*

⁶³⁶ *Id.*

intellectuellement en France et en Europe. La consultation d'une revue hélas introuvable, *Le Portugal à Paris*, mentionnée dans la *Revue de la Société des études portugaises de Paris* aurait probablement permis de fournir davantage de détails sur l'implantation d'une nouvelle image portugaise à Paris. Par ailleurs, la création de la Société des études portugaises à Paris par Xavier de Carvalho a grandement favorisé les échanges intellectuels franco-portugais grâce à la mise sur pied de célébrations d'auteurs portugais qui représentent la génération littéraire moderne du Portugal. Les conférences et la représentation théâtrale de la pièce de Garrett que la société des études portugaises organise à Paris ont soudé les deux communautés intellectuelles et ont permis l'établissement de réseaux de transfert entre les deux cultures, comme celui de la société des Amis de Camões en 1913. Toutefois, entre 1905 et 1913, les échanges culturels entre Portugais et Français se manifestent surtout dans des rassemblements prolétariens et prorépublicains qui ressortent dans une série de nouveaux journaux et périodiques distribués à Paris en ce début du siècle.

V- L'essor de la presse franco-portugaise à Paris

C'est au début du XX^e siècle que naissent, à Paris pour la plupart, une dizaine de revues et de journaux consacrés uniquement au Portugal et à ses intérêts en France. Suite à la parution de la revue *Le Portugal à l'Exposition* en 1900 et la *Revue de la Société des Études Portugaises* en 1904, surgissent différentes publications, entretenues principalement par Xavier de Carvalho, en lien avec le développement de rapports franco-portugais. On assiste, à cette époque, à une véritable floraison de revues, de journaux et de bulletins franco-portugais, un corpus encore méconnu, voire inconnu dans certains cas tel que *Le Franco-Portugais*.

Cet ensemble de publications semble cadrer dans un réseau de recherche actuel sur la presse étrangère, Transfopress⁶³⁷, qui a pour objectif de renouveler l'écriture de l'histoire de la presse et de la construction des identités et des cultures nationales. Ce phénomène international d'éditions étrangères, d'une grande ampleur, montre l'importance des périodiques qui naissent parfois dans des communautés d'immigrés, comme c'est le cas des revues portugaises éditées à Paris. Ces imprimés permettent de retracer les transferts culturels et de démontrer que ce type particulier d'éditions n'est pas unique mais qu'il s'insère dans un mouvement médiatique international de 1880 à 1914. En effet, d'autres périodiques étrangers, notamment anglais, allemands, italiens, brésiliens et espagnols circulent à Paris au XIX^e siècle⁶³⁸.

La particularité de notre étude réside dans le fait qu'il ne s'agit plus, dans ce chapitre, de périodiques édités en portugais (comme ceux existants avant 1900) mais bien de périodiques rédigés en français, ce qui les distingue clairement des précédents. La raison principale de ce choix éditorial réside dans l'importance de toucher un plus

⁶³⁷ Transfopress, né en 2012, est un réseau transnational qui se voue à l'étude de la presse en langues étrangères du XVIII^e au XX^e siècle.

[<http://transfopresschcsc.wixsite.com/transfopress/blank-1>].

⁶³⁸ Diana Cooper-Richet, « Circulation des idées au XIX^e siècle, le cas des revues et périodiques parisiens », *The conversation*, 24 juin 2016 [en ligne].

[<http://theconversation.com/circulation-des-idees-au-xix-siecle-le-cas-des-revues-et-periodiques-parisiens-61182>] [Texte consulté le 2 septembre 2016].

vaste lectorat français et international résidant à Paris. Raphael Quintela, au sujet des revues brésiliennes éditées à Paris au XIX^e siècle, parle de presse de propagande qu'il différencie de la presse d'actualité : « les journaux de propagande ont été créés afin de diffuser une image d'un Brésil conquérant, engagé, désireux de prendre son envol et de s'ouvrir au monde. Les informations qu'on y trouve sont donc biaisées et arrangées pour correspondre à l'idéal de prospérité sociale et économique brésilien voulu par les rédactions de ces périodiques⁶³⁹ ».

Dans le cas du Portugal, on ne peut pas dire que les informations soient biaisées car ces périodiques proposent une image représentative de la réalité, parfois identique à celle de la presse portugaise. Mais on peut certainement dire que ces informations sont arrangées ou orientées, en ce sens qu'elles sont sélectionnées afin de montrer une image positive et prospère d'un Portugal qui aspire aux valeurs républicaines françaises. Peut-on réellement les qualifier d'imprimés de propagande ? Les intermédiaires culturels étrangers, tel que Xavier de Carvalho, ont pour objectif de promouvoir leur pays, leur histoire, leur littérature et leur économie mais non celui de persuader coûte que coûte l'opinion publique française. En effet, les informations qu'ils font circuler en France ne sont pas trompeuses, elles reflètent la plupart du temps des réalités caractéristiques de leur pays d'origine tout en les comparant à celles du pays hôte.

Ces publications portugaises en français se suivent, se chevauchent occasionnellement, et touchent des sujets bien précis liés à différentes sphères d'activités qui intéressent les deux nations dans la capitale française. La publication, en 1904, de la *Revue de la Société des Études portugaises à Paris* amorce l'évolution ininterrompue de cette presse franco-portugaise. Alors que ce périodique cesse ses parutions probablement en 1907 ou 1908, *Le Portugal à Paris* apparaît en 1907. Xavier de Carvalho entreprend, par la suite, de fonder la revue *Latina* en 1909 qui

⁶³⁹ Raphael Quintela, « Les périodiques brésiliens en France au XIX^e siècle », mémoire d'histoire culturelle et sociale, sous la direction de Jean-Yves Mollier et Anaïs Fléchet, Saint-Quentin en Yvelines, Université de Versailles, 2013, p. 31-32 [en ligne]. http://www.circulacaodosimpressos.iel.unicamp.br/arquivos/tese_quintela.pdf [consulté le 13 février 2015].

s'interrompt en 1910 pour laisser place au *Bulletin de la Chambre de commerce franco-portugaise* (1910) et au journal hebdomadaire *La République Portugaise* (1911). En 1911 et 1912, en Normandie, José Barreto⁶⁴⁰ publie un bulletin mensuel *Le Franco-Portugais* qui aborde à peu près tous les thèmes qui lient le Portugal et la France, en mettant à l'avant-plan l'instauration de la première république portugaise, les rapports politiques, commerciaux et littéraires avec la France. Juste avant la Grande Guerre, la communauté franco-portugaise glorifie à nouveau le poète Camões et publie un numéro spécial, *Camoens à Paris*, consacré à sa mémoire et à l'inauguration de son buste, au Trocadéro, en 1912. La figure du poète est, en 1913 et 1914, magnifiée dans la presse par *Les Amis de Camoens*, revue de la société portant le même nom. Le dernier numéro de cette revue littéraire paraît juste avant la déclaration de la guerre et rappelle les commémorations du poète à Paris en 1880.

L'ensemble de ces périodiques atteste d'une présence portugaise très soutenue en France, et du développement d'un champ culturel portugais qui se divise en sous-catégories. La politique, le commerce et la littérature du Portugal sont décrits et commentés dans ces revues qui déterminent ce que les Français connaissent du Portugal et agissent en tant que vecteurs d'échanges entre différents réseaux complémentaires. Cette médiation culturelle démontre l'importance de l'étude des revues étrangères et permet de retracer les alliances franco-portugaises forgées à Paris.

D'un côté, l'expansion de l'union des peuples latins aboutit au regroupement d'intellectuels prolains et à la publication de la revue *Latina* qui s'intéresse de près aux interactions entre la France, le Portugal et une grande partie des peuples sud-européens et sud-américains. Ces interactions sont intimement liées à Frédéric Mistral, le père du Félibrige, base de cette union latine. D'un autre côté, la France, modèle par excellence de régime républicain en Europe, est propice à la formation de groupuscules franco-portugais prorépublicains qui se manifestent par la publication

⁶⁴⁰ José Barreto est l'homologue (quoique beaucoup plus jeune) de Xavier de Carvalho en Normandie et dans le Nord de la France. Il a contribué au développement des relations franco-portugaises du point de vue commercial surtout.

de *La République Portugaise* (1911), journal mettant en évidence les liens qui unissent les deux nations d'un point de vue politique. Puis, d'autres médias comme *Le Franco-Portugais*, couvrent des sujets tous azimuts et témoignent des relations commerciales et de la présence du Portugal en France. D'un point de vue littéraire, la revue *Les Amis de Camoens* révèle l'existence d'une alliance intellectuelle admiratrice de la littérature portugaise.

La presse franco-portugaise de cette époque sera analysée suivant les trois réseaux qu'on y décèle.

L'analyse de la majorité des articles dont elle est composée permet de distinguer un premier réseau qui s'articule autour de l'expansion de l'idée latine. L'admiration de Mistral pour Camões et ses relations variées avec le Portugal ont contribué à l'intégration du Portugal dans les milieux latins. Par la suite, sa collaboration à la revue portugaise *Latina*, ainsi qu'à celle d'Anatole France, de René Ghil et de Maxime Formont ont permis l'essor du Portugal dans les associations latines, fort nombreuses à l'époque.

Un second réseau, qui s'était formé à la fin du XIX^e siècle grâce aux relations de Xavier de Carvalho avec les milieux politiques français et la franc-maçonnerie, prend de l'ampleur après la chute de la monarchie et l'instauration de la république portugaise. Ces événements, étalés dans la presse quotidienne française, conduisent les républicains et les socialistes à soutenir les Portugais prorépublicains. Max Nordeau, Henri Rochefort et Jean Jaurès s'unissent à Magalhães Lima, représentant parisien de la république portugaise, et défendent la place de la république portugaise en Europe. Ces deux réseaux sont liés par la combinaison de latinité et de républicanisme et se démarquent dans les revues qu'ils publient. À vrai dire, ils se relaient pour représenter tour à tour le Portugal à Paris.

Un troisième réseau, voué à la consécration de la littérature portugaise en France via la figure de Camões, se concentre au sein d'une société littéraire portugaise née à

Paris qui regroupe les directeurs de journaux les plus influents et les littérateurs les plus renommés de France, tels que Anatole France, Edmond Rostand ou Maurice Barrès. Ces trois réseaux sont tous liés de près à Xavier de Carvalho, collaborateur aux revues qui les caractérisent.

1. Les relations franco-portugaises dans le contexte de l'Union latine (1904-1909)

*Les fêtes en l'Honneur de Camoëns en 1880, en l'honneur du génial dramaturge romantique Almeida Garrett en 1899, puis en 1903, celles en l'honneur de Vasco de Gama en 1898 – où le journaliste Xavier de Carvalho joue un rôle décisif de bout en bout – évoluent cependant d'une stratégie très partisane à une latinité plus œcuménique face au danger dressant*⁶⁴¹.

L'idée latine est ravivée dans la décennie 1870-1880 en opposition à l'émergence du pangermanisme : « il n'y a que trois ou quatre ans que le mot latin, avec le sens que nous lui donnons, a été définitivement adopté par la langue politique de l'Europe... Il est l'œuvre ni d'un parti, ni d'un gouvernement, mais de l'Allemagne⁶⁴² ». La prétendue décadence latine, mythe diffusé dans la presse allemande et slave de 1870 à 1910, fait naître une opposition farouche impliquant d'abord la Provence et la Catalogne⁶⁴³. Devant les menaces du pangermanisme et du panslavinisme, l'amitié catalano-provençale s'étend à d'autres peuples latins, notamment le reste de l'Espagne, le Portugal et l'Italie, tous trois liés de près à la France qui publie une série de revues prônant cette renaissance latine : la *Revue du Monde Latin*⁶⁴⁴, *Le Monde Latin*⁶⁴⁵, *L'Union Méditerranéenne*⁶⁴⁶. En 1870, la guerre franco-prussienne et la toute nouvelle république française viennent amplifier ce nouveau phénomène du panlatinisme qui tire son origine des idées félibréennes. Charles de Tourtoulon,

⁶⁴¹ Pierre Rivas, « Genèse de l'idée géo-politique moderne de latinité et fonction dans le champ des relations intellectuelles entre la France et le monde luso-brésilien », *La Latinité, hier, aujourd'hui, demain – Actes du congrès international*, Avignon, 1978, p. 385.

⁶⁴² Barral-Montferrat, *Revue du Monde Latin*, 1879 ; cité dans *La Latinité, hier, aujourd'hui, demain – Actes du congrès international*, Avignon, 1978, p. 381.

⁶⁴³ Nicolas Berjoan, « L'idée latine du Félibrige : Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste (1870-1890) », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 42 (2011), p 121-136 [en ligne]. <http://rh19.revues.org/4110> [Texte consulté le 5 janvier 2015].

⁶⁴⁴ Revue publiée à Paris de 1883 à 1893.

⁶⁴⁵ Revue publiée à Paris au début du XX^e siècle.

⁶⁴⁶ Revue publiée à Paris à la fin du XIX^e siècle.

membre très actif du mouvement félibréen depuis ses débuts, fonde la *Revue du Monde Latin*, publication internationale⁶⁴⁷ de diffusion de l'idée latine :

La Revue du Monde Latin se propose de faire connaître les peuples et les pays latins dans leur présent aussi bien que dans leur passé ; de rechercher, de concilier et de défendre leurs intérêts divers ; de préparer leur union permanente dans un dessein de paix générale, s'il est possible ; de préservation commune, s'il est nécessaire, et surtout de progrès matériel, intellectuel et moral⁶⁴⁸.

La correspondance entre Pinheiro Chagas et le Vicomte de Castilho, échangée de 1889 à 1896, ainsi que des études de Maxime Formont, de Le Noir et de Santa-Anna Nery font état du Portugal et de ses rapports économiques, politiques et littéraires avec les autres pays latins (par exemple, les rapports avec les colonies des pays latins). Cette présence relie le Portugal à la Provence et notamment à Mistral qui rend hommage au Portugal et à sa littérature de nombreuses fois.

L'Angleterre, quant à elle, renforce l'union des peuples latins par la façon dont elle échafaude son expansion coloniale. Elle impose, de façon stratégique et offensive, le partage de l'Afrique aux nations latines : l'ultimatum au Portugal en 1890, celui contre la France à Fachoda en 1898, les rivalités au Maroc, la guerre contre les Boers en 1902, les alliances coloniales avec l'Allemagne et la doctrine Monroe qui concerne le partage des colonies sud-américaines espagnoles. Ces menaces et ces humiliations engendrent une union politique et culturelle des pays latins, y compris ceux d'Amérique du sud.

C'est à ce moment que la latinité joue un rôle important dans le développement des relations intellectuelles entre la France et le Portugal. « La postérité latine du Portugal est dans la filiation de Louis Xavier de Ricard, c'est-à-dire républicaine, fédéraliste, laïque et volontiers anti-cléricale et franc-maçonne, teintée de socialisme [...], dans la

⁶⁴⁷ Cette revue est publiée en différentes langues : française, espagnole, italienne, portugaise et roumaine.

⁶⁴⁸ José Fernandes da Silva Terra, « Indice de revista – *Revue du Monde Latin* 1883-1896 », *Boletim Internacional de Bibliografia Luso-Brasileira*, vol. III, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1962, p. 514.

tradition de Mistral ou de Maurras⁶⁴⁹ ». Pour l'élite portugaise prorépublicaine, le salut est dans la Fédération des peuples latins, bouclier contre l'Angleterre et l'Allemagne. Cette idée de fédération est largement répandue dans le monde journalistique et se met en branle à Paris lors de différents banquets (cf. chapitre I). Toutefois, les rapports entre le Portugal et la France latine ne datent pas du début du XX^e siècle même si la première revue traitant des rapports franco-portugais dans un contexte prolain n'est fondée qu'en 1909. Les origines de ces liens sont très lointains et permettent de comprendre ceux qui se tissent quelques années avant la Première Guerre mondiale.

a) Mistral et le Portugal

Les relations littéraires entre le Portugal et la Provence existent depuis le temps des Troubadours alors que la lyrique provençale a exercé une influence sur la lyrique luso-galicienne⁶⁵⁰. Cette tradition lyrique commune a favorisé les échanges politiques, culturels et sociaux entre le Portugal et la France. Les premiers vestiges de la France au Portugal datent du IX^e siècle et y sont probablement parvenus grâce aux moines qui voyageaient abondamment sur les terres chrétiennes dont faisait partie la péninsule ibérique. Puis, les besoins économiques et culturels des pays ibériques, et surtout la guerre contre les Maures contribuent à la venue de Français, notamment des chevaliers qui proviennent, pour un certain nombre, du sud de la France. À l'opposé, quelques troubadours de langue provençale ont utilisé le portugais. En somme, ces liens ancestraux et la renaissance latine fin-de-siècle ont incité certains poètes provençaux du XIX^e siècle à s'intéresser au Portugal en tant qu'allié. Celui qui, entre 1880 et 1910, a le plus développé cette relation est sans aucun doute Frédéric Mistral. Ce poète et idéologue provençal, reconnu à l'époque⁶⁵¹, fait d'ailleurs l'objet du premier numéro de la revue *Latina*.

⁶⁴⁹ Pierre Rivas, « Genèse de l'idée géo-politique moderne de latinité et fonction dans le champ des relations intellectuelles entre la France et le monde luso-brésilien », *La Latinité, hier, aujourd'hui, demain – Actes du congrès international*, Avignon, 1978, p. 383.

⁶⁵⁰ Maria da Conceição Vilhena, *Rapports entre le Portugal et la Provence*, Ponta Delgada, Université des Açores, 1984, 387 p.

⁶⁵¹ Paul Souchon, « Frédéric Mistral », *Mercure de France*, janvier 1905, p. 54-66.

Mistral, disciple de Proudhon, s'est porté à la défense des petites communautés culturelles en vue de mettre en relief un héritage et des valeurs communes aux peuples latins :

Le midi a appelé Mistral magnifiquement l'Empereur du Soleil. C'est que, en effet, il règne sur cette Provence à qui il a donné conscience d'elle-même. [...] Il apparaît une figure presque unique en Europe, aujourd'hui, non seulement par son œuvre, mais par sa vie, ses attitudes, tous les gestes de sa pensée, son influence sur une race entière, ce je ne sais quoi, ce fluide, ce halo dont sa tête et son nom s'auréolent. C'est-à-dire que Mistral est plus qu'un poète. Il est la poésie même avec son caractère d'éternité⁶⁵².

Le Félibre, qui permet à la Provence de renaître, développe un sentiment d'appartenance à la « race latine⁶⁵³ » qui se traduira par la naissance de l'Union latine à laquelle les pays latins se joignent pour être reconnus et puissants. D'abord créée dans le but d'encourager la création littéraire chez les peuples latins, la confédération latine se traduit, au début du XX^e siècle, par une conciliation et une défense de leurs intérêts divers : « Pour Mistral, le Fédéralisme n'avait pas seulement le rôle de conserver à la Provence son originalité, mais il était destiné aussi à assurer la paix et le progrès⁶⁵⁴ » dans tous les pays latins. Au-delà de l'alliance, Mistral voit dans l'idée latine le triomphe de l'esprit de l'humanité. Cette union des civilisations latines, promue par le Félibrige, a pour but de sauvegarder les traditions nationales de tous les pays de souches romaines y compris ceux qui cherchent leur indépendance comme en Amérique Latine. Le Portugal, en quête de ses origines et de liberté face à la monarchie, se joint au mouvement, ce qui lui permettra de s'émanciper et de fonder sa propre république en 1910.

⁶⁵² Georges Rodenbach cité par Paul Souchon, « Frédéric Mistral », *Mercur de France*, janvier 1905, p. 65-66.

⁶⁵³ Selon les journaux de l'époque, le concept de « race latine » regroupe les différentes communautés qui pratiquent la même religion et qui parlent une langue romane. Selon Mistral, la race latine est un produit historique, basé sur la continuité d'une tradition, la tradition gréco-latine que la civilisation romaine a transmise à différents peuples.

⁶⁵⁴ Maria da Conceição Vilhena, *op. cit.*, p. 321.

Les relations entre Mistral et le Portugal existaient déjà en 1880, lors du troisième centenaire de la mort de Camões, comme nous le rapporte sa correspondance : « Le Portugal doit être un des pays les plus beaux et les plus félibréens du monde : vrais Hespérides. Camoëns, lui, est un des plus grands poètes humains⁶⁵⁵ ». Il est connu que Mistral éprouve une grande admiration pour le poète portugais : il en parle à l'empereur du Brésil en 1872, à Amélie d'Orléans en 1886, à Madame Juliette Adam en 1896 et s'entoure de nombreux correspondants portugais : Xavier da Cunha, Xavier de Carvalho, Almada Negreiros, le Vicomte de Faria, Alberto Veloso Araujo, Joao Ayres de Azevedo, Abilio Augusto Amaral et Philoteio Pereira de Andrade. Il est aussi probable que le poète provençal se compare à Camões en tant que poète épique pour qui le peuple est un héros. En effet, *Les Lusitades* et *Mirèio* sont deux œuvres connues qui chantent l'épopée d'un peuple. Par ailleurs, en avril 1880, le *Messenger du Midi* publie, en provençal, le « Salut » de Mistral au Portugal qui rend hommage au grand poète portugais. En 1893, Mistral traduit des poèmes de Camões en provençal qui sont publiés dans la revue *Aiòli* et, plus tard en 1907, dans la revue *Le Portugal à Paris*⁶⁵⁶. L'admiration de Mistral pour Camões se traduit également par l'affectation d'une salle portugaise dans le Palais du Félibrige à Arles qu'il nomme « salle Camoëns ». Son intérêt pour la poésie portugaise est remarqué par les intellectuels portugais qui le nomment membre de l'institut de Coimbra, correspondant de la Société de géographie de Lisbonne puis correspondant de la Société nationale Camonienne de Porto en 1901. En Italie, son penchant pour le Portugal est aussi souligné quand il devient membre de la Società Scientifico-Artistico-Letteraria Luigi de Camoëns de Napoli.

Le poète provençal s'intéresse aussi à Vasco da Gama quand, en 1898, on prépare le quatrième centenaire de la découverte de la route maritime des Indes (cf. chapitre 3). Pour l'occasion, Mistral compose le poème « Au Pourtugau » qui est édité en provençal avec une traduction en français. Cet hommage à Camões s'inscrit dans le cadre des événements littéraires franco-portugais qui ont lieu à Paris, notamment lors

⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 329 (lettre de Mistral à Bonaparte-Wyse datée du 14 mars 1880).

⁶⁵⁶ La traduction figure dans le numéro 6 du 30 novembre 1907 selon Maria da Conceição Vilhena, *op. cit.*, p. 347.

de la fête d'« Entente cordiale Latine et du Félibrige Lusitanien ». Son poème est récité plusieurs fois aussi bien en France qu'au Portugal où il a été traduit. Le message porté par le poème de Mistral est fortement apprécié au Portugal car il inspire ce peuple qui traverse alors de nombreuses difficultés politiques et sociales. En effet, peu habité et méconnu malgré sa place de choix lors des expositions universelles, le Portugal cherche encore à jouer un rôle important en Europe tout en luttant contre l'oppression que l'Angleterre fait subir à ses colonies africaines et en faisant face à d'importantes difficultés financières et économiques. En plus de l'espoir qu'il apporte, ce poème encourage les manifestations patriotiques, symboles de la liberté.

Les correspondances de Mistral permettent d'établir des liens entre la communauté latine et le Portugal. Un transfert de culture se produit lorsque Mistral traduit des œuvres portugaises en provençal et qu'il les transmet à son entourage. Par exemple, il se lie à Xavier da Cunha, conservateur puis directeur de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne de 1886 à 1920, qui lui demande de traduire certains écrits de Camões en provençal qui seront par la suite édités au Portugal. Mistral les publiera dans sa revue *Aiòli*.

Par ailleurs, la correspondance, échelonnée sur trente ans, de Mistral avec la reine Amélie de Portugal prouve non seulement l'existence d'une relation soutenue entre le Portugal et la Provence mais aussi l'intérêt de cette souveraine pour la renaissance latine de la fin du XIX^e siècle. Cette dernière a toujours jeté des ponts entre le Portugal et la France puisqu'elle est descendante de la famille Orléans. Mistral dédie des stances de Camões à la reine Amélie, en 1896, ainsi que le célèbre poème paru pour le quatrième centenaire de Vasco da Gama en 1898 : *Au Pourtugau*. Le couple royal portugais maintient une relation étroite avec la France et effectue des visites officielles à Paris en 1902 et en 1905 où il est reçu par le Président de la République française.

Dans le monde du journalisme, Xavier de Carvalho et Mistral collaborent de 1904 à 1909. Durant cette période, le journaliste et correspondant portugais à Paris lui envoie ses travaux et lui demande de faire partie de la présidence d'honneur de la Société d'Études Portugaises qu'il avait fondée et dirigée quelques années auparavant :

Venons vous prier accepter présidence honneur Société Etudes Portugaises qui a patronage roi Portugal et a objet resserrer liens sympathies intellectuelles entre deux pays serions heureux voir tête notre association un glorieux admirateur Camoense au moment séjour roi Carlos Paris doit rapprocher davantage deux nations latines. Remerciements anticipés⁶⁵⁷.

Ce télégramme réitère une invitation faite auparavant et prouve le caractère urgent de la requête qui s'explique par la visite du roi portugais en France prévue dans les prochaines semaines. Toutefois, Xavier de Carvalho renouvelle sa demande aussi dans le but de se démarquer comme défenseur de l'idée latine. Quelques mois plus tard, au cours de l'été 1905, le journaliste organise une « fête d'Entente Cordiale Latine et du Félibrige Lusitanien » à laquelle il invite le poète provençal. Plus tard, le 30 mai 1909, Xavier de Carvalho, par l'entremise de la Société des Études portugaises à Paris, organise une fête en l'honneur de Mistral, dans l'atelier parisien du peintre portugais Souza Lopes. Le discours du vicomte de Faria, reproduit dans son intégralité dans la revue *Latina*, insiste sur l'importance d'une alliance entre la Provence et le Portugal:

Unir la Provence et le Portugal, dans une pensée commune, intime, par cette fête intellectuelle qui, le 30 mai, sera la fête internationale de la haute intellectualité latine, c'est ouvrir cette éloquente et inoubliable page historique du Portugal : c'est évoquer dans les temps anciens, le souvenir d'une époque où les chevaliers de la Provence et les chevaliers de la Lusitanie livraient au fanatisme barbare de l'orient ces magnifiques combats où l'ardeur dans la lutte n'eut d'égale que d'habileté de leurs prouesses dans leurs rivalités et leurs chants d'amour à la Patrie et à la Bien-aimée⁶⁵⁸.

⁶⁵⁷ Télégramme envoyé par Xavier de Carvalho à Mistral le 13 décembre 1904 : Maria da Conceição Vilhena, *op. cit.*, p. 265.

⁶⁵⁸ *Latina*, n°1, 10 juillet 1909, p. 9.

Ce discours, qui ravive l'ancienne alliance entre la France et le Portugal, rappelle la force de l'union en cas de conflits. D'autres réciprocitys entre différents pays du monde latin sont évoquées afin d'encourager des alliances en cas d'hostilités extérieures.

La menace envers les peuples latins est déjà présente en littérature depuis le début du XIX^e siècle : les littératures du Nord s'opposent à celles du Midi, opposition remarquée chez Sismondi dans *De la littérature du Midi de l'Europe* (1813). Ce dualisme provoque le réveil du nationalisme et crée « un engouement pour la poésie primitive et les génies nationaux [...] ». Désormais deux dogmes vont s'imposer : d'une part la supériorité des littératures du Nord sur celles du Midi, d'autre part que l'esprit gréco-latin constitue en France un apport étranger⁶⁵⁹ ». Tout au long du XIX^e siècle, et principalement entre 1870 et 1910, l'idée de décadence latine se propage dans la presse européenne, entretenue par une admiration de la pensée allemande, par la prééminence des littératures russe et scandinave influencées par les symbolistes et par la suprématie coloniale et commerciale de l'Angleterre⁶⁶⁰. Mistral propose une union des peuples latins sous le principe d'un fédéralisme international, concept qu'il doit à Proudhon (*Du Principe fédératif*, 1863). Déjà, en 1865, Mistral écrit à BonaparteWyse⁶⁶¹ : « L'Europe, tout en conservant ses rois et ses empereurs, court à l'union républicaine ». En 1871, le poète évoque, dans la chronique de l'*Armana*, l'idée d'un bloc puissant et invincible en Europe : « Travaillons à bâtir la confédération latine : car si la belle Italie, avec la noble Espagne et la France héroïque étaient un jour unies par un bon lien fédéral, qui donc les affronteraient ? ».

Les Portugais prorépublicains ont bien compris, au fil du temps, qu'il était avantageux d'adhérer à cette union latine puisqu'elle s'apparentait à une union des pays républicains. En effet, l'instauration d'une République, envisagée dès 1879,

⁶⁵⁹ Marcel Decremps, « Mistral et l'idée latine », *La Latinité, hier, aujourd'hui, demain – Actes du congrès international*, Avignon, 1978, p. 190.

⁶⁶⁰ *Ibid.*, p. 192-193.

⁶⁶¹ Mistral chargera Bonaparte-Wyse d'un message au Portugal qui commémore le souvenir de Camões aux fêtes latines de mai 1882 à Forcalquier et à Gap (où est couronnée l'œuvre du poète québécois Louis-Honoré Fréchette).

serait le seul moyen de détrôner la monarchie portugaise : « Les publicistes portugais installés à Paris, saisissent désormais tous les prétextes pour dénoncer la collusion entre les Bragance et l'Angleterre et associer républicanisme et latinité qu'ils identifient pratiquement à la France⁶⁶² ». Voyons comment les journalistes portugais, par l'entremise de *Latina*, intègrent le Portugal à la communauté latine de la première décennie du XX^e siècle.

b) *L'idée latine et la revue Latina*

En 1909, la France fête le cinquantième anniversaire de la parution de *Mireille* et les Portugais s'associent à cette célébration. À Paris, des fêtes latines sont organisées toute l'année. Par exemple, le 27 juin, à la Sorbonne, on fête le cinquantenaire de Solférino : « cette cérémonie, organisée par la Ligue Franco-Italienne, et à laquelle assistaient plusieurs notabilités du monde parlementaire et diplomatique [...] a obtenu le plus large succès⁶⁶³ ». De plus, les Portugais rendent hommage à la Provence et à tous les pays latins en publiant le premier numéro de la revue *Latina – Revue mensuelle pour la propagande sociale et économique des pays latins*⁶⁶⁴.

⁶⁶² Pierre Rivas, « Genèse de l'idée géo-politique moderne de latinité et fonction dans le champ des relations intellectuelles entre la France et le monde luso-brésilien », *art. cit.*, p. 385.

⁶⁶³ *Latina*, n° 1, (10 juillet 1909), p. 12.

⁶⁶⁴ Voir Figure 21 : Le Portugal et la Provence : Couverture du premier numéro de *Latina*, 10 juillet 1909.

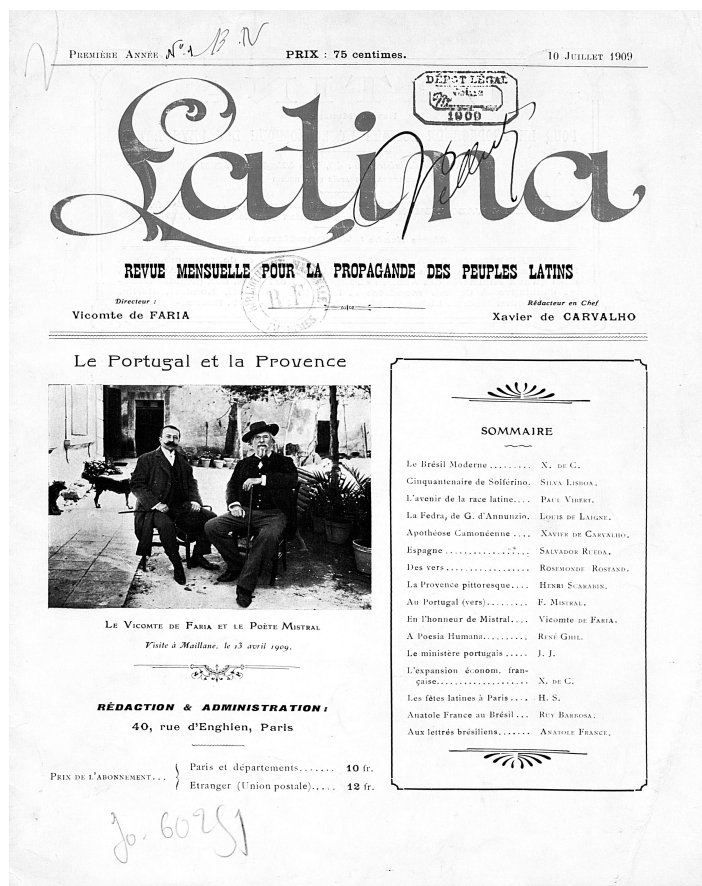


Figure 21 : Le Portugal et la Provence : Couverture du premier numéro de *Latina*, 10 juillet 1909.

Cette revue d'idées littéraires, culturelles et politiques propose de resserrer les liens entre la France et tous les pays latins, en mettant l'accent sur les pays lusophones et hispanophones. Le périodique aborde le mouvement intellectuel latin par la publication d'articles critiques, de poèmes et de comptes-rendus d'événements. Il se donne pour mission de rejoindre l'élite latine qui compose ce mouvement intellectuel en croissance en abordant différents domaines : la politique, la littérature et l'économie. L'importance pour la rédaction d'éditer cette revue à Paris, « le cerveau de l'Europe⁶⁶⁵ », se manifeste clairement à la première page du premier numéro de *Latina* : Paris est « le centre le mieux approprié à la diffusion de l'information, à la propagande rapide des renseignements, [...] le point où converge la pensée mondiale⁶⁶⁶ ». *Latina* espère devenir l'organe de presse par excellence de cette renaissance latine. Le dernier numéro connu, du 20 novembre 1910, est publié à 10

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 1.

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 9.

000 exemplaires et consacré à la proclamation de la République portugaise qui eut lieu un mois plus tôt. La revue est en vente à Paris, dans les kiosques des grands boulevards, dans les gares et les principales librairies, mais aussi en Belgique, en Hollande, en Espagne, au Portugal, en Italie, en Suisse, en Angleterre, en Allemagne, au Brésil et en Argentine. De plus, *Latina* est l'organe officiel à Paris du Procureur général de Lisbonne, c'est-à-dire que le périodique se charge de l'enregistrement et de la législation de différents documents officiels et facilite la conclusion d'échanges commerciaux⁶⁶⁷.

Le rédacteur en chef, Xavier de Carvalho, apporte sa contribution en signant plusieurs articles touchant principalement le Brésil, l'économie, la littérature, la presse latine et certains événements importants qui ont rassemblé les peuples latins à Paris. Il devient le directeur de la revue en 1910 succédant au Vicomte de Faria. Cette revue « a la collaboration assurée d'une élite d'écrivains, littérateurs et économistes de France, Espagne, Italie, Roumanie, Portugal, Brésil, Argentine, Chili, Mexique, Bolivie, Venezuela, etc.⁶⁶⁸ ». Un des contributeurs français qui se retrouve dans le périodique, Henri Scarabin, publie, dans chaque numéro, des articles au sujet de la latinité, « Les fêtes latines à Paris », « La Provence pittoresque », « Le banquet de *Latina* », des échanges franco-portugais, « Le roi de Portugal en France », du centenaire de « Alexandre Herculano » et de certaines personnalités significatives du monde latin « France Darget », « José Barreto », « M. Maurice Faure ». Des contributions littéraires françaises sont présentées au sommaire de la revue : parmi elles, plusieurs femmes, des « intellectuelles latines » : la Duchesse de Rohan, la Baronne d'Orgeval, France Darget, Hélène Vacaresco, la duchesse d'Uzès, Gina Houchard et Rosemonde Rostand. La présence de littérateurs et de journalistes français significatifs a permis de faire de *Latina* un organe de diffusion intéressant et connu au sein de la sphère latine. Paul Vibert, Louis de Laigne, Frédéric Mistral, René Ghil, Anatole France,

⁶⁶⁷ *Latina*, « Procuradoria Geral », n° 8 (10 février 1910) ; « Bureau technique », n° 9 (10 mars 1910) et « Office technique consultatif d'informations économiques, commerciales, industrielles, financières, coloniales, etc. », n° 11 (10 mai 1910).

⁶⁶⁸ *Latina*, n° 1 (10 juillet 1909), p. 1.

Jules Bois, Maxime Formont et Victor Orban ont tous participé à la rédaction du mensuel.

Pour comprendre la réception du public à l'égard de cette revue portugaise, nous avons analysé tous les articles de cette revue et émis l'hypothèse que trois domaines ressortent. Le premier concerne les événements qui assurent la cohésion et la progression de l'union latine ainsi que les personnalités et les pays étrangers qui en font partie. Le deuxième domaine fait référence à l'expansion économique du monde latin et le troisième est exclusivement consacré à la littérature et aux écrivains des pays latins. Il est donc probable que le lectorat de cette revue – qui reste à déterminer – soit fortement interpellé par les thèmes qui sont abordés dans ce périodique. Toutes informations relatives à l'expansion de l'union latine, y compris les informations relatives au développement des relations franco-portugaises, sont donc transmises par cette revue dirigée par des intellectuels portugais.

i. La connaissance et l'expansion de l'union latine

Un article illustré de cinq pages, titré du premier numéro de *Latina*, est consacré à la Provence et à son digne représentant, Mistral, initiateur de la renaissance latine au tournant du siècle. Le Vicomte de Faria, qui avait rendu visite à Mistral à Maillane le 13 avril 1909, salue le « roi de la pensée⁶⁶⁹ » et souligne les fêtes mistraliennes qui se sont tenues à Paris le 30 mai 1909. Dans un article de Henri Scarabin, la ville d'Avignon est mise en valeur par son histoire glorieuse, sa poésie troubadouresque et ses monuments datant de l'époque romaine. L'importance de ce premier numéro réside dans le choix de célébrer la Provence, berceau de cette union latine en pleine expansion.

La revue ajoute une rubrique « Des fêtes latines à Paris » où elle signale la tenue, le 27 juin 1909 à la Sorbonne, de festivités en l'honneur de Solferino, présidées par le ministre de la Guerre, le général Picquart : « cette cérémonie, organisée par la Ligue

⁶⁶⁹ *Latina*, n° 1 (10 juillet 1909), p. 10.

Franco-Italienne, et à laquelle assistaient plusieurs notabilités du monde parlementaire et diplomatique, les délégués des villes de Rome, de Gênes, de Milan, de Turin, et les vétérans des armées française et italienne, a obtenu le plus large succès⁶⁷⁰ ». D'autres rassemblements dans la capitale sont annoncés ou encore rapportés afin de témoigner des activités favorisant le développement des réseaux prolatins. La participation des Portugais à ces sociabilités latines a sans doute accru l'influence du Portugal en Europe. Jusqu'à quel point faisait-il sentir sa présence dans cette unité latine?

D'importantes sociétés pro-latines sont créées au tournant du siècle. Parmi les plus influentes, mentionnons l'Union Méditerranéenne (1879), l'Alliance Latine (1882), la Ligue Latino-Américaine (1888-1893), la Société Académique Franco-Hispano-Portugaise de Toulouse (1880-1897), la Société des Études Portugaises et la Société Helléno-Latine, fondées toutes deux en 1902, la Société Néo-Latine, le Centre Espagnol de Paris, la Société des Études Italiennes, le Centre Catalan, le Comité Franco-Brésilien, la Ligue d'Action Latine fondée en 1907, le Comité de l'Amérique française et le Comité France-Amérique fondés en 1909⁶⁷¹. Toutes ces associations émergent et prospèrent au début du XX^e siècle. Elles font partie d'un grand mouvement qui prend forme surtout à Paris mais aussi à Rome. Les *Annales Chroniques de la Civilisation Helléno-Latine*, l'*Annuaire Littéraire et Artistique du Monde Latin*, le *Dictionnaire International des Écrivains du Monde Latins* sont quelques-unes des monographies témoignant de la progression de ce mouvement latin dans lequel s'inscrit le Portugal. Ce vaste réseau se réunit en 1910 au Congrès Panlatin, organisé à Paris par Aristide Briand.

Afin de partager les connaissances sur les pays composant cette union latine et leurs valeurs communes, *Latina* propose de nombreux articles – parfois très détaillés – sur l'Italie, l'Espagne, le Brésil, l'Argentine et le Venezuela.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁷¹ *Latina*, n° 4 (10 octobre 1909), p. 1.

Pour *Latina*, le Brésil serait un pays très représentatif du mouvement intellectuel latin car il incarne à la fois le développement de l'œuvre latine et la naissance de la République en Amérique du Sud. L'accent est mis sur une expansion américaine où on enregistre les progrès les plus significatifs. De plus, on souligne l'existence d'un culte pour la France dans la haute société brésilienne, à tel point que la langue française y est parlée couramment et que le 14 juillet y est déclaré jour férié ! Xavier de Carvalho (« Le Brésil Moderne », « Le Brésil à l'Exposition de Bruxelles ») et Victor Orban, représentant de la revue pour la Hollande et la Belgique, (« M. Oliveira de Lima ») sont les principaux rédacteurs des articles portant sur le Brésil et ses relations avec les autres nations latines. Un autre article intéressant concerne le voyage d'Anatole France à Rio de Janeiro, en 1909, permet de constater un intérêt croissant de la France pour le Brésil. L'écrivain français est reçu en grande pompe par le président de l'Académie brésilienne, Ruy Barbosa : « Nous voyons en vous, dans ce moment, l'incarnation même de ce génie latin, dont vous avez redit l'autre jour la gloire, de ce génie latin, dont les ailes, s'étendant du côté de l'avenir, abritent la partie la plus glorieuse de votre continent et la plus grande partie du nôtre⁶⁷² ». Les relations franco-brésiliennes se développeront davantage après la Première Guerre mondiale. En effet, à partir de 1920, le Brésil occupe une place plus importante en France que le Portugal. L'exotisme brésilien émerge dans la littérature française à travers l'exploration du mythe amazonien connu, par exemple, chez Cendrars⁶⁷³.

L'Italie se démarque par la célébration du « Cinquantenaire de Solférino⁶⁷⁴ » et par ses relations avec la France mises en évidence par Maxime Formont⁶⁷⁵.

L'Espagne brille dans un numéro spécial qui lui est entièrement consacré⁶⁷⁶. La participation spéciale de Juvé de Bulloix, membre correspondant à Paris de l'union

⁶⁷² Discours de Ruy Barbosa, président de l'Académie brésilienne, *Latina*, n° 1 (10 juillet 1909), p. 16.

⁶⁷³ Pierre Rivas, « Le Portugal et le Brésil au miroir français : l'île et le jardin (1880-1940) », *Portugal, Brésil, France – Histoire et culture. Actes du colloque, Paris 25-27 mai 1987*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel portugais, 1988, p. 137-153.

⁶⁷⁴ Article de Silva Lisboa, *Latina*, n° 1, p. 2.

⁶⁷⁵ « La France et l'Italie », *Latina*, n° 2, p. 2.

ibéro-américaine de Madrid, de Gomez Carrillo, journaliste et membre correspondant de l'Académie espagnole, d'Eugène Jolicielc, du poète Camillo Froès et de Charles Bayer met en valeur les atouts de l'Espagne nécessaires à l'expansion de l'union latine. L'actrice Rosita Maury, la pianiste Mercedes Rigal, le peintre Jean Sala, le docteur Joseph de Sard, le journaliste Baldoméro Oller et l'ingénieur Enrique Sanchis sont autant de figures espagnoles qui font ressortir le génie latin de belle façon.

Dans le même ordre d'idées, le numéro 10 du 10 avril 1910 est consacré à la « République des États-Unis du Venezuela » dans lequel d'illustres personnages de l'histoire du pays célèbrent le premier centenaire de son indépendance. Le sommaire expose un portrait détaillé de la situation économique du pays et des membres du comité franco-vénézuélien. Tout comme le Portugal, le Venezuela est méconnu en France et, selon la revue, a besoin « d'être mieux apprécié à l'étranger : il est surtout nécessaire de faire disparaître les préjugés et les malentendus qui depuis tant de temps ont contribué à nous le faire voir sous un jour défavorable⁶⁷⁷ ». Le congrès des nations latines tenu en juin 1910 à Paris, a d'ailleurs souligné ce centenaire avec pour objectif d'unifier l'Amérique et l'Europe.

ii. Les relations économiques

Depuis 1890, les relations économiques entre le Portugal et la France se sont dégradées en raison de la diminution des échanges financiers et commerciaux. De plus, les tarifs douaniers imposés entre les deux pays ont engendré une baisse des exportations. Toutefois, « un *modus vivendi* commercial intervint entre les deux pays le 17 février 1911 et permit d'arrêter la dégradation des échanges commerciaux entre les deux pays⁶⁷⁸ ». Pour *Latina*, la publication de rapports sur les échanges économiques est essentielle au développement de l'union latine. En effet, ses

⁶⁷⁶ *Latina*, n° 8 (10 février 1910).

⁶⁷⁷ *Latina*, n° 9 (10 mars 1910), p. 17.

⁶⁷⁸ Jean Derou, *Les relations franco-portugaises (1910-1926)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1986, p. 69.

échanges démontrent que le Portugal est actif économiquement, qu'il développe des relations commerciales avec ses pairs et donc qu'il contribuera à l'évolution de cette unité latine. C'est le journal *Le Franco-Portugais* qui prendra la relève concernant la mise à jour des échanges commerciaux entre la France et le Portugal. Une section « Revue financière » appelée par la suite « Bulletin financier » est insérée à la fin de la revue. Cette section détaille les marchés financiers de la plupart des pays appartenant au monde latin et conseille l'achat de certaines actions intéressantes. *Latina* met régulièrement en valeur la situation économique du Brésil qui est en pleine expansion. L'exportation de caoutchouc et d'or permet à cette puissance économique d'accumuler des capitaux considérables. Des journalistes français, comme Paul Vibert, spécialiste des échanges avec les colonies, s'intéresse à la progression économique de cette union latine :

Oui ! Il faut que les Français, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Roumains – ces vaillants descendants des soldats de Trajan, marchent la main dans la main, non seulement – au point de vue économique, pour gagner leur vie et se développer, mais, encore, il faut qu'ils marchent la main dans la main avec les Brésiliens, les Argentins, les Chiliens, les Péruviens, avec tous ces enfants du nouveau monde qui sont comme les pionniers de notre civilisation⁶⁷⁹.

Il insiste également sur le fait que ce mouvement ne nourrit pas le dessein de se dresser contre une nation mais plutôt de développer des amitiés entre des peuples de mêmes origines. Pourtant, cette mobilisation, qui prend une grande ampleur dans les journaux, est perçue comme une menace malgré les revendications pacifiques des intervenants impliqués : « Non ! les peuples de race latine ne menacent personne, mais ils réclament simplement leur place au soleil dans le grand concert pacifique des intérêts mondiaux⁶⁸⁰ ». Cette justification met en évidence la notoriété de cette puissance qui dépasse la littérature pour s'inscrire dans le champ politique et historique⁶⁸¹.

⁶⁷⁹ *Latina*, Paul Vibert, « L'avenir de la Race latine », 10 juillet 1909, p. 3.

⁶⁸⁰ *Id.*

⁶⁸¹ Philippe Martel, *Les Félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion 1850-1914*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, 689 p.

iii. La littérature latine

La revue *Latina* donne beaucoup d'importance à la littérature latine, c'est-à-dire à la littérature des différents pays qui composent cette grande famille des peuples d'origine latine. En plus de reproduire certains poèmes, elle propose des articles visant à faire connaître certains auteurs, parfois méconnus, et à les regrouper selon certains traits communs. La rédaction propose, entre autres, une rubrique des « intellectuelles latines » dans laquelle on retrouve les vers de plusieurs femmes. *Latina* encourage l'avancement social et littéraire des femmes et soutient publiquement le féminisme, « pierre d'assise de la société contemporaine⁶⁸² ». Le 7 mai 1910, la revue organise, dans les salons du restaurant de France, sur les grands boulevards, un banquet en l'honneur d'Aurora Caceres, femme de lettres péruvienne et fondatrice de l'Union littéraire latine. Cet événement, présidé par Juliette Adam, rassemble un grand nombre de personnalités littéraires dont Justino de Montalvão, représentant de la littérature lusophone moderne. Cette union littéraire, fondée peu avant à Paris, se donne pour mission de renforcer les relations littéraires, scientifiques et artistiques de la France avec les pays latins mais aussi d'obtenir de la presse hispanophone une rubrique spéciale consacrée aux œuvres françaises contemporaines. On comptait, parmi les adhérents à cette association, le marquis de Ségur, Albert Vandal, Pierre Loti, Maurice Barrès, Morel Fatio et Catulle Mendès.

Le premier numéro de *Latina* affiche une nette préférence pour le lyrisme : *Ceci est mon testament* de Rosemonde Rostand, *Au Portugal* de Mistral et *Apothéose Camonéenne* de Xavier de Carvalho étant les trois poèmes qui y sont publiés. Les deux derniers décrivent un Portugal héroïque à l'image des exploits portugais racontés par Camões. Le poème de Mistral est accompagné d'une chronique du vicomte de Faria en rendant hommage au poète provençal et celui du journaliste portugais est suivi d'une critique de René Ghil. En effet, Xavier de Carvalho a publié à Paris en 1908, chez Michaud, *A Poesia Humana*, une œuvre lyrique qu'il avait écrite pendant la période du symbolisme qui a fait l'objet de critiques élogieuses dans

⁶⁸² Vicomte de Faria, « Les femmes célèbres dans la société portugaise », *Latina*, n° 9 (10 mars 1910), p. 13.

La Revue (Maxime Formont) et dans le *Mercure de France* (Philéas Lebesgue). René Ghil est, comme ses deux confrères, dithyrambique envers cette publication de près de deux cents pages : « Votre intéressant volume de vers m'a été une charmante surprise [...] Je garde, tout d'abord, une impression de beauté très forte, synthétique, des poèmes "Apothéose de Camoëns" : une grâce chastement sensitive, si bellement m'enchanté en "Nathercia" »⁶⁸³. Pour Carvalho, cette publication poétique en France constitue un accomplissement littéraire de taille du fait qu'il s'agisse de sa première œuvre mais surtout qu'elle fut réalisée à Paris. De surcroît, on lui rend hommage à Paris dans le cadre de la célébration du centenaire de l'écrivain portugais Alexandre Herculano. Pour l'occasion, une importante fête latine organisée par la société des études portugaises se déroule à l'Hôtel des sociétés littéraires et artistiques, le 28 avril 1910. Cette cérémonie présidée par Maxime Formont fait ressortir le travail effectué par Xavier de Carvalho depuis 1884 : « Grâce à lui, le nom du Portugal est mieux connu ; grâce aux Centenaires Portugais qui ont été organisés par ses soins, sous le patronage de la Société, on peut affirmer sans hésitation, que les œuvres et les nombreux travaux des intellectuels portugais ont acquis quelque notoriété dans le monde littéraire français⁶⁸⁴ ». Les vingt-cinq ans passés à Paris par cet intermédiaire culturel sont maintenant reconnus par la communauté littéraire et journalistique française. La gratitude envers les intermédiaires étrangers – plutôt rare à l'époque – se manifeste dans la presse étrangère publiée à Paris et constitue une des rares preuves tangibles de leur travail en matière d'importation culturelle.

La publication de *Latina* officialise l'existence d'une communauté portugaise implantée à Paris et le développement d'un réseau franco-portugais qui s'intéresse de près à l'expansion latine. Dans le numéro quatre de la revue, on annonce qu'une « liste de la colonie portugaise à Paris » est en vente à la direction du journal et mise à jour régulièrement. Seule celle de 1903 a été localisée et comprend environ deux cents personnes inscrites au consulat de la capitale française. En plus des journalistes, Paris compte des avocats, des médecins, des étudiants, des diplomates, des

⁶⁸³ Lettre de René Ghil à Xavier de Carvalho datée de Paris le 26 mars 1909, *Latina*, n° 1 (10 juillet 1909), p. 10.

⁶⁸⁴ *Latina*, n° 11 (10 mai 1910), p. 19.

aristocrates, des ingénieurs, des artistes et des professeurs portugais. Cette diaspora, en expansion, est remarquée par certains lusophiles français du XX^e siècle qui publient différents articles la concernant. Alors qu'Anatole France, Maurice Barrès et Paul Adam s'affairent davantage à établir des relations avec le Brésil, Frédéric Mistral, Juliette Adam et Paul Vibert deviennent, avec Xavier de Carvalho, des intermédiaires entre la France et le Portugal du début du XX^e siècle. Leur intérêt prononcé pour la latinité et la république leur permet de propulser le Portugal sur le devant de la scène française tandis que l'assassinat du roi portugais laisse la porte ouverte à l'instauration de la République.

2. La république portugaise

Les Portugais sont nos amis très sincères ; toutes leurs admirations vont à la France, à ses penseurs, à ses savants, à ses artistes. Le mouvement démocratique portugais est positiviste essentiellement ; il est né d'une colonisation intellectuelle française⁶⁸⁵.

Depuis 1906, une grande violence politique s'est emparée de l'Europe de la Belle Époque : de nombreux attentats contre les chefs d'états européens sont perpétrés. Carnot, l'impératrice d'Autriche, le roi Humbert d'Italie et Alexandre de Serbie sont tués tandis que le président Émile Loubet et le roi d'Espagne échappent de peu à un attentat à Paris. Au Portugal, le déclin de la monarchie depuis les conflits coloniaux avec l'Angleterre ne cesse de s'amplifier et, en bout de ligne, le double régicide tramé par une branche de la franc-maçonnerie portugaise, met fin au gouvernement monarchique. L'assassinat du monarque portugais et de son héritier en 1908 ainsi que la révolution portugaise de 1910 marquent la presse française de manière indélébile. Ces événements politiques majeurs sont illustrés et commentés de part et d'autre et témoignent de l'intérêt des Français pour le Portugal. Pour s'assurer de la crédibilité des sources d'informations, les journaux n'hésitent pas à recueillir des témoignages de Portugais installés en France ou même à envoyer des journalistes sur place pour décrire les événements sous forme de reportages. De plus, la nouvelle république portugaise génère la tenue de nombreuses conférences à Paris, la publication d'ouvrages sur ce jeune gouvernement et l'épanouissement d'une presse franco-portugaise basée sur les nombreux échanges entre les deux pays.

a) La fin de la monarchie portugaise

Alors que l'ultimatum de l'Angleterre au Portugal, en 1890, avait polarisé les journaux français, la fin brusque de la monarchie portugaise fait la une de quasiment

⁶⁸⁵ Philéas Lebesgue, *La République portugaise, op.cit.*, p. 30.

tous les quotidiens parisiens : « L'assassinat du roi de Portugal et du prince héritier a causé, dans toute l'Europe, une émotion profonde et soulevé l'indignation du monde civilisé⁶⁸⁶ ». *Le Petit Journal* et son supplément hebdomadaire illustré font partie des journaux qui se sont le plus intéressés aux événements politiques du Portugal de cette période⁶⁸⁷.



Figure 22 : « Douleur d'épouse et de mère », *Le Petit Journal*, supplément illustré, n° 900 (16 février 1908).

Le double régicide est commis à Lisbonne sur la place du Commerce, lieu emblématique de la puissance maritime portugaise où sont situés les plus beaux commerces de Lisbonne. Cette tragédie s'explique, selon la presse, par les choix politiques du roi qui avait nommé João Franco au pouvoir. Cette période de dictature

⁶⁸⁶ *Le Petit Journal*, supplément illustré, n° 900 (16 février 1908), p. 2.

⁶⁸⁷ Voir Figure 22 : « Douleur d'épouse et de mère », *Le Petit Journal*, supplément illustré, n° 900 (16 février 1908).

provoqua de nombreuses agitations sociales et réprima le parti républicain. L'enquête révèle que le monarque et son fils ont été tués par des révolutionnaires de la Carbonaria, une organisation républicaine chapeauté par la franc-maçonnerie. Le cadet du roi, qui survécut à cet attentat survenu le 1^{er} février 1908, est proclamé roi du Portugal, malgré ses blessures et son jeune âge. Toutefois, inexpérimenté et peu préparé à la politique, Manuel II ne régna pas longtemps. Avec sa mère, il s'exile en Angleterre suite à la révolution d'octobre 1910 qui mena à l'instauration de la République.

En plus du drame que ce crime provoque en France, d'autres phénomènes sont à l'origine de l'engouement de la presse pour le Portugal. D'une part, l'origine française de la reine Amélie⁶⁸⁸ et son héroïsme lors de la tragédie ont agrémenté les articles publiés dans la presse parisienne : « La reine Amélie n'avait pas été touchée et, d'instinct, dans un admirable élan de dévouement maternel, elle s'était, au premier coup de feu, levée droite dans la voiture en poussant un grand cri, pour faire de son corps un rempart à ses enfants menacés, et brandissant de la main droite un bouquet sur l'agresseur⁶⁸⁹ ». L'image forte associée à la description des événements accentue l'ampleur de la catastrophe⁶⁹⁰. Cette fictionnalisation est une pratique courante dans les procédés journalistiques de l'époque⁶⁹¹.

D'autre part, l'annonce de ces meurtres impose et précipite un changement de régime politique au Portugal. La mise en place d'une République est aussi perçue par les lecteurs français qui suivent régulièrement la politique portugaise dans les quotidiens républicains : « Les lecteurs du *Petit Journal* ont été tenus presque quotidiennement au courant des phases de la crise, qui était plus sérieuse qu'on ne le croyait

⁶⁸⁸ Un documentaire biographique de cette personnalité franco-portugaise apporte des précisions sur le drame et sa popularité : « La Reine Amélie, une Française au Portugal », *Secrets d'Histoire*, émission diffusée le 27 août 2013 sur France 2.

⁶⁸⁹ « La tragédie de Lisbonne », *Le Petit Journal*, 3 février 1908, p. 1.

⁶⁹⁰ Voir Figure 23 : « L'attentat de Lisbonne », *Le Petit Journal*, supplément illustré, n° 900 (16 février 1908).

⁶⁹¹ Guillaume Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord. De 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, PUL, 2016.

généralement⁶⁹² ». Le régime républicain français avait séduit et influencé d'autres nations comme le Brésil, république depuis 1889, qui espéraient en convaincre d'autres afin de renforcer leur union, surtout en Europe. Le Portugal et l'Espagne ont été particulièrement influencés par la France autour de 1900. D'ailleurs, les républicains portugais exilés à Paris adoptent la France comme modèle politique et se tissent un réseau luso-français que l'on peut percevoir dans le journal hebdomadaire, *La République Portugaise*, publié à Paris en 1911. Après étude, on constate que ce groupe est composé essentiellement de francs-maçons.



Figure 23 : « L'attentat de Lisbonne », *Le Petit Journal*, supplément illustré, n° 900 (16 février 1908).

b) La franc-maçonnerie franco-portugaise

Tout comme en France, la franc-maçonnerie portugaise, appelée aussi Carbonaria Lusitana, était un pilier du parti républicain. Elle recrutait ses membres dans la petite

⁶⁹² « Les causes du drame », *Le Petit Journal*, 3 février 1908, p. 2.

et moyenne bourgeoisie qui constituait la base sociale du régime⁶⁹³. Les relations maçonniques entre la France et le Portugal sont importantes et soutenues mais restent nébuleuses car il est difficile de savoir à quel point la franc-maçonnerie française a pris part dans les conflits coloniaux portugais, dans l'assassinat du roi et de son héritier ainsi que dans la révolution portugaise de 1910⁶⁹⁴. Une chose est sûre : la maçonnerie portugaise a joué un rôle essentiel dans l'instauration de la république⁶⁹⁵. Luz Almeida et Artur Augusto Duarte sont les principaux instigateurs de cette révolution. L'importante implication politique et sociale de ces deux organisations et leurs nombreux échanges ont permis de suivre la trace de certains réseaux d'échanges entre les deux pays.

En 1907, Magalhães Lima est élu à la tête de la maçonnerie portugaise tout en étant considéré comme un maillon important du parti républicain. Il est reçu par la franc-maçonnerie française à Paris où il plaide pour le Portugal et la nécessité d'y instaurer un régime républicain⁶⁹⁶. Deux ans plus tard, il est nommé chef de la mission chargée de communiquer les aspirations du parti républicain à l'extérieur du Portugal et s'installe à Paris où il publiera, en 1910, le programme du parti républicain portugais à la suite d'une importante conférence au Café Globe à Paris. Il est fort probable, comme le suggère Jean Derou, « que le soutien des frères français à la mission de propagande de Magalhaès Lima fut important au regard de la revue de presse réalisée par la Légation de Paris⁶⁹⁷ ». Son travail en France pour le compte du Portugal, qui débuta en 1878⁶⁹⁸, se poursuivit jusqu'à la Grande Guerre. Ses œuvres majeures publiées à Paris font état d'une alliance républicaine avec la France : *La Fédération Ibérique*⁶⁹⁹, *L'Œuvre internationale*⁷⁰⁰ et *Le Portugal Républicain*⁷⁰¹.

⁶⁹³ Pierre Chevallier, *Histoire de la Franc-Maçonnerie française*, tome 3 (*La Maçonnerie : Église de la République 1877-1944*), Paris, Fayard, 1975, p. 9-17.

⁶⁹⁴ Jean Derou, « La Franc-Maçonnerie et les relations internationales, une histoire à approfondir : l'exemple franco-portugais », *op. cit.*, p. 34-39.

⁶⁹⁵ Magalhães Lima, *Episódios da minha vida*, vol. 1, *op. cit.*, p. 214.

⁶⁹⁶ Jean Derou, *op. cit.*, p. 37.

⁶⁹⁷ *Ibid.*, p. 38.

⁶⁹⁸ Archer de Lima, *Magalhaes Lima e a sua obra*, A Editora, Lisbonne, 1911, p. 119-124.

⁶⁹⁹ Paris, Guillaud et C^{ie}, 1893, 310 p.

⁷⁰⁰ Paris, Giard et Brière, 1897, 146 p.

⁷⁰¹ Paris, Association internationale de conférences, 1910, 32 p.

Similairement, il existe un lien entre le président de la république française et la maçonnerie portugaise. En effet, Émile Loubet a été reçu à Lisbonne le 27 octobre 1905 par le suprême conseil de la maçonnerie portugaise. C'est ce que suggère un manuscrit mis en vente récemment à la librairie Clagahé de Lyon⁷⁰². Ce texte d'accueil permet de croire que la France soutenait le Portugal dans sa révolution républicaine et donc qu'il existait un réseau maçon franco-portugais. Toutefois, cette alliance est demeurée dans l'ombre puisque, un mois plus tard, Émile Loubet reçoit officiellement à Paris le roi du Portugal... Un autre franc-maçon, Xavier de Carvalho, s'est servi de la presse comme outil de diffusion de masse de ses convictions républicaines. En plus des innombrables manifestations qu'il organise à Paris pour consolider les liens politiques et littéraires entre la France et le Portugal, il dirige ou collabore à tout ce que publie la presse franco-portugaise. Selon Magalhães Lima, les deux révolutionnaires français les plus favorables à la proclamation de la république au Portugal sont Max Nordau et Henri Rochefort⁷⁰³, tous deux socialistes extrémistes. Quelques semaines après le régicide, plus exactement le 24 février 1908, Xavier de Carvalho organise un banquet à l'occasion du cinquantenaire, présidé par Max Nordau, de Teófilo Braga, futur président de la république portugaise. Après l'hommage que lui ont rendu Anatole France et le *Mercure de France* en 1906,

⁷⁰² Catalogue de la librairie Clagahé : manuscrit in-folio de 2 ff. daté de Lisbonne, le 27 octobre 1905, signé du Grand Maître, du Président du Conseil et du Secrétaire Général du Grand Orient Lusitanien Uni, avec cachets secs. Il s'agit du texte d'accueil d'Émile Loubet, président de la République Française, devant le Suprême Conseil de la Maçonnerie Portugaise lors de son voyage au Portugal en octobre 1905 (2300 €). Note du libraire : « Le secret d'appartenance d'Émile Loubet à la Franc-Maçonnerie a toujours été bien gardé et les historiens maçons contemporains n'en parlent pas, qu'il s'agisse de Serbanesco, d'Alec Mellor, de Ligou ou de Lantoine ; Pierre Chevalier indique simplement que l'appartenance d'Émile Loubet à la Franc-Maçonnerie n'a pas été établie, "il y a doute". Seul Henry Coston présente cette appartenance comme certaine d'après une source belge vers 1935. L'appartenance d'Émile Loubet à la Franc-Maçonnerie éclaire d'un jour nouveau toute l'histoire de la fin du XIXe siècle et le début du XXe (Affaire Dreyfus, Affaire de Rome, etc.). Les documents sur Émile Loubet F. M. : sont particulièrement rares. Très belle pièce en superbe condition », Référence 5217 [en ligne]. http://www.librairie-ancienne-clagahe.fr/index.php/catalog/products/detail/?product_id=39453&retour=save&searchInput=emile%20loubet&/Manuscrit.html [Texte consulté le 4 septembre 2016].

⁷⁰³ Magalhães Lima, *Episódios da minha vida*, vol. 1, *op. cit.*, p. 171.

Teófilo Braga devient, au moment de la mise en place de la République, une personnalité fort importante en France.

c) La république portugaise en France

L'ultimatum anglais, l'insurrection de Porto, l'effervescence d'idées françaises, l'exemple du Brésil en tant que république, l'ouverture du symbolisme, l'incapacité des partis monarchiques à organiser un gouvernement durable, la passivité du parti socialiste et la planification méthodique et constante du parti républicain ont abouti à l'instauration d'une république portugaise. Bien organisés et prévoyants, les républicains portugais envoient, dans de nombreux pays, des émissaires chargés de décrire la situation politique du Portugal et de promouvoir le parti républicain. Magalhães Lima est envoyé en France, en 1906, et y mène une véritable campagne républicaine. *Le Matin* fut le premier journal français à être mis au courant que la république portugaise avait été proclamée. Ce journal, par le biais de M. Hedeman, directeur de la section étrangère, convoqua d'urgence Magalhães Lima afin qu'il rédige un article sur le fait : « L'événement fatal s'est produit. La Révolution est à Lisbonne. Elle ne nous surprend pas, nous, membres du parti républicain en Portugal, nous l'avions prévue et annoncée depuis longtemps⁷⁰⁴ ». Lima, pendant un mois, est « l'ambassadeur » à Paris de cet événement. L'hôtel Central de la Cité Bergère, dans le neuvième arrondissement de Paris, devient le lieu principal des rencontres entre républicains et journalistes. Xavier de Carvalho en tête, Luz Almeida, le chef de la Carbonaria, Aquilino Ribeiro, Leal da Camara, Angelo da Fonseca, Joao de Barros et José da Costa Amorim sont les plus assidus à ces rencontres. Alors qu'un drapeau de fortune aux couleurs verte et rouge de la république portugaise y flotte, une foule de journalistes afflue le 5 octobre 1910, à la Cité Bergère, pour obtenir les témoignages des Portugais de Paris. La presse française évidemment, mais aussi celles d'Italie, d'Allemagne et d'Amérique s'arrachent les informations qui concernent cette

⁷⁰⁴ Magalhães Lima, « Opinion d'un chef du parti républicain », *Le Matin*, 5 octobre 1910, p. 1.

révolution portugaise. Sur les boulevards de Paris, on ne parle que du Portugal, raconte Magalhães Lima :

Jamais le nom du Portugal ne fut autant prononcé en ce jour. Dans les salles de rédaction, dans les rues, dans les conversations, on ne parlait que du Portugal, de ses beautés naturelles, toujours avec beaucoup de sympathie et une empathie certaine pour la révolution. Même si la reconnaissance de la république tarda, le grand public français était de tout cœur avec nous dès la première heure⁷⁰⁵.

Cet exposé laisse entendre que le peuple et les journalistes français étaient non seulement réceptifs à la révolution portugaise, mais, aussi, enthousiastes à l'idée de ce changement. D'ailleurs, le coup d'état de Lisbonne a été largement diffusé dans la presse française⁷⁰⁶.



Figure 24 : La proclamation de la république portugaise met fin à la monarchie, *Le Petit Parisien*, supplément littéraire illustré, 16 octobre 1910.

⁷⁰⁵ Magalhães Lima, *Episódios da minha vida*, vol. 1, *op. cit.*, p. 249-250. Je traduis.

⁷⁰⁶ Voir Figure 24 : La proclamation de la république portugaise met fin à la monarchie, *Le Petit Parisien*, supplément littéraire illustré, 16 octobre 1910

Le 5 octobre, *l'Écho de Paris* reçoit le télégramme suivant : « La révolution a éclaté. Une grande partie de l'armée et toute la marine sont passées du côté des républicains. À deux heures de l'après-midi, le bombardement du palais royal a commencé. L'entrée de la ville est interdite⁷⁰⁷ ». *Le Petit Journal* ne donne de nouvelles du Portugal que le lendemain : « La République a été proclamée. Une nouvelle sensationnelle se répandait, hier matin, dans Paris : la révolution avait éclaté à Lisbonne⁷⁰⁸ ». L'évocation du régicide de 1908 est tout aussi récurrent : « On se souvient qu'il y a près de trois ans, une crise très grave agita le Portugal. Le détail de ces événements est encore présent dans la mémoire⁷⁰⁹ ». Certains journaux plus radicaux, *La Lanterne*, *L'Humanité* sous la plume de Jean Jaurès, *L'Action*, *L'Aurore*, *Le Radical*, se réjouissent de la situation et encouragent les autres peuples latins à prendre la même initiative. À contrario, une presse conservatrice et nationaliste déplore et condamne cette révolution. *Le Gaulois* et *Le Soleil*, désarmés par la situation, s'intéressent encore fidèlement au sort de la monarchie portugaise suite à l'annonce du changement de régime. On craint pour la vie des souverains, on se demande si le roi est prisonnier ou s'il a fui et on s'interroge sur le sort de la reine Amélie. *L'Action Française*, sous la plume de Charles Maurras, appelle les monarchistes à se dresser contre la révolution républicaine : « Beau programme, grands orateurs, résolutions viriles : que deviendront toutes ces choses et ces gens, je ne dis pas quand le canon tonnera, mais au premier éclair de la plus intelligente des baïonnettes, de la plus sage des épées, baïonnettes de Païva et sabres de Monk⁷¹⁰ ? ». Dans les journaux, on rapporte des renseignements contradictoires et des informations qui arrivent au compte-goutte alors que certains Portugais, incluant des familles exilées, tentent de rejoindre leur pays : « Toute la journée les Parisiens ont cherché vainement à connaître quelques détails de la situation [...] de nombreux Portugais avaient pris le train à la gare d'Orsay⁷¹¹ ». Bref, les journaux adoptent des positions variées au sujet du Portugal républicain. La solidarité républicaine provient des journaux bourgeois, républicains et socialistes alors que les journaux nationalistes

⁷⁰⁷ *Le Figaro*, 5 octobre 1910, p. 1.

⁷⁰⁸ *Le Petit Journal*, 6 octobre 1910, p. 1.

⁷⁰⁹ *Id.*

⁷¹⁰ *L'Action Française*, 7 octobre 1910, p.1.

⁷¹¹ *Le Figaro*, 6 octobre 1910, p. 1.

méprisent ouvertement ce nouveau régime qui, selon eux, promet d'être éphémère. Ces derniers comparent assurément cette révolution à celle qui a eu lieu en Espagne plusieurs années auparavant. En effet, en 1873, une partie de la population madrilène proclame la République, mais, à cause de l'instabilité politique, le régime tombe un an plus tard. Cette tentative ibérique est probablement restée gravée dans la mémoire collective des Français anti-républicains.

En plus des journaux qui informent quotidiennement le grand public, un grand nombre de conférences ont lieu dans différents endroits publics. Les universités, les sociétés laïques et républicaines ainsi que les cafés sont pris d'assaut et contribuent à répandre la bonne nouvelle qu'est pour eux la naissance de la république portugaise. La première conférence est organisée dans les grands salons du Café du Globe, à Paris, le 8 octobre 1910 et est donnée par Magalhães Lima⁷¹². Après une longue intervention sur la situation actuelle, il se prononce sur l'attitude à adopter par le parti républicain :

C'est au parti républicain qu'on doit le réveil de l'esprit national. [...] Pour créer une patrie nouvelle, il faut former des hommes nouveaux. Il faut que le nouveau régime sorte d'un mouvement spontané de fraternité, de raison et de droit. [...] Les Républicains ont pour eux la partie saine du pays, l'élément intellectuel, les masses populaires, tout ce qui personnifie, en un mot, le travail et la production⁷¹³.

Agissant en sa qualité de dirigeant de la société « Propaganda de Portugal », Magalhães Lima invite les Français à voyager au Portugal. Il dresse et publie des listes de monuments, d'œuvres d'art, de sites folkloriques, de plages, de thermes, de casinos et d'hôtels. De plus, il tente d'attirer les touristes français au moyen de congrès, d'expositions et de fêtes : « Je sais qu'une grande entreprise Franco-Portugaise s'organise pour remplir le Portugal de beaux et confortables hôtels et

⁷¹² Voir Figure 25 : Magalhães Lima : le représentant de la république portugaise en France, octobre 1910, Agence Rol

⁷¹³ Magalhães Lima, *Le Portugal Républicain – conférence faite, dans les salons du Café du Globe, à Paris, le 8 octobre 1910*, Paris, Association internationale de conférences, 1910, p. 23-24.

casinos ; que bientôt la locomotive parcourera (sic) partout le pays ; que le Tage deviendra le quai libre du sud de l'Europe occidentale et que la patrie de Vasco da Gama sera la gare du sud des peuples latins⁷¹⁴ ».



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 25 : Magalhães Lima : le représentant de la république portugaise en France, octobre 1910, Agence Rol.

À Lisbonne, on s'active aussi : une société franco-portugaise « Le Soleil de Lisbonne » est fondée dans le but d'agrandir le réseau de chemins de fer et d'ouvrir des hôtels aux abords des plus beaux sites du Portugal. De surcroît, en mai 1911, Lisbonne organise le quatrième congrès international de tourisme. Parmi les 6000

⁷¹⁴ Eduardo Coelho, « Lettre de Lisbonne », *Le Franco-Portugais*, n° 2 (juillet 1911), p. 3.

touristes dans la ville, il y a 1500 congressistes, dont 700 français, qui participent à cet événement d'envergure. Des excursions sont organisées dans tout le pays ainsi que des réceptions, des pièces de théâtre et une course de taureaux. Un congressiste français, P. Mesplé, de l'Alliance française, témoigne : « Les amitiés nouées en ces heures tro (sic) brèves sont celles qu'on n'oublie pas et lorsque, à Regoa, étape finale de notre admirable voyage, nous serrions une dernière fois les mains amies qui se tendaient vers nous, chacun des congressistes sentait qu'il laissait en ce beau Portugal une part de son cœur⁷¹⁵ ». De leur côté, Xavier de Carvalho et José Barreto organisent, pour le premier anniversaire de la république portugaise, une excursion en bateau du Havre à Lisbonne. On remarque que les interventions médiatiques des journalistes portugais à Paris ont accru considérablement l'intérêt des Français pour le Portugal et par conséquent le tourisme dans ce pays.

Le normand Alcide Guiffard, de l'union démocratique pour l'éducation sociale, est aussi chargé de donner des conférences, ce qu'il fera en 1911. Son discours, publié à Paris, s'amorce par l'influence de la Révolution française sur l'Europe et s'articule autour de la situation politique avant et pendant la révolution portugaise. Chaque membre de la famille royale est présenté, le roi Carlos, la Reine Amélie et leurs deux fils, Louis-Philippe et Manuel. Les partis politiques sont tous présentés et décrits depuis leur constitution : les différents partis monarchistes, le parti clérical, les républicains, les Carbonari⁷¹⁶ et les socialistes. L'orateur compare les républicains portugais aux républicains français de 1848 en raison de leur acharnement et leurs idées positivistes. Cependant, il accorde tout le crédit de la révolution à l'association secrète du Carbonarisme, présidée par Luz Almeida, qui avait pour objectif de paralyser les incursions monarchiques. Alcide Guiffard cite un article détaillé de Jules Sauerwein à propos de cette association « purement nationale⁷¹⁷ » dont seuls les Portugais peuvent faire partie. L'organisation décrite par Sauerwein, qui ressemble à

⁷¹⁵ P. Mesplé, « Congrès international de tourisme de Lisbonne », *Le Franco-Portugais*, n° 5 (octobre 1911), p. 3.

⁷¹⁶ Il ne s'agit pourtant pas d'un parti politique mais d'une organisation : António Ventura, *A Carbonária em Portugal 1897-1910*, Lisbonne, Livros Horizonte, 2008.

⁷¹⁷ Alcide Guiffard, *La Révolution Portugaise, Six mois de république – conférence*, Paris, Crès, s.d., p. 23.

celle de la maçonnerie, est répartie en quatre unités (taudis, baraques, boutique et grande boutique) composées d'initiés de grades différents (bûcherons, aspirants, maîtres et maîtres sublimes). La direction supérieure de cet ordre est assumée par une loge mystique appelée « Jeune Portugal » dont faisait partie Luz Almeida. En poursuivant sa prestation publique, Alcide Guiffard parle de la crise monarchique et de ses causes, notamment de la dictature de João Franco. Finalement, il conclut en mentionnant les différentes mesures positives prises par cette jeune république; en effet, d'innombrables décrets d'ordre moral, des réformes éducatives, militaires, coloniales, électorales et administratives sont en vigueur. L'une des lois les plus importantes, promulguée le 20 avril 1911, est celle de la séparation de l'État et de l'Église. Cette révolution abolit les traditions religieuses du gouvernement a de nombreuses répercussions sur la vie des Portugais : les écoles primaires sont laïcisées, certains jours fériés à connotation religieuse sont supprimés, le mariage civil et le divorce sont autorisés. Alcide Guiffard, avec cette analyse de la république portugaise, exprime sa volonté de transmettre de nouvelles informations sur cette toute jeune république d'Europe. La confraternité républicaine entre la France et le Portugal existe réellement mais elle ne repose que sur une solidarité intellectuelle et idéologique. En effet, politiquement, le gouvernement français tarde à reconnaître officiellement le Portugal en tant que République, ce qui fragilise les relations franco-portugaises⁷¹⁸.

Outre la grande presse et la tenue de conférences, une publication portugaise rédigée en français, née à Paris en 1911, aborde le sujet; le journal hebdomadaire *La République Portugaise* devient une référence en matière de relations politiques franco-portugaises⁷¹⁹. Le directeur fondateur Xavier de Carvalho et le directeur en chef Camilo Froes y présentent les membres du nouveau gouvernement portugais ainsi que ceux du corps diplomatique déployés à l'étranger. Tous les événements qui rassemblent les Portugais et les Français y sont décrits : par exemple, la participation du Portugal aux fêtes du millénaire de la Normandie ou encore le banquet offert aux

⁷¹⁸ Jean Derou, *op. cit.*, p. 13-23.

⁷¹⁹ Voir Figure 26 : *La République Portugaise* - Journal hebdomadaire portugais dans la capitale française en 1911.

étudiants portugais par l'association générale des étudiants de Paris. Une importante section est consacrée à la littérature dans laquelle on parle de certains auteurs comme le poète Antero de Quental, et on traduit des œuvres littéraires comme l'épopée historique de Teófilo Braga, *Viriatho*, ou la pièce en cinq actes de Cipriano Jardim, intitulée *Camoës*. Ces filets consacrés à la littérature portugaise constituent un complément des chroniques du *Mercur de France* rédigées par Philéas Lebesgue et de celles de A.-R. Schneeberger dans la revue *Pan*.



Figure 26 : La République Portugaise - Journal hebdomadaire portugais dans la capitale française en 1911.

Cette publication franco-portugaise, rarissime aujourd'hui, démontre non seulement que le Portugal s'est constitué un réseau bilingue suffisamment important pour créer

cette revue mais il prouve également qu'il existe un public français pour le lire. La politique et la littérature portugaises font désormais partie intégrante du panorama des civilisations étrangères implantées à Paris.

Simultanément, en Normandie, José Barreto, cet autre journaliste portugais influent en France à cette époque, publie un bulletin mensuel *Le Franco-Portugais* qui aborde à peu près tous les thèmes qui lient le Portugal et la France en mettant à l'avant-plan le cheminement de la jeune république portugaise et ses rapports politiques, commerciaux et littéraires avec la France⁷²⁰.

Côté politique, il rassure la France au sujet de la situation politique au Portugal et dément certaines informations publiées dans la presse concernant la possibilité d'une contre-révolution. Il relate la vive satisfaction du peuple dans les rues et la gallomanie induite par la liberté et la république : « Partout la France a été acclamée. Dans la capitale et dans les provinces, les musiques militaires répondaient à l'enthousiasme des foules par les accents de la *Marseillaise*, et tous les Français résidant au Portugal, ont cru par moments qu'ils étaient dans leur Patrie⁷²¹ ». José Barreto publie également la dépêche française reconnaissant l'existence juridique de la république portugaise en tant que nation et annonce, par le fait même, la nomination du nouveau ministre de la république portugaise à Paris, João Chagas⁷²². Cette reconnaissance officielle est renforcée par la médiatisation de la visite de Jean Jaurès, membre fondateur du parti socialiste français, au parlement de Lisbonne.

Côté littéraire, il collabore avec Jane Catulle-Mendès; des poèmes de cette auteure sont publiés dans plusieurs numéros du *Franco-Portugais* et on rapporte la tenue de ses conférences sur la littérature française au Brésil et en Argentine. Des poèmes de Jules Bois (« L'Étoile ») et d'Albert Gaillard (« Papillon rouge et Feutre gris ») sont également publiés.

⁷²⁰ Voir Figure 27 : *Le Franco-Portugais*, mensuel destiné à développer les relations entre la France et le Portugal, 1911-1912.

⁷²¹ José Barreto, « Vive la France ! Vive le Portugal ! », *Le Franco-Portugais*, n° 4 (septembre 1911), p. 2.

⁷²² José Barreto, « Politique portugaise », *Le Franco-Portugais*, n° 9 (février 1912), p. 1.

Par ailleurs, cette publication permet de croire qu'il existe un public normand intéressé aux échanges qui se produisent avec le Portugal. Le port du Havre, site de débarquement des marchandises portugaises, permet de voir clairement que les Français et les Portugais se côtoyaient par l'intermédiaire du commerce :

Ville d'efforts et d'initiative, elle contribue et pour beaucoup aux bonnes relations de la France avec le Portugal. Chez les hommes du négoce havrais, nous trouvons la plus grande audace alliée à la plus grande prudence ; et c'est dans cet esprit que nous voulons contribuer à mieux faire connaître au loin le grand port de l'Europe moderne, la sympathique ville qui nous a adopté. Le négoce, la finance et la politique économique seront l'objet de nos travaux⁷²³.

Une fois la république proclamée, des accords privilégiés sont établis entre les deux pays, ce qui explique l'afflux de produits portugais en France et l'intérêt qu'a José Barreto de les publiciser. En effet, depuis le 20 février 1911, un décret français concède un tarif minimal aux produits originaires du Portugal. De son côté, le Portugal accorde à la France des prix réduits sur l'exportation de certains produits comme la pomme de terre, l'acier, le tissu, l'automobile, les livres et les médicaments. Toutes les semaines pour Lisbonne et toutes les deux semaines pour Porto, des bateaux partent du Havre afin d'approvisionner les marchés et les commerçants. La France, elle, importe du coton, du café, des alcools et des fruits du Portugal et de ses colonies.

Ces échanges commerciaux contribuent à rapprocher les deux peuples dans différents domaines, par exemple, on expose des portraits d'explorateurs portugais au musée de Honfleur. Pierre Audin, de la fédération nationale du commerce de détail des boissons, restaurateurs et hôteliers, Hubert Grizard, président du conseil d'administration de la banque fédérale de l'alimentation, Albert Lecointre, rédacteur à la *Presse Coloniale* et Henry Turpin, vice-consul du Portugal à Rouen, favorisent considérablement les échanges commerciaux entre les deux pays.

⁷²³ José Barreto, « Notre programme », *Le Franco-Portugais*, n° 1 (juin 1911), p. 1.

L'exaltation des sentiments nationaux qu'elle prône par la mise en valeur du glorieux passé portugais contribue à la renaissance esthétique et politique du Portugal : « Sous un prétexte littéraire et pieusement commémoratif, le Centenaire de Camoens, en exaltant le patriotisme portugais par la glorification du passé, le fit communier vaillamment dans un idéal nouveau d'émancipation démocratique⁷²⁵ ». Le lusophile rend hommage à Teofilo Braga, mentor du mouvement républicain, qui a réécrit l'histoire de la littérature portugaise dans une perspective de reconstruction patriotique⁷²⁶. Le chef de file de cette nouvelle génération y parvient en bannissant la littérature conventionnelle, en s'enrichissant de nouvelles acquisitions intellectuelles étrangères et en inscrivant avantageusement le Portugal dans l'histoire mondiale des découvertes où Christophe Colomb avait jusqu'alors la première place : « La supériorité de Braga provient de ce qu'il a su marier le sentiment universel au sentiment portugais⁷²⁷ ». Cet élan patriotique se matérialise par la fondation du parti républicain, un an avant les commémorations de Camões où un immense cortège public défile jusqu'à la statue du poète. La république devient une conquête de la liberté convoitée à travers l'idéal démocratique répandu par la génération de 1870. Teofilo Braga, Antero de Quental, Joao de Deus, Guerra Junqueiro, Magalhaes Lima et Xavier de Carvalho en France font ressurgir la tradition camonienne. La république, par les principes qu'elle défend, nivelle les rapports politiques franco-portugais et place le Portugal sous le signe de la modernité sur l'échiquier politique grâce à son rejet de la monarchie. Il est maintenant considéré distinctement des monarchies anglaise et espagnole et vient se rapprocher de la France.

Lebesgue pousse son analyse plus loin. Selon lui, le sébastianisme a envahi l'idée républicaine, c'est-à-dire que le Portugal serait en fait un peuple purement messianiste :

La révolution d'octobre 1910 n'est pas autre chose qu'une manifestation de ce messianisme, cristallisé dans la légende Dom Sébastien [...].

⁷²⁵ Philéas Lebesgue, *La République Portugaise*, Paris, Sansot, s.d., p. 164.

⁷²⁶ *Alma Portuguesa* et les 32 volumes de *l'Histria da literatura portuguesa* sont l'essence de cette reconstruction.

⁷²⁷ Philéas Lebesgue, *La République Portugaise, op.cit.*, p. 251.

Canalisé méthodiquement par l'effort du grand philosophe et poète Théophilo Braga, propagandiste infatigable, ce messianisme est devenu contemporanément le Camonisme ou culte de Camoens. [...] c'est à partir du centenaire de 1880 et de l'ultimatum anglais de 1890 que le Camonisme en est arrivé à faire indissolublement partie de la mentalité portugaise. Cette intégration devait porter ses fruits en politique aussi bien qu'en littérature⁷²⁸.

On peut donc conclure que le mythe de Camões fut le germe du changement en faveur de la république portugaise et que, par extension, le Portugal s'est vu représenté en France, par cette même figure héroïque. Après la révolution, l'œuvre de Camões est transmise dans une perspective nationaliste renouvelée par l'universalisation des Découvertes. Camões est, de façon indiscutable, l'emblème le plus représentatif de ce nationalisme portugais. La dernière revue franco-portugaise de cette période montre l'importance que les intellectuels français ont portée à ce symbole portugais.

⁷²⁸ *Ibid.*, p. 29.

3. Camões en « spécial » à Paris

De 1912 à 1914, le poète portugais Camões connaît une grande popularité à Paris. L'érection de son buste près de la Tour Eiffel ainsi que la cérémonie et le banquet organisés en son honneur par la société des études portugaises à Paris ont des répercussions importantes dans la presse et dans les milieux intellectuels français. Xavier de Carvalho publie, en juillet 1912, *Camoens à Paris*, la seule revue dédiée à cet événement franco-portugais de première importance, dans laquelle sont décrits les moindres faits et gestes liés à cette consécration. L'ampleur de la collaboration française à la commémoration démontre que le Portugal occupe une place substantielle au sein de la capitale française. Finalement, la renommée du Portugal, à travers cette célébration de l'épopée de Camões, est finalement acquise suite à la parution d'une nouvelle revue mensuelle intitulée *Les Amis de Camoens*. La tâche de faire connaître le Portugal dans la capitale intellectuelle de l'Europe est accomplie avec succès grâce à un appui international.



Figure 28 : carte postale de la société des Amis de Camoëns à Paris. Correspondance de Philéas Lebesgue à l'écrivain portugais Antero de Figueiredo, datée du 22 mai 1914.

a) *Camões à Paris : un monument (controversé) pour la notoriété du Portugal*

L'enthousiasme lié à l'avènement de la république portugaise atteint son apogée lorsque Xavier de Carvalho constitue un comité à Paris pour ériger une statue en l'honneur de Camões dans le cadre des festivités consacrées au grand poète portugais. Ainsi, le 10 juin 1911, une cellule composée de l'élite intellectuelle française s'active

en faveur d'une reconnaissance du Portugal à Paris. Des auteurs aussi connus que Frédéric Mistral, Jean Richepin, Achille Millien, Maxime Formont, Jules Bois, Anatole France, Eugène Brieux, Ernest Raynaud, Francis Vielé-Griffin, Léon Dierx, Léon Rictor, Henri de Régnier, Gustave Kahn, Maurice Barrès, Jules Lemaître, Joseph-Henri Rosny et Ruben Dario font partie des membres de ce comité d'une envergure sans précédent voué à la promotion de la culture portugaise à Paris. De nombreux journalistes influents tels qu'Alfred Vallette, fondateur et directeur du *Mercure de France*, Jean Finot, directeur de *La Revue*, Gaston Calmette, directeur du *Figaro*, Henri Rochefort, Joseph Reinach, Philéas Lebesgue et Juliette Adam, ont également accepté de rejoindre cette organisation littéraire parisienne. Dresser ce monument à Paris, revient pour l'époque, à mettre le Portugal sur un piédestal, en reconnaissant sa grandeur à travers le génie de son poète. La monumentalité, un « médium [...] contemporain de cette fin de siècle⁷²⁹ », est une forme collective de reconnaissance qui favorise l'intégration du pays représenté. Teófilo Braga explique à quel point cette reconnaissance est significative pour la jeune république qu'est le Portugal : « La Patrie avait déjà consacré sa mémoire par un tricentenaire qui fut splendide et unanime. Mais il manquait cependant à l'auréole de ce génie, véritable symbole d'une nationalité, le rayonnement qui complète la pleine expression de la gloire : la consécration de la France qui lui donne ce caractère d'universalité, une statue dans la capitale du monde, à Paris⁷³⁰ ». Pour Xavier de Carvalho, cette inauguration publique est le couronnement de ses efforts des trente dernières années. « Enfin⁷³¹ ! ».

Effectuée par la société des études portugaises à Paris afin d'augmenter la popularité du Portugal, une première tentative d'ériger ce monument s'était soldée par un échec en 1905. Les agitations politiques portugaises avaient forcé le report du projet à une date ultérieure et, malheureusement, certains membres influents du premier comité sont décédés lors de cette deuxième tentative, à savoir François Coppée, Ferdinand

⁷²⁹ Catherine Brice, *Monarchie et identité nationale en Italie (1861-1900)*, Paris, EHESS, 2010, p. 369.

⁷³⁰ *Camoens à Paris*, juillet 1912, p. 14.

⁷³¹ *Id.*

Brunetière, Marcellin Berthelot, Ludovic Halévy, Sully Prudhomme, Catulle Mendès, Clovis Hugues et Jean Moréas. Malgré tout, le buste de Camões est inauguré le 13 juin 1912, date anniversaire de la mort du poète, sous la présidence de Jean Richepin, suite à l'accord des différentes autorités de la ville de Paris⁷³². Vers seize heures, le monument de cinq mètres de haut est placé au centre d'un escalier monumental, à l'intersection de l'avenue de Camoens et du boulevard Delessert, près du Trocadéro. L'érection du buste en bronze, sculpté par un artiste italien connu, Luigi Betti, fait l'objet d'une imposante cérémonie, à laquelle assistent de nombreux diplomates étrangers, et lors de laquelle le grand rhétoricien de l'Académie française, Jean Richepin, prononce un discours rassembleur : « Même si Camoëns n'était qu'un grand poète étranger, sa gloire mériterait amplement la consécration d'un monument élevé à Paris, capitale de l'Europe intellectuelle. Cette gloire, en effet, est une des plus hautes, des plus nobles dont puisse et doive s'enorgueillir l'histoire littéraire de notre monde⁷³³ ». Le poète accède à l'universalité grâce à son œuvre grandiose, *Les Lusitades*, qui induit la renommée de tout un peuple, mais aussi celle de toute une civilisation fondée sur l'exploration maritime. Paul Brulat, de la Société des Gens de Lettres, explique dans son discours, cette appropriation universelle : « Camoëns demeure un haut exemple de patriotisme uni à l'humanité. Il concilia l'un et l'autre dans sa grande âme et dans son œuvre. C'est pourquoi il appartient à l'humanité toute entière. Sa gloire qui n'a cessé de croître et de s'étendre par dessus les frontières légitime de ce monument qui s'élève aujourd'hui au cœur du grand Paris moderne, foyer intellectuel du monde⁷³⁴ ». Son discours rejoint celui d'Oliveira de Lima, ministre du Brésil à Bruxelles : « Paris devient encore en ce moment le véritable foyer cosmopolite : il joue une fois de plus son rôle tant de fois assumé de capitale intellectuelle du monde, et Camoëns personnifie surtout le mouvement intellectuel de la Renaissance dans un de ses aspects les plus brillants et les plus féconds : celui des découvertes qui ont donné à la Terre la conscience de ce qu'elle est⁷³⁵ ».

⁷³² Voir Figure 29 : Carte postale de l'inauguration du buste de Camões à Paris le 13 juin 1912.

⁷³³ *Camoens à Paris*, juillet 1912, p. 11.

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 12.

L'intervention de Camille Le Senne, représentant de la société Victor Hugo, assure à Camões la reconnaissance suprême au regard de la considération que Victor Hugo portait au poète portugais.



Figure 29 : Carte postale de l'inauguration du buste de Camões à Paris le 13 juin 1912.

Au-delà de la représentation portugaise et universelle de Camões, ce rassemblement est aussi un prétexte pour donner force et crédibilité à l'union latine qui prend de l'ampleur. Les discours de Maxime Formont et de Jules Bois, porte-parole des Félibres, donnent un caractère de suprématie littéraire aux pays latins, en se référant à

l'œuvre du poète. La statue fait également figure de symbole d'amitié entre deux républiques, symbole habilement mis en valeur dans le discours du représentant de la délégation de Chine : « Aucune circonstance ne pouvait sceller plus opportunément les rapports d'estime réciproque que les deux Républiques désirent entretenir. [...] Comment les Républicains chinois ne féliciteraient-ils pas leurs frères, les Républicains portugais, de compter parmi leurs aïeux [...] ? ⁷³⁶ ». La présence asiatique à cet événement franco-portugais est due à la réciprocité entre le Portugal et l'Orient, obtenue par les échanges qui suivirent les grandes découvertes puis perpétuée par des ententes séculaires, et à l'affection de Camões pour ses esclaves javanais qui s'occupèrent de lui avant sa mort. À cet effet, Wilna Knaap, une jeune javanaise habillée d'un costume traditionnel et « saluée par des applaudissements frénétiques », récite, au pied de la statue de la Camões, les vers de René Ghil, composés pour la circonstance, en hommage à Antonio, cet esclave qui mendiait pour le poète devenu pauvre.

Cette nouvelle visibilité internationale du Portugal, obtenue par l'inauguration de ce nouveau monument à Paris, est relayée dans la presse parisienne. En effet, une véritable campagne, instiguée par Xavier de Carvalho, en l'honneur de Camões, se met en branle dans les quotidiens et les revues. L'inauguration en tant que telle suivie des prestations artistiques de Caristie Martel (de la Comédie Française), de Cecilia Vellini (de l'Odéon) et d'un banquet d'environ 250 personnes a fait la une de nombreux journaux pendant tout le mois de juin 1912. Pour une grande proportion de la population française qui lisait les journaux à l'époque, cet événement portugais à Paris est incontournable. Peut-on décerner cette victoire à Xavier de Carvalho qui a donné la moitié de sa vie à sa mission d'obtenir la reconnaissance du Portugal en France ? La presse a largement contribué à ce qu'il se démarque parmi les étrangers parisiens les plus influents de son époque : « Cet hommage à l'auteur des *Lusiades* est dû au zèle infatigable de M. Xavier de Carvalho, le distingué publiciste portugais, bien connu à Paris ⁷³⁷ » ; « Proclamé “ Père du monument Camoëns ”, M. Xavier de Carvalho a recueilli la juste récompense de son intéressante initiative et de son

⁷³⁶ *Ibid.* p. 29.

⁷³⁷ *La République : Camoëns à Paris*, juillet 1912, p. 42.

inlassable persévérance à laquelle les Latins sont redevables du monument élevé à Paris au grand poète épique portugais⁷³⁸ ». *La Liberté, Comœdia, La Gazette de France, Le Figaro, Le Temps, Le Petit Parisien, Le Journal des Débats, L'Événement, L'Univers et le Monde, L'Intransigeant et Le Gil Blas* ont tous raconté cette célébration dans ses moindres détails et, pour certains, en plusieurs épisodes durant tout le mois de juin. Le banquet à l'hôtel Continental en l'honneur de Camões a réuni toute l'élite littéraire française et internationale, en plus des représentants gouvernementaux français, portugais, espagnols, brésiliens, guatémaltèque et chinois. Guillaume Apollinaire, Jules Romains et Paul Fort sont assis aux tables qui réunissent une foule qui s'est déplacée pour célébrer le Portugal. Malgré son travail énergique incessant à l'époque dans les milieux intellectuels parisiens, Xavier de Carvalho, aujourd'hui, est tombé dans l'oubli. C'est donc en faisant ressurgir cet intermédiaire du passé qu'on comprend mieux comment la culture française a intégré la culture portugaise. Cet agent de liaison entre la France et le Portugal est un élément clé de cette représentation étrangère à Paris et sa figure permet de reconstituer le fil des événements franco-portugais de la Belle Époque⁷³⁹.

b) *Les Amis de Camões*

La statue de Camões, tête couronnée de lauriers et plume à la main, fait à nouveau la une des journaux lorsqu'on apprend sa disparition, un an après son inauguration : « une stupéfiante rumeur circula dans la colonie portugaise : de (sic) Camoëns avait disparu tout soudain. D'abord, on ne voulut pas croire ; mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Buste et socle s'étaient volatilisés comme par l'effet de quelque sortilège⁷⁴⁰ ». *Le Matin* raconte également le désarroi de Xavier de Carvalho et de Luigi Betti apprenant que son œuvre se trouve dans un entrepôt pour une raison surprenante : Camões avait été sculpté borgne. Cette polémique a d'ailleurs attisé l'humour de Rémy de Gourmont qui désapprouve le geste dans la presse :

⁷³⁸ *Le Brésil* (revue à Paris) : *Camoens à Paris*, juillet 1912, p. 43.

⁷³⁹ Prune Iris Catteau, « Xavier de Carvalho : un intermédiaire portugais à Paris en 1900 », *Littératures*, n° 29 (2013), p. 13-33.

⁷⁴⁰ « N'ennuyez pas les statues – Autrement elles s'en vont », *Le Matin*, 11 juin 1913, p. 1.

Camoens gênait le classement de son avenue. Voilà. C'est ici que cela devient amusant. Cet homme borgne, dit un conseiller municipal, ne s'harmonise pas avec la beauté de ces moellons sculptés et superposés en forme de cages à bipèdes. Nous tenons à l'harmonie. Faites-lui un second œil et nous classons. Le sculpteur protestait de son respect pour l'histoire où Camoens perdit un œil. Les propriétaires, avides de classement, déménagèrent Camoens. Alors on va classer. Le Portugal ne sera pas content, mais l'harmonie règnera à Paris, à ce que dit le conseiller municipal de ce quartier heureux. [...] Camoens a beau être borgne, était-il plus désharmonique que ce pochard de Musset qu'un ange gardien aide à s'asseoir au coin du Théâtre-Français ? L'était-il moins que ces tristes fantômes dont on a nanti le Cours-la-Reine, ou que le Béranger du square du Temple qui fait si peur aux enfants et ne fait pas peur aux moineaux ? Camoens avait cet avantage de ne pas tenir beaucoup de place et même de passer inaperçu, attendu qu'on ne passe guère dans son avenue. Allons ! Qu'on le mette au Luxembourg, ce cimetière des poètes !⁷⁴¹

Malgré l'ampleur du scandale, la statue ne fut pas réintroduite sur l'avenue de Camões mais plutôt placée à la bibliothèque Mazarine en tant que don de la société des études portugaises de Paris. En 1968, elle déménage au centre culturel portugais de Paris (de la fondation Calouste Gulbenkian), à l'initiative des descendants de Xavier de Carvalho. C'est seulement en 1987 qu'une nouvelle statue du poète lusitanien, en marbre rose, sculptée par Clara Menéres, est érigée à l'endroit initial de l'inauguration de 1912.

Xavier Carvalho ne baissa pas pour autant les bras. Au contraire, il s'engagea officiellement à souscrire à Paris, au nom du gouvernement portugais, un nouveau monument en l'honneur de Camões. De cette initiative, naquit la société des Amis de Camoëns, composée d'un nombre étonnant de personnalités littéraires et journalistiques. Cet engouement exceptionnel démontre une forte cohésion dans la représentation du Portugal à Paris. De plus, la création d'une carte postale de la société des amis de Camões et son utilisation dans les correspondances franco-

⁷⁴¹ Rémy de Gourmont, « Le buste de Camoens », *Dissociations*, Paris, Éditions du Siècle, 1925, [en ligne]. http://www.remydegourmont.org/de_rg/oeuvres/dissociations/textes01.htm#lebustedecamoens [Texte consulté le 19 août 2015]. Il s'agit d'épilogues de l'auteur, qui parurent dans la presse de 1910 à 1915, réunis dans cette édition.

portugaises permettent à cette institution portugaise de Paris de revêtir un caractère solennel⁷⁴². Les premiers adhérents au comité d'intégration de la statue du poète à Paris en 1912, plusieurs directeurs de grands journaux et de revues françaises ainsi que des hommes de lettres se joignent à la société amicale franco-portugaise. Les académiciens français Gaston Deschamps, Paul Deschanel, Anatole France, Henry Roujon, Jean Richepin, le marquis de Vogué, Pierre Loti et Edmond Rostand font partie de la liste des membres publiée dans le premier numéro de la revue *Les Amis de Camoëns* en septembre 1913⁷⁴³. Cette liste est mise à jour régulièrement dans les numéros subséquents de la revue. La société atteint un niveau record d'adhérents français pour un regroupement d'intérêt portugais, en 1914. L'adhésion de Camille Flammarion, d'Henri Béranger, directeur de l'*Action*, d'Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, de Pierre Mortier, directeur du *Gil Blas*, de Jean Royère, directeur de la *Phalange*, d'Émile Sicard, directeur de la revue *Le Feu*, de Henri Richard, directeur du *Boulevardier*, de François Deloncle, directeur du *Paris-Journal*, de Jean-Bernard, directeur de la *Presse Associée* et de Maurice Honoré, directeur de la revue *Tourisme*, s'explique par la notoriété de la cause défendue par Xavier de Carvalho et l'influence que ce journaliste a eu dans le milieu de la presse française.

Cette société et sa revue, succès intellectuel du Portugal à Paris, ont permis, dans un premier temps, de rassembler les admirateurs du grand poète portugais et les intellectuels qui désiraient rendre un culte à la mémoire de cet auteur portugais consacré universellement. La tenue de réunions mensuelles, présidée par Edmond Rostand et François Deloncle, a favorisé le développement de relations amicales entre la France et le Portugal, alors sœurs latines et républicaines. Dans un deuxième temps, la société édite un bulletin mensuel où sont regroupées différentes informations juridiques pertinentes en vue de démarches pour un retour du buste de Camões. Littérairement, la revue publie des poèmes et des études sur Camões, signés de grands noms de la littérature française et portugaise. Au sein des sept numéros connus, paraissant de septembre 1913 à juin 1914, on compte sur la collaboration

⁷⁴² Voir Figure 28 : carte postale de la société des Amis de Camoëns à Paris. Correspondance de Philéas Lebesgue à l'écrivain portugais Antero de Figueiredo, datée du 22 mai 1914.

⁷⁴³ Voir Figure 30 : Premier numéro de la revue *Les Amis de Camoëns*, Paris, septembre 1913.

poétique d'Émile Bergerat, dit Caliban, de Jules de Marthold, d'Achille Millien, de Félix Castanier, d'Édmond Teulet, de René Maran, de Fernand Halley et de René Ghil. En plus de la contribution régulière d'écrivains notables portugais comme Teofilo Braga et Miguel Lemos, on remarque la participation de Léo Derbeck, René Bonnamy et Philéas Lebesgue. Par contre, le souhait de la société d'adapter à la scène française le drame *Camoens* de Cypriano Jardim, tel qu'il fut joué lors des fêtes du tricentenaire de Camões à Lisbonne en 1880, ne fut probablement pas réalisé.



Figure 30 : Premier numéro de la revue *Les Amis de Camoëns*, Paris, septembre 1913.

c) *Le Portugal à Paris durant la Première Guerre mondiale*

C'est au mois de juin 1914, en même temps que la parution du dernier numéro de cette revue franco-portugaise, qu'a lieu l'assassinat de l'héritier du trône austro-hongrois, l'archiduc François-Ferdinand, événement précipitant le déclenchement de

la Première Guerre mondiale. Comme le Portugal n'intervient pas militairement dans le conflit avant 1917, les relations franco-portugaises sont tendues entretemps⁷⁴⁴. La presse est dénaturée sous la censure et les relations bilatérales sont au ralenti ; d'ailleurs aucune revue franco-portugaise n'a été répertoriée pendant la guerre. Seul Philéas Lebesgue continue d'écrire, de façon restreinte, ses chroniques sur la littérature portugaise au *Mercure de France*. À partir de 1913, le chroniqueur suit un nouveau courant littéraire national, celui de la *Renascença Portuguesa* :

“ Il a ses idées, ses sentiments, ses modes d'expression bien distincts ” affirme à juste titre Fernando Pessoa ; il aspire à éliminer toute espèce d'influence étrangère, ou plutôt à en absorber au sein de l'esprit national les éléments assimilables. Les promoteurs de la *Renaissance portugaise*, dont l'organe principal est la revue l'*Aigle* publiée à Porto, pensent que l'heure a sonné pour le Portugal de retrouver son âme intégrale, non pas pour retourner vers le passé, mais pour créer une vie nouvelle, pour donner un sens à toutes les énergies de la Race⁷⁴⁵.

Dès décembre 1913, Xavier de Carvalho donne des conférences dans les universités de Paris sur cette nouvelle idéologie esthétique et littéraire nationaliste, appelée communément le « Saudosismo ». Sa philosophie se base sur la « saudade », le sentiment de l'âme portugaise, et sur le sébastianisme, en tant qu'éléments rénovateurs du pays. Fernando Pessoa, porte-parole du mouvement, annonce dans la presse la venue d'un Supra-Camões. Un de ses amis et proche collaborateur, le poète Mario de Sa-Carneiro, se suicide à Paris en 1916. Ses funérailles, qui ne rassemblent que quelques individus, sont décrites dans la presse portugaise par Xavier de Carvalho. Ainsi, durant la période de 1914 à 1918, les échanges culturels et littéraires sont rares entre la France et le Portugal.

Alors que le Portugal est militairement absent de la guerre jusqu'en 1917, le fils de Xavier de Carvalho, Rafaël, part au combat dès le début des hostilités. Celui-ci est tué au combat en septembre 1915, aux côtés de Blaise Cendrars qui, lui, perd un bras : « A mes camarades de la Légion Étrangère Mieczyslaw Kohn, Polonais, tué à Frise ;

⁷⁴⁴ Jean Derou, *Les Relations Franco-Portugaises (1910-1926)*, *op. cit.*, p. 87-116.

⁷⁴⁵ Philéas Lebesgue, « Lettres portugaises », *Mercure de France*, 1^{er} janvier 1913, p. 209.

Victor Chapman, Américain tué à Verdun, Xavier de Carvalho, Portugais, tué à la ferme de Navarin, engagés volontaires, morts pour la France⁷⁴⁶ ». Les journaux français parlent peu de la participation des Portugais à la guerre. Pourtant, les Portugais combattent au côté des Anglais et des Écossais. *Le Figaro* mentionne qu'une armée portugaise de 45 à 60 mille hommes est envoyée en France. La bataille de la Lys, du 9 avril 1918, décime une grande partie de ce régiment. Toujours à Paris, Xavier de Carvalho publie un recueil de poèmes chez Gaudio en hommage à son fils, mort au combat : *Cantos Epicos da Guerra*. Il s'implique activement, en 1916, au sein du comité de *L'effort de la France et de ses alliés* qui vise à promouvoir l'union politique des pays latins d'Europe après la guerre. Paul Adam, un des dirigeants du mouvement, publie dans cette perspective *L'Effort Portugais*⁷⁴⁷, un hommage des Français au Portugal républicain. Plusieurs conférences sont données en France, par le gouvernement portugais, sur la position du Portugal par rapport à l'Allemagne⁷⁴⁸. Après la guerre, les relations entre les deux pays progressent peu⁷⁴⁹, d'autant plus que le principal médiateur culturel entre les deux pays meurt en 1919⁷⁵⁰. Avec lui, s'éteint la génération des symbolistes et les républicains portugais, bien connus des médias et de l'élite parisienne. Son travail est relayé par un Français, George Le Gentil, qui donne des cours de langue et littérature portugaises à la Sorbonne dès 1919. Plus tard, le coup d'état et la prise de pouvoir par une dictature, survenus en 1926, isolent le Portugal du reste du monde et la crise économique de 1929 empêche la reprise significative d'échanges culturels entre la France et le Portugal.

⁷⁴⁶ Dédicace de Blaise Cendrars à son poème « La Guerre au Luxembourg » (1916).

⁷⁴⁷ Cet ouvrage est publié à Paris chez Bloud et Gay en 1916.

⁷⁴⁸ Voir les articles suivants : *Le Gaulois* du 10 juin 1918 et *Le Figaro* du 17 juin 1918.

⁷⁴⁹ Jean Derou, « La fin de la confraternité républicaine : l'après-guerre et la chute de la république parlementaire (décembre 1918 – mai 1926) », *Les Relations Franco-Portugaises*, *op. cit.*, p. 169-235.

⁷⁵⁰ Voir Figure 31 : Faire-part des funérailles de Xavier de Carvalho

M

Vous êtes prié d'assister aux Convoi & Enterrement de

Monsieur Francisco XAVIER DE CARVALHO

Homme de Lettres

Officier de la Légion d'Honneur

Officier de l'Instruction Publique

décédé le 2 Août 1919, en son domicile, à Paris, 45, Rue de l'Échiquier, à l'âge de 58 ans;

Qui se feront le Lundi 4 courant, à DEUX HEURES ET DEMIE TRÈS PRÉCISES.

On se réunira à la Maison Mortuaire

Regrets !

De la part de :

Madame Blanche XAVIER DE CARVALHO, sa Veuve;

Mesdemoiselles Yvonne, Lucy et Hélène XAVIER DE CARVALHO, Monsieur et Madame Raoul DURAND, Mademoiselle Yolande et Messieurs Jean et Michel DURAND, ses Filles, Gendre et Petits-Enfants;

Monsieur et Madame GRÉGORIO DE MÉDINA et leurs Enfants, Monsieur et Madame Gustave D'AOUT et leur Fille, Monsieur et Madame CORALL, Mademoiselle Émilie D'AOUT, Mademoiselle Jeanne FOURNIER, ses Sœur, Beaux-Frères, Belles-Sœurs, Neveux et Nièces;

Messieurs René et Georges POUCHIN, Mesdemoiselles Suzanne, Georgette et Germaine POUCHIN, ses Cousins et Cousines;

Et de toute la Famille.

L'Inhumation aura lieu au Cimetière de Pantin-Parisien

Entreprise de Convois et Transports GEORGE & C^o, 16, Rue Rossini, Paris - Téléphone : **Bergère 49-67**

Figure 31 : Faire-part des funérailles de Xavier de Carvalho, décédé en 1919.

Conclusion

Cette thèse a pris l'orientation d'une historiographie culturelle par l'ampleur et la richesse des informations qu'elle contient et par la complexité de l'analyse des textes médiatiques dans leur contexte⁷⁵¹. Malgré l'opulence du corpus primaire, elle s'est consacrée à classer et associer les supports matériels et les actions des médiateurs qui ont conditionné les transferts culturels représentant le Portugal ainsi qu'à se faire une idée claire des images qui ont été véhiculées dans différents milieux de médiation. Que sait-on aujourd'hui du Portugal à Paris à la Belle Époque ? Quelles représentations collectives du Portugal se sont inscrites dans la pensée française, principalement dans les milieux intellectuels ? Comment ces imagos se sont-ils ancrés dans l'opinion publique ? Grâce à l'étude des médias et des médiateurs installés dans la capitale française, il a été possible de reconstruire un imaginaire collectif du Portugal en France au tournant du siècle. Ce transfert culturel s'exerce avant tout par la présence d'une diaspora portugaise à Paris qui lutte pour sa représentation et d'intellectuels français de plus en plus intéressés par les littératures étrangères. Les échanges sont d'autant plus féconds que la France exerce une fascination sur le Portugal depuis des siècles et que les libertés intellectuelle et politique que représente Paris permettent aux Portugais d'y faire des rencontres significatives, d'y développer des réseaux, d'éditer leur production et d'influencer la presse, principalement d'avant-garde. Le Portugal, en tant que sujet littéraire et politique, est véhiculé à Paris par des intermédiaires français et portugais qui créent un réseau étroit mais durable permettant la diffusion d'informations régulières, principalement par la presse.

1) Les médias et médiateurs

Aucune étude d'une importance significative ne s'était penchée sur les médiateurs et les médias portugais à Paris au tournant du XIX^e siècle. Une des lacunes comblées

⁷⁵¹ Philippe Poirrier [dir.], *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2008, 198 p.

dans la recherche sur les relations franco-portugaises a été de répertorier ces médiateurs et leurs imprimés publiés à Paris afin de reconstituer leur réseau. Guilherme de Azevedo, Mariano Pina, Silva Lisboa, A. de Souza, Antonio Portugal de Faria, José Barreto, Magalhães Lima et Xavier de Carvalho sont les passeurs de culture portugaise les plus actifs dans la presse. La création de périodiques parisiens en portugais⁷⁵² et en français⁷⁵³ par ces intermédiaires nous permet, de façon détaillée, de suivre leur parcours intellectuel. Leur correspondance, leurs publications diverses, certaines espèces mineures, certaines références dans différents documents et l'ensemble des articles consacrés au Portugal dans la presse française viennent compléter leur profil et leurs actions. L'image du Portugal que l'on dégage de ces activités et de ces textes est d'autant plus concrète que l'information est détaillée, ce qui est un facteur déterminant quant au rayonnement d'un pays étranger dans une autre culture. Malgré l'ampleur du dépouillement et des croisements d'informations, cette interprétation des faits possède une part de subjectivité due à la profusion, à la richesse et au choix de la documentation. D'ailleurs, la reconstitution des climats intellectuels et du panorama des échanges est assurée par l'inventaire de ces textes et des contextes, par le suivi de la circulation des idées et par la compréhension d'idées se transformant parfois en images et en thèmes littéraires.

Un intermédiaire culturel portugais à Paris détonne parmi les autres par sa constance, sa persévérance et son intervention vigoureuse dans différents milieux politiques et littéraires. Proche des socialistes comme Benoît Malon, des décadentistes comme Anatole Baju, des symbolistes, comme René Ghil et ayant côtoyé Émile Zola, Paul Verlaine et Catulle Mendès, Xavier de Carvalho a organisé à Paris, pendant plus de trente ans, des manifestations franco-portugaises où il affirme sa conscience patriotique et une foi inébranlable en la République. Ses activités culturelles ont forgé

⁷⁵² *Os Dois Mundos* (1877-1881) ; *A Higiene das familias* (1882) ; *Revista do Mundo Latino* (1883) ; *A Ilustração* (1884-1892) ; *O Propagador da Indústria e do Comércio franceses* (1887) ; *O Espectro* (1890) ; *A Revista* (1893) ; *Os de Paris a Joao de Deus*, numéro unique (1895) ; *A Moda Elegante* (1897) ; *A Revista Moderna* (1897-1898) ; *A Justiça* (1899).

⁷⁵³ *Le Portugal à l'Exposition* (23 mars - 30 novembre 1900) ; *Revue de la Société des Études Portugaises* (1904-1906) ; *Le Portugal à Paris* (1907) ; *Latina* (1909-1910) ; *La République Portugaise* (1911) ; *Le Franco-Portugais* (1910-1911), *Les Amis de Camoens* (1913-1914).

une image du Portugal en France. Journaliste, très engagé politiquement et culturellement, il contribua significativement à la diffusion des représentations du Portugal en France par le biais d'un vaste réseau cristallisé dans la presse franco-portugaise : « certainement le Portugal ne serait pas si connu à Paris, sans l'enthousiasme de cet apôtre⁷⁵⁴ ». Cet homme-pont⁷⁵⁵ – qui a largement favorisé le dialogue interculturel entre la France et le Portugal – a tenu plusieurs rôles dans la capitale française : correspondant, conférencier, chroniqueur, rédacteur, poète, traducteur, professeur de portugais, médiateur culturel et politique et planificateurs d'événements culturels. Hommes polyvalents du XIX^e siècle, les mineurs⁷⁵⁶ – souvent méconnus voire inconnus – définissent eux-mêmes leurs fonctions par rapport à leurs besoins. À la fois informateurs de faits étrangers et agents de liaisons entre différentes personnalités littéraires et politiques, ils imprègnent le pays éditeur de leur culture, ce qui leur permet d'évoluer rapidement dans leur domaine. Selon Bernard Lamizet, ces passeurs culturels donnent un sens à la médiation : « ce sont les acteurs sociaux qui établissent la médiation en instituant la relation entre le singulier et le collectif. Les passeurs fondent la médiation : ils l'inscrivent au cœur de l'espace public, en instituant le tissu de relations, de conflits, d'échanges, de représentations aussi, qui structure la relation entre chacun de nous, chaque sujet de la sociabilité, et le collectif⁷⁵⁷ ». De plus, cette médiation est double, c'est-à-dire qu'elle repose sur deux principes : celui de la présentation, « la dialectique entre le singulier et le collectif⁷⁵⁸ », et de la représentation, « la dialectique entre le réel et le symbolique⁷⁵⁹ ». Dans cette perspective, Xavier de Carvalho transmet une image du Portugal qu'il a interprétée et probablement adaptée pour le public français. De correspondant portugais, il est devenu le passeur incontournable de la représentation du Portugal dans la capitale en plus d'appartenir à différents réseaux sociaux et de

⁷⁵⁴ José Barreto, « Une biographie – Xavier de Carvalho », *Le Franco-Portugais*, n° 2 (juillet 1911), p. 1.

⁷⁵⁵ L'expression est d'Octavio Paz, *In/mediaciones*, 1979, dans Daniel-Henri Pageaux, *L'œil en main. Pour une poétique de la médiation*, Paris, Mouton, 2009, p. 49.

⁷⁵⁶ Daniel-Henri Pageaux, *Littérature générale et comparée*, Paris, Colin, 1994, p. 28-29.

⁷⁵⁷ Bernard Lamizet, « Le miroir culturel : Les "passeurs" », *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX^e et XX^e siècle)*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2005, p. 161.

⁷⁵⁸ *Ibid.*, p. 164.

⁷⁵⁹ *Id.*

côtoyer de grands acteurs de la scène intellectuelle française. Cet homme-clé a appartenu, de près ou de loin, à tous les réseaux auxquels nous nous sommes intéressés et a fondé ou collaboré à tous les périodiques portugais imprimés à Paris de 1880 à 1914. Quand il décède en 1919, alors que la guerre est finie, les activités médiatiques entre le Portugal et la France ne reprennent pas, ce qui prouve l'importance de ses interventions antérieures. Son travail a été colossal et retracer toutes ses interventions parisiennes – tâche encore incomplète – permet de comprendre comment le Portugal a été perçu en France à cette époque et de connaître le contenu et le sens de cette représentation.

Parrallèlement à ces médiateurs portugais, des journalistes et des chroniqueurs français se sont intéressés de près au Portugal de 1880 à 1914. Ces lusophiles appartiennent à différents réseaux politiques et littéraires caractérisant la France de la Belle Époque. Du côté des journalistes républicains ou socialistes, Armand Rosenthal, Auguste Vacquerie, Benoît Malon, Marc-Amédée Gromier, Claverie et Jacques Saint-Cère ont tous représenté le Portugal prorépublicain. Ils ont défendu la position du Portugal lors des conflits coloniaux et encouragé les manifestations républicaines que ce soit au Portugal ou à Paris. Leurs interventions ont favorisé l'émancipation des Portugais républicains et ont consolidé les liens politiques entre les deux pays. Il est probable que ces rapprochements politiques aient favorisé la rencontre et l'alliance des francs-maçons français et portugais. La proclamation de la République, après l'assassinat du roi et de son héritier, a probablement été facilitée par ces réseaux franco-portugais. Sans doute, l'opinion publique française, en lisant les articles des quotidiens, comme *Le Figaro*, a côtoyé un Portugal aux aspirations républicaines, proches de celles de la France. Du côté de l'union latine, Mistral, parmi quelques autres, se fait porte-parole du Portugal dans l'ascension de ce mouvement. Tous les exploits littéraires et historiques portugais sont mis en valeur pour consolider cette alliance qui prend de l'ampleur dans différents milieux de la société française⁷⁶⁰.

⁷⁶⁰ Sarah Al-Matary, « Du caractère national à l'identité supranationale : le messianisme latin, voie inexplorée du préfascisme français », actes du colloque *Le Caractère national. Mythe ou réalité? Sources, problématiques, enjeux*, organisé à l'Université de Caen les 26-28 octobre

Cette union se développe grâce à la publication de nombreux périodiques prolats qui s'intéressent à la prospérité économique et culturelle de ce mouvement politique. Parallèlement, on différencie deux pôles très actifs qui se sont intéressés au Portugal littéraire. Un premier pôle est représenté par les symbolistes français : Louis-Pilate de Brinn' Gaubast et Philéas Lebesgue ont effectué un travail important dans la révélation de la jeunesse littéraire portugaise représentée par João de Deus et Eugénio de Castro. De grandes revues, comme *Le Mercure de France* et *La Revue Blanche*, ont incarné cette génération poétique portugaise prenant place dans un grand mouvement symboliste européen. Quant au deuxième pôle littéraire, celui des écrivains français consacrés : ils sont aussi intervenus dans la représentation du Portugal dans les milieux académiques. Victor Hugo, qui a inspiré cet enthousiasme, a suscité l'intérêt de traducteurs et d'historiens français. Henri Faure et Arthur Loiseau ont donné un nouvel aperçu du Portugal à la France : un Portugal qui affiche son identité – différente de celle de l'Espagne – et qui s'imprègne du progrès et de la modernité de la Belle Époque. La participation active du Portugal à l'exposition universelle de 1900 et les centenaires de Camões, de Garrett et de Vasco da Gama, sont des preuves indéniables de l'avènement d'un Portugal moderne, c'est-à-dire libéré du passé auquel il était jusque-là lié. En somme, le Portugal est ravivé par les figures les plus populaires de son histoire et de sa littérature qui acquièrent un nouveau sens. De héros romantiques, Camões, Garrett et Vasco da Gama passent à figures symboliques d'un Portugal renouvelé, en quête de nouvelles aspirations. Cette modernité et cette ambition pour la république sont aussi soutenues par deux femmes lettrées et influentes dans les milieux académiques parisiens : Madame Rattazzi et Madame Adam. Leurs revues parlent de cette ascension politique et des nouvelles figures littéraires portugaises. Les lecteurs des *Matinées Espagnoles* côtoient des poètes, João de Deus, des romanciers, Eça de Queirós, des dramaturges, António Enes et des historiens, comme Alexandre Herculano. Ces deux femmes influentes dans la société française ont également publié leur récit de voyage sur le Portugal qui devient une nouvelle destination pour les touristes français.

2006, *Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines de Caen*, n° 48 (mai 2007), p. 169-177.

Ces médiateurs culturels français et portugais ont peu interagi collectivement avant 1900, diffusant dans leurs milieux respectifs une perception du Portugal contemporain. Par contre, à partir de 1900, leur intérêt commun pour le Portugal les a réunis. La Société des Études portugaises de Paris, fondée en 1902 par Xavier de Carvalho, est le point de convergence de ces interactions franco-portugaises. Le Café du Globe, le Café Riche, les salles de rédaction, les mairies de Paris et la Sorbonne sont différents lieux réunissant ces passeurs de culture portugaise qui y tiennent conférences et réunions. Indispensables aux transferts culturels, ces intermédiaires ont rendu concrète une identité portugaise qui a fait l'objet d'une appropriation collective en France. Leurs interactions ont défini plusieurs images du Portugal au début du XX^e siècle.

2) Les représentations du Portugal

Quelles sont ces représentations véhiculées par les médiateurs et médias français ? Un changement s'opère-t-il dans l'expression du Portugal en France au XIX^e siècle ? Une interprétation peut être fournie par l'évolution de la figure de Camões qui ouvre et referme la période concernée. Mais que savait-on de Camões – symbole immuable du Portugal – en France au XIX^e siècle ? Jusqu'en 1880, sa représentation est basée sur l'image des romantiques qui lui ont accordé plusieurs traductions.

a) Le mythe de Camões avant 1880

Le *Nouvel Almanach des Muses*⁷⁶¹, publié de 1802 à 1813, réunit en fin de volume quelques pièces sur Camões, surnommé le « Prince des poètes des Espagnes », une

⁷⁶¹ Cette revue est inspirée des *Almanachs des Muses*, recueil publié de 1764 à 1833 et contenant des poèmes ou des traductions poétiques de Beaumarchais, Diderot, Rousseau, Voltaire, St-Just, Madame de Genlis, Casimir Delavigne, Alexandre Dumas, Lamartine et Gérard de Nerval. Un recueil de poésies contenues dans les *Almanachs des Muses* sur Camões et son œuvre ont été édités à Paris en 1891 sous le titre de *Camoens dans l'Almanach des Muses* faisant partie de la *Collection Camoensienne Française* (BN Portugal, CAM. 374 P., n° 135 sur 140 exemplaires numérotés).

autre preuve de l'assimilation du Portugal à l'Espagne en France. Malgré cette association récurrente en France jusqu'au XX^e siècle, la publication de cet almanach et la traduction des *Lusiades* que fait le jeune duc de Palmela permettent à Madame de Staël de propager et de structurer le mythe de Camões en France au XIX^e siècle. Cette dernière consacre un article au poète en 1812 dans la *Biographie Universelle ancienne et moderne* en soulignant les traits nationaux de son talent, en caractérisant sa production poétique et en racontant sa vie mêlée de passions et de tourments au sein d'un peuple ingrat. Cinq ans plus tard, en 1817, José Maria de Sousa Botelho, le célèbre Morgado de Mateus, subventionne l'édition luxueuse des *Lusiades*, à Paris, qu'il commande à Firmin Didot, en 200 exemplaires, travail littéraire et artistique exceptionnel. En 1825, Millié les traduit aussi et les réédite plusieurs fois au cours du XIX^e siècle sous le titre *Les Lusiades ou les Portugais, Poème de Camoens en dix chants*. En 1841, Ortaire Fournier traduit l'épopée en collaboration avec Desaulès, traduction qui précède une étude de Ferdinand Denis⁷⁶² sur le poète. De nouvelles traductions suivent : celle de Ragon (1842), celle de Ch. Aubert (1844), celle d'Émile Albert (1859) et celle, en vers, de Henri de Courtois (1887). Madame H. Gautier écrira *Les amours de Camoens et de Catherine D'Athaide*⁷⁶³ (1827) et Amédée Tissot publiera *L'Agonie de Camoens* (1867), tous deux exploitant les thèmes du romantisme : l'amour, la mort et la mélancolie. Des poèmes de l'auteur sont traduits, copiés ou en inspirent de nouveaux : *Le Géant Adamastor au Cap des Tempêtes* (1818), *Inês de Castro* (1824), *L'Ile de Vénus* (1825), *Les adieux de Camoens à sa patrie* (1826) de Jean-Louis Boucharlat ; traduction en vers de Perrodil (1835) ; *Épisode d'Inês de Castro* (1804), *Description du jardin de l'Ile des Amours* (1805) d'Antoine de Cournand⁷⁶⁴ ; *Camoens, Ode* (1819) de Raynouard, « Camoens s'exilant à Goa », *Poésies Nouvelles* (1828) ; *Le Naufrage de Camoens* (1828) de Puybusque ; *Au bord du Tage* (1841) de Pauline de Flaugergues. Le théâtre français

⁷⁶² Ferdinand Denis consacra une partie des ses études à Camões : biographies, notes, histoire littéraire portugaise, critiques et étude du mythe.

⁷⁶³ Traduit en portugais en 1844.

⁷⁶⁴ Antoine de Cournand était professeur de Littérature au Collège de France.

s'intéresse également à la vie de Camões dans les drames de Martin-Deslandes, *Camões* (1829), d'Armand Dumesnil et de Victor Perrot, *Camoens*⁷⁶⁵ (1845).

Dans toute l'Europe du XIX^e siècle, le mythe de Camões, c'est-à-dire le culte de l'importance et le pouvoir colonisateur, repose sur les traductions des *Lusiades* du XVIII^e siècle, particulièrement les épisodes relatifs à Inês de Castro, qui popularise la légende de cette reine couronnée morte, et l'Adamastor, un géant que les Portugais ont su franchir pour découvrir de nouvelles terres. Un ensemble de productions poétiques, romanesques et théâtrales est alors constitué sur le destin du poète portugais. Camões a suscité partout en Europe une vaste curiosité quant à son œuvre majeure qui nourrissait l'imagination des romantiques. Non seulement la littérature développe les thèmes relatifs à son épopée mais la peinture, la sculpture, l'orfèvrerie, l'illustration et les arts en général n'ont cessé de reproduire les scènes des différents épisodes de son œuvre ainsi que des portraits du poète⁷⁶⁶. Parmi elles, quelques-unes créées par des artistes français du XIX^e siècle se distinguent. Un tableau représentant le couronnement d'Inês de Castro a été peint par Saint-Èvre, probablement en 1808, et a appartenu au Duc d'Orléans qui l'avait offert à Victor Hugo en 1837 lors de la publication de son œuvre *Les voix intérieures*⁷⁶⁷. Lors de l'édition des *Lusiades* à Paris en 1819, assurée par le Morgado de Matteus, un portrait de Camões fut gravé en acier, par Roger, spécialement pour cette édition à partir d'un tableau peint par Gérard. D'autres portraits ont été peints par Michon (1820), Michord (1821), Horace

⁷⁶⁵ Ce drame en prose de cinq actes est représenté pour la première fois à Paris au théâtre royal de l'Odéon le 29 avril 1845. Une étude historique et poétique de cette pièce, comprenant des notes critiques, a été édifiée par Antonio Feliciano de Castilho à Ponta Delgada en 1849 : *Camões – Estudo historico-poetico*. Une deuxième édition de cette critique, en 1863-64, puis une troisième en 1903, ont été éditées à Lisbonne. L'auteur révèle l'inexactitude du temps et de l'espace dans la pièce et il se permet de la modifier tout en la corrigeant.

⁷⁶⁶ L'ampleur fut telle que Bernardo Xavier Coutinho publia deux gros volumes bibliographiques où il recense toutes les œuvres artistiques consacrées à Camões : *Camões e as artes plasticas, subsídios para a iconografia camoneana*, Porto, Figueirinhas, 1946-1948.

⁷⁶⁷ Ferdinand Denis fait référence à ce tableau (dans une note manuscrite de l'exemplaire qui lui a appartenu) dans la traduction qu'il avait faite de l'œuvre d'António Ferreira, *Castro*. La duchesse d'Abrantes parle également de cette œuvre d'art remarquable par rapport à Inês de Castro aux traditions de Coimbra : *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal de 1808 à 1811*, Paris, Ollivier, 1837, 2 vol.

Vernet (1822), Canu (1836), François Audibran (1841), Lemaitre (1846), Saveuré et Devrient (date inconnue), Normand et Baude (1880), Greno et Tourfant (1880) puis Moreaux (1895). Par ailleurs, une belle horloge en bronze, représentant Camões après le naufrage, est fabriquée en France au XIX^e siècle et exportée ensuite au Portugal : l'auteur reste anonyme. Un buste exécuté par Jules Droz fut édifié et date probablement de 1846. Finalement, huit illustrations en cuivre de Bayalos, Tatiot, Jattiot, Parmentier, Jourdhuy et Yan d'Argent sont faites en 1867.

Comme Shakespeare pour les Anglais, Camões fait l'objet d'un culte et d'une appropriation de la part des Portugais car l'épopée qu'il rédige raconte les grands exploits d'une petite nation à travers son histoire : la découverte de la route des Indes par Vasco da Gama. « Au caractère légendaire des épopées anciennes, il fallait opposer la stricte vérité de l'histoire récente et affirmer ainsi le rôle du Portugal dans la découverte du globe [...], en prenant comme prétexte le récit le plus important des ces exploits⁷⁶⁸ ». Cette vocation du poète national montre à quel point les Grandes Découvertes sont importantes pour les Portugais, autant, par exemple, que la guerre de Troie pour les Grecs. En effet, les Portugais ont montré la voie aux Européens dans l'histoire de la colonisation raconté dans *Les Lusiades*, titre de noblesse de tout un peuple et reflet de la richesse intellectuelle de la Renaissance : « Son œuvre a pénétré les couches populaires, est entrée dans les plus modestes foyers; elle est devenue le plus puissant lien moral des Lusitaniens répandus dans le monde⁷⁶⁹ ». Au fil des siècles, cette figure évolue en mythe car le Portugal ne conserve pas la gloire qu'il avait obtenue grâce à ses prouesses. Ce « moment d'universalité – plus rêvée que réelle – lié moins à la puissance temporelle qu'au rayonnement d'une foi vécue comme lumière et don de Dieu, deviendra pour les Portugais le lieu où ils se tiennent⁷⁷⁰ ». En effet, l'imaginaire collectif portugais, inconsciemment, nourrit ce mythe pour échapper à la petitesse et à la pauvreté auxquelles il fait face une fois la gloire perdue et propage alors la figure de Camões dans sa littérature et sa culture. À

⁷⁶⁸ Vasco Graça Moura, « Préface », Luís de Camões, *Les Lusiades*, Paris, Gallimard, 2015, p. 16.

⁷⁶⁹ Chagas Franco et Paul Méléar, *Virgile, Dante, Camoëns et l'expansion du génie latin*, op. cit., p. 83.

⁷⁷⁰ Eduardo Lourenço, *Mythologie de la Saudade*, op. cit., p. 9.

travers le « Prince des poètes » et les dix chants glorieux qu'il compose, les Portugais se forgent une image idéale d'eux-mêmes et de leur patrie afin de vivre en harmonie dans ce présent dépourvu de notoriété. Mais que s'est-il produit en 1880 pour que cette représentation romantique change en France ? Le XIX^e siècle, intrinsèquement lié à Camões, représentant par excellence de la culture portugaise, protecteur du destin portugais, donne l'espoir d'une nouvelle ère en cette fin de siècle. Le poète, en tant que figure patriotique, prend en charge l'Histoire du Portugal et s'ancre dans l'imaginaire portugais comme contributeur et fondateur de la République portugaise et du mouvement de la « Renascença portuguesa ».

b) Camões et la Renaissance portugaise en 1880

La presse portugaise de 1880 a fait la promotion à grande échelle de la figure de Camões dans les célébrations de son tricentenaire dans la mesure où elle encouragerait une solidarité entre citoyens devant la morale et le progrès. Camões avait chanté la gloire de la patrie portugaise et il était mort avec elle⁷⁷¹, symbolisant ainsi ce qu'il y a de plus élevé dans l'esprit portugais : « l'immortel chanteur des glorieuses navigations, découvertes et conquêtes⁷⁷² » et « l'apôtre de la religion du patriotisme⁷⁷³ ». Surgit alors un mouvement culturel, une rénovation du sentiment patriotique dans un élan de productions littéraires et artistiques qui revendique l'espoir d'un futur différent, d'une ère nouvelle, d'une nouvelle vie, d'une renaissance voire d'une résurrection. Cette commémoration allie le passé au présent et au futur, et donne force et enthousiasme à la population souhaitant une transformation qui permettra de moderniser la société portugaise. Selon l'étude de Mario Vilela sur la réception du poète national dans les journaux de 1880, Camões

⁷⁷¹ Le poète Camões meurt en 1580, date où l'Espagne envahit le Portugal. En effet, en 1578, le roi portugais Dom Sebastião disparaît lors de la bataille d'Alcacer Quibir en ne laissant aucun descendant. Philippe II d'Espagne s'empare de la couronne portugaise unifiant la péninsule ibérique jusqu'en 1640, date de la Restauration portugaise.

⁷⁷² *A Revolução de Setembro*, 13 avril 1880.

⁷⁷³ *Ibid.*, 9 juin 1880.

symbolise différents concepts et différentes catégories sociales⁷⁷⁴. Non seulement, il représente la gloire nationale d'une épopée, mais également le pays tout entier, le peuple, la nation, toutes les classes sociales, l'âme nationale, le centre républicain et la classe académique de Coimbra. Par extension, Camões évoque une Europe culte quand il est associé aux autres figures emblématiques des pays européens, comme celle de Cervantes en Espagne. D'après les articles de Teófilo Braga, les commémorations des grands hommes sont, dans l'idéologie positiviste d'Auguste Comte, des fêtes de consécration nationales. Le petit parti républicain portugais qui avait vu le jour en 1878, donc deux ans avant les célébrations en l'honneur du poète, incarnait l'espoir d'un monde meilleur. De façon claire, Basílio Teles fait état de cette métamorphose : « Le progrès s'est transformé en parti républicain le 10 juin 1880 [...] avec le symbole auguste du passé portugais qu'est l'imposante figure de Camões surgissant dans l'intersection des grands courants civilisateurs et donnant au Portugal une âme et un destin⁷⁷⁵ ». D'ailleurs, Anne-Marie Thiesse a prouvé que la naissance d'une nation a lieu à partir du « moment où une poignée d'individus déclare qu'elle existe et entreprend de le prouver⁷⁷⁶ ». C'est exactement ce qui s'est produit au Portugal quand les membres du parti républicain ont décidé de diffuser le culte de Camões en tant que symbole du patrimoine portugais lié à la modernité culturelle, sociale et économique. Faire resurgir la figure d'un auguste personnage patriotique comme Camões, c'est donner vie à cette nation :

Le Peuple, par sa primitivité, est un vivant fossile qui garde jusqu'au cœur de la modernité l'esprit des grands ancêtres. Plonger dans les profondeurs de l'histoire, c'est aller retrouver dans le bas social les reliques enfouies du legs des pères [...] Cette subversion idéologique de la légitimité prépare une évolution – et quelques révolutions – politique. Elle va de pair avec un changement esthétique non moins radical : pour une nouvelle conception du monde, il faut des modes de représentations neufs. L'invention des nations coïncide avec une intense création de

⁷⁷⁴ Mário Vilela, « Recepção de Camões nos jornais de 1880 », *Revista da Universidade de Coimbra*, vol. 33 (1985), p. 403-418.

⁷⁷⁵ Basílio Teles, *Do ultimatum ao 31 de Janeiro, Esboço de história política*, 2^e édition, Lisbonne, Portugal, 1968. La première édition date de 1905 donc avant l'instauration du régime républicain.

⁷⁷⁶ Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, op.cit.*, p. 11.

genres littéraires ou artistiques et de formes d'expression. Le retour aux origines est en fait œuvre d'avant-garde⁷⁷⁷.

La fondation du parti républicain portugais, composé d'un grand nombre d'intellectuels – historiens, journalistes, écrivains, diplomates – s'est appuyée sur la représentation symbolique de Camões pour faire évoluer le Portugal littérairement et socialement. Cette signification nouvelle de la figure de Camões est tout à fait visible dans la presse française et notamment dans la presse libérale : « L'Académie royale des sciences, de Lisbonne, a célébré le 9 juin le centenaire de Camoens, dont l'éloge a été lu par le secrétaire général de l'Académie, le savant professeur Latino Coelho. L'académie a choisi cette séance solennelle pour entendre la lecture de l'éloge historique de M. Thiers par un des membres⁷⁷⁸ ». Latino Coelho, un des fondateurs du parti républicain portugais, rappelle l'écrasement de la Commune de Paris en 1871 et se fait un devoir de rendre hommage à l'homme qui avait instauré en France le régime républicain. La république française et les fêtes relatives à la mort de Camões s'inscrivent, d'un point de vue historique, dans la structuration du tout nouveau parti républicain portugais. La corrélation entre 1580 et 1880 est inévitable car ces dates coïncident, d'une part, avec la mort du plus grand poète de la nation et, d'autre part, avec l'invasion de l'ennemi de la patrie, les Espagnols, en 1580, alors que le régime monarchique, en 1880, décevait profondément les intellectuels et la bourgeoisie moyenne. Le poète national, par le biais de la presse qui proliférait, a joué un grand rôle dans la diffusion et la vulgarisation des vertus démocratiques proposées par le jeune parti républicain :

Il a fallu qu'une collectivité respectable et respectée – la Presse – ait pris l'initiative de cette célébration pour conduire les esprits, par les conférences préliminaires et les articles dans les colonnes de tous les journaux, à accepter le caractère solennel du tricentenaire de Camões, comme le conseillait le bon sens, et à les acheminer vers la démocratie, le

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁷⁷⁸ Rubrique « Nouvelles du jour », *Le Temps*, 17 juin 1880.

seul moyen pour une nation digne et libre de prouver son orgueil patriotique⁷⁷⁹.

En France, non seulement Camões représente le Portugal des Grandes Découvertes mais il personnifie le peuple portugais, un peuple mystique, fataliste et messianique. Cette personnification émane des sentiments naissants des héros épiques de la patrie au sein du voyage explorateur : le patriotisme, l'ardeur, la bravoure, la témérité mais aussi l'effroi, la piété et la soumission sont, en effet, des émotions récurrentes dans *Les Lusíades*. D'ailleurs, la sphère armillaire dessinée au centre du drapeau portugais représente un pays élu, découvreur de l'univers. Ainsi, ce passé glorieux transformé en mythe est celui d'une patrie élue au titre de découvreur de « nouvelles terres et de nouveaux cieux ». Ce mythe persiste en 1880 et se reflète dans de nouvelles représentations du Portugal véhiculées par la presse fin-de-siècle : les figures les plus marquantes, les nouveaux « héros » portugais, sont Vasco da Gama, figure populaire des explorations maritimes, le major Serpa Pinto, l'explorateur intrépide de l'Afrique, le poète patriotique Garrett, révélateur de la redéfinition identitaire portugaise du tournant du siècle.

c) Camões et le sentiment de la « saudade »

Par ailleurs, les Portugais développent et incarnent un sentiment particulier fondé sur la nostalgie de ce passé heureux, une « mélancolie brûlante pour laquelle la langue de Camoëns a un mot dont l'équivalent ne se retrouve dans aucune autre : *Saudade* (solitude, désir, regret, tout cela à la fois)⁷⁸⁰ ». Cet empire perdu caractérise le Portugal qu'on qualifie de « peuple-saudade », un peuple doué d'une sensibilité complexe et rare sans équivalent ailleurs et faisant référence au passé. Philéas Lebesgue a durablement évoqué cette particularité au *Mercure de France*. Cette sensibilité s'exprime dans la poésie, le genre littéraire par excellence au Portugal. D'ailleurs, la figure du poète Camões revêt un caractère particulier : il est l'artiste qui

⁷⁷⁹ J. Estêvão de Azevedo, « Festejos Camonianos », *Almanach Camões para 1881*, Lisbonne, ed. Veuve Campos Júnior, 1880, p. LXIII-LXIV. Je traduis.

⁷⁸⁰ Edgar Quinet, *Mes vacances en Espagne*, op. cit., p. 368-369.

a reçu l'inspiration pour chanter les exploits des Portugais; c'est un être à part, un poète qui prend en charge l'Histoire d'un peuple et les événements qui l'ont marquée dans un registre épique qui unifie toute la société portugaise : « Que eu canto o peito ilustre lusitano⁷⁸¹ ». Camões, par son écriture et sa vie, accentue au fil du temps le sentiment de *saudade* à l'égard du mythe du cinquième empire, un empire universel portugais établi sur la fusion de la spiritualité et de la matérialité. « Le poète s'est fait l'écho des ambitions, des espérances, des préjugés de toute une génération. Le peuple portugais, par la voix de tous les écrivains du XVI^e siècle, prosateurs et poètes, se proclame l'héritier des Romains, dont il parle la langue à peine déformée et aspire à fonder le "cinquième empire"⁷⁸² ». Encore aujourd'hui, certains Portugais se croient pourvus d'une mission divine hors du commun alimentée par ce mythe et celui du « sébastianisme », c'est-à-dire l'espérance du retour du roi Sébastien sauvant la patrie de l'invasion de l'Espagne et prolongeant ainsi l'indépendance du royaume. Ruth Amossy, qui s'est intéressée à la stéréotypie, explique que le mythe offre, dans le cas d'un peuple en quête d'une nouvelle identité, une image simple dont on reconnaît les contours mais qui présente une forme idéale vers laquelle le réel peut et doit tendre⁷⁸³. Dans le cas de Camões, nous pouvons dire que le mythe se forge dans l'image schématisée d'un événement historique se rapportant à un passé glorieux, que sont les grandes découvertes portugaises. Ruth Amossy ajoute que « le stéréotype acquiert son auréole mythique lorsque les croyances collectives qui le sous-tendent doivent, sous la pression du moment revêtir l'aspect d'un modèle idéal ou d'une image fascinante qui parle au public un langage clair⁷⁸⁴ ». Effectivement, la presse républicaine, en particulier, s'est servie de Camões, connu de tous, et de sa force mythique pour inculquer la grandeur d'un futur prometteur digne de la patrie. Ainsi, le poète en tant que représentation de l'imaginaire collectif possède une force de contrainte et joue un rôle déterminant dans le comportement des Portugais et dans l'appréciation des Français. L'image immuable de Camões, décalée certes par rapport

⁷⁸¹ Camões, *Os Lusíadas*, I, 3.

⁷⁸² Georges Le Gentil, *Camoëns*, Paris, Hatier-Boivin, 1954, p. 64.

⁷⁸³ Ruth Amossy, « Stéréotypie et valeur mythique : des aventures d'une métamorphose », *Études littéraires*, vol. 17, n° 1 (1984), p. 161-180.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 168.

à la réalité de l'époque, a permis d'exalter les valeurs portugaises et de canaliser les aspirations du jeune parti républicain portugais. Ces ambitions républicaines sont largement véhiculées dans la presse libérale française des années 1880.

d) L'élévation du buste de Camões à Paris : consécration de la littérature portugaise

De 1880 à 1914, la figure de Camões est omniprésente dans la représentation du Portugal en France. Du centenaire de sa mort en 1880 à l'érection de son buste en 1912, ce poète symbolise le Portugal renouvelé, adapté à une Europe progressiste et prêt à consolider la pérennité d'une Europe latine en expansion. La presse portugaise républicaine se charge de donner un nouveau sens à cette figure nationale et de le transmettre en France aussi bien dans la presse d'actualité et dans la presse d'avant-garde que dans la presse académique. Les directeurs du *Figaro*, Fernand de Rodays puis Gaston Calmette, ont tous deux accordé une place importante au Portugal et à Camões lors des différents centenaires portugais célébrés en France, lors de la proclamation de la République et lors des festivités entourant l'inauguration du buste du poète à Paris. À ce propos, la statuomanie est une pratique politique et artistique courante de l'époque : « la monumentalité est sans doute, de toutes les formes d'action collective [...] le médium qui est le plus contemporain de cette fin du XIX^e siècle⁷⁸⁵ ». Cette consécration de Camões à Paris renforce les liens culturels et littéraires entretenus depuis 30 ans entre le Portugal et la France. Pour les Portugais, la France est une terre d'accueil temporaire ou permanente et cette statue vient légitimer l'intégration culturelle et politique du Portugal en France.

En 1910, Magalhães Lima a été le défenseur le plus vigoureux de la république portugaise en France. Ses conférences, ses publications et ses interventions dans les quotidiens français ont déteint sur la vie parisienne. Le public français a également côtoyé, durant cette période, d'autres figures représentatives du Portugal notamment

⁷⁸⁵ Catherine Brice, *Monarchie et identité nationale en Italie (1861-1900)*, Paris, EHESS, 2010, p. 369.

lors des conflits coloniaux européens concernant le partage de l'Afrique. L'explorateur Serpa Pinto, révélé par la grande presse et les journaux de voyage, se superpose à Camões en tant que figure héroïque dominant les territoires inconnus. Valéry Larbaud, ayant écouté, dans l'enfance, les exploits de ce héros, deviendra « un intermédiaire exceptionnel, l'un des rares en France à s'intéresser à ce pays marginalisé par la géographie et par l'histoire dans ce recoin oublié de l'Europe⁷⁸⁶ ». Au début du XX^e siècle, c'est le dramaturge Almeida Garrett qui prend la vedette : ses pièces jouées sur la scène française, ses traductions et ses deux centaines célébrés à Paris modèlent l'opinion de la société française au sujet du Portugal. Ce poète et dramaturge est le porte-parole de ce Portugal moderne, il représente la nouvelle génération littéraire portugaise et il incarne le symbole portugais de l'expansion latine. Toutes ces figures portugaises, ayant traversé l'esprit français du tournant du siècle, ont construit un imaginaire collectif du Portugal en France. Les élites portugaise et française de Paris, par leur mobilisation autour de la figure de Camões décortiquée dans la revue *Les Amis de Camoens*, accordent une place indéfectible au Portugal dans l'imaginaire français.

3) Les transferts culturels en Europe

En conclusion, les médiations culturelles et les représentations étrangères peuvent être insérées dans une perspective plus large, celle des études de transferts culturels en France, en Europe et dans le monde. En effet, quelques chercheurs se sont récemment interrogés sur la définition d'une histoire littéraire européenne et donc sur la formation d'un espace intellectuel européen mis en place par les relations qui existent entre les espaces nationaux⁷⁸⁷. Ces relations évoluent considérablement entre

⁷⁸⁶ Pierre Rivas, « Valéry Larbaud, agent secret des littératures lusobréziennes en France », *Cahiers des Amis de Valéry Larbaud*, Vichy, n° 34 (1997), p. 1.

⁷⁸⁷ Pascale Casanova, « La littérature européenne : juste un degré supérieur d'universalité ? », dans Gisèle Sapiro, *L'espace intellectuel en Europe*, Paris, La Découverte, 2009, p. 243-245 et Béatrice Joyeux-Prunel, « Les transferts culturels, un discours de la méthode », *Hypothèses*, n°6 (2003), p. 149-162. À ce sujet, il faudra aussi s'intéresser au projet collectif en cours au sein de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine à Paris qui s'intitule

la seconde moitié du XIX^e siècle, où la traduction constitue le principal mode de circulation transnationale des textes, et 1914, qui amorce le développement des relations intellectuelles par la mise en commun des savoirs, l'organisation de l'enseignement et de la recherche, les échanges universitaires et la propriété littéraire. C'est dans ce contexte que la France se construit intellectuellement au sein d'un système d'opposition entre les écrivains nationaux, gardiens des frontières, et les écrivains internationaux, transgresseurs de celles-ci⁷⁸⁸. De surcroît, l'affaire Dreyfus donne lieu à l'affirmation d'un nouveau groupe, porteur de valeurs universelles au nom desquelles écrivains, artistes, universitaires et étudiants se permettent d'intervenir collectivement dans un débat politique aux tensions régionales, nationales, internationales et transnationales qui se répercute au-delà des frontières. D'ailleurs, l'avant-garde littéraire et artistique, que sont les symbolistes, prétend transcender les frontières culturelles en faveur d'un cosmopolitisme en mesure de mieux percevoir l'originalité de chaque nation. De plus, le dynamisme des échanges intellectuels de la fin du XIX^e siècle donne lieu à une division des aires culturelles qui se répercute dans la première décennie du XX^e sous forme de renationalisation littéraire offensive. Cette montée nationaliste est coordonnée par l'alliance latine des pays du sud en opposition au pangermanisme du nord.

L'importance de la littérature étrangère dans les débats intellectuels de la Belle Époque donne de la visibilité à certains pays moins connus, comme le Portugal, acquise au prix de luttes au nom de l'universalité littéraire. Paris, pôle autonome et cosmopolite, est un espace littéraire international propice aux échanges culturels franco-portugais notamment grâce à l'admiration que le Portugal porte à la France depuis longtemps et à la consécration universelle que la France lui apporte.

provisoirement « De l'internationalisation culturelle en Europe, essai de mesure et de cartographie dans le temps long (XVIII^e-XX^e siècles) », *Identités, Relations Internationales et Civilisations de l'Europe (IRICE)*.

⁷⁸⁸ Cette rivalité est étudiée par Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 1999, p. 154-164 ; par Christophe Charle, « Pour une histoire comparée des intellectuels en Europe », *Liber, revue internationale des livres*, n°26 (mars 1996), p. 11 et par Blaise Wilfert, « Cosmopolis et l'homme invisible, les importateurs de la littérature étrangère en France, 1885-1914 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°144 (septembre 2002), p. 33-46.

D'ailleurs, la France a légitimé la redéfinition identitaire du Portugal car elle lui a servi de modèle littéraire et politique : « Les pays qui composent l'Europe au XIX^e siècle traversent au cours de cette période une phase de *Nation building*, de construction et de revendication des identités nationales et des caractères nationaux des peuples, qui les pousse à un moment ou un autre à se confronter avec l'identité française pour construire leur propre autoreprésentation⁷⁸⁹ ». Iris de Barros-Sousa en a conclu que le mythe français a servi de socle à un processus transnational de formation identitaire au Portugal notamment grâce à la langue française qui a permis de véhiculer des idées nouvelles⁷⁹⁰.

La présence du Portugal en France entre 1880 et 1914 se résume par l'intérêt constant qu'elle lui accorde dans la presse et dans les milieux intellectuels. La présence littéraire et idéologique du Portugal est surtout liée à la figure de Camões qui a été utilisée dans la formation identitaire et politique du Portugal mais aussi dans l'idéologie latine. Après la Première Guerre mondiale, la disparition du régime républicain portugais, de Xavier de Carvalho ainsi que de sa génération et le déclin de l'union latine affaiblissent considérablement les interactions culturelles franco-portugaises. Dans les années 1920, à la Sorbonne, les études sur la langue et la littérature portugaises prennent leur envol puis le Portugal devient matière esthétique dans la littérature française de Giraudoux à Bernard Chambaz.

⁷⁸⁹ Laura Fournier-Finocchiaro et Tanja-Isabel Habicht [dir.], *Gallomanie et gallophobie, le mythe français en Europe au XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2012, p. 7.

⁷⁹⁰ Iris de Barros-Sousa, « Le mythe français au Portugal du point de vue de la lexicographie », Laura Fournier-Finocchiaro et Tanja-Isabel Habicht [dir.], *Gallomanie et gallophobie, le mythe français en Europe au XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2012, p. 7.

Bibliographie

CORPUS PRIMAIRE :

I- Périodiques : il s'agit d'imprimés, essentiellement des revues, et de quelques quotidiens, édités majoritairement à Paris. Ils ont permis, à plus ou moins grande échelle, de reconstituer les imagos du Portugal dans la capitale française de 1880 à 1914.

a. Périodiques portugais édités à Paris

en langue portugaise :

Os Dois Mundos (1877-1881).

A Higiene das familias (1882).

Revista do Mundo latino (1883).

A Ilustracao (1884-1892).

Propagador da Indústria e Comércio franceses (1887).

O Espectro (1890).

A Revista (1893).

Os de Paris a João de Deus, numéro unique (1895).

A Moda Elegante (1897).

A Revista Moderna (1897-1898).

en langue française :

Le Portugal à l'Exposition (23 mars-30 novembre 1900).

Revue de la Société des Études Portugaises (1904-1907).

*Le Portugal à Paris*⁷⁹¹ (1907).

Latina (1909-1910).

Bulletin de la Chambre de commerce franco-portugaise (1910).

La République Portugaise, journal (1911).

*Le Franco-Portugais*⁷⁹² (1911-1912).

Camoens à Paris, numéro unique (1912).

Les Amis de Camoens (1913-1914).

⁷⁹¹ Cette revue est introuvable. Toutefois, des références à cette revue ont été répertoriées dans la presse.

⁷⁹² Ce bulletin mensuel est édité au Havre.

b. Périodiques français

Revue d'avant-garde :

La Nouvelle Revue (1879-1914).
Le Mercure de France (1890-1914).
La Revue Contemporaine (1885-86 ; 1889-94 ; 1901-1902).
Le Décadent, journal (1886).
Révolution Cosmopolite (1886-1887).
La Plume (1889-1914).
Correspondance Littéraire (1886-1892).
L'École Décadente (1887).
L'Ermitage (1890-1906).
La Revue Blanche (1891-1903).
L'Étranger (1894-1898).
Le Journal des Débats politiques et littéraires (1894-1914).
La Revue d'Europe (1898-1912).

Revue académiques, de vulgarisation ou d'actualité :

La Revue Hispanique (1894-1914).
Les Matinées Espagnoles (1879-1889).
La Revue des Deux Mondes, dates ciblées entre 1880 et 1914.
L'Illustration, dates ciblées entre 1880 et 1914.
La Revue des Revues (1890-1900).
La Revue encyclopédique (1890-1900).

Revue de combat ou d'intervention :

La Revue Socialiste (1880-1900).
La Revue du Monde Latin (1883-1901).
L'Union Méditerranéenne (1887).
La Revue Européenne socialiste, littéraire et artistique (1889-1891).
Le Monde Latin et le Monde Slave (1893-1894).
La Renaissance Latine (1902-1905).
*L'Union Latine*⁷⁹³ (1908).
La Terre Latine (1912-1914).

Presse de voyage :

Le Tour du Monde, dates ciblées dans les années 1880.
Le Journal des voyages, dates ciblées dans les années 1880.

⁷⁹³ Il s'agit d'une exception car ce n'est pas une revue éditée à Paris. Toutefois, nous estimons qu'elle comporte des informations importantes sur le Portugal.

Presse quotidienne :

Le Figaro, dates ciblées entre 1880 et 1914.
Le Petit Journal, dates ciblées entre 1880 et 1914.
Le Rappel, dates ciblées entre 1880 et 1914.
Le Petit Parisien, dates ciblées entre 1880 et 1914.

II- Correspondances éditées ou inédites des principaux intervenants portugais et français

BEAUVY, François, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde*, Tillé, Awen, 2004.

Fonds d'archives de la société des Amis de Philéas Lebesgue à Beauvais.

Fonds d'archives de la bibliothèque municipale de Porto (BPMP).

LEFRÈRE, Jean-Jacques et Philippe ORIOL, *Le journal inédit de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, Témoignage sur Alphonse Daudet*, Paris, Horay, 1997.

QUEIRÓS, Eça de, *Correspondencia*, Porto, Chardron, 1926 (2^{ème} éd.).

QUEIRÓS, Eça de, *Lettres de Paris*, Paris, Banco Pinto Sotto Mayor, 1997.

VILHENA, Maria da Conceição, *Correspondência de Teófilo Braga, Cartas em francês*, Ponta Delgada, Universidade dos Açores, 1985.

Biblioteca Pública Municipal do Porto, *António Nobre, o seu espólio na BPMP*, Porto, BPMP, 2000.

III- Mémoires, souvenirs et récits de voyages

ADAM, Juliette, *La Patrie portugaise, souvenirs personnels*, Paris, G. Harvard fils, 1896.

BERGMAN, Ernest, *Une excursion en Portugal*, Meaux, Imprimerie Destouches, 1890.

BRUNO, Sampaio, *Notas de Exílio, 1891-1893*, Porto, Chardron de Lello e Irmao, 1896.

DEROUET, Luis, *Notas de reportagem, A excursão dos estudantes portugueses a Paris em 1906*, Lisboa, ed. Viúva Tavares Cardoso, 1906.

DESCAMPS, Maxime, *Souvenirs d'Espagne et de Portugal*, Lille, imprimerie L. Danel, 1892.

LECLERCQ, Jules, *Une semaine à Lisbonne*, Paris, imp. A. Labure, 1881.

NOLHAC, Stanislas, *En Portugal*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1891.

ORTIGÃO, Ramalho, *Em Paris* [1868], Lisbonne, Livraria Classica, 1943.

ORTIGÃO, Ramalho, *Notas de viagem* [1900], Lisbonne, Livraria Classica, 1945.

QUEIRÓS, Eça de, *Notas contemporaneas* [1909], Porto, Chardron, 1927.

QUEIRÓS, Eça de, *Últimas paginas* [1911], Porto, Chardron, 1923.
QUEIRÓS, Eça de, *Écrits sur la France*, Paris, L'Harmattan, 1998.
QUILLARDET, Marie, *Espagnols et Portugais chez eux*, Paris, Armand Colin, 1905.
RATTAZZI, Princesse, *Portugal à vol d'oiseau*, Paris, Degorce-Cadot, 1880.

IV- Monographie

ARANHA, Brito, Christovam AYRES, Teixeira BASTOS, *et al.*, *Le Portugal géographique, ethnologique, administratif, économique, littéraire, artistique, historique, politique, colonial, etc.*, Paris, Librairie Larousse (1900), 368 p.

CORPUS SECONDAIRE

I. Littérature comparée et transferts culturels : méthodologie

CACERES, Béatrice et Yannick Le BOULICAUT [dir.], *Les écrivains de l'exil : cosmopolitisme ou ethnicité*, Cahiers du CIRHILL, n° 25, Paris, L'Harmattan, 2002.

CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

CHARLE, Christophe, « Comparaisons et transferts en histoire culturelle de l'Europe. Quelques réflexions à propos de recherches récentes », dans IRICE⁷⁹⁴.

CHEVREL, Yves, *La littérature comparée*, Paris, PUF, "Que sais-je", 1991.

CHEVREL, Yves, « Méthodologie des études de réception : perspectives comparatistes » dans *Œuvres et Critiques*, volume XI/2, Paris, Jean-Michel Place, 1986.

CLAUDON, Francis et Karen HADDAD-WOTLING, *Précis de littérature comparée*, Paris, Armand Colin, 2004.

ESPAGNE, Michel, *Le paradigme de l'étranger, les chaires de la littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1993.

FOUCHÉ-DELBOSC, R., *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, Paris, Welter, 1896.

ISER, W., *L'acte de lecture*, Bruxelles, Mardaga, 1985.

JAUSS, H.R., *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard, 1988.

LAMIZET, Bernard, *La médiation culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000.

LOMBEZ, Christine, Rotraud VON KULESSA [dir.], *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007.

PAGEAUX, Daniel-Henri, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994.

PAGEAUX, Daniel-Henri, *L'œil en main, pour une poétique de la médiation*, Paris, Maisonneuve, 2009.

POIRRIER, Philippe [dir.], *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2008.

SAPIRO, Gisèle [dir.], *L'espace intellectuel en Europe, De la formation des États-Nations à la mondialisation, XIX^e - XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2009.

VAN TIEGHEM, Philippe, *Les influences étrangères sur la littérature française (1550-1880)*, Paris, PUF, 1961.

WILFERT, Blaise, « Cosmopolis et l'homme invisible, les importateurs de la littérature étrangère en France, 1885-1914 », dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°144 (septembre 2002), p. 33-46.

⁷⁹⁴ UMR 8138, Université Paris 1, [en ligne].

<http://irice.univ-paris1.fr/spip.php?article567> [Texte consulté le 21 septembre 2011].

WILFERT, Blaise, « Paris, la France et le reste... Importations littéraires et nationalisme culturel en France, 1885-1930 », Thèse de doctorat à l'université de Paris I-Panthéon, Paris, Sorbonne, 2003, 2 vol.

WILFERT, Blaise, « La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900 », dans *Histoire & Mesure*, XXIII-2 (2008), p. 69-101.

II. Presse, revues et journalisme : études et bibliographies

ARBOUR, Roméo, *Les revues littéraires éphémères paraissant à Paris entre 1900 et 1914*, Paris, Corti, 1956.

BELLANGER, Claude, *Histoire générale de la presse française*, Paris, PUF, 1972.

BOURRELIER, Paul-Henri, *La Revue Blanche : une génération dans l'engagement – 1890-1905*, Paris, Fayard, 2007.

BRUNO, Sampaio, *Os modernos publicistas portuguesas*, Porto, Lello e Irmão, 1987 (1^e éd. en 1906).

CAILLARD, Maurice, *Les revues d'avant-garde 1870-1914*, Paris, Jean-Michel Place, 1990.

FERREIRA, Rafael, *Nos bastidores do jornalismo, Memórias de Rafael Ferreira*, Lisbonne, Romano Torres, 1945.

FORTIN, Andrée, *Passage de la modernité, les intellectuels québécois et leurs revues*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993.

HERMETET, Anne-Rachel, *Les revues italiennes face à la littérature française contemporaine : étude de réception (1919-1943)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

KALIFA, Dominique, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY, et al., *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

MARTINS, Rocha, *Pequena história da imprensa portuguesa*, Lisboa, Inquerito, 1941.

MOLLIER, Jean-Yves, Diana COOPERT-RICHET et Ahmed SILEM, *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX^e et XX^e siècle)*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2005.

PIRES, Daniel, *Dicionário da Imprensa Periódica literária portuguesa do século XX*, vol. 1, 1900-1940, Lisbonne, Grifo, 1996.

PLACE, J.-M. et André VASSEUR, *Bibliographie des revues et des journaux littéraires des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Chronique des Lettres Françaises, 1973, 1974 et 1977, 3 vol.

PLUET-DESPATIN, Jacqueline, Michel LEYMARIE et Jean-Yves MOLLIER, *La Belle Époque des revues, 1880-1914*, Paris, L'IMEC, 2002.

RAFAEL, Gina Guedes et Manuela SANTOS, *Jornais e revistas portuguesas do século XIX*, Lisbonne, BNP, 2002, 2 vol.

REBELO, Carlos Alberto, *A difusão da leitura pública*, Porto, Campo das Letras, 2002.

SAMUROVIC-PAVLOVIC, Liliana, *Les lettres hispano-américaines au Mercure de France (1897-1915)*, Paris, Institut d'études hispaniques, 1969.

TENGARRINHA, José, *História da Imprensa Periódica*, 2^e ed., Lisbonne, Caminho, 1989.

THÉRENTY, Marie-Ève et Alain VAILLANT [dir.], *Presse et plumes : journalisme et littérature au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2004.

THÉRENTY, Marie-Ève et Alain VAILLANT [dir.], *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2010.

VÉDRINE, Hélène et Evanghélia STEED [dir.], *L'Europe des revues (1880-1920)-Estantpes, photographies, illustrations*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, coll. "Histoire de l'imprimé", 2008.

VÉRILHAC, Yoan, *La jeune critique des petites revues symbolistes*, Saint-Étienne, PUSE, 2010.

III. Histoire littéraire

de la France :

BERGEZ, Daniel [dir.] et Bertrand MARCHAL, *Lire le symbolisme*, Paris, Dunod, 1993.

BILLY, André, *L'époque 1900, 1885-1905*, Paris, Jules Tallandier, 1951.

CLOUARD, Henri, *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, Paris, Albin Michel, 1947-1949, vol. 1 (1885-1914).

Dictionnaire des Littératures de langue française, XIX^{ème} siècle, Paris, Albin Michel, 1998.

LEROY, Géraldi et Julie BERTRAND-SABIANI, *La vie littéraire à la Belle Époque*, Paris, PUF, 1998.

MICHAUD, Guy, *Message poétique du symbolisme*, Paris, Nizet, 1978.

MITCHELL, Bonner, *Les Manifestes littéraires de la Belle Époque, 1886-1914*, Paris, Seghers, 1966.

PARMENTIER, Florian, *Histoire de la littérature française de 1885 à nos jours*, Paris, Eugène Figuière, s.d.

PEYLET, Gérard, *La littérature fin de siècle de 1884 à 1898, entre décadentisme et modernité*, Paris, Vuibert, 1994.

VAN TIEGHEM, Philippe, *Dictionnaire des littératures*, Paris, PUF, 1968, 4 vol.

du Portugal :

BARRETO, Costa [dir.], *Estrada Larga, antologia do supl. « Cultura e Arte », de « O Comércio do Porto »*, Porto, Porto ed., s.d.

BARRETO, Moniz, *A literatura portuguesa no século XIX*, Lisbonne, Editorial Inquerito, sans date ; première édition publiée en guise d'introduction de la revue *Revista de Portugal*, 1889 sous le titre « A Literatura portuguesa contemporânea ».

COELHO, Jacinto do Prado, *Dicionário de Literatura*, Porto, Figueirinhas, 4^e éd., 1992, 8 vol.

COELHO, Jacinto do Prado, *Originalidade da literatura portuguesa*, Lisbonne, Biblioteca Breve, 1977.

HESS, Rainer, *Os Inícios da lírica moderna em Portugal, 1865-1890*, trad. de l'allemand par Horster et Correia, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1999.

INOCÊNCIO, Francisco da Silva *et al.*, *Dicionário bibliográfico português*, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1858-1923 (réédité en 1973), 24 vol.

O Instituto, Homenagem à memória de Eugénio de Castro, vol. 109, Coimbra, 1947.

LOPES, Óscar, *Entre Fialho e Nemésio*, 2 vol., Lisbonne, Imprensa Nacional, 1987.

MACHADO, Álvaro Manuel, *Dicionário de literatura portuguesa*, Lisbonne, Presença, 1996.

PEREIRA, José Carlos Seabra, *Decadentismo e simbolismo na poesia portuguesa*, Coimbra, Coimbra ed., 1975.

PIRES, Antonio Manuel Bettencourt Machado, *A ideia de decadência na geração de 70*, Ponta Delgada, U. des Açores, 1980.

RAMOS, Feliciano, *Eugénio de Castro e a poesia nova, ensaio*, Lisboa, Revista Ocidente, 1943.

REMÉDIOS, Mendes dos, *História da literatura portuguesa*, Coimbra, França Amado, 1914.

IV. Relations culturelles et littéraires entre la France et le Portugal

BARRENO, Maria Isabel, *Un imaginaire européen – Essai sur l'identité européenne et les imaginaires nationaux des Portugais et des Français*, Paris, L'Harmattan, 2010.

CABRAL, Alexandre, *Notas oitocentistas*, Lisbonne, Platano, 1973.

COUTINHO, Xavier Bernardo, *Bibliographie franco-portugaise*, Porto, Lopes da Silva, 1939.

DEROU, Jean, *Les relations franco-portugaises à l'époque de la première République parlementaire libérale : 5 octobre 1910 au 28 mai 1926*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986.

FERNANDES, Anibal, *De fora para dentro*, Lisbonne, Afrodite, 1973.

- FRANÇA, José Augusto [dir.], *Les rapports culturels et littéraires entre la France et le Portugal, Actes du colloque, Paris 11-16 octobre 1982*, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel Portugais, Paris, 1983.
- HOURCADE, Pierre, *Eça de Queirós e a França*, Lisbonne, Seara Nova, 1936.
- NEMÉSIO, Vitorino, *Relações francesas do romantismo português*, Coimbra, Coimbra ed. 1936.
- MASSA, Jean-Michel, « Philéas Lebesgue lusophile. Conférence », dans *Arquivos do centro cultural português*, III, Paris, FCG, 1971, p. 603-615.
- MUNOZ, Marie-Claude, « Les relations franco-portugaises de 1916 à 1918 » dans *Revista Mosaico*, vol. 2, n° 1 (jan-juin 2009), p.68-72.
- PAGEAUX, Daniel-Henri, « Les Français de la Belle Époque en Péninsule Ibérique. Voyages, images, idées », dans *Arquivos do centro cultural português*, Vol X, Paris, FCG, 1976, p. 213-260.
- PAGEAUX, Daniel-Henri, *Imagens de Portugal na cultura francesa*, Lisbonne, Biblioteca Breve, 1984.
- PAGEAUX, Daniel-Henri, « Un aspect des relations culturelles entre la France et la péninsule ibérique : réflexion sur l'exotisme ibérique », dans *Annuaire d'Études Européennes*, Amsterdam, Rodopi, 1989.
- Portugal, Brésil, France – Histoire et culture, Actes du colloque de 1987*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1988, 2 vol.
- Regards sur la Génération portugaise de 1870 – Conférences*, Paris, Centro Cultural Português, 1971.
- RODRIGUES, A. Gonçalves, *A tradução em Portugal*, vol. 4 et 5, Lisbonne, ISLA, 1992-1994.
- RIVAS, Pierre, *Les relations littéraires entre la France, le Portugal et le Brésil de 1880 à 1930*, thèse de littérature comparée à l'université de Paris IV, 1976, 4 vol.
- RIVAS, Pierre, *Encontro entre literaturas. França – Brasil – Portugal*, São Paulo, Hucitec, 1995.
- RIVAS, Pierre, *Diálogos interculturais*, São Paulo, HUCITEC, 2005.
- RIVAS, Pierre, *Littérature française – Littératures lusophones : regards croisés*, Paris, Pétra, 2015.
- WARNIER, Raymond, *Apollinaire, le Portugal et l'Espagne*, tiré à part du *Bulletin des Études Portugaises*, tome XXII, Lisboa, 1960, p. 187-247.
- WARNIER, Raymond, *La Chaire de Camoens à Nice*, Coimbra, Gráfica, 1943.
- WARNIER, Raymond, *La Gazette française du Portugal*, Coimbra, Coimbra ed., 1953.

V. Paris, capitale internationale de la littérature et pôle d'attraction

BALDRAN, Jacqueline, *Paris, carrefour des arts et des lettres, 1880-1918*, Paris, L'Harmattan, 2002.

CHARLE, Christophe, *Paris fin de siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

CHARLE, Christophe, Daniel ROCHE [dir.], *Capitales culturelles, capitales symboliques, Paris et les expériences européennes, XVIII-XX siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

CHARLE, Christophe [dir.], *Capitales européennes et rayonnement culturel*, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2004.

Congrès international du C.R.L.C., *Paris et le phénomène des capitales littéraires : carrefour ou dialogue des cultures, 22-26 mai 1984 : actes du premier congrès international du C.R.L.C.*, Paris, PUPS, 1984, 2 vol.

KASPI, André et Antoine MARÈS, *Le Paris des étrangers*, Paris, Imprimerie nationale, 1989.

KOK-ESCALLE, Marie-Christine, *Paris : de l'image à la mémoire. Représentations artistiques, littéraires, socio-politiques*, Paris, Rodopi, 1997.

VI. Histoire du XIX^e et XX^e siècles

BARTHE, Roger, *L'idée latine*, Toulouse, Institut d'Études Occitanes, 1962.

BARTHOUIL-IONESCO, Georges et Ilinca [dir.], *La Latinité, hier, aujourd'hui, demain*, Actes du congrès international du centenaire des jeux de la latinité 1878-1978 à Avignon, Bucarest, Editura Eminescu, 1981.

JOUVEAU, René, *Histoire du Félibrige*, tome 1, 1876-1914, Nîmes, Imprimerie Bene, 1971.

MARTEL, Philippe, *Les Félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion 1850-1914*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2010.

MAYEUR, J. M., *Les débuts de la troisième République : 1871-1898*, Paris, Ed. du Seuil, 1973.

MOATTI, Claudia et Michèle RIOT-SARCEY, *La République dans tous ses états – Pour une histoire intellectuelle de la république en Europe*, Paris, Payot, 2009.

PALACIO, Marie-France David de, *Reviviscences romaines – La latinité au miroir de l'esprit fin-de-siècle*, Berne, Peter Lang, 2005.

PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels et le socialisme*, Paris, Plon, 1997.

SANTOS, Machado, *A revolução portuguesa 1907-1910*, Lisbonne, Assírio e Alvim, 1982.

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales, Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2001.